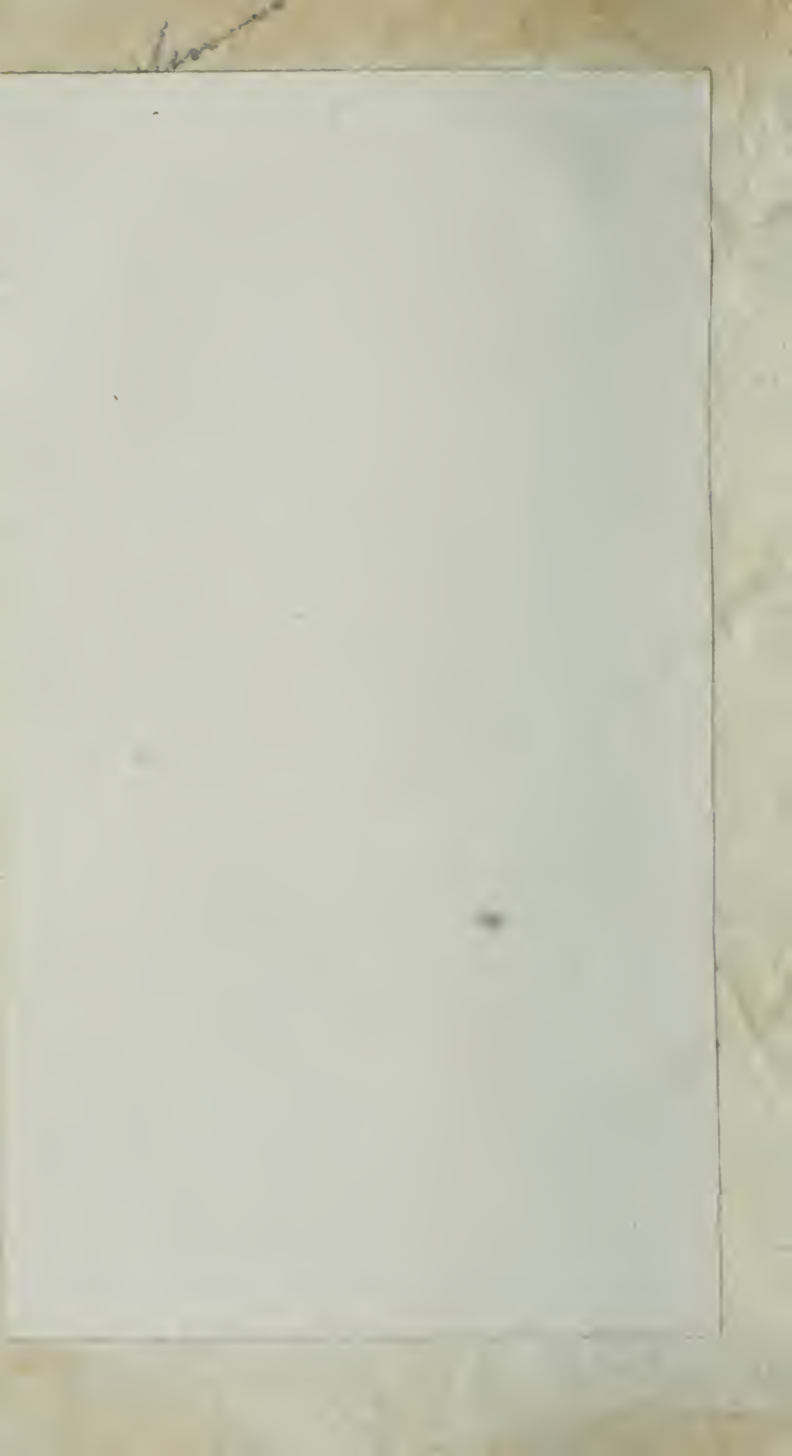






LETTRES

ÉDIFIANTES

ET CURIEUSES.

TOME PREMIER.

CET OUVRAGE SE TROUVE :

A Lyon, chez RUSAND, Imprimeur-Libraire.
A Nîmes, chez J. GAUDE, Imprimeur-Libraire.
A Avignon, chez L. AUBANEL, Imprimeur-Libraire.
A Bordeaux, chez LAFITE, Libraire.
A Agen, chez NOUBEL, Imprimeur-Libraire, et chez DOURDIN Jeune, Libraire.
A Bayonne, chez BONZOM, Libraire.
A Lille, chez LEFORT, Imprimeur-Libraire.
A Bruxelles, chez LECHARLIER, Imprimeur-Libraire.
A Nantes, chez BUSSEUIL aîné, Libraire.
A Angers, chez FOURIER-MAME, Libraire.
A Aurillac, et à S.-Flour, chez VIDAL, Libraire.
A Périgueux, chez JARDIN et V.e DALVY, Libraires.
A Castres, chez LEPOTHIER et PILLIAMET neveu, Libraires.
A Villeneuve-sur-Lot, chez CROSILHES, Libraire.
A Alby, chez BAURENS, Imprimeur-Libraire.
A Tarbes, chez DOURDIN, Libraire.
Et chez les principaux Libraires de France et des Pays étrangers.

LETTRES
ÉDIFIANTES
ET CURIEUSES,
ÉCRITES

DES MISSIONS ÉTRANGÈRES.

NOUVELLE ÉDITION.

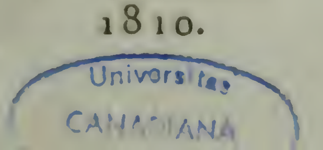
MÉMOIRES DU LEVANT.

TOME PREMIER.

A TOULOUSE,

Chez { NOEL-ETIENNE SENS, Imprimeur-Lib., rue Peyras, près les Changes.
AUGUSTE GAUDE, Libraire, rue S.-Rome, N.° 44, au fond de la Cour.

1810.



ÉPITRE
DÉDICATOIRE.

SIRE,

L'Ouvrage que j'ai l'honneur de présenter à VOTRE MAJESTÉ, *est un monument de la piété de vos augustes Aïeux, et de leur zèle pour les Arts et les Sciences.*

Si VOTRE MAJESTÉ *daigne le parcourir, elle y verra ce qu'ils ont fait pour étendre et propager les lumières de l'Evangile, pour perfectionner la Navigation, et pour ouvrir à leurs Sujets de nouvelles sources de richesse et d'opulence.*

Elle y verra combien le nom des Rois de France est chéri et respecté jusqu'aux extrémités de la terre. Vous en soutiendrez, SIRE, *vous en augmenterez l'éclat et la dignité. Nous en avons pour garans la solidité de votre esprit, la droiture de votre cœur, votre amour pour la Religion, et votre application constante à travailler au bonheur des Peuples dont la Providence vous a confié le gouvernement.*

Je suis avec le plus profond respect,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble et très-obéissant serviteur et très-fidèle Sujet,
QUERBEUF, Prêtre.

PRÉFACE.

L'OUVRAGE dont nous donnons aujourd'hui une nouvelle édition, n'a pas besoin de nos éloges : sa réputation est depuis long-temps établie auprès des vrais Littérateurs et de toutes les personnes qui aiment la Religion et qui s'intéressent à ses progrès. Quoiqu'aient fait pour le décréditer quelques Ecrivains modernes, il a été constamment recherché, cité, copié même par ceux qui en disaient le plus de mal, et qui ne rougissaient cependant pas de se parer des connaissances qu'ils y avaient puisées.

Nous croyons donc servir les sciences et la piété, en sauvant, pour ainsi dire, de la nuit des temps cette précieuse Collection.

Nous n'entrerons point ici dans le détail de tout ce qu'elle présente

d'observations utiles sur la Géographie, sur l'Astronomie, sur les mœurs, les usages, le gouvernement de tant de Nations qui nous étaient auparavant inconnues; nous ne dirons rien de tout ce qu'elle nous a appris sur des Arts presque ignorés parmi nous; nous ne chercherons point à faire valoir les dissertations savantes dont elle est parsemée, ni la manière simple, claire, élégante, naturelle, méthodique et intéressante avec laquelle presque toutes ces Lettres sont écrites.

Cet Ouvrage est déjà connu, jugé par le Public, et il faut qu'il soit excellent, pour avoir résisté aux attaques de la prévention et de la haine, si souvent et toujours si vainement réitérées.

Il a été entrepris sans ces motifs de vanité qu'on prête assez légèrement à ceux qui en sont les Auteurs. Ce n'était d'abord que le

commerce épistolaire de quelques Missionnaires avec des amis, des Supérieurs, des parens et des Protecteurs. Ils y rendaient compte de leur situation, de leurs travaux, de leurs succès, de leurs sentimens, et de tout ce qu'ils remarquaient de digne de quelqu'attention. Ces premières Lettres parurent si bien faites qu'on crut devoir les publier,

1.° Pour encourager les Missionnaires même à éviter l'oisiveté, en donnant à l'utilité d'une Patrie que les Français n'oublient jamais, les momens de liberté que leur laissaient les fonctions auxquelles ils s'étaient généreusement dévoués;

2.° Pour entretenir parmi leurs Confrères d'Europe le zèle pour les Missions, et le desir d'en aller partager le pénible Ministère;

3.° Enfin pour justifier, soutenir et exciter la charité de leurs Bienfaiteurs.

Le premier Recueil fut favora-

blement accueilli ; on en demanda la suite avec empressement, et pour y satisfaire, on imprimait ces Lettres successivement dès qu'on en avait rassemblé un nombre suffisant pour en faire un volume. Mais on n'observa point, on ne put point observer un ordre cependant désirable. On mit en quelque sorte pêle-mêle les Lettres de la Chine, de l'Inde et de l'Amérique ; et si dans cet arrangement on gagnait du côté de la variété, il s'y trouvait aussi une confusion désagréable pour les lecteurs qui aiment à suivre les objets, et à classer sans peine leurs idées et leurs connaissances.

Nous avons tâché de remédier à cet inconvénient en partageant ce Recueil en quatre parties.

La première renfermera les Mémoires du Levant, la plus ancienne des Missions Françaises, et l'une des plus importantes à soutenir et à conserver.

La seconde sera composée des Lettres de l'Amérique tant Septentrionale que Méridionale.

La troisième est toute consacrée aux Indes ; et la quatrième à la Chine, au Tonquin et à la Cochinchine.

Chaque Partie sera précédée d'une Préface, et terminée par une Table générale des matières ; table que nous avons préféré de partager ainsi, parce que non divisée et renvoyée à la fin de tout l'Ouvrage, il nous semblait qu'elle serait trop longue et plus pénible à consulter.

Enfin pour qu'on puisse aisément comparer notre Edition avec l'ancienne, s'assurer qu'on n'y a rien changé, rien retranché d'essentiel, et vérifier les citations sans nombre qu'on en a fait dans différens Ouvrages, nous avons marqué le tome et la page où se trouvent dans l'ancienne édition les Lettres dont nous avons changé l'ordre et l'ar-

rangement dans la nouvelle (1).

M. Brotier, l'Editeur célèbre de Tacite et de Pline, a bien voulu nous aider de ses conseils et de ses lumières; nous lui devons presque toutes les notes ajoutées à cette première partie; et pour les autres nous avons consulté les Missionnaires qui ont long-temps séjourné dans les différentes Contrées dont il sera question dans cet Ouvrage, et nous n'avons rien négligé pour éclaircir et constater tout ce qu'on y rapporte.

Les Missions du Levant comprennent l'Archipel, Constantinople, la Syrie, l'Arménie, la Crimée, l'Ethiopie, la Perse et l'Egypte. Elles ont toujours été protégées et presque

---

(1) Cette preuve étant faite par l'Édition de 1780 que nous suivons littéralement, nous avons cru devoir supprimer cette indication, inutile aujourd'hui, parce qu'on n'aurait pu deviner si elle se rapportait à la première Édition ou à celle de 1780.

toutes fondées par nos Rois. Non contens de maintenir la Religion dans leurs États, ils aimèrent à en étendre la lumière bienfaisante dans les Régions les plus lointaines, et ne refusèrent jamais à ces saints établissemens l'appui de leur puissance et le secours de leurs libéralités. Aussi les Peuples schismatiques ou infidèles qui ont ouvert les yeux à la vérité, regardent-ils nos Souverains comme leurs pères dans la foi, comme les protecteurs et les défenseurs de leur croyance.

Le Père Fleuriau d'Armenonville est le premier qui ait recueilli d'une manière exacte et suivie les Mémoires qu'il recevait du Levant. Chargé en France de fournir aux besoins de ces Missions, il y pourvoyait avec zèle et ne négligeait aucuns des moyens qu'il croyait propres à les rendre florissantes. Il choisissait, il instruisait, il formait lui-même les Missionnaires qu'il y destinait, et ne

leur demandait pour récompense de ses soins vraiment paternels, que le secours de leurs prières et les observations qu'ils auraient le temps et l'occasion de faire sur tout ce qu'ils rencontreraient de curieux et d'utile.

C'est à lui que nous sommes redevables des sept premiers volumes des Mémoires du Levant. Le Père Ingoult nous a donné le huitième; et le Père Geoffroi, si connu par ses succès brillans lorsqu'il professait la Rhétorique au Collège de Louis-le-Grand, est le rédacteur du neuvième.

Nous avons fait entrer dans cette première Partie toutes les Lettres écrites du Levant qui étaient dispersées dans le Recueil des Lettres édifiantes, ce qu'on y trouve de relatif au trop célèbre usurpateur Thamas Kouli-Kan, et la relation du voyage en Ethiopie, de M. Poncet, Médecin Français au Caire. Mais

nous avons supprimé les Lettres préliminaires, qui n'étaient qu'une espèce de nomenclature ou d'annonce de ce que contenait chaque volume.

Il nous a paru désormais inutile de réimprimer les Epîtres dédicatoires au nombre de vingt-huit, toutes adressées aux Jésuites de France; nous en avons cependant conservé le fonds dans nos Préfaces, et extrait fidèlement ce qu'elles renfermaient de curieux.

Nous dirons donc ici ce qui a donné occasion au voyage si long et si pénible d'Ethiopie (1). L'Empereur de cette vaste contrée ayant une maladie dont il craignait les suites, et ne trouvant pas dans ses Etats de Médecins assez habiles pour le guérir, crut en devoir faire venir d'ailleurs : dans ce dessein

(1) Voyez tome 4 des Lettres édifiantes, Epître dédicatoire.

ayant su qu'un de ses Officiers avait la même maladie que lui, il l'envoya au Caire, Capitale de l'Egypte, afin que s'il pouvait rétablir sa santé par les remèdes qu'on lui donnerait dans cette grande ville, il lui amenât le Médecin dont il se serait servi. L'Officier qui se nommait Hagi Ali, et qui avait déjà fait ce voyage plus d'une fois, s'ouvrit à un Arménien de ses amis, sur le sujet qui le fesait venir au Caire. L'Arménien instruit par sa propre expérience de l'habileté de M. Poncet, qui l'avait guéri autrefois d'une maladie très-violente et très-dangereuse, l'indiqua à son ami.

Hagi Ali, sur la parole de l'Arménien, se mit entre les mains de M. Poncet, prit ses remèdes, garda le régime de vie qu'il lui prescrivit, et se trouva en peu de temps guéri. Il ne songea plus qu'à engager le Médecin Français à faire le voyage d'Ethiopie, pour rendre à l'Empe-

reur le même service qu'il lui avait rendu. M. Poncet y consentit, et se disposa à suivre l'Officier Ethiopien.

Nos Missionnaires qui avaient déjà tenté plusieurs fois d'entrer dans cet Empire sans avoir pu y réussir, crurent qu'il fallait se servir d'une conjoncture si favorable pour exécuter le projet qu'ils avaient formé. Ils communiquèrent leurs vues à M. Poncet et à M. Maillet, Consul de France au Caire. On convint qu'un de nos Missionnaires accompagnerait M. Poncet en Ethiopie, et qu'il prendrait l'habit et la qualité de son domestique, pour ne point donner d'ombrage ni de jalousie à une Nation dont on ne connaissait ni le génie, ni les dispositions à l'égard des Européens. L'emploi était important, et demandait un homme éclairé et plein de zèle; car il devait s'instruire sur les lieux de l'état du Christianisme, et voir quelles mesures

on pouvait prendre pour rétablir la Religion Catholique dans un pays où elle avait fait autrefois de grands progrès sous les Patriarches Jean Nunez Baretto, André Oviedo, Apollinaire d'Almeida, et plusieurs autres Missionnaires Jésuites.

Le Père Brédevent, d'une famille distinguée de la ville de Rouen, fut celui sur qui on jeta les yeux. Il avait toutes les qualités nécessaires pour une entreprise aussi difficile et aussi importante que celle-là, un courage à l'épreuve des plus grands dangers, un desir ardent de travailler à la conversion des ames et de souffrir beaucoup pour la gloire de Jésus-Christ, un esprit pénétrant et cultivé par l'étude de la Théologie et des mathématiques. Une dissertation physico-mathématique qu'il publia en 1685, et dont il a été parlé dans les Journaux de ce temps-là, lui donna de la réputation parmi les savans, et fit voir jusqu'où allait

la pénétration et l'étendue de son esprit. Il demanda, quelques années après, à ses supérieurs, la permission de se consacrer aux missions, et il le fit avec tant d'instances, qu'ils ne crurent pas devoir s'opposer à une vocation si sainte. Il travailla pendant plus de dix ans dans les îles de l'Archipel et dans la Syrie : il y donna une haute idée de sa vertu, et fit des conversions si surprenantes, que sa mémoire sera long-temps en bénédiction dans toutes ces Contrées. Sa douceur et ses manières, pleines d'onction, engageaient les plus endurcis à quitter leurs désordres, et les hérétiques les plus opiniâtres à abjurer leurs erreurs. On le regardait comme un véritable Apôtre.

Il portait si loin ses austérités, que dans ses courses évangéliques, sa nourriture était un peu de son détrempé dans de l'eau, avec quelques herbes ou quelques racines. Il

couchait sur la dure, passait toutes les nuits deux ou trois heures en oraison, et y ajoutait tant de mortifications, que ses Supérieurs avertis qu'il ne pourrait pas long-temps soutenir un genre de vie si austère, furent obligés de modérer la rigueur de sa pénitence, pour ne pas perdre un homme si utile à la mission. Son union avec Dieu était presque continuelle, il ne parlait que de sa bonté et de ses miséricordes, et il le fesait d'une manière si vive, qu'on ne pouvait l'entendre sans en être pénétré.

Il comptait pour rien sa santé et sa vie, quand il s'agissait du salut du prochain. Dans le temps qu'il demeura au Caire, et que la peste désola l'Egypte, il se dévoua au service des pestiférés, avec un courage et un zèle qui édifia également les Chrétiens et les infidèles. Enfin un de ses plus ardens desirs était de répandre son sang pour Jésus-Christ; et c'est cet ardent desir qui lui fit

entreprendre le voyage d'Ethiopie avec une joie qu'on ne saurait exprimer. Cette mission avait été autrefois féconde en martyrs. Plusieurs de ses confrères avaient eu le bonheur d'y mourir pour la défense de la foi, et de la primauté du siége de Rome. Il espéra de jouir d'un sort si heureux : mais Dieu qui lui avait inspiré ces sentimens, se contenta de sa bonne volonté. Ce fervent Missionnaire, avant que d'être arrivé au terme de son voyage, consomma son sacrifice, de la manière dont M. Poncet le raconte dans la relation de son voyage.

Nous ne parlerons pas ici ni des objets, ni des Auteurs des autres lettres du Levant; mais il nous paraît indispensable de dire un mot du Père Siccard; on trouvera plusieurs Mémoires de lui, avec le plan d'un grand ouvrage qui avait pour titre: *Description de l'Egypte ancienne et moderne*; description qu'il avait

achevée, et pour l'exécution de laquelle M. le Comte de Maurepas, alors Ministre de la Marine, avait fourni à ce savant Missionnaire des dessinateurs qui l'accompagnaient dans ses voyages, et qui, sous sa direction, levaient les plans, dessinaient les monumens, et dressaient les cartes de tout le Pays qu'ils parcouraient avec lui. Ce fruit de tant de peines, de recherches et de dépenses est perdu pour les lettres. Envoyé en France, et déposé à la Maison professe, il a disparu sans qu'on ait jamais pu découvrir ni comment, ni par qui il a été enlevé. Puisse-t-il sortir enfin des ténèbres où son ravisseur l'a condamné, et ajouter encore aux connaissances que nous avons sur une Contrée aussi intéressante que l'Egypte!

Puisse sur-tout le Recueil que nous redonnons au Public, ranimer le zèle des Sociétés ecclésiastiques et Religieuses pour les Missions étrangères!

que de Peuples encore plongés dans la nuit de l'ignorance et de la superstition ! que de Nations pour qui l'aurore des vérités Chrétiennes ne commence qu'à luire ! la moisson est abondante, mais les ouvriers sont rares.

Que ceux donc qui se sentent touchés des besoins de ces malheureuses Régions, que ceux à qui il est donné, à qui il est encore permis de voler à leur secours, ne dédaignent pas de lire un Ouvrage dicté par l'amour de la Religion, et peut être propre à éclairer, à diriger, à soutenir leur ardeur pour la gloire de Dieu et pour le salut des ames.

PROTESTATION.

Pour obéir aux Décrets du Pape Urbain VIII et des autres Souverains Pontifes, je proteste que je ne prétends point attribuer le titre de Saint, d'Apôtre ou de Martyr, aux hommes Apostoliques dont il est parlé dans ces Lettres, et que je ne demande de ceux qui les liront qu'une foi purement humaine.

LETTRES ÉDIFIANTES ET CURIEUSES,

ÉCRITES

PAR DES MISSIONNAIRES

DE

LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

MÉMOIRES DU LEVANT.

LETTRE

Du Père Tarillon à Monseigneur le Comte de Pontchartrain, Secrétaire d'État, sur l'état présent des Missions des pères Jésuites dans la Grèce.

MONSEIGNEUR,

PRÊT à repasser dans la Grèce, dont je suis absent depuis plus d'un an, agréez que j'aie l'honneur de vous entretenir de l'état où j'ai laissé les Missions que nous y avons. Vous parler, MONSEIGNEUR, de ces belles et florissantes Missions, et des facilités que nous trouvons par-tout à y exercer nos saints ministères, c'est moins vous en faire la

relation, que vous rappeler le souvenir des grandes obligations que nous vous avons, et que vous rendre compte de l'usage que nous fesons de votre protection. J'ose dire que c'est encore satisfaire en quelque façon votre piété. Je sais, MONSEIGNEUR, et je sais par ma propre expérience, le plaisir que vous prenez à être informé dans le plus grand détail de tout ce qui a rapport à l'avancement de la religion, pour laquelle vous avez un zèle qui doit bien animer le nôtre. Dans cette confiance, MONSEIGNEUR, et pressé d'ailleurs par ma reconnaissance particulière, j'ai cru ne pouvoir me dispenser de faire à Votre Grandeur, avant que de partir, un récit fidèle et circonstancié des différens lieux où nous résidons, et des emplois que nous y exerçons.

Les principales demeures des Missionnaires sont Constantinople en Thrace, Smyrne en Ionie, Thessalonique en Macédoine, Scio, Naxie, Santorin dans l'Archipel.

LA MISSION DE CONSTANTINOPLE.

Constantinople est un monde où le nombre des chrétiens est prodigieux : on ne parle pas moins que de deux cent mille Grecs, et de quatre-vingt mille Arméniens d'habitans fixes, sans y comprendre ceux qui vont et viennent, et que la demeure de la cour ou le mouvement du grand commerce y fait incessamment circuler. Rien ne donne une plus véritable idée de la multitude du peuple de Constantinople que les temps de mortalité.

J'ai été témoin que la peste y a enlevé jusqu'à deux et trois cent mille personnes. On fesait cette supputation par le nombre des corps morts que l'on passait aux portes pour les aller enterrer hors de la ville. Au bout de quelques semaines on revoyait par-tout la même foule, et il ne paraissait pas que le peuple eût diminué.

De toutes les familles qui y habitaient du temps des Génois, il y en a encore plusieurs qui se sont maintenues à Galata et à Péra. Ces familles font entr'elles trois à quatre cens personnes. La plupart sont Interprètes des Ambassadeurs; quelques-uns sont Médecins, ce qui leur donne une grande considération et de grandes entrées auprès des Seigneurs Turcs, et même jusques dans le Serrail.

Les maisons des Ambassadeurs des Princes Chrétiens, et les Marchands de leurs nations, font la portion la plus distinguée des Chrétiens francs; ils se montent à près de trois mille personnes.

Les bâtimens des Chrétiens jettent encore beaucoup de monde. On voit souvent d'un jour à l'autre les avenues de la marine remplies de nouveaux débarqués de tout pays.

Il faut encore compter parmi les Catholiques de Constantinople quatre ou cinq mille esclaves servans sur les vaisseaux et les galères, ou enfermés dans le Bagne du Grand-Seigneur, et plus de vingt mille autres répandus dans les diverses maisons des particuliers. Tous ces Catholiques ont pour Supérieur ecclésiastique M. Raymond Galani, Arche-

vêque titulaire d'Ancyre, de l'Ordre de saint Dominique, et Ragusois de nation, Prélat d'une très-exacte régularité, et d'une grande attention à tous ses devoirs.

La situation de notre maison nous met fort à portée de secourir ce grand peuple-là. Nous sommes presque au centre de Galata, voisins de la marine, et au grand passage de tout ce qui vient de l'entrée et du fond du port. Notre Eglise passe pour la plus belle et la plus singulière de toute la Turquie. Les colonnes qui soutiennent son vestibule, la balustrade qui le termine, et qui règne le long de l'escalier qui y conduit, tout cela est de marbre blanc. Le corps de l'Eglise est voûté avec sa coupole et sa couverture de plomb, qui est le privilége des seules Mosquées. La nef est décorée des sépultures de quelques Ambassadeurs de France, et de celle de la jeune Princesse Tekeli. La sépulture de Madame la Princesse Ragotzki, sa mère, mariée en secondes noces au feu Prince Tekeli, est dans une chapelle séparée. Cette pieuse et courageuse Princesse mourut à Nicomédie. Tant qu'elle y a demeuré, les Jésuites se sont fait un devoir d'aller lui rendre les services qu'ils lui avaient rendus pendant plusieurs années à Constantinople. A cette occasion ils avaient commencé à Nicomédie une petite Mission, que la mort de la Princesse a interrompue, ces Missions détachées n'étant pas praticables autour de Constantinople, à moins qu'on n'ait quelque prétexte plausible, comme était celui de visiter cette Princesse.

Les fonctions ordinaires de notre Eglise sont la célébration du service divin, l'administration des sacremens, les prédications, les catéchismes, les conférences sur l'Evangile; tout cela avec une liberté aussi entière que si nous étions au milieu des villes les plus chrétiennes. Les prédications se font en Grec, en Turc, en Italien, en Français. Quantité d'hommes et de femmes des trois rits, Franc, Grec et Arménien, y assistent successivement. Les hommes occupent le plain-pied de l'Eglise; les femmes sont, à la manière d'Orient, dans une tribune séparée et entourée de hautes jalousies. Les catéchismes en Grec et en Turc, quoiqu'établis pour les seuls enfans, ne sont pas moins utiles à beaucoup de personnes d'âge qui s'y trouvent.

Depuis quelques années le Père Jacques Portier, notre Supérieur, homme vraiment apostolique, a établi deux instructions Turques tous les lundis, une le matin pour les Marabutes ou vierges Arméniennes consacrées à Dieu, et qui dans les maisons de leurs parens mènent une vie fort retirée et fort austère. L'autre instruction, qui se fait l'après-dînée en forme de Conférence, a été instituée pour apprendre les principaux points de la Religion orthodoxe, et les devoirs des Ecclésiastiques à beaucoup de jeunes Diacres et Sous-Diacres Arméniens, d'un fort bon esprit, qui par-là s'aguerrissent contre les erreurs, et seront eux-mêmes un jour d'excellens Missionnaires, quand ils auront été faits Prêtres ou Vertabiets.

Le dimanche les Marchands s'assemblent pour leur confrérie du saint Sacrement, qui est fort nombreuse, et où il se fait beaucoup de bonnes œuvres. Les Latins de Péra ont aussi chez nous leur association des Pénitens de sainte Anne, établie à Galata, et qui s'est toujours conservée depuis le départ des Génois. Ils ont leur chapelle à part, où ils font leurs exercices de dévotion. Le samedi saint au soir, leur coutume est de faire en pleine rue une procession générale, où on porte solennellement la relique de la sainte Epine, et où tout Galata et tout Péra se trouvent.

Le lendemain, jour de Pâques, de grand matin, ils reviennent faire une autre procession le long des principales rues de Galata, avec la croix haute, et chantant des hymnes. De tout temps ils ont eu cette permission. Les Turcs qui se rencontrent sur leur chemin sont les premiers à s'arrêter, et à donner des marques de leur respect.

Comme les Allemands n'ont point d'Eglise à Constantinople, c'est encore dans la nôtre qu'ils font toutes leurs grandes cérémonies, mais toujours avec la permission expresse des Ambassadeurs du Roi. Le Comte Caprara, un de leurs Ambassadeurs, y est inhumé, et j'y ai vu faire pendant plusieurs jours les obsèques des deux derniers Empereurs. Il faut qu'à chaque cérémonie il y soit venu plus de cent mille personnes. Les Grecs appelaient ces représentations funèbres *Katarthirion*, et les Arméniens *Kavaran*, qui en leur langue veut dire Purgatoire. Ils étaient

extraordinairement frappés du deuil, des messes, des prières continuelles, des grosses aumônes, des oraisons funèbres, et de tout ce qui se pratiquait selon nos usages pour le repos de l'ame, ou pour honorer la mémoire des Princes défunts. On en sait plusieurs que ces actes publics de la foi du Purgatoire ont fait renoncer à leurs erreurs.

Quoique les Grecs soient en grand nombre à Galata et à Péra, cependant tout ce qu'il y a parmi eux de noblesse et de gens de distinction, résident dans la Ville Impériale au-delà du Port, qu'on appelle proprement Constantinople. Les plus qualifiés habitent le quartier appelé le Patriarchat, ou le Phanal. Il y a des familles qui prétendent être issues des anciens Empereurs Grecs, d'autres qui ont des alliances avec les Beys de Moldavie et de Valaquie. La famille des Scarlati, à laquelle le fameux Alexandre Scarlati, connu sous le nom de Mauro Cordato, a rendu sa première splendeur, est aujourd'hui celle qui se distingue le plus par son crédit et par les honneurs dont elle est revêtue. Mauro Cordato a laissé deux fils, dont l'aîné est pour la seconde fois Bey de Moldavie; l'autre est grand Drogman de l'Empire. Nous sommes fort bien reçus de tous ces Messieurs. Le Bey de Moldavie, à qui le Père Jacques Piperi a autrefois appris la langue Latine, a prié qu'on lui donnât encore un Jésuite pour l'apprendre à son fils. Nous sommes aussi fort bien auprès du Patriarche des Grecs. Nous lui rendons de fréquentes visites, et il

nous comble de caresses. La conversation tourne quelquefois sur des points de Religion; il nous dit ses pensées, et sans sortir des bornes du respect, nous lui disons aussi les nôtres.

Avant que de passer au Levant, je m'étais formé une idée magnifique de la majesté de ce Patriarche de la nouvelle Rome. La première fois que j'allai lui rendre visite, je demeurai tout surpris de le voir logé et servi dans la dernière simplicité. Sa chambre est pauvre et dénuée de tout. Ses domestiques consistent en deux valets assez mal en ordre, et en deux ou trois Clercs. Quand il sort pour des visites particulières, c'est toujours à pied. Ses habits n'ont rien qui le distingue des autres Religieux Grecs. On ne le connaît que parce qu'il est accompagné de quelques Prélats vêtus aussi simplement que lui, et de quelques Ecclésiastiques qui l'environnent. Sa plus grande distinction consiste en ce qu'un Diacre ou un Prêtre marche devant lui, portant une espèce de béquille ou crosse de bois ornée de compartimens d'ivoire et de nacre. Je l'ai vu bien des fois aller encore plus simplement, n'ayant à sa suite que deux ou trois personnes. Cependant il prend sans façon le titre de Patriarche universel, et il faut l'appeler, non très-saint Père, mais très-saint, *Panosiotatos*. De même quand les Grecs parlent de leurs autres Prélats, ils ne disent pas, comme nous, l'Archevêque, ou l'Evêque, mais le Saint d'une telle Ville, comme le Saint d'*Héraclée*, le Saint de *Calcédoine*, etc.

La bonne correspondance que nous avons soin d'entretenir avec le Patriarche et les autres Prélats Grecs, dispose les peuples à nous écouter. Les pères et mères envoient volontiers leurs enfans à nos instructions et à nos écoles. Nous y avions, il n'y a pas long-temps, les deux fils d'un Bey de Valaquie. Je connais à Constantinople un assez grand nombre de Grecs qui sont dans de bons sentimens; mais généralement parlant, ce n'est pas dans cette Capitale qu'il faut s'attendre aux grandes et nombreuses conversions des Schismatiques de cette Nation. La vue, quoique triste et humiliante, des restes de leur ancienne grandeur, leur remplit la tête de je ne sais quelles idées hautaines, qui les rendent indociles et suffisans. On dirait que cette grande Ville, et toute la puissance qu'elle renferme, est encore à eux. Quoiqu'ils n'entendent plus leurs saints Pères, et que tous les jours ils s'éloignent de leur doctrine, ou qu'ils la détournent à des explications pitoyables, ils ne souffrent qu'avec une extrême peine que les Occidentaux les entendent mieux qu'eux, et qu'ils viennent de si loin leur en montrer le vrai sens. Un de leurs beaux Esprits, fort homme de bien, m'a dit souvent, avec une naïveté que je n'oublierai jamais, que le Grec, pour être solidement converti, voulait être pauvre et humilié. « Dieu, m'ajouta-t-il, qui nous » connaît, et qui veut nous sauver, nous fait » marcher par-là depuis près de trois cens » ans. Nos richesses et notre grandeur passée

» nous ont perdus. J'ai bien peur que les » fumées qui nous en sont restées à la tête, » n'achèvent notre entière ruine. »

Les Arméniens ne sont pas d'eux-mêmes plus grands Docteurs, ni en meilleur chemin que les Grecs, mais ils sont infiniment plus dociles, et ont plus d'envie d'être éclairés. On ne peut les rassasier d'instructions et de pratiques de piété. Il ne faudrait pas se contenter de leur parler de Dieu pendant trois quarts-d'heure, ou une heure seulement, comme on fait en France, ils n'en seraient pas édifiés. Après les deux et trois heures d'une attention continuelle, ils sont prêts à écouter encore autant de temps, et ils se plaignent toujours qu'on finit trop tôt.

Ils ont parmi eux trente ou quarante familles des plus distinguées, dont la ferveur est digne des premiers temps de l'Eglise. Les pères et les mères, les enfans, les domestiques mêmes, tous n'y respirent que charité et que zèle du service de Dieu. Les chefs de quelques-unes de ces familles ci-devant très-riches, et qui ont presque tout perdu pour la foi, sont comme scandalisés quand on les plaint, et qu'on veut leur procurer du soulagement. *Y pensez-vous*, disent-ils à leurs amis, *la parole de Jésus-Christ notre maître n'est-elle pas expresse? « Que qui perdra » tout pour lui, jusqu'à sa vie, retrouvera » tout dans lui. »* Il n'y a rien de si édifiant que de voir ces bons vieillards entourés de leurs enfans, mariés et non mariés, s'approcher tous les huit jours de la sainte Commu-

nion, et après eux les mères au milieu de leurs filles. Tout cela se fait avec tant de modestie et de dévotion, qu'il n'est pas possible de n'en avoir par l'ame pénétrée. Si nous n'avions des mesures à garder, et notre temps à partager à d'autres occupations indispensables, nous n'aurions pas assez de tous les jours de la semaine pour contenter la piété avide de ce bon peuple.

Celui des Jésuites qui a reçu de Dieu le talent le plus rare pour le salut de cette nation à Constantinople, est le P. Jacques Cachod, de Fribourg en Suisse. Avant que de se consacrer aux Missions du Levant, il avait fait pendant quelques années l'office de Missionnaire à Fribourg en Brisgau du temps de la dernière guerre. Nos Officiers, dont plusieurs vivent encore, l'honoraient de leur confiance, et c'est entre ses mains que le célèbre M. du Faï voulut mourir. Dans la seule année 1712, ce Père a ramené près de 400 schismatiques, et a confessé lui seul plus de 3000 personnes. L'année passée le nombre des schismatiques convertis a presque monté à une fois autant. Sa maxime est de paraitre peu et d'agir beaucoup. Il a toujours à sa main un nombre de catholiques zélés et sages, qui se répandent de tous côtés, et lui amènent sans bruit ceux qu'ils ont disposés à se convertir. Plusieurs Prêtres et Vertabiets orthodoxes servent encore extrêmement à maintenir la foi. Ils sont comme les surveillans de leur nation, toujours prêts à courir où on a besoin d'eux, et à maintenir l'ordre dans les familles.

Depuis la justice que le Grand-Seigneur fit il y a quatre ans du sanguinaire Visir Ali Pacha, dont les Turcs eux-mêmes ont regardé la mort tragique comme la punition de ses fureurs contre les Arméniens, les Catholiques jouissent d'une tranquillité jusqu'ici assez constante. Il semble que le sang du saint Prêtre Arménien Dergoumidas (1), répandu en haine de la foi, ait comme éteint le feu de la persécution. Il ne se fait plus de temps-en-temps de la part des hérétiques que quelques légers mouvemens qui passent vîte, et qui ne servent qu'à épurer davantage la vertu des vrais fidèles.

Si on en croit tout Constantinople, la mémoire du serviteur de Dieu devient tous les jours plus vénérable à l'occasion de graces miraculeuses que plusieurs personnes publient avoir obtenu par son intercession. La plus réelle, et celle qu'on attribue le plus communément à ses prières, est l'esprit de foi, qui semble avoir repris de nouvelles forces parmi les Arméniens, malgré la longue et sanglante persécution qu'ils viennent d'essuyer. Ce violent orage, loin d'avoir anéanti la religion, comme les hérétiques le prétendaient, n'a fait que l'accroître dans toute la Turquie. Le nombre des Catholiques de Constantinople s'est augmenté de la moitié. Ils montent actuellement à plus de 12000. Il en est des autres grandes villes à propor-

---

(1) Il fut condamné à mort par le Grand-Visir Ali Pacha, le 5 Novembre 1707.

tion. Messire Melchou, élève de la Congrégation de *Propaganda*, et Evêque de Mardin dans le Diarbek, Prélat d'une grande vertu et d'un grand savoir, vient de faire presque tout son Diocèse Catholique. Il est vrai qu'il lui en a coûté de grandes avanies et de grands périls; mais enfin il en est venu à bout. Pour affermir son ouvrage il eut le courage de passer à Constantinople l'année dernière, et de venir demander au grand Visir un *Firman* de la Porte, qui mit à couvert sa personne et son troupeau des vexations du Pacha de Mardin. Ne trouvant personne qui voulût se hasarder à plaider une cause si délicate, il l'alla plaider lui-même en plein Divan, et Dieu donna tant de force à ses paroles, que le Visir ordonna par sentence publique, que le Pacha de Mardin serait déposé et mis en prison, jusqu'à ce qu'il eût restitué ce qu'il avait pris.

Un autre emploi qui occupe fort nos Missionnaires à Constantinople, est le soin des esclaves du Bagne du Grand-Seigneur. Le Bagne, ainsi appelé du mot Italien *Bagno*, à cause d'un bain qu'ont là les Turcs, est une vaste enceinte fermée de hautes et fortes murailles, qui n'a qu'une seule entrée munie d'une double porte, où il y a toujours une garde armée. Au milieu de cette grande enceinte ou avant-cour s'élèvent deux gros bâtimens de figure presque quarrée, mais de grandeur inégale. Le plus grand s'appelle le grand Bagne, et le plus petit le petit Bagne. Ces deux Bagnes ou

prisons n'ont de jour que par la porte, et par quelques fenêtres fort hautes traversées de gros barreaux de fer. C'est là qu'on loge les Chrétiens pris en guerre, ou sur les Armateurs ennemis de la Porte. Les Officiers ont de petites loges à deux ou à trois. Les simples soldats sont à découvert sur des estrades ou soupentes de bois qui règnent le long des murailles, et où chacun n'a guères de place que celle que son corps peut occuper. Dans un quartier de chaque Bagne on a pratiqué une double Chapelle, dont une portion est pour les esclaves du rit Franc, et l'autre pour les esclaves du rit Grec et Moscovite. Chaque Chapelle a son autel et ses pauvres ornemens à part. Ces Chapelles avaient en commun d'assez bonnes cloches. Il y a cinq ou six ans qu'on les leur a enlevées, parce que, disaient les Turcs, leur son réveillait les Anges qui venaient dormir la nuit sur le toit d'une Mosquée bâtie depuis peu dans le voisinage.

Assez près du petit Bagne, on a bâti et orné, des aumônes des fidèles, une petite Eglise sous le titre de saint Antoine, qui est assez bien fournie des meubles d'autel nécessaires, et même de quelque argenterie. C'est la Chapelle des Officiers et des malades. Les esclaves élisent tous les ans un écrivain ou préfet du Bagne, et sous lui un sacristain, à qui tout se donne par compte, pour le remettre dans le même état à ceux qui entrent en charge après eux.

Chaque esclave, quoique dans le Bagne,

a toujours une ou deux chaînes sur le corps. Tous les jours de l'année, excepté les quatre fêtes solennelles, on les mène de grand matin travailler à l'Arsenal, ou aux autres ouvrages publics. Ils vont au travail par troupes de trente ou quarante, enchaînés deux à deux. Leur nourriture est de deux mauvais pains noirs pour la journée de chaque homme. Le soir, au soleil couchant, on les ramène. Ceux dont les gardiens Turcs ont été contens pendant le travail, sont séparés les uns des autres. Ceux qu'ils veulent punir, sont laissés enchaînés ensemble, après quoi le cri se fait pour la rentrée dans les Bagnes. Ils n'y sont pas plutôt ramassés et comptés, qu'on les y enferme à double serrure jusqu'au lendemain matin. Quand ils tombent malades, il n'est pas permis de les transporter ailleurs; il faut qu'ils demeurent dans le Bagne, et toujours avec la chaîne, qu'on ne leur ôte que quand ils sont morts, encore les gardiens Turcs ne s'y fient-ils pas. Les cadavres, avant que d'être portés aux cimetières publics, sont arrêtés à la grande porte, où ils les percent plusieurs fois d'outre en outre avec de longues broches de fer, pour être plus assurés qu'ils sont véritablement morts.

Les services que nous rendons à ces pauvres gens, consistent à les entretenir dans la crainte de Dieu et dans la foi, à leur procurer des soulagemens de la charité des fidèles, à les assister dans leurs maladies, et enfin à leur aider à bien mourir. Si tout

cela demande beaucoup de sujétion et de peine, je puis assurer que Dieu y attache en récompense de grandes consolations.

Outre les visites qu'on leur rend pendant le cours de la semaine, deux Jésuites vont toute l'année, fêtes et dimanches, aux deux Bagnes. Ils s'y rendent la veille, et s'y enferment avec les esclaves. Le Père de chaque Bagne a un petit réduit à part, où il se retire quand il n'y a point de malades à visiter. Après que ces malheureux se sont un peu délassés, et qu'ils ont pris quelque nourriture, le signal se donne pour la prière. La coutume est de commencer par faire l'eau-bénite, et d'en jeter de tous côtés. Ensuite le Père fait la prière à haute voix, et donne les cinq points de l'examen avec la formule de l'acte de contrition, que tous répètent après lui. Quand les prières sont achevées, il fait une exhortation d'une petite demi-heure sur quelque matière touchante, et qui a le plus de rapport à leurs dispositions présentes. De là il se met au confessionnal pendant quelques heures. Les confessions finies, il va prendre un peu de repos, à moins qu'il ne faille veiller quelque mourant. A quatre heures du matin en hiver, et à trois heures en été, on éveille tout le monde pour la messe, pendant laquelle le Père leur fait une courte explication de l'évangile. La messe finie, après que les communians ont fait leur action de grâces, il va se placer à la porte de la Chapelle avec les aumônes qu'il a pu ra-

masser ; il les distribue à tous, à mesure qu'ils passent ; après quoi les portes se rouvrent à grand bruit, et chacun va se faire enchaîner avec un compagnon pour retourner au travail.

Dans les temps de peste, comme il faut être à portée de secourir ceux qui en sont frappés, et que nous n'avons ici que quatre ou cinq Missionnaires, notre usage est qu'il n'y ait qu'un seul Père qui entre au Bagne, et qui y demeure tout le temps que la maladie dure. Celui qui en obtient la permission du Supérieur, (ce qui n'arrive pas sans de fortes représentations de la part des autres, et du Supérieur même), s'y dispose pendant quelques jours de retraite, et prend congé de ses frères, comme s'il devait bientôt mourir. Quelquefois il y consomme son sacrifice, et quelquefois il échappe au danger. Le dernier Jésuite qui est mort dans cet exercice de charité, est le Père Vandermans, Flamand de nation. La peste était alors très-violente. La quantité des mourans qu'il assista, la lui communiquèrent en moins de quinze jours. Il le fit savoir incontinent au Supérieur, priant instamment qu'on lui accordât la grâce de mourir auprès de ses frères. On le transporta dans une petite maison qui est au bout de notre jardin, où s'étant de nouveau confessé, et ayant communié, il mourut plein de joie et de reconnaissance de la grâce insigne que Dieu lui fesait. Depuis lui, personne n'a plus été frappé de cette maladie, que le Père Pierre

Besnier, si connu par son beau génie et par ses rares talens. Sur la fin de ses jours il se consacra une seconde fois à la Mission de Constantinople, à laquelle il avait déjà rendu les plus grands services. La peste le prit en confessant un malade. La Providence veilla à la conservation des autres Pères de cette Mission, car les signes du mal ne se montrèrent qu'après que le Père eut expiré; et pendant les trois jours de sa maladie, ils avaient été nuit et jour auprès de lui.

Mais si quelqu'un jusqu'ici a dû mourir de ce genre de mort, c'est le Père Jacques Cachod dont j'ai parlé, et qui, avec le nom de Père des Arméniens, a encore à Constantinople et à Malte celui de Père des esclaves. Il y a huit ou dix ans qu'il est presque incessamment occupé aux œuvres de charité où il y a le plus de péril, soit dans le Bagne, soit sur les vaisseaux et sur les galères du Grand-Seigneur. Les esclaves qui n'en peuvent sortir, savent l'y introduire par le moyen de leurs gardiens Turcs, avec qui ils sont d'intelligence. L'année 1707, que la peste fut si furieuse qu'elle emporta près d'un tiers de Constantinople, ce Père m'écrivit à Scio la lettre qui suit :

« Maintenant je me suis mis au-dessus » de toutes les craintes que donnent les ma- » ladies contagieuses; et, s'il plaît à Dieu, » je ne mourrai plus de ce mal après les » hasards que je viens de courir. Je sors du » Bagne, où j'ai donné les derniers sacre- » mens, et fermé les yeux à quatre-vingt-six

» personnes, les seules qui soient mortes en » trois semaines dans ce lieu si décrié, » pendant qu'à la ville, et au grand air, les » gens mouraient à milliers. Durant le jour » je n'étais, ce me semble, étonné de rien; » il n'y avait que la nuit, pendant le peu de » sommeil qu'on me laissait prendre, que » je me sentais l'esprit tout rempli d'idées » effrayantes. Le plus grand péril que j'aie » couru, ajoute-t-il, et que je ne courrai » peut-être de ma vie, a été à fond de cale d'une » sultane de 82 canons. Les esclaves, de » concert avec les gardiens, m'y avaient fait » entrer sur le soir pour les confesser toute » la nuit, et leur dire la messe de grand » matin. Nous fumes enfermés à doubles » cadenats, comme c'est la coutume. De » cinquante-deux esclaves que je confessai et » communiai, douze étaient malades, et » trois moururent avant que je fusse sorti. » Jugez quel air je pouvais respirer dans ce » lieu renfermé, et sans la moindre ouverture. » Dieu, qui par sa bonté m'a sauvé de ce » pas-là, me sauvera de bien d'autres ».

J'abuse peut-être de votre patience, MONSEIGNEUR, en vous entretenant de tous ces menus détails. Je voulais les supprimer, mais on m'a assuré que votre Grandeur serait bien aise de les voir ici. J'ajouterai seulement à cet article de la Mission de Constantinople, que si au lieu de quatre ou cinq Jésuites, nous y étions douze ou quinze, nous aurions encore plus de travail que nous n'en pourrions porter.

LA MISSION DE SMYRNE.

Smyrne n'a que quatre Jésuites, dont deux ont près de quatre-vingts ans. Cependant c'est encore une Mission où il y a de grands biens à faire pour le salut du prochain. Il est vrai que le Père Adrien Verzeau, qui en est le Supérieur, y travaille autant que plusieurs autres.

Les Consuls de France, d'Angleterre, de Venise, de Hollande, de Gênes, logent avec presque tous leurs Marchands, dans une grande et belle rue d'une demi-lieue de longueur, appelée pour cela la rue des Francs. Il y a bien à Smyrne 20,000 Grecs, et 7 à 8000 Arméniens. Les Grecs commencent là à être un peu plus traitables qu'à Constantinople. Nous sommes en commerce d'amitié avec l'archevêque et les principaux du pays. Ils nous amènent volontiers leurs enfans pour les former de bonne heure à la piété et aux Lettres. Plusieurs d'entr'eux, jusqu'à leurs Ecclésiastiques, se confessent à nous, et fréquentent notre église comme les Latins.

Les Arméniens sont à Smyrne à-peu-près les mêmes qu'à Constantinople, excepté que les hérétiques n'y parlent pas si haut. Nous avons là pour Consul M. de Fontenu, qui sait les contenir eux et les autres, dans un respect dont personne n'ose sortir.

On trouve parmi les Arméniens quantité de Catholiques très-réglés et très-fervens, entre autres beaucoup de Marchands de Perse de la province de Nakivan, que les

Pères Dominicains cultivent depuis près de quatre cens ans. Presque toute cette province a embrassé le rit Latin. A l'arrivée des caravanes, qui sont ordinairement très-nombreuses, et qui marchent trois ou quatre fois l'année, on est bien consolé de voir l'empressement des Catholiques à s'approcher des sacremens. Quelquefois notre église et notre maison en sont si remplies, qu'il n'y a presque de place que pour eux. A Noël et à Pâques un des Pères est demandé à Guzel-hissar, ville bâtie des ruines de l'ancienne Ephèse, à Tyatire et autres lieux de ces quartiers-là, où le commerce assemble beaucoup d'Arméniens. A chaque voyage le Père réconcilie toujours quelqu'un à l'église. Quand nous aurons un plus grand nombre de Missionnaires, nous étendrons ces Missions à plusieurs grandes villes qui sont aux environs de Smyrne. Si même il était possible que quelques-uns de nous pussent aller et venir tour-à-tour avec les caravanes, il est certain que le long de la route on gagnerait bien des ames à Dieu.

On peut dire que Smyrne est comme une annexe des Missions de l'Archipel. Les jardinages sans fin, dont la ville est environnée, sont presque tous entre les mains de chrétiens Latins et Grecs des îles de Chio, Naxie, Tine, Santorin, Paros, etc. tous gens à portée d'être instruits, et qui nous connaissent dès leur pays. Il y a encore un nombre prodigieux de femmes et de filles de toutes les îles, que la pauvreté contraint

d'aller à Smyrne comme à une ville opulente où tout abonde. Les Missionnaires ont souvent besoin de toute la vigilance et de toute l'ardeur de leur zèle, pour contenir cette multitude dans les bornes que prescrit la sévérité du Christianisme.

La ville de Smyrne est souvent affligée de pestes violentes et de tremblemens de terre si furieux, qu'ils alarment ceux-mêmes qui sont les moins susceptibles de crainte. Il y a deux ans que la peste y enleva plus de 10,000 personnes, et les maladies qui la suivirent furent presque aussi dangereuses. Les catholiques se précautionnèrent, et très-peu en furent frappés. Messire Daniel Duranti, leur évêque, fut presque seul frappé à mort. C'était un bon Prélat âgé de plus de quatre-vingts ans, que sa douceur et sa vertu ont fait universellement regretter.

Pour ce qui est des tremblemens de terre, on ne peut ni s'en garder, ni les prévoir. Ils surprennent en tout temps, pendant le jour et pendant la nuit. Ils viennent quelquefois si brusquement, que l'unique parti que l'on ait à prendre, est de purifier sa conscience, et de se recommander à Dieu. On prétend que dans le grand été, quand la mer est long-temps calme, c'est un pronostic certain d'un prochain tremblement de terre. J'ai néanmoins plusieurs fois éprouvé, au contraire, que la terre tremblait lorsque la mer était fort agitée; d'autres fois, que la mer était très-unie pendant les jours entiers, et que la terre ne tremblait pas.

On a cru que la destruction générale de Smyrne arrivée l'an 1688 venait de ce que les maisons étaient trop chargées de pierres, et que leur lourde masse ne prêtait pas assez aux secousses réitérées, qui trouvant de l'obstacle, les renversaient entièrement. On a remédié à cet inconvénient en rebâtissant la Ville. Toutes les maisons ne sont de pierres que depuis les fondemens jusqu'à la hauteur de quinze ou vingt pieds. Le reste est de pièces de bois entrelacées, dont les intervalles sont remplis de terre cuite avec un enduit de chaux. Il est en effet survenu depuis des tremblemens qui ébranlaient tout, et qu'on trouvait même plus forts que celui qui avait abattu la Ville. Les maisons étaient fort agitées, mais presque aucune ne tombait. La Ville de Smyrne est au pied d'une montagne qui a en face toute la longueur du port. L'entrée de ce port est gardée par une petite forteresse éloignée de trois ou quatre lieues. J'ai ouï-dire à des gens dignes de foi, que quand la Ville fut renversée, on vit d'abord la forteresse tomber, et le tremblement venir de là par-dessous la mer, qu'il fesait bouillonner et mugir avec un bruit horrible à mesure qu'il avançait. Le dixième Juillet, jour auquel arriva ce désastre, dont le souvenir fait encore frémir, on a établi à Smyrne un anniversaire, avec jeûne, et exposition du S. Sacrement. Il y a un grand concours de monde à cette fête, et beaucoup de Communians. Le Père François Lestringant, alors Supérieur de cette Mission, qu'on

retira demi-mort de dessous les ruines de notre maison, prie toujours, quoique fort âgé, qu'on lui laisse faire le Sermon de ce jour-là. Personne, dit-il, ne le pouvant faire avec autant de connaissance de cause, ni être aussi rempli de son sujet que lui.

Notre église et notre maison ont été rebâties, et elles sont maintenant bien plus commodes et plus spacieuses qu'elles n'étaient. On en est redevable à la libéralité de Messieurs de la Chambre du Commerce de Marseille, à qui les Jésuites ont les plus essentielles obligations. L'église est propre et bien entendue. Fêtes et Dimanches les Prédications s'y font en quatre langues, comme à Constantinople. A la fin de la dernière Messe on fait dans la cour une instruction en Grec aux pauvres de la Ville qui s'y rassemblent de toutes parts. Après l'instruction, le Père leur distribue les aumônes qu'il a eu soin de leur ramasser pendant la semaine. A une heure après-midi, le Père fait l'explication de la doctrine Chrétienne aux petites filles Grecques, et à leurs servantes, qui ne manquent jamais de s'y trouver en foule.

Nous avons encore chez nous une fervente Congrégation de nos Marchands, sous le titre de la Conception de Notre-Dame. Les assemblées s'en font les Dimanches avec une assiduité et une dévotion qui édifient toute la Ville. C'est toujours un des Députés de la Nation qui en est le Préfet. Lui et les autres Marchands à son exemple, font de grosses

aumônes

aumônes pour le soulagement des pauvres malades, et pour le rachat des Esclaves.

A Smyrne il n'y a point de Bagne pour les Esclaves. Quatre Galères seulement y viennent hiverner. Les Beys de ces Galères permettent rarement qu'on y aille administrer les Sacremens à leurs Esclaves Chrétiens. Ces pauvres gens n'obtiennent qu'à force d'importunités, et le plus souvent par argent, la liberté d'aller faire leurs dévotions aux églises, toujours avec leurs chaînes, et des gardiens qui les suivent par-tout. En récompense nous avons les Bâtimens Français et Italiens du port, où nous allons confesser et instruire les Equipages qui ne peuvent venir à terre, et faire le Catéchisme aux Mousses, dont la plupart n'ont pas encore fait leur première Communion, quoiqu'ils aient d'ordinaire plus de quinze ans.

Je dois encore dire de la Mission de Smyrne, qu'à la mort de Monseigneur le Dauphin et de Madame la Dauphine, la Nation Française leur fit faire chez nous de secondes obsèques, où tous les Etrangers se trouvèrent, et qui, pour la multitude des luminaires, pour la disposition et le bon goût du Mausolée, des inscriptions, des devises, des armoiries, et pour tout le reste, auraient peut-être été approuvées en France.

La Mission de Thessalonique.

Thessalonique est, Monseigneur, une de nos anciennes Missions dont nous vous devons le renouvellement depuis l'an 1706, que

Votre Grandeur a bien voulu y remettre des Jésuites Chapelains des Consuls de France : elle a ouvert par-là un vaste champ à leur travail.

La Ville de Thessalonique est une des plus grandes et des plus fameuses de la Turquie Européenne. Elle a un *Eptapyrgion*, c'est-à-dire, un Château des sept Tours, comme Constantinople. Les Grecs y sont en assez grand nombre. Il y a aussi des Négocians Arméniens. Tous ces Chrétiens ne montent guères qu'à 10000 ames. Les Juifs y sont autour de 10 à 12000. Ils passent pour être fort industrieux. Deux grands Vizirs des années dernières s'étaient mis en tête de faire imiter aux Juifs de Thessalonique les manufactures de nos draps, pour mettre, disaient-ils, la Turquie en état de se passer des Etrangers ; mais quelque dépense qu'ils aient faite, et quelques mesures qu'ils aient prises, ils n'ont jamais pu y réussir.

Les Pères Missionnaires traitent familièrement et utilement avec les Grecs. Le Père François Braconnier, depuis sept ou huit ans qu'il est là, a fort gagné leurs esprits par ses manières affables, et par le talent singulier qu'il a de leur faire sentir avec amitié le danger de leurs erreurs.

Les Arméniens prennent aussi à merveille toutes les impressions de piété et de religion qu'il leur donne. Comme ils ne peuvent être long-temps stables, et qu'ils sont obligés de suivre le mouvement de leur commerce, le Père a occasion d'en instruire successivement

un assez grand nombre. Ils se servent de la Chapelle des Marchands Français, et ils n'en fréquentent point d'autre.

La Nation Française n'est pas si nombreuse à Thessalonique qu'elle est à Constantinople ou à Smyrne ; mais elle est composée de sujets très-choisis. M. de Boesmont son Consul y est universellement aimé et respecté, et il le serait par-tout ailleurs. Sur ses représentations, soutenues du crédit de M. le Comte Desalleurs, Ambassadeur du Roi à la Porte, le Grand-Seigneur vient de lui accorder, et à sa Nation, l'usage d'une Chapelle publique. Des deux Missionnaires Jésuites il en reste toujours un pour la desservir ; l'autre se transporte vers Pâques à Scopoli et à la Cavale, où il y a des Vice-Consuls et d'autres Français, qui n'ont personne pour leur administrer les Sacremens. Scopoli est une île fort peuplée et fort agréable, à cinquante lieues de Thessalonique. Elle est la principale de plusieurs autres, qui forment comme un Archipel à part sur les côtes de la Macédoine.

La Cavale, forteresse Turque, ainsi nommée de la figure du cheval que représente de loin le grand rocher sur lequel elle est bâtie, est par terre à trente lieues de Salonique, tirant au Nord-Est. Par mer il y aurait près de cent lieues à cause des grands circuits qu'il faudrait faire. A la vue de la Cavale paraît Thasso. C'est une fort belle île de près de trente lieues de tour. Ses habitans, partagés en quinze villages ou bourgades, sont en-

viron 8000 ames. Les Missionnaires sont très-bien venus en tous ces endroits. Le Père Braconnier les a été visiter déjà plusieurs fois. Il a aussi fait quelque séjour aux Monastères du mont Athos, à Lemnos et à Négrepont ; et dans tous ces endroits il a fait de grands fruits. Les autres îles de ces grandes et belles côtes n'ont besoin que de Missionnaires zélés et laborieux, qui aillent les instruire. Le Père Matthieu Piperi a aussi fait à son tour des excursions vers les habitations Grecques du mont Olympe, et des environs des monts Pelion et Ossa. C'est entre ces deux dernières montagnes que coule le fleuve Pénée, qui forme en serpentant le célèbre vallon de Tempé. Le Père y a trouvé par-tout des gens d'une humeur fort douce, mais de vrais sauvages pour la Religion. Si nous étions en Grèce plus de Jésuites que nous ne sommes, nous pourrions faire un établissement à Scopoli, où les gens du pays nous souhaitent, et où la bonté de l'île attire bien des Francs, qui y vivent et y meurent sans assistance. Nous pourrions encore rétablir la Mission de Négrepont, que les dernières guerres des Vénitiens, les fréquentes pestes, et sur-tout la disette des Missionnaires nous ont fait quitter, jusqu'à ce que nous nous trouvassions dans de plus heureuses conjonctures. Il est vrai que la peste nous y a enlevé coup-sur-coup six Jésuites d'un grand mérite, dont la mémoire est encore en bénédiction dans le pays ; mais il y aurait à cela un expédient, qui serait de résider l'hiver à la Ville,

où nous avons encore notre maison et notre Chapelle ; et pendant les chaleurs de l'été, qui est le temps que la Ville est infectée, de nous répandre par les Bourgs et Villages, où la contagion ne se répand guères. Cette grande île a près de 200 Villages, grands et petits, et plus de cent lieues de tour. De Négrepont, ou de Scopoli, rien ne nous empêcherait de passer, quand nous voudrions, dans la terre ferme de Macédoine, qui en est fort proche. Les campagnes y sont pleines de Chrétiens, à qui personne ne parle comme il faut de leur salut. Le canton de Larissa occuperait seul deux Missionnaires pendant six mois de l'année. C'est, après Thessalonique, la Ville la plus fréquentée de ces quartiers-là, et où il aborde le plus d'étrangers Chrétiens.

L'île de Thasso, qui est à l'autre extrémité de la Macédoine du côté du nord, serait encore une station très-propre pour les Missions, qu'on irait faire de là aisément dans la partie de cette belle province qui confine avec la Thrace, et qui n'est ni la moins belle, ni la moins peuplée. J'ajoute que c'est peut-être l'endroit de toute la Turquie où les Français sont les mieux reçus. Les Vénitiens qui y vont, n'y sont regardés que comme de nouveaux réconciliés, avec qui on a aujourd'hui la paix, et demain la guerre ; au lieu qu'on y regarde les Français comme des amis éternels, qu'on ne connaît là de père en fils que par leur commerce, et que par les douceurs qu'ils procurent à tout le pays.

J'espère de votre protection, MONSEIGNEUR, et je crois devoir me promettre du zèle de nos Jésuites, que la Macédoine, cette noble partie de la Grèce, dont le seul nom retrace à l'esprit tant de hautes idées, ne tardera pas à reprendre un peu de cette ferveur du vrai Christianisme, que S. Paul y entretenait autrefois par ses travaux et par ses épitres aux Thessaloniciens et aux Philippiens.

LA MISSION DE SCIO.

Scio est encore une Mission que vous avez relevée, MONSEIGNEUR, et où, sans vous, la religion Catholique était anéantie. Tout le monde sait qu'en 1694 cette île devint la conquête des Vénitiens, qui l'abandonnèrent ensuite, et la laissèrent à la merci de l'armée Turque, qui y commit en y rentrant les plus horribles désordres. Sous prétexte que les Vénitiens sont Latins, quelques mauvais Grecs accusèrent faussement les Latins de Scio de les y avoir appelés. Il n'en fallut pas davantage aux Turcs pour les animer. Tout leur ressentiment se tourna contre ces derniers. Leurs églises furent abattues, ou changées en mosquées, ou attribuées aux Grecs, les maisons des particuliers saccagées, et avec elles leurs plus beaux biens partagés entre les Grecs et les Turcs. Jamais on n'avait vu une pareille désolation.

Les Jésuites avaient à Scio depuis près de cent ans une église et un collège, qui rendaient au public les plus grands services. Comme à l'approche de l'armée navale des

Turcs, ils n'a
quelques inst
tantinople
exemple
Religie
maison
dant
nér
le

s ne purent se
ne on les en
laisser sans
tholiques,
nir dans
ouvant
ieux,
par-
sse,
les
e

» religion qu'
» jamais ». L
de ce specta
des mouch
ton de c
» mort
» ai f
en le

L
dar
A

es. Quelques-
mmençaient à
éjà le pays,
ns la mal-
res îles
minait
s à la
Mon-
erte
ut

avec sureté d
Scio. Soit q
vement acc
ou que l'
pécuni
immed
enco
par
On
Le
t

é avertis sous
ration, leurs
garder par-
dans ce
ttendait
de les
Quel-
t de
il ne
que

des Religieux
écartés. On
fatigues qu'
les autres
soutenir
Aussi d
rent au
Père
Ottav
tem
pe

TÉS
même charité
-là le public,
autres tra-

oive être
oliques
se plus
uteurs
iéter,
les
e

terre, de les avoir jugés dignes de souffrir quelque chose pour la gloire de son saint nom.

Les Latins de Scio ont fait à divers temps de fortes tentatives à la Porte, pour être jugés et punis, s'ils étaient trouvés coupables, ou déclarés innocens, si on ne trouvait rien à leur reprocher. Ali Pacha, le plus terrible des derniers Vizirs, à qui ils ne craignirent pas de s'adresser comme à ses prédécesseurs, les renvoya avec des paroles douces, qu'ils n'attendaient pas d'un homme aussi rude que lui. Deux ans après, Numan Kuprogli, aujourd'hui Pacha de la Canée, avait commencé à les servir; mais le temps de son Viziriat fut si court, qu'il ne put conduire jusqu'où il fallait les bonnes intentions qu'il avait pour eux. La persuasion générale est, qu'ils ne verront jamais de consolation solide pour l'établissement de la religion, que par l'entremise et l'autorité de la France: à quoi je dois ajouter, que si quelque peuple du Levant peut mériter cette faveur par son attachement sincère à la nation, et par ses inclinations toutes françaises, c'est certainement le peuple Latin de Scio.

Au reste, leur nombre croît de plus en plus malgré les persécutions. On y compte aujourd'hui plus de sept mille ames. La peste qui prend aussi souvent à Scio qu'au reste de la Turquie, semble les épargner; elle ne leur enlève chaque année que peu de monde, et quelquefois même il n'y meurt personne, pendant qu'elle enlève par centaines les Grecs et les Turcs. Il y a encore à Scio de très-

fréquens tremblemens de terre. La chapelle est une salle haute fort spacieuse, assise sur trois voûtes, dont l'une enjambe sur l'autre. J'ai souvent vu survenir de très-rudes secousses pendant la célébration des saints mystères et les prédications, où il y avait près de deux mille personnes, sans qu'il soit jamais arrivé aucun malheur.

L'île de Scio est la plus peuplée de tout le Levant. On y compte plus de cent mille Chrétiens. Les Grecs de la campagne ne sont pas, à beaucoup près, si mal-intentionnés que ceux de la ville; et de ceux de la ville, tous ne sont pas également contraires aux Latins. Pendant le plus grand feu de la persécution, lorsque tout paraissait déchaîné contre le rit Latin, plusieurs l'ont embrassé d'eux-mêmes, et l'ont professé avec courage parmi les exils et les confiscations de biens. Quantité d'autres, sans quitter le rit Grec, qui en soi est bon et saint, persistent tous les jours à ne vouloir point se confesser à d'autres qu'à des confesseurs Latins. Les schismatiques ont souvent essayé de les en détourner, en leur fesant refuser la communion; mais ils n'y ont rien gagné, et ils ont été obligés de ne les plus inquiéter là-dessus.

Dans les campagnes les peuples sont très-dociles et très-portés au bien. Jamais je ne leur ai parlé de Dieu, que je ne les aie vus m'écouter avec joie, et que je n'en aie confessé plusieurs. Si les choses devenaient plus tranquilles, et qu'on eût là autant de liberté que dans les autres îles à faire des Missions

réglées par les villages, il est certain qu'on y ferait d'excellens chrétiens. La grande opposition ne vient pas des Turcs, qui aiment et estiment naturellement les Latins, et sur-tout les Français. Elle vient toute des Supérieurs des Grecs, dans qui on ne peut dire ce qui domine davantage, ou l'ignorance, ou la prévention. Pour les Turcs, il sont tout ce qu'on veut qu'ils soient : il n'y a seulement qu'à les bien payer. Si les Latins avaient la conscience assez mauvaise pour vouloir les tourner contre les Grecs, comme les Grecs les tournent contr'eux, il est constant qu'avec la moitié moins de dépense, ils les engageraient à tout ce qu'ils voudraient. Les Turcs s'en expliquent eux-mêmes de la sorte. Ils aiment les Latins d'inclination, comme étant, disent-ils, les *Beyzadez*, c'est-à-dire, les nobles, au lieu qu'ils ne qualifient les Grecs que de *Taïf*, qui veut dire la populace. Ils ont en particulier beaucoup de considération pour les Jésuites. Pendant le long séjour que j'ai fait à Scio, j'en ai vu d'assez publiques et d'assez fréquentes preuves de la part de quelques Pachas, et des Agas les plus distingués de l'île. Celui qui est aujourd'hui possesseur de notre maison et de notre Eglise, nous offre de nous les remettre pour le prix qu'il en a payé, ce qui ne va qu'à huit bourses, ou quatre mille écus. Si nous avions pu lui trouver cette somme, il y a long-temps que nous y serions rentrés, et que le Vice-Consul y aurait pu placer sa chapelle. Les Beys des quatre galères du département de

l'île nous font aussi toutes sortes de caresses, et nous permettent sans peine d'administrer les sacremens à leurs Esclaves. Je fus bien surpris un jour des invitations réitérées qu'un de ces Beys m'envoya faire, de venir promptement sur sa galère, et d'apporter avec moi le livre dont je me servais pour bénir l'eau; parce que, disait-il, la nuit ses esclaves voyaient des esprits qui les empêchaient de dormir. Cette Mission des galères va encore à plus de douze cens Latins, Allemands, Espagnols, Italiens, et environ cent Français. Le Père Richard Gorré, mon successeur, y mourut il y a près de trois ans. La maladie était alors sur les galères, et elles devaient partir dans peu de jours pour la mer Noire. Le Père se hâta de faire faire les pâques aux esclaves qui l'en suppliaient, et qui appréhendaient tous de mourir sans sacremens. Il y était les jours entiers; ayant, disait-il, compassion de tant de pauvres ames abandonnées. A la fin il lui prit une fièvre maligne qui l'emporta en deux fois vingt-quatre heures. Toute la ville alla à son enterrement, chacun le pleurant comme son père, et l'invoquant comme un saint.

Si jamais nous avons le bonheur de revoir la religion Catholique jouir à Scio de quelque repos, et que nous puissions nous y rassembler huit ou dix Jésuites, comme nous étions avant que les Vénitiens s'en fussent rendus les maîtres, nous serons à portée de rouvrir les Missions de Metelin, des îles Mosconisses et de Samos. J'ai été à

ces trois îles. Le peuple y est doux. Je n'y ai parlé nulle part des vérités du salut, qu'on ne m'ait écouté avec attention et respect. A Metelin, où j'ai fait trois petits voyages, l'Archevêque Grec me donna tous ses pouvoirs dans les trois villes et les 80 villages de sa dépendance. « Seigneur Père, me dit-il d'un » air fort ouvert et fort familier, amenez ici » deux ou trois de vos Pères Francs, et » prêchez mes peuples tant qu'il vous plaira, » vous ne ferez pas peu si vous les faites gens » de bien, car j'ai bien de la peine à en venir » à bout ».

J'ai été deux fois aux Mosconisses. C'est un amas de petites îles à l'est de Metelin, fort abondantes en vins et en huiles, peu éloignées de la terre ferme d'Anatolie. La plus grande de ces îles a un gros bourg de plus de six cens maisons, où on me priait de demeurer, me promettant de faire tout ce que je dirais. La dernière fois que j'y ai été ils venaient d'être affligés de la peste ; et les gens, encore tout effrayés, ne demandaient qu'à appaiser promptement la colère de Dieu. Il me parut qu'ils avaient fort peu d'idée de leurs Papas. Vis-à-vis du bourg de Mosconisse, il en paraît un autre dans la terre ferme, qui a une fois autant de maisons. Depuis ces îles, en suivant la grande courbure du golfe, qui tourne plus de quarante lieues autour de la pointe orientale de Metelin, on trouve de belles côtes, et d'espace en espace des habitations toutes de Chrétiens aussi peu instruits que les barbares de l'Amé-

rique. Il y a encore sur ces côtes, et dans les terres, beaucoup d'esclaves Latins, qui ne savent presque plus ce qu'ils sont. Les habitations les plus considérables de ce grand golfe sont Adramit et Elea, villes anciennes, mais aujourd'hui toutes ruinées. Il y a encore beaucoup de petits lieux semés le long de la côte. C'est un pays très-beau, mais très-inconnu, et où les ames périssent sans qu'on s'informe seulement s'il y en a. On doit dire la même chose de presque toute cette partie de l'Anatolie, à mesure qu'on avance dans la terre ferme. Les Grecs n'y conservent plus que quelques vestiges de la foi. Ils ont même oublié jusqu'à la langue du pays. Le peu de service divin qui leur est resté, et qui consiste en peu de chose, se fait en Turc.

Une autre Mission à la porte de Scio est la belle île de Samos. On y compte douze à quinze mille ames en dix-huit habitations : dont trois ressemblent à des villes. L'Evêque et les principaux Ecclésiastiques nous ont souvent invités à passer chez eux. J'y ai séjourné trois semaines, prêchant et instruisant tant que je voulais dans les Eglises et dans les places publiques. De tous les Grecs des îles, je n'en ai point encore vu de plus spirituels que ceux de Samos ; mais ils ont besoin de Missionnaires zélés qui les établissent fortement dans la crainte de Dieu. J'espère de sa miséricorde infinie que toutes ces anciennes Missions refleuriront dès que celle de Scio, qui en est comme le centre, sera un peu rétablie.

La Mission de Naxie.

Naxie passe pour une île des plus belles et des plus fertiles de l'Archipel. Depuis la prise de Rhodes, dont l'Evêque était Primat de la mer Egée, la primatie a été transportée à l'Archevêque de Naxie, de qui tous les autres Evêques de ces quartiers-là relèvent comme de leur Métropolitain. C'est dans cette île qu'habite la principale noblesse de l'Archipel, presque toute du rit Latin. Ce sont les restes de ces anciennes familles de France, d'Espagne et d'Italie, qui s'étaient faits des établissemens dans la Grèce à l'occasion des conquêtes de nos Princes Occidentaux.

L'Eglise Cathédrale et l'Archevêché sont dans le Château, qu'on laisse sans garnison, quoiqu'entouré d'épaisses murailles flanquées de grosses tours à vingt pas l'une de l'autre. Au milieu du château s'élève une grosse masse quarrée, qui a un escalier tourné en-dehors, avec des fenêtres et des crénaux de marbre blanc. C'était le Palais des anciens Ducs de Naxie. Leur Souveraineté, qui avait commencé en 1208 sous Marc Sanudo le premier Duc, finit en 1566, dans la personne de Jacques Crispo, le dernier Duc, dépouillé par Soliman II.

Le chapitre de la Cathédrale, le plus ancien de toute la Turquie, consiste en douze Chanoines primitifs, auxquels on en a ajouté quelques-uns de nouvelle création.

Les Jésuites furent appelés et fondés à

Naxie en 1627 par Messieurs Coronello, qui leur firent donner l'ancienne Chapelle Ducale, à laquelle on a depuis ajouté une nef, qui en a fait une belle et grande Eglise. Ces Messieurs leur donnèrent encore une de leurs maisons pour les loger, et leur ont toujours fait de grands biens. Quelques années après ils appellèrent aussi à Naxie les RR. Pères Capucins, et leur donnèrent un bel emplacement.

L'île n'est ni peuplée, ni cultivée à proportion de sa grandeur et de la bonté de ses terres; il n'y a pas plus de dix mille ames. Quoique les Latins ne fassent en tout que mille personnes, ils possèdent de père en fils les premiers fiefs et les plus grands biens de l'île. Les maisons des Grecs de quelque distinction sont autour du Château, où elles forment un gros bourg, qui couvre le penchant de la colline, sur le haut de laquelle est placé le Château.

Les Chrétiens des deux rits vivent avec assez d'union, et font entr'eux de fréquentes alliances qui l'entretiennent. Les Missionnaires s'appliquent à maintenir cette bonne correspondance, et à travailler au salut de tous.

Nos occupations ordinaires dans le Château sont les prédications du Carême et de l'Avent dans la Cathédrale et dans notre Eglise, où l'auditoire est composé de Latins et de Grecs; les Instructions aux assemblées du Rosaire les samedis, les Catéchismes pour les garçons le dimanche, et pour les filles le

lundi. Nous avons outre cela une grande classe d'enfans Latins et Grecs, où les jeunes Clercs sont élevés en particulier. Les vendredis l'après-diné un des Pères va faire à la Cathédrale la conférence des cas de conscience, où l'Archevêque assiste toujours avec son Clergé. Le Père explique d'abord les questions, ensuite chacun propose sa difficulté.

En entrant dans la Chapelle ducale, nous y avons trouvé établie, depuis près de trois cens ans, l'association des Pénitens du titre de Jésus crucifié, sur le modèle et avec les Statuts de celle de Rome. Elle s'y continue avec grande édification de tout le pays. Les confrères sont Latins et Grecs. Leurs fonctions sont de faire l'Office public de leur Chapelle pendant le Carême et aux grandes fêtes de l'année, de soulager les pauvres familles, de faire porter le saint Viatique aux malades, d'avoir soin de la sépulture des morts.

Nos occupations hors le château, sont auprès des Grecs du bourg et des campagnes. Nous allons les prêcher dans leurs Eglises. Ils nous reçoivent et nous écoutent avec de grandes marques de respect. Tous les dimanches, et à chaque grande fête, ceux de nous qui peuvent s'absenter du château, se partagent dans les villages une ou deux lieues à la ronde. La méthode que nous observons est de nous trouver à leur Messe avant l'Evangile. Quand le célébrant en a fait la lecture, le Père prend le livre de sa main, le baise, le porte sur sa tête à la manière des Orien-

taux, et l'explique mot-à-mot en langue vulgaire ; ensuite il remet le livre au Prêtre avec les mêmes cérémonies, et va s'asseoir sur un lieu élevé, d'où il dit ce que Dieu lui inspire. La Messe finie il assemble les enfans sur le parvis de l'Eglise, et leur explique la doctrine chrétienne. Les personnes âgées ne manquent jamais de s'arrêter en foule à l'écouter. Comme les Grecs sont fort vifs et fort naturels, les pères et mères qui voient quelquefois leurs enfans embarrassés à répondre, prennent souvent la parole et répondent pour eux, et il arrive souvent qu'eux-mêmes ne se tirent pas mieux d'affaire. D'autres surviennent et veulent mieux dire, et par-là les vérités de la Religion s'impriment dans les ésprits. Souvent il se fait là plus de fruit qu'au sermon même.

Quand leurs fêtes de communion approchent, telles que Noël, Pâques, la Pentecôte, les Apôtres, l'Assomption, nous ne pouvons presque fournir au grand nombre des confessions. Alors pour y vaquer nous sommes obligés de demeurer dans les villages éloignés trois et quatre jours. Quelques-uns des plus peuplés ont coutume de nous envoyer prier de bonne heure de venir chez eux. Dès qu'on sait que nous sommes arrivés, la coutume est d'en faire avertir tous les habitans par la voix du crieur public, et de leur annoncer le temps que nous resterons à instraire, et à entendre les confessions, et l'Eglise où nous nous tiendrons. Depuisqu'on a fait ce cri jusqu'à ce que toutes les confes-
sions

sions soient finies, il ne faut pas compter d'avoir un seul moment à nous.

Il est aisé de voir par-là la grande différence qu'il y a entre les Grecs des divers pays, et combien ceux de l'Archipel sont plus dociles que les autres. Cela n'empêche pourtant pas qu'ils n'aient aussi quelquefois leurs travers. Leurs Moines ne s'avisent que trop souvent de leur parler mal-à-propos de notre créance, et de nos Sacremens, ce qui les trouble et les refroidit quelquefois; mais on n'a pas plutôt levé leurs doutes, qu'ils sont les premiers à aller défier à la dispute ces faux Docteurs; ils s'échauffent contr'eux, et le plus souvent ils les maltraiteraient, si on n'allait les appaiser. On doit s'attendre à toutes ces inconstances parmi un peuple naturellement volage et peu éclairé. C'est dans la Grèce plus qu'ailleurs qu'il faut être fait aux contradictions, et aller toujours son chemin. Aujourd'hui les gens blâment tout haut ce que vous dites, et le lendemain ils reviennent vous écouter les larmes aux yeux. On a de cela une preuve publique à Naxie dans ce qui se passe tous les ans à la Fête de Dieu. Les Grecs ont toujours de la peine à souffrir nos azymes, que quelques-uns prétendent n'être qu'un pain commencé, et conséquemment une matière non-suffisante à être changée au corps de Jésus-Christ. Ils ont encore beaucoup de peine à s'accoutumer à l'Eucharistie gardée dans nos tabernacles sous une seule espèce. Ils disent, et ils tâchent de prouver à leur manière, que hors de l'ac-

tion du sacrifice, la séparation des deux espèces n'est pas permise. Malgré tout cela, le jour du S. Sacrement, qu'ils appellent le jour *du présent du Ciel*, personne ne travaille dans toute cette île, et de tous côtés on les voit se rendre au château en habits de fêtes, pour assister à la procession des Latins. Dès que l'Archevêque met le pied hors de l'Eglise, portant le S. Sacrement, les uns se jettent par terre sur son passage, afin qu'il leur marche sur le corps; ceux qui ont des malades, les mettent dans les rues, priant à haute voix Notre-Seigneur de les guérir. Tous vont baiser avec respect le pied du Soleil, et y font toucher des fleurs et des branches de myrtes, qu'ils répandent ensuite dans leurs maisons et sur leurs terres, pour les mettre, disent-ils, sous la protection du Sauveur du monde.

Rien ne contribuerait davantage à lier encore mieux les Chrétiens des deux rits, et à sanctifier leurs familles, que l'exécution du projet formé depuis long-temps d'établir à Naxie un Monastère d'Ursulines Françaises. L'Archevêque Latin, Noble Génois de la Maison de Justiniani, qui est un Prélat rempli de vertu et de zèle, leur a déjà cédé un grand emplacement au plus bel endroit du château, près de son Palais Archiépiscopal, et il promet de leur faire encore d'autres biens considérables.

Pour cet établissement si nécessaire il suffirait de deux ou trois Religieuses de France, qui pussent lui donner la première

forme. En moins de quatre ou cinq ans, le Monastère se trouverait rempli de tant de filles de qualité de toutes les îles, chacune avec sa dot, qu'on serait obligé d'y ajouter de nouvelles maisons. A mon départ de ce pays-là, tous, Grecs et Latins, m'ont fait de très-vives instances de hâter, autant que je pourrais, l'accomplissement de cette sainte œuvre, que la mort du Père Robert Sauger avait suspendue. L'obstacle de la première fondation, qui est celui qui arrête ordinairement le plus, a été presque tout levé par les libéralités d'une personne pieuse et riche qui y a déjà beaucoup contribué, et qui est prête à y contribuer encore beaucoup davantage.

Au regard des difficultés, qu'on se figure du côté des Turcs, on peut dire qu'elles sont les moindres de toutes, l'Archipel étant un pays presque aussi franc que la Chrétienté.

1°. Les galères des Turcs n'y paraissent qu'une ou deux fois l'année pour recevoir les tributs, encore ne les voit-on presque jamais à Naxie, parce que le port n'y est pas sûr. Leur mouillage ordinaire est au port de Drio, ou à celui de *Sancta Maria* sur l'île de Paros.

2°. Les Religieuses seraient dans le château au milieu des Eglises Latines et des maisons de la principale noblesse du pays, pour laquelle on a de grands égards.

3°. Plusieurs îles de l'Archipel, bien moins respectées que Naxie, ont deux ou trois Monastères de Religieuses Grecques sans

protection de personne, où il est inoui qu'il soit jamais rien arrivé d'indécent de la part des Turcs. Santorin a un Monastère de Religieuses Latines de S. Dominique, qui se sont fondées et mises d'elles-mêmes en clôture il y a plus de deux cens ans. On est encore à entendre dire que les Turcs les aient jamais inquiétées; au contraire ils leur rendent toute sorte d'honneurs et de déférence, autant par l'estime qu'ils font de leur vie sainte et retirée, que par l'éducation, qui leur fait regarder comme des asiles inviolables tous les lieux où il y a des femmes assemblées et consacrées à Dieu.

4°. Les établissemens de filles ne font nulle sensation en Turquie; on ne regarde que ceux des hommes. Toute la formalité qu'il y aurait à observer, quand les Ursulines viendraient à Naxie sous la protection du Roi, serait que les principaux chefs de famille allassent témoigner au Cadi du lieu, qu'il leur faut chez eux une maison de Maîtresses d'Ecoles Françaises pour élever leurs filles dans l'honnêteté et la crainte de Dieu, et qu'ils en prissent de lui un acte. Sur cet acte du Cadi de Naxie, ils feraient lever à Constantinople, par le premier homme qu'ils voudraient, un commandement qui ne coûterait pas plus de cinq écus. Moyennant cela les Religieuses seraient dans leurs maisons, et y serviraient Dieu, selon leur vocation, avec autant de tranquillité et de sûreté que dans leurs Couvens de France.

Il n'est pas concevable combien elles ren-

draient de services à la Religion et aux bonnes mœurs. Par le moyen des seules pensionnaires et des externes qu'elles instruiraient, et à qui elles inspireraient la crainte de Dieu, elles réformeraient peu-à-peu et convertiraient les familles entières.

C'est une mauvaise coutume de l'Archipel, que les veuves, quelque jeunes qu'elles soient, ne se remarient plus. Plusieurs filles des meilleures maisons, pour n'avoir pas de quoi se marier selon leur naissance, sont quelquefois exposées à de grands malheurs. J'en ai souvent vu demander en pleurant, quand donc elles verraient à Naxie le monastère tant souhaité. Les îles de Tine, de Miconé, d'Andros, de Zia, de Thermia et de Milo réitèrent souvent la même demande. Il est sûr qu'à la première nouvelle de cet établissement, on y verrait venir beaucoup de filles des premières familles Latines et Grecques.

Dans l'Archipel, l'inclination des personnes du sexe se porte naturellement à la vie retirée. Les maisons Latines, et à leur imitation les maisons Grecques, ont souvent des filles qui prennent de leur propre choix l'habit de religieuses, et qui se retirent des compagnies, déclarant par-là qu'elles renoncent au monde. Naxie en a plusieurs qui ont embrassé ce parti. Entr'elles, la nièce de M. l'Archevèque, jeune Demoiselle, qui a de grands biens, et qui n'attend que l'érection du monastère pour y entrer des premières, et lui léguer tout ce qu'elle a.

L'autre grand moyen dont nous nous sommes servis depuis quelques années, et qui sert infiniment à rapprocher les Grecs de la créance Catholique, est la Mission qui se fait en parcourant toutes les îles de l'Archipel. Jusqu'ici Dieu a béni cette sainte institution au-delà de nos espérances. Les Pères qu'on a appliqués à ce laborieux emploi, ont visité à diverses fois les îles de Siphanto, Serpho, Zia, Thermia, Andros, Paros, Antiparos, Tine, Miconé, Icarie, Kimulo ou Argentaria, dans lesquelles ils ont enseigné le chemin du Ciel à plus de quarante mille ames. Ces onze îles ne sont qu'une petite partie de l'Archipel, qui en a encore plus de quatre-vingt, toutes habitées. Le centre de cette nouvelle Mission est Naxie. Les Pères n'ont encore pu marcher que deux chaque année; aussi n'ont-ils pu visiter qu'une partie de ces îles. Quand on sera venu à leur secours, le projet est de former plusieurs troupes de Missionnaires, qui embrasseront plus de pays. Entre la pointe d'Anatolie et de Candie, il y a un assez grand nombre d'îles fort peuplées, où l'on n'a point encore été. Piscopia, Simi, Nissaro, Scarpanto, qui en font partie, ont un extrême besoin de la visite des Missionnaires. Pour faire dans tous ces endroits des fruits solides, il ne suffit pas d'y aller une ou deux fois, et d'y demeurer même les mois entiers, il faut y retourner souvent, et rebattre incessamment les mêmes vérités. Ces pauvres gens sentent eux-mêmes le besoin qu'ils ont de ce

secours. Quand les Missionnaires quittent une île pour passer à l'autre, ils emploient les termes les plus touchans pour les engager ou à demeurer plus long-temps chez eux, ou à revenir bientôt les voir.

Presque tous les temps de l'année sont propres à ces saintes expéditions, et il serait bien à souhaiter qu'on eût assez de Missionnaires pour les occuper dans une œuvre aussi sainte et aussi utile qu'est celle-là ; néanmoins les temps les plus propres sont ceux des Carêmes de l'Eglise Grecque, celui de Noël, qui dure quarante jours ; celui de Pâques, qui est de près de deux mois ; ceux des Apôtres et de l'Assomption de Notre-Dame, qui varient selon les variations de l'ancien Calendrier que suivent les Grecs. Ces temps d'abstinence sont pour eux des temps de recueillement et de prière. Alors, avec un peu de zèle et d'assiduité, il est assez facile de les ramener à Dieu et à la pureté de la foi.

Sur quelques Lettres écrites à Paris touchant le progrès de ces Missions, bien des gens de mérite se sont informés de moi quelle méthode nous tenions avec les Grecs par rapport au schisme qui afflige leur Eglise. Cette méthode est toute unie et toute simple. Elle consiste à inculquer aux peuples dans tous nos discours les vérités Catholiques, et à rebattre incessamment dans nos Catéchismes les articles contestés. Après en avoir exigé la créance en public, nous revenons à nous en assurer plus en détail à l'égard de chaque

particulier dans le Tribunal de la Pénitence. Quant au rit Grec, qui en soi n'a rien de mauvais, nous n'obligeons personne à le quitter pour passer au Latin. Lorsqu'il se trouve des Curés, ou d'autres Ecclésiastiques qui errent dans quelques articles de la foi, les Orthodoxes ont sur cela des règles du S. Siége, selon lesquelles ils peuvent communiquer avec eux en ce qu'ils ont de bon et d'utile, et doivent rejeter constamment le reste. C'est sur ces règles que nous nous conduisons, et que nous conduisons les autres. Ceux qui refusent de s'y conformer, ne reçoivent de nous aucune absolution. Nous ne laissons pas pour cela d'aller à leurs Eglises pour avoir occasion de les mieux instruire. Nous ne les excluons pas non plus des Eglises Latines, quand ils y viennent implorer le secours de Dieu, nous proposer leurs difficultés, y prendre l'estime et le goût de nos cérémonies. Cette condescendance gagne les esprits, et nous avons l'expérience que c'est la voie la plus efficace pour les faire rentrer dans l'union de l'Eglise.

Au regard des abus qui se commettent en matière de mœurs, outre les instructions publiques, nous avons coutume d'assembler séparément tous les particuliers des différens états du lieu où se fait la Mission. Un jour se fait l'assemblée des Prêtres ; l'autre, celle des pères de familles ; l'autre, celle des gens de négoce, et ainsi du reste. Dans ces assemblées chacun s'instruit à fond de ses devoirs, et des fautes dans lesquelles il tombe com-

munément. Les auditeurs en sortent consternés, et ils ne tardent guères à mettre ordre à leurs consciences par des confessions générales. Je sais des îles où l'on a vu par ce moyen disparaître en peu de semaines des vices très-anciens et très-scandaleux.

Il est certain que ces Missions ne sauraient être trop soutenues et trop multipliées, et que quand celle de Naxie ne servirait que d'entrepôt à ces saintes courses, on la devrait toujours regarder comme une Mission très-utile à la Religion.

La Mission de Santorin.

Santorin est à trente lieues environ au sud de Naxie. Le pays n'en est pas beau, mais le peuple y est doux et porté à la piété. Les Latins y sont au nombre de près de deux mille, et l'on y compte huit ou dix mille Grecs. La principale habitation des Latins est la ville, ou, comme on l'appelle dans le pays, le château de Scaro. Dans ce château est la Cathédrale Latine, la maison des Jésuites, et le monastère des Religieuses de S. Dominique, dont j'ai parlé. L'Evêque Grec, avec ses principaux Ecclésiastiques, demeure dans un autre château appelé Pyrgo, peu éloigné de Scaro. Nos fonctions sont à Santorin, comme par-tout ailleurs. On y prêche, on y catéchise, on y confesse, on y forme aux lettres et à la piété une nombreuse jeunesse Latine et Grecque, d'où l'on tire tous les jours de très-bons Ecclésiastiques.

L'union qui règne entre les Chrétiens de Santorin, plus qu'en aucune île de l'Archipel, nous donne de grandes facilités à les porter tous à Dieu, chacun dans l'esprit et selon les observances de son Rit. Nous prêchons, nous confessons, nous fesons nos Catéchismes dans les Eglises Grecques, à la ville et à la campagne indifféremment comme dans nos propres Eglises. Quand nous donnons la retraite aux Ecclésiastiques Latins dans les temps des ordinations, et aux séculiers dans les autres temps de l'année, les Grecs y entrent avec eux, et en font comme eux tous les exercices. Notre Congrégation de Notre-Dame est presque mi-partie de Grecs, et il ne se fait pas dans la Cathédrale Latine, ou chez nous, la moindre solennité, qu'ils n'y assistent. Il est vrai que depuis quelques années il s'est trouvé des esprits inquiets qui ont essayé de donner atteinte à cette bonne correspondance des deux Eglises, mais ils n'y ont rien gagné. Après quelques troubles tout est revenu, comme de son propre poids, au premier état de tranquillité.

En 1704, quelques faux zélés donnèrent au Patriarche d'alors des impressions si peu justes de la bonne intelligence qui s'affermissait tous les jours entre les Grecs et les Latins, que sur leurs mauvaises relations il se porta à de grands excès. Non content de plusieurs lettres particulières, il fit dresser en forme de circulaire, pour tout l'Archipel, une Epître synodale contenant cent invectives grossières contre les dogmes et les prati-

ques de l'Eglise Latine. Les Missionnaires n'y étaient pas plus épargnés que les autres. Les noms les plus modérés étaient ceux de séducteurs et de loups revêtus de peaux de brebis. Le tout finissait par une défense expresse aux Ecclésiastiques et aux Laïques d'avoir désormais commerce avec eux. Cette violente Epitre fut adressée aux Primats Grecs de Santorin, avec ordre de la faire lire dans les Eglises, et de rendre compte incessamment de tout ce qui se ferait sur ce sujet. Les Santorinois convinrent entr'eux, grands et petits, qu'on ne devait faire aucune réponse. On rechargea du côté du Patriarche, et on les pressa de s'expliquer. « Ils récri-
» virent que ce n'était pas à eux que *sa toute*
» *Sainteté* avait parlé ; qu'ils ne reconnais-
» saient dans les Latins de leur île, ni dans
» les Pères qui les conduisaient, aucuns des
» traits exprimés dans l'Epitre synodale ; que
» ces Pères n'étaient ni des séducteurs ni des
» loups : qu'ils étaient les guides fidèles et
» les pères de leurs ames ; que depuis plus
» de quatre-vingts ans que Santorin avait le
» bonheur de les posséder, ceux qui s'atta-
» chaient à eux, étaient, de l'aveu de tout le
» monde, les plus gens de bien et les meil-
» leurs Chrétiens de l'île ; qu'au reste, ces
» Pères, quoique nés Latins, savaient mieux
» le Rit Grec, et l'honoraient plus que les
» Grecs mêmes ; enfin, que si l'on voulait
» que le peuple de Santorin n'eût plus aucun
» rapport avec eux, on eût à lui envoyer des
» gens plus capables, plus zélés, et plus

» remplis de l'esprit de Dieu ». Dans le même-temps M. l'Ambassadeur de France envoya ses Drogmans demander de sa part au Patriarche, si c'était par son ordre que l'on avait écrit à Santorin tant d'indignités contre la créance et les Ministres de l'Eglise Romaine. Le Supérieur des Jésuites alla le voir en particulier, et le supplia avec les instances les plus respectueuses, de vouloir bien lui spécifier en quoi les Missionnaires lui avaient déplu, et ce qu'il y avait à corriger dans leur conduite. Ses réponses furent d'un homme qui sentait parfaitement qu'on l'avait surpris, et qui avait honte de l'avouer.

Les quatre Patriarches qui lui ont succédé ont été plus modérés, et même un ou deux Pères de Santorin étant allés à Constantinople pour des affaires de leur Mission, ils ont affecté de leur faire en public plus de caresses qu'aux autres.

La sainte mort du Père Louis de Boissy, arrivée un an après ces discussions, fut aux Grecs une nouvelle occasion de marquer publiquement aux Missionnaires l'attachement qu'ils avaient pour eux. Le Père de Boissy leur était cher depuis long-temps, et ils ne l'appelaient que le saint homme. Dès qu'ils le surent en danger, ils vinrent de toutes parts lui demander sa bénédiction, et se recommander à ses prières, eux et leurs petits enfans, qu'ils lui amenaient auprès de son lit. Quand il eut expiré, il ne fut pas possible de les empêcher de se jeter sur ses habits et sur les pauvres meubles de sa cham-

bre, qu'ils gardent encore comme des reliques d'un Saint.

Le Père Jacques Bourgnon est à Santorin un autre Missionnaire d'un grand mérite, en qui toute l'île a une entière confiance. Il fait servir à son zèle ce qu'il sait de médecine, et il en sait beaucoup. Il a par-là gagné le cœur des habitans des cinq îles voisines, Nio, Amourgo, Policandro, Sichino, Anasi. Il y fait durant l'année des excursions qui y entretiennent la pureté de la foi et l'innocence des mœurs.

A ces Missions des Jésuites Français, on peut ajouter celles que les Jésuites Italiens cultivent avec de très-grands fruits dans l'île de Tine, qui appartient aux Vénitiens. Elle est de près de vingt mille ames. Les Grecs en font les deux tiers. La différence qu'il y a entre les Grecs de Tine et ceux des îles tributaires des Turcs, est que leurs Ecclésiastiques admis aux Ordres sacrés, n'ont permission d'en exercer les fonctions, qu'ils n'aient pris leurs démissoires de l'Evêque Latin. A cela près, ils ont pour leurs observances particulières la même liberté qu'ailleurs. Les Pères Jésuites s'emploient auprès d'eux avec grand zèle et avec succès. En temps de paix ils vont à Miconé et à Andros, et ils viennent quelquefois nous aider à Naxie.

C'est là, Monseigneur, la situation où j'ai laissé, l'an passé, nos Missions de Grèce. Votre Grandeur les a toujours honorées de sa protection et de ses bontés. Je vous en demande très-humblement la continuation,

au nom de tous nos Missionnaires qui y travaillent sous vos auspices. Les assurances que je leur en donnerai, leur inspireront un nouveau courage à supporter les fatigues de leurs emplois, et une nouvelle confiance à vous en rendre compte.

Il m'a paru que votre Grandeur verrait volontiers une description de la nouvelle île sortie de la mer depuis quelques années dans le golfe de Santorin. Je m'en suis fait communiquer le Journal suivi, tel que deux de nos Jésuites, gens fort exacts, l'ont dressé sur les lieux. Je l'ai mis à la suite de cette lettre.

Je suis avec un très-profond respect, etc.
TARILLON, Missionnaire de la Grèce.

De Paris, ce 4 Mars 1714.

RELATION

En forme de Journal, de la nouvelle île sortie de la mer dans le golfe de Santorin.

Ce n'est pas seulement de nos jours que le golfe de Santorin a été fameux par les nouvelles îles qu'il a produites. Si l'île de Santorin, dont l'ancien nom était *Thera* ou *Theramene*, n'est pas sortie elle-même du fond de la mer, ainsi que Pline le prétend, liv. 2, chap. 87, il est du-moins certain que deux autres îles voisines en sont sorties à l'aide des feux souterrains. L'une appelée



Ca


Grande Isle Brulée ou Grande Cameni
Isle Nouvelle
Ance d'où le Souffre Coule
Partie de Therasia
Petite Cameni ou petite I. Brulée
Chateau de Searo.
PARTIE DE SANTORIN.
Echelle
1
2 milles.

autrefois *Hiera*, parce qu'elle fut consacrée à Pluton, est aujourd'hui connue sous le nom de grande *Cammeni*, ou de grande Brûlée. Elle parut, selon Justin, la première année de la 145.ᵉ Olympiade, et l'an 196 avant la naissance de Jésus-Christ. Voilà ce qu'en dit cet Historien au livre 20, chap. 4. *Eodem anno inter insulas Theramenem et Therasiam, medio utriusque ripæ et maris spatio, terræ motus fuit, in quo cum admiratione navigantium, repentè ex profundo cum calidis aquis insula emersit.*

L'autre ile, appelée par les gens du pays, la petite *Cammeni*, ou la petite Brûlée, pour la distinguer de l'autre qui est plus grande, se forma l'an 1573, selon le rapport des personnes fort âgées, qui l'avaient appris de leurs ancêtres.

Ces deux iles, ou pour mieux dire, ces deux écueils, sont inhabités. La grande *Cammeni*, comme la plus ancienne, a quelque peu de verdure après les pluies. La petite *Cammeni*, qui est la plus voisine de Santorin, est toujours noire et stérile. C'est du milieu de ces deux iles, mais beaucoup plus près de la petite que de la grande, qu'est sortie la nouvelle ile dont il est ici parlé.

Santorin, dont le nom revient si souvent dans la relation, est une ile des plus méridionales de l'Archipel, éloignée de Candie de près de cent milles. Elle a de tour douze ou quinze lieues. Son terrein est fort sec, et ne donne que de l'orge et du coton. On y fait encore beaucoup de figues, mais sur-

tout quantité d'excellens vins. La côte qui regarde l'île nouvelle et les deux *Cammeni*, a un aspect qui fait peur. Ce n'est par-tout que précipices et rochers noirs, où il semble que le feu ait été long-temps.

Il y a sur l'île cinq gros bourgs fermés, et d'une assez bonne défense. On leur donne le nom de Châteaux. Le plus considérable est *Scaro*. Il est bâti sur un petit cap fort avancé. De tous les Châteaux, c'est le plus voisin de la nouvelle île, qui n'en est distante que de trois milles.

A une des extrémités de l'île, il y a une montagne dite *de san Stephano*, où on voit d'anciennes ruines de marbre blanc. Santorin a autrefois frappé des médailles, et on en trouve encore avec les têtes de Marc-Aurèle, de Luce-Vère, de Commode, de Septime Sevère et de sa famille, etc. Les revers ont tous le mot *Thereon* ou *Theraion* de l'ancien nom de l'île *Thera*.

L'an 1707 le 23 Mai, au point du jour, on aperçut les commencemens de la nouvelle île qui sortait de la mer entre la grande et la petite Cammeni, environ à trois milles de Santorin. Le 18 du même mois, sur le midi, on avait senti à Santorin deux petites secousses de tremblement de terre. On n'y fit pas alors grande attention; mais dans la suite on eut lieu de croire que c'était à ce moment-là que l'île nouvelle commençait à se détacher du fond de la mer, et à s'élever sur la surface de l'eau. Quoi qu'il en soit, des mariniers ayant vu de grand matin les

premières pointes de l'île naissante, sans pouvoir bien encore distinguer ce que c'était, s'imaginèrent que ce pouvait être les restes de quelque naufrage, que la mer avait amenés là pendant la nuit. Dans cette pensée, et dans l'espérance d'être des premiers à en profiter, ils y allèrent en diligence; mais dès qu'ils eurent reconnu qu'au lieu de débris flottans, c'était des rochers et une terre solide, ils revinrent sur leurs pas tout effrayés, publiant par-tout ce qu'ils venaient de voir.

La frayeur fut d'abord générale dans tout Santorin, où l'on savait que ces sortes de nouvelles terres n'avaient presque jamais paru dans le voisinage sans causer à l'île de grands désastres. Néanmoins deux ou trois jours s'étant passés sans qu'il arrivât rien de funeste, quelques Santorinois plus hardis que les autres, prirent la résolution d'aller observer de près ce que c'était. Ils furent long-temps à tourner de côté et d'autre, et à considérer attentivement toutes choses; puis ne voyant pas qu'il y eût de danger, ils approchèrent et mirent pied à terre. La curiosité les fit aller de rocher en rocher, où ils trouvèrent par-tout une espèce de pierre blanche qui se coupait comme du pain, et qui en imitait si bien la figure, la couleur et la consistance, qu'au goût près, on l'aurait pris pour du véritable pain de froment. Ce qui leur plut davantage, fut quantité d'huitres fraiches attachées aux rochers, chose fort rare à Santorin; ils se mirent à en ramasser le plus qu'ils purent.

Lorsqu'ils s'y attendaient le moins, ils sentirent tout-à-coup les rochers se mouvoir, et tout trembler sous leurs pieds. La frayeur leur fit bientôt abandonner leur pêche pour sauter dans leur bateau. Cet ébranlement était un mouvement de l'île qui croissait, et qui dans le moment s'éleva à vue d'œil, ayant gagné en très-peu de jours près de vingt pieds de hauteur, et en largeur environ le double.

Comme ce mouvement, par lequel la nouvelle île devenait tous les jours plus haute et plus large, n'était pas toujours égal, aussi ne croissait-elle pas tous les jours également de tous les côtés. Il est même arrivé souvent qu'elle baissait et diminuait par un endroit, tandis qu'elle se haussait et s'étendait par un autre. Un jour, entr'autres, un rocher fort remarquable par sa grosseur et par sa figure, étant sorti de la mer à quelques quarante ou cinquante pas du milieu de l'île, je m'attachai à l'observer en particulier pendant quatre jours, au bout desquels il se renfonça dans la mer, et ne parut plus. Il n'en fut pas de même de quelques autres, qui après s'être montrés et rentrés dans l'eau à diverses reprises, reparurent enfin, et demeurèrent stables. Tous ces différens balancemens ébranlèrent fort la petite Cammeni, et on remarqua sur son sommet une longue fente qu'on n'y avait pas encore vue. Pendant cela la mer du golfe changea plusieurs fois de couleur. Elle devint d'un vert éclatant, ensuite de couleur rougeâtre, et enfin d'un jaune

pâle, le tout accompagné d'une grande puanteur.

Le 16 Juillet on vit pour la première fois la fumée sortir, non de la partie de l'île qui paraissait, mais d'une chaine de rochers noirs, qui s'élevèrent tout-à-coup à soixante pas de là, et d'un endroit de la mer où jusqu'alors on n'avait point trouvé de fond, ce qui forma pendant quelque temps comme deux îles séparées, dont l'une fut appelée l'île Blanche, et l'autre l'île Noire, à cause de leur différente couleur, mais qui ne tardèrent pas à se réunir, de manière pourtant que ces rochers noirs, les derniers sortis, devinrent le centre de toute l'île. La fumée qui sortait de cette chaine de rochers noirs, était épaisse et blanchâtre, comme celle qui sort de plusieurs fours à chaux réunis en un seul. Le vent la porta sur une des habitations située à l'extrémité du golfe, où elle pénétra par-tout sans beaucoup incommoder, l'odeur n'en étant pas trop malfaisante.

La nuit du 19 au 20 de Juillet on vit du milieu de cette fumée s'élever des langues de feu, ce qui fit faire bien des réflexions aux gens de Santorin, particulièrement à ceux du château de Scaro les plus exposés de tous, et par le voisinage, n'étant pas à plus d'une demi-lieue de l'île brûlante; et par la situation, Scaro étant bâti sur la pointe d'un promontoire fort étroit, et comme à demi suspendu sur des précipices qui vont se terminer à la mer. A la triste vue du feu et de la fumée qui s'élan-

çaient si près d'eux, ils ne pouvaient s'attendre, disaient-ils, ou qu'à sauter en l'air, à cause des veines de matière combustibles, qui apparemment de la nouvelle île communiquaient sous leurs pieds, et qui prendraient bientôt feu, ou enfin qu'à être renversés dans la mer avec leurs maisons par quelque subit tremblement de terre, qui ne manquerait pas de venir bientôt. Sur tout cela ils prenaient le parti, et avec raison, d'abandonner le château et de se retirer avec leurs effets dans quelque autre île, ou au-moins de changer d'habitation, jusqu'à ce qu'on eût vu où tout cela aboutirait. En effet, quelques-uns prirent ce dernier parti, et on eut beaucoup de peine à faire demeurer les autres. Les Turcs qui étaient alors à Santorin, pour lever le tribut que l'île paie tous les ans au Grand-Seigneur, ne furent pas les moins intimidés. Frappés au-delà de l'imagination de voir des feux s'élever d'une mer si profonde, ils exhortaient tout le monde à prier Dieu, et à faire marcher les enfans par les rues, criant à haute voix *Kyrie eleison*; parce que, disaient-ils, ces enfans n'ayant pas encore offensé Dieu, ils étaient plus propres que les grandes personnes à appaiser sa colère. Ce feu néanmoins était encore peu de chose, puisqu'il ne sortait que d'un seul petit endroit de l'île Noire, et qu'il ne paraissait point pendant le jour.

Pour ce qui est de l'île Blanche, on n'y vit jamais ni feu ni fumée. Elle ne laissait pas pourtant de croître toujours, mais l'île

Noire croissait beaucoup plus vite. On voyait chaque jour sortir de gros rochers qui la rendaient tantôt plus longue et tantôt plus large, et cela d'une manière si sensible, qu'on s'en apercevait d'un moment à l'autre. Quelquefois ces rochers étaient joints à l'île, quelquefois ils en étaient fort éloignés : de sorte qu'en moins d'un mois nous comptâmes jusqu'à quatre petites îles noires, qui en quatre jours se réunirent et n'en firent plus qu'une. On remarqua encore que la fumée s'était fort augmentée et qu'aucun vent ne soufflant alors, elle montait si haut qu'on la voyait de Candie, de Naxie et des autres îles éloignées. Pendant la nuit cette fumée paraissait toute de feu à la hauteur de quinze ou vingt pieds, et la mer se couvrit d'une matière ou écume rougeâtre en certains endroits, et jaunâtre en d'autres. Il se répandit sur tout Santorin une si grande infection, qu'on fut obligé de brûler des parfums, et de faire des feux dans les rues. Cette infection ne dura qu'un jour et demi. Un vent du sud-ouest fort frais la dissipa ; mais en chassant un mal il en amena un autre. Il porta cette fumée ardente sur une grande partie des meilleurs vignobles de Santorin, dont les raisins étaient presque mûrs, et qui en une nuit en furent tous grillés. On remarqua encore que par-tout où cette fumée fut portée, elle y noircit l'argent et le cuivre, et causa aux habitans de violentes douleurs de tête, accompagnées de grands vomissemens. Dans ce temps-là l'île Blanche s'af-

faissa et baissa tout-d'un-coup de plus de dix pieds.

Le 31 Juillet on s'apercut que la mer jetait de la fumée et bouillonnait en deux endroits, l'un à trente, et l'autre à soixante pas de l'île Noire. Dans ces deux espaces, dont chacun formait un cercle parfait, l'eau parut comme de l'huile sur le feu. Cela dura plus d'un mois, et pendant ce temps-là on trouva sur le rivage quantité de poissons morts.

La nuit suivante nous entendîmes un bruit sourd comme de plusieurs coups de canon tirés au loin, et presque aussitôt sortirent du milieu du fourneau deux longues lances de feu, qui montèrent bien haut, et s'éteignirent incontinent.

Le 1.er Août le même bruit sourd se fit entendre à plusieurs reprises. Il fut suivi d'une fumée, non pas blanche comme auparavant, mais d'un noir bleuâtre, et qui, malgré un vent du nord fort frais, s'éleva en forme de colonne à une hauteur prodigieuse. S'il avait été nuit, je crois que cette longue colonne de fumée aurait paru toute de feu.

Le 7 Août, le bruit qui se fit entendre n'était plus si sourd. Il était semblable à celui de plusieurs gros quartiers de pierres qui tombent tout-à-la fois dans un puits profond. Il est assez probable que c'était de grosses roches, qui après avoir été soulevées avec le fond de l'île, s'en détachaient ensuite par leur propre poids, et retombaient dans le gouffre. Ce qui pourrait confirmer

cette pensée, c'est que pendant tous ces grands bruits, je voyais les extrémités de l'île dans un continuel mouvement, les rochers qui les formaient allant et venant, disparaissant et puis reparaissant de nouveau. Quoiqu'il en soit, ce bruit, après avoir ainsi duré plusieurs jours, se changea en un autre bien plus fort. Il ressemblait tellement à celui du tonnerre, que lorsqu'il tonnait véritablement, ce qui arriva alors trois ou quatre fois, il y avait peu de différence de l'un à l'autre.

Le 21 Août, le feu et la fumée diminuèrent notablement. Il n'en parut même que très-peu pendant la nuit; mais à la pointe du jour ils reprirent plus de force qu'ils n'en avaient encore eu. La fumée était rouge et fort épaisse, et le feu qui sortait était si ardent, que la terre autour de l'île Noire fumait et bouillonnait d'une manière surprenante. Pendant la nuit j'eus la curiosité d'observer avec une lunette d'approche tout cet amas de feux. Avec le grand fourneau qui brûlait sur la cime de l'île, j'en comptai jusqu'à soixante d'un éclat très-vif. Peut-être y en avait-il encore autant de l'autre côté de l'île, que je ne pouvais pas voir.

Le 22 Août au matin, je trouvai l'île devenue beaucoup plus haute qu'elle n'était la veille. Je trouvai encore qu'une chaîne de rochers, de près de cinquante pieds, sortie de l'eau pendant la nuit, avait beaucoup augmenté sa largeur. Outre cela la mer était encore couverte de cette écume rougeâtre

dont j'ai parlé, qui jetait par-tout une puanteur insupportable.

Le 5 Septembre, le feu s'ouvrit un passage à l'extrémité de l'île Noire en tirant vers Therasia, que quelques auteurs disent n'avoir été autrefois qu'une même terre avec Santorin, dont elle fut séparée par un tremblement de terre, qui mit la mer entre deux. Le feu ne sortit par-là que quelques jours, pendant lesquels il en sortit mòins du grand fourneau.

Si l'inquiétude où tout le monde était jour et nuit, nous avait permis d'être sensibles à quelque divertissement, ç'en aurait été un pour nous que le spectacle que nous eûmes alors. Trois fois il s'éleva de la grande bouche comme trois des plus grosses fusées volantes d'un feu le plus brillant et le plus beau. Les nuits suivantes ce fut encore toute autre chose. Après les coups ordinaires du tonnerre souterrain, on voyait partir tout-à-la-fois comme de longues gerbes, étincelantes d'un million de lumières, qui se suivant l'une l'autre, s'élevaient fort haut, et puis retombaient en plaie d'étoiles sur l'île, qui en paraissait toute illuminée. Ce jeu fut un peu troublé par un nouveau phénomène, qui parut à quelques-uns être d'un mauvais augure. C'est que du milieu de ces feux volans il se détacha une lance de feu fort longue, qui après avoir été quelque temps immobile sur le château de Scaro, s'alla perdre dans les nues.

Le 9 de Septembre, les deux îles, la

Blanche

Blanche et la Noire, à force de croître chacune en largeur, commencèrent à se joindre et à ne faire plus qu'un seul corps. Après cette jonction, l'extrémité de l'île qui répond au sud-ouest, ne crût plus ni en longueur ni en hauteur, tandis que l'autre extrémité de l'île tournée à l'ouest ne cessait de s'allonger très-sensiblement.

De toutes les ouvertures dont j'ai parlé, il n'y en avait plus que quatre qui jetassent du feu. Quelquefois la fumée sortait avec impétuosité de toutes ensemble, quelquefois seulement d'une ou de deux, tantôt avec bruit, et tantôt sans bruit; mais presque toujours avec des sifflemens, qu'on eût pris pour les divers sons des tuyaux d'orgue, et quelquefois pour les hurlemens des bêtes féroces.

Le 12 Septembre, le bruit souterrain, qui naturellement semblait ne devoir plus être si violent, ayant à se partager par ces quatre ouvertures, ne fut jamais, ni si épouvantable, ni si fréquent que ce jour-là et les suivans. Les grands coups redoublés, semblables à la décharge générale d'une grosse et nombreuse artillerie, se fesaient entendre dix ou douze fois en vingt-quatre heures; et un moment après il sortait de la grande bouche des pierres d'une grosseur énorme, toutes rouges de feu, qui s'allaient perdre bien loin dans la mer. Ces grands coups étaient toujours accompagnés d'une épaisse fumée, qui volait aux nues en figures d'ondes; et qui lorsqu'elle se dissipait, répandait

par-tout de gros nuages de cendre, dont quelques tourbillons furent portés jusqu'à Anasi, île distante de Santorin de vingt-cinq milles. J'eus la curiosité de ramasser de cette cendre, elle paraissait blanche sur le noir, et presque noire sur le blanc. J'en jetai dans le feu pour voir quel effet elle aurait, ayant la figure et le grain de la poudre fine; mais elle ne produisit que quelques légers frémissemens, sans jeter la moindre flamme.

Le 18 Septembre, il y eut à Santorin un tremblement de terre qui ne fit aucun dommage. L'île s'en accrut notablement, aussi bien que le feu et la fumée, qui ce jour-là, et la nuit suivante, se firent de nouveaux passages. Jusque-là je n'avais pas encore vu tant de feux ensemble, ni entendu de si grands coups: leur violence était si extraordinaire, que les maisons de Scaro en furent ébranlées. Au travers d'une grosse et épaisse fumée qui paraissait une montagne, on entendait le fracas d'une infinité de grosses pierres, qui bruïssaient en l'air comme de gros boulets de canon, et retombaient ensuite sur l'île et dans la mer avec un fracas qui fesait trembler. La petite Cammeni fut plusieurs fois couverte de ces pierres enflammées, qui la rendaient toute resplendissante. La première fois que nous vîmes ce grand éclat de lumières, nous crûmes, à cause de la proximité des deux îles, que le feu avait passé sous la mer de l'une à l'autre. Nous nous trompions: tout cela ne venait que des

pierres enduites de souffre, qui s'éteignirent toutes en moins de demi-heure.

Le 21 Septembre, la petite Cammeni étant ainsi toute en feu, après un de ces furieux coups dont j'ai parlé, il s'en éleva trois grands éclairs, qui parcoururent en un clin-d'œil tout l'horizon de la mer. Dans ce même instant il se fit un si grand ébranlement de toute la nouvelle île, que la moitié de la grande bouche en tomba, et qu'il y eut des roches ardentes d'une masse prodigieuse, qui furent poussées à plus de deux milles au loin. Nous crûmes tous que ce violent et dernier effort avait enfin épuisé la mine. Quatre jours de calme et de tranquillité, pendant lesquels on ne vit nulle apparence de feu ni de fumée, n'aidèrent pas peu à nous fortifier dans cette pensée, mais nous n'en étions pas encore où nous pensions.

Le 25 Septembre, le feu reprit toute sa furie, et l'île devint plus formidable que jamais. Parmi les coups presque continuels, et qui furent si violens, que deux personnes qui se parlaiant, avaient de la peine à s'entendre, il en survint un si effrayant, qu'il fit courir tout le monde aux églises. Le gros roc sur lequel Scaro est bâti, en chancela, et toutes les portes des maisons s'en ouvrirent de force.

Pour éviter les redites inutiles, je me contenterai de dire ici que tout continua de la même manière pendant les mois d'Octobre, Novembre, Décembre 1707 et Janvier

1708, aucun jour ne se passant sans que le grand fourneau jouât au moins une ou deux fois, et le plus souvent cinq ou six.

Le 10 de Février 1708, sur les huit heures du matin, il y eut à Santorin un tremblement de terre assez fort. La nuit, il y en avait eu un beaucoup plus faible, ce qui nous fit juger, par l'expérience du passé, que notre volcan nous préparait encore quelque terrible scène. Nous ne fûmes pas long-temps à l'attendre. Feu, flammes, fumée, coups à faire trembler, tout fut horrible. De grands rochers d'une masse effroyable, qui jusques-là n'avaient paru qu'à fleur-d'eau, élevèrent fort haut leur vaste corps, et les bouillonnemens de la mer augmentèrent à tel excès, que quoique nous fussions comme accoutumés à tout ce vacarme, il n'y eut personne qui n'en fût frappé d'horreur. Les mugissemens souterrains ne venaient plus par intervalle; ils duraient le jour et la nuit sans discontinuer. Le grand fourneau éclatait jusqu'à cinq ou six fois en un quart-d'heure, et frappait des coups, qui par leurs redoublemens, par la quantité et la grosseur des pierres qui volaient, par l'ébranlement des maisons, et par le grand feu qui paraissait en plein jour, (ce que nous n'avions pas encore vu), surpassaient tout ce qui avait précédé.

Le 15 Avril fut remarquable entre les autres jours par le nombre et la furie de ces coups terribles, ensorte que pendant fort long-temps, ne voyant plus que feux, fumée

ardente et grandes pièces de roches qui remplissaient l'air, nous crûmes tous que c'en était fait, et que l'île avait sauté. Il n'en était pourtant rien, et il n'y eut que la moitié de la grande bouche qui s'était éboulée une autre fois, et qui en un instant redevint plus haute qu'elle n'était, par l'amas des cendres et des grosses pierres qui la réparèrent.

Depuis ce jour-là jusqu'au 23 Mai, qui fut l'an révolu de la naissance de l'île, tout continua à peu-près sur le même pied. Ce que je remarquai de particulier, fut que l'île crût toujours en hauteur, et ne croissait presque plus en largeur. La grande bouche ou le grand fourneau s'éleva fort haut, et par les matières fondues, que je crois être du soufre et du vitriol qui en lièrent la fabrique, il se fit là peu-à-peu comme un grand pâté avec un talus fort large.

Dans la suite tout s'appaisa insensiblement. Le feu et la fumée diminuèrent, les tonnerres souterrains devinrent tolérables; et leurs éclats, quoique toujours fréquens, n'étaient plus si effrayans. Cela vint apparemment de ce que les matières qui servaient d'aliment au feu, n'étaient plus si abondantes, et peut-être de ce que les passages s'étaient de beaucoup élargis.

Le 15 Juillet j'exécutai le dessein que j'avais depuis long-temps d'aller voir de près la nouvelle île. Le jour était beau, la mer calme, et les feux fort modérés. J'engageai dans cette partie Monseigneur François Crispo notre Evêque Latin, et quelques autres

Ecclésiastiques qui avaient la même curiosité que moi. Pour cela nous eûmes soin de nous fournir d'un caïque bien calfaté, et dont les fentes avaient doubles étoupes enfoncées à force. Comme nous étions convenus de mettre pied à terre, s'il était possible, nous fîmes tirer droit à l'île par un côté où la mer ne bouillonnait pas, mais où elle fumait beaucoup. A peine fûmes-nous entrés dans cette fumée, que nous sentîmes une chaleur étouffante qui nous saisit. Nous mîmes la main dans l'eau, et nous la trouvâmes brûlante. Nous n'étions pourtant encore qu'à cinq cens pas de notre terme. N'y ayant pas d'apparence de pousser plus loin par-là, nous tournâmes vers la pointe la plus éloignée de la grande bouche, et par où l'île avait toujours crû en longueur. Les feux qui y étaient encore, et la mer qui y jetait de gros bouillons, nous obligèrent de prendre un long circuit, encore sentions-nous bien de la chaleur. En chemin fesant j'eus le loisir d'observer l'espace qu'il y avait entre la nouvelle île et la petite Cammeni. Je le trouvai plus grand que je ne croyais, et je jugeai à l'œil qu'une galère en vogue pourrait passer par les endroits mêmes les plus étroits. De là nous allâmes descendre à la grande Cammeni, d'où nous eûmes la commodité d'examiner, sans beaucoup de danger, toute la vraie longueur de l'île, et particulièrement le côté que nous n'avions pu voir de Scaro. L'île sur sa figure oblongue pouvait bien avoir alors deux cens pieds dans sa plus

grande hauteur, un mille et plus dans sa plus grande largeur, et environ cinq milles de tour.

Après avoir été plus d'une heure à considérer toutes choses, l'envie nous reprit de nous approcher de l'ile, et de tenter encore une fois d'y mettre pied à terre par l'endroit que j'ai dit avoir été appelé long-temps l'ile Blanche. Il y avait plusieurs mois que cet endroit-là ne croissait plus, et jamais on n'y avait aperçu ni feu, ni fumée. Nous nous rembarquâmes, et fîmes ramer de ce côté-là. Nous en étions à près de deux cens pas, lorsque mettant la main dans l'eau nous sentîmes que plus nous approchions, et plus elle devenait chaude. Nous jetâmes la sonde. Toute la corde, longue de quatre-vingt-quinze brasses, fut employée, sans qu'on trouvât de fond. Pendant que nous étions à délibérer si nous irions plus avant, ou si nous retournerions en arrière, la grande bouche vint à jouer avec son fracas et son impétuosité ordinaire. Pour comble de disgrâce, le vent qui était frais, porta sur nous le gros nuage de cendre et de fumée qui en sortit. Nous fûmes heureux qu'il n'y portât pas autre chose. A voir comme nous étions faits après cette ondée de cendres, qui nous avait tout couverts, il y avait de quoi rire; mais aucun de nous n'en avait envie. Nous ne songeâmes qu'à nous en aller bien vite, et nous le fîmes très-à-propos. Nous n'étions pas à un mille et demi de l'ile, que le tintamarre y recommença, et jeta dans l'endroit

que nous venions de quitter quantité de pierres allumées. De plus, en abordant à Santorin, nos Mariniers nous firent remarquer que la grande chaleur de l'eau avait emporté presque toute la poix de notre caïque, qui commençait à s'ouvrir de tous côtés.

Pendant le temps que je demeurai encore à Santorin, qui fut jusqu'au 15 d'Août de la même année 1708, l'île a continué à jeter du feu, de la fumée et des pierres ardentes, toujours avec un grand bruit, mais bien moindre que celui des mois précédens. Depuis mon départ jusqu'à ce jour 24 Juin 1710 que j'écris ceci, j'ai reçu bien des Lettres de Santorin, et j'ai fait diverses questions à un grand nombre de personnes qui en venaient; selon ce qu'ils m'ont rapporté, l'île brûle encore, la mer aux environs est toujours bouillante, et il ne paraît pas que cela doive cesser sitôt.

Extrait d'une lettre écrite de Santorin, le 14 Septembre 1712, sur le même sujet.

Il y a un an, jour pour jour, que j'arrivai ici. Quelques heures après mon arrivée, je me mis à considérer, le plus exactement qu'il me fut possible, la situation et les autres merveilles de la nouvelle île, dont vous souhaitez que je vous rende compte. J'ai eu le loisir de réitérer souvent mes observations, la nouvelle île étant toujours sous mes yeux à une distance d'environ trois milles. J'ai eu de plus la commodité d'en aller souvent faire le tour, quoique toujours

d'un peu loin, à cause de la chaleur que retient l'eau à un bon quart de lieue aux environs. Pendant que les bateliers rament à coups comptés, il faut qu'il y ait toujours quelqu'un qui ait la précaution de tenir la main dans l'eau, et qu'il avertisse vite dès qu'il la sent devenir trop chaude, autrement on y est pris, ainsi que dans les commencemens plusieurs l'ont été, la poix des bateaux se fondant tout-à-coup, comme si le feu y avait passé.

L'île me paraît avoir bien cinq à six milles de tour. Elle est par-tout couverte de rochers noirs et calcinés, entassés pêle-mêle les uns sur les autres. Il y en a quelques-uns qui sont demeurés droits, et qui de loin ne représentent pas mal un cimeterre de Turc. Vis-à-vis la petite île, qu'on appelle la petite Cammeni, il s'élève du pied de la mer une fabrique naturelle, semblable à une espèce de tour bastionnée, de la hauteur de plus de quatre cens pieds. J'ai été long-temps à ne pouvoir presque croire, qu'elle n'eût pas été faite de main d'homme, tant les proportions y sont bien gardées. Le corps de cette grande masse est d'une terre grisâtre, le haut est ouvert, et les bords en sont encroûtés d'une matière qui paraît être un mélange de soufre et de vitriol fondus ensemble. Cette ouverture peut avoir trente ou quarante pieds de diamètre. Les gens du pays l'appellent le grand fourneau. Un peu au-dessous de la grande bouche sont trois autres ouvertures de six à sept pieds de diamètre,

assez semblables à trois grandes embrâsures. Du côté de la mer, le grand fourneau est parfaitement escarpé, et a le talus si droit qu'un chat n'y pourrait grimper. Par le dedans de l'île on peut monter jusques dessus la bouche, à la faveur de plusieurs gros rochers posés les uns sur les autres.

Depuis un an je n'ai vu jouer le fourneau qu'une seule fois, qui fut le 14 Septembre 1711, le propre jour de mon arrivée à Santorin. Cela commença vers les deux heures après midi, et finit un peu après quatre heures. Je ne sais comment vous exprimer ce que j'entendis et ce que je vis. En moins de deux heures le fourneau éclata jusqu'à sept fois tout de suite, dont l'une à peine attendait l'autre, fesant à chaque fois un bruit égal à celui que feraient plusieurs des plus gros canons tirans tous ensemble; élevant bien haut en l'air, et transportant à plus de deux milles en mer des pièces de roches enflammées, qui à la vue, paraissaient avoir plus de vingt pieds de longueur. La fumée qui les accompagnait, était blanche et épaisse comme du coton, et montait droit aux nues en forme de colonne; le vent qui était alors fort frais, ne l'étant pas assez pour la faire seulement gauchir. Pendant que tout cela sortait avec impétuosité, les trois ouvertures inférieures, que j'ai appelées embrâsures, vomissaient des ruisseaux d'une matière fondue et étincelante de couleur violette et d'un rouge qui tirait sur le jaune. Après de grands coups, et ensuite de l'élan-

cement des pièces de roches, on entendait pendant un long-temps, dans le fond du fourneau, comme des échos qui imitaient le son des tambours et des trompettes, des hurlemens de chiens, des mugissemens de taureaux, des hennissemens de chevaux, etc.

Depuis ce jour-là, qui fut, comme j'ai dit, le 14 Septembre de l'année passée, le fourneau n'a plus jeté de feux ni fait de bruit. Les trois embrâsures poussent seulement de temps-en-temps quelques tourbillons d'une fumée épaisse, qui n'est ni assez forte, ni assez abondante pour arriver à la grande bouche. J'ai encore observé que dans les grandes pluies le corps du fourneau fume beaucoup, et rend les mêmes frémissemens que le fer chaud quand on répand de l'eau dessus. Je travaille à vous faire un plan de la nouvelle île, non dans toute l'exactitude géométrique, mais le moins mal qu'il m'est possible. Je ne me sens pas encore le courage, pour ne pas dire la témérité qu'ont eue quelques-uns de nos Santorinois d'aller grimper sur la nouvelle île par l'endroit qu'ils croyaient le moins chaud, et d'où ils sont revenus plus vite qu'ils n'y étaient allés, ayant leur chaussure brûlée jusqu'à la chair, et ramenant avec bien de la peine leur bateau plein d'eau, quoiqu'ils eussent dedans deux hommes uniquement occupés à étouper les fentes que la grande chaleur de l'eau fesait. Ils ont apporté de là du soufre en pierre fort épuré, avec d'autres morceaux d'une matière congelée et pesante, qui paraît un

mixte de vitriol, et d'une espèce de bitume raffiné. Quoique les feux aient cessé, il coule toujours d'une petite anse qui s'est formée au pied du grand fourneau, de longues traînées d'une matière liquide, tantôt jaune, quelquefois rouge, et le plus souvent verte. Cette liqueur vient de dessous terre, et laisse des vestiges dans la mer sur une étendue de quatre ou cinq milles.

La nouvelle île ne croît plus. Depuis qu'elle est sortie de la mer, et à mesure qu'elle s'élevait, la petite brûlée qui en est proche s'est beaucoup affaissée, et s'affaisse tous les jours, et même le côté de Santorin qui lui est opposé, a jusqu'à présent baissé de plus de six pieds. On en juge par quelques magasins de la marine, qui avant cela étaient à plus de cinq grands pieds du niveau de la mer, et dans lesquels aujourd'hui les bateaux entrent et demeurent à flot.

Je ne sais où tout ceci aboutira; mais c'est un spectacle qui n'est pas beaucoup agréable. Le grand fer à cheval que forme le golfe de Santorin dans lequel ont paru à divers temps trois nouvelles îles, était, selon les vieilles traditions du pays, une même terre avec l'île qui s'abima autrefois. Maintenant que de ce côté-là les terres commencent à remonter du fond de la mer, qui sait si ce qui est resté de Santorin ne sera pas abîmé à son tour avec tous ses châteaux et tous ses villages, à-peu-près comme il arrive aux deux plats de la balance, dont l'un baisse à mesure que l'autre hausse? Ce qui me confir-

merait presque dans cette conjecture, c'est, 1°. Que Santorin est souvent agité de tremblemens de terre; ce qui marque qu'il y a des feux dans ses fondemens; et qui sait si ces feux ne le sapent pas peu-à-peu, et si quelque beau jour, lorsqu'on s'y attendra le moins, tout ne viendra pas à s'écrouler, comme il arrive de temps-en-temps le long des bords escarpés de l'île, où de grands rochers se détachent et s'en vont à la mer. Il y a quelques années que nous perdîmes ainsi pendant la nuit la moitié de notre jardin.

2°. Le fond, et comme la substance de l'île, est tout de pierre-ponce, qui est manifestement une pierre calcinée, dans laquelle les habitans de la campagne creusent leurs logemens avec une facilité surprenante. Or pour calciner ainsi la pierre, il faut que tout le corps de l'île soit tout pénétré d'exhalaisons de feu.

3°. Les terres, tant des champs que des vignes, ne sont pas ici, comme ailleurs, liées et consistantes : ce n'est qu'une cendre fine et légère, sous laquelle on trouve la pierre-ponce à quelques pieds de profondeur. Cette terre cendreuse ne laisse pas d'être fertile, sur-tout quand la saison est pluvieuse; mais dans les temps de sécheresse le pays est désolé. les vents transportent la terre d'un lieu à un autre; de manière que tel, qui avait aujourd'hui un champ, n'a plus le lendemain que la pierre nue, toute la terre étant allée à ses voisins, et de ceux-là à d'autres.

4°. Tous les vins de Santorin ont le goût et la couleur de soufre, et sont communément très-violens ; ce qui marque qu'ils sont remplis d'esprits de feu. Enfin, je compare Santorin à un grand laboratoire, où tout se fait, blés, vins, et le reste, à force de feux et de minéraux. Il y a bien des années que cela dure. Dieu veuille que cela dure encore long-temps, et que les feux sur lesquels l'île me paraît soutenue, ne viennent pas à se faire jour quelque part, et à la détruire de fond en comble.

LETTRE

Du Père Antoine-Marie Nacchi, Supérieur Général des Missions de la Compagnie de Jésus en Syrie et en Egypte, au très-révérend père Michel-Ange Tamburini, Général de la Compagnie de Jésus.

MON TRÈS-RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

Le zèle ardent et continuel de votre paternité pour envoyer des ouvriers de notre Compagnie jusqu'aux extrémités du monde, et faire annoncer aux Nations barbares, infidèles et schismatiques, l'Evangile de Jésus-Christ, mérite que votre paternité ait la consolation d'apprendre le succès que Dieu accorde aux travaux des Jésuites.

Ce fut un de vos Prédécesseurs qui établit en 1646 les Missions de notre Compagnie dans cette partie de l'Asie qu'on nomme la Syrie ; c'est de ces Missions dont je dois avoir l'honneur de vous rendre compte ; j'ai l'avantage de les connaître dès ma plus tendre jeunesse, car votre paternité sait que je suis né sujet du Maître de ce grand Empire. Mais je suis redevable à la bonté particulière de Dieu de m'avoir fait naître dans la nation Maronite, qui a toujours fait une profession publique et non interrompue, d'être inviolablement attachée à la religion Catholique.

C'est le témoignage que tout le monde chrétien lui rend avec justice, et que je lui rends avec joie pour mon honneur.

On sait que la nation Maronite tire son origine et son nom du célèbre Abbé *Maron*, qu'il ne faut point confondre avec un plus ancien *Maron*, hérésiarque Monothelite. Le saint Abbé *Maron* naquit en Syrie dans le quatrième siècle. Il y mena la vie des Cénobites. Il eut sous sa conduite plusieurs disciples, qui embrassèrent son genre de vie. La réputation de sa sainteté fut si grande, que saint Jean-Chrysostôme lui écrivit du lieu de son exil pour le prier de lui obtenir de Dieu, par ses prières, la grâce de supporter avec patience et courage l'excès des peines qu'il y souffrait. Le cardinal Baronius fait l'éloge des lettres que le saint Abbé écrivit au Pape Hormisdas, et du livre qu'il présenta au Concile, preuve authentique de la catholicité du saint Abbé.

Après qu'il eut saintement fini ses jours, ses disciples bâtirent un second Monastère près le fleuve Oronte. Pour le rendre plus recommandable, ils lui donnèrent le nom de leur Père, et depuis ce temps-là il fut appelé le Monastère de S. Maron. L'empereur Justinien en rebâtit l'église, et lui donna une bien plus belle forme que n'était celle de la première.

Dans le nombre des Cénobites de ce Monastère, il y en eut un nommé Jean, qui s'étant distingué entre ses frères par sa vertu, fut élu Abbé, et en l'honneur de leur premier Père, celui-ci fut surnommé l'Abbé *Maron*.

Ce second Abbé *Maron* combattit vivement les hérétiques et les schismatiques. Il en convertit plusieurs et défendit si heureusement sa nation contre le schisme et l'hérésie qui l'environnaient de toutes parts, qu'elle est demeurée seule dans le Levant constamment et universellement dévouée à la Chaire de S. Pierre.

L'Abbé Jean *Maron* dont nous parlons, fut le premier de sa nation qui fut honoré du titre de Patriarche des Maronites. Il reçut le Patriarchat du Saint Siége. Ses successeurs, après leur élection, ne manquent pas encore aujourd'hui d'envoyer un député au Pape, pour en recevoir la confirmation et le *Pallium*.

Après la grâce que Dieu m'a faite, d'avoir pris naissance dans une nation si Catholique, il a plu au Seigneur d'en ajouter une autre, qui m'est très-précieuse, c'est de m'avoir

appelé à la Compagnie de Jésus, et d'y avoir été reçu tout indigne que j'en étais. Tant de grâces m'ont fait croire que l'intention de Dieu était que je consacrasse ma vie au salut de ceux qui ont eu le malheur ici de naître dans l'erreur et dans le schisme.

C'est pour répondre à la vocation divine, que je tâche depuis plusieurs années de remplir le moins mal qu'il m'est possible, les devoirs de mon ministère.

Mais ayant eu l'avantage d'être connu particulièrement de votre paternité dans le séjour que j'ai fait à Rome auprès d'elle, j'avais eu lieu d'espérer qu'elle ne penserait jamais à me charger du gouvernement de nos Missions en Syrie et en Egypte. Vous avez commandé, mon révérend Père, j'ai obéi, dans l'espérance que mon obéissance me procurerait du côté de Dieu tout ce qui manque du mien, pour accomplir sa volonté divine et vos intentions.

Ce que j'aurai l'honneur de vous exposer dans cette Lettre, vous fera connaître plus parfaitement que jamais, la conduite édifiante de vos enfans, leurs travaux, leurs souffrances, leurs succès, et les nouvelles moissons que le ciel leur prépare. Ce sont autant de motifs qui nous font espérer que votre paternité conservera pour nos Missions son affection paternelle, et qu'elle continuera de nous envoyer plusieurs de nos frères, qui trouveront dans ce pays des ames à gagner.

La Syrie, où nous avons le bonheur d'être employés au service de Dieu et de

notre sainte religion, est une grande province en Asie, soumise à la domination du Turc. Nous y avons cinq établissemens : ils sont placés dans les villes et autres lieux où les exercices d'une Mission sont nécessaires. Deux sont dans les deux ports les plus célèbres et les plus fréquentés de la Syrie, qui sont *Seyde* et *Tripoli*. Nous en avons deux autres dans ses deux principales villes, savoir *Damas* et *Alep*. Notre cinquième établissement est dans la partie qu'on appelle *Kesroan*. Son siége est à Antoura.

Le feu Roi Louis XIV d'heureuse mémoire, toujours attentif à ce qui pouvait procurer la gloire de Dieu dans les pays même les plus éloignés de ses états, jugea à propos, l'année 1698, d'envoyer des Missionnaires en Egypte. Votre paternité aura vu dans la lettre que nous avons eu l'honneur d'adresser à son Altesse Sérénissime MONSEIGNEUR le Comte de Toulouse, l'établissement que feu Sa Majesté nous a fait au grand Caire, capitale d'Egypte. Cette lettre (1), que le Père Fleuriau a eu l'honneur de vous envoyer, explique les occupations que nous y avons, les biens qu'on y peut entreprendre, ceux que nous avons tâché jusqu'à présent d'y faire ; et elle vous aura suffisamment instruit de tout ce qui regarde cette Mission, qui fait un sixième établissement dans le département du Supérieur-Général de nos Missions en Syrie et en Egypte.

(1) Cette lettre se trouve dans le 4.e volume de cette édition.

Avant que d'exposer à votre paternité nos occupations pour la sanctification des ames, nous devons lui dire les moyens que nous avons de travailler à la nôtre : car nous devons nous souvenir d'abord de l'instruction capitale que saint Ignace fait aux Missionnaires de sa Compagnie, qui est d'employer leur zèle pour se perfectionner dans les voies de Dieu, avant que d'entreprendre d'y conduire les autres.

Le premier moyen que nous avons pour nous porter à Dieu, c'est la vue presque continuelle de toutes les actions et de toutes les souffrances du Sauveur, qui avait choisi cette petite partie du monde par préférence à toute autre, pour y naitre, pour y converser avec les hommes, et enfin pour y souffrir et pour y mourir pour eux.

A peine peut-on faire un pas, sans reconnaitre les vestiges de ce Dieu-homme, parcourant les bourgades, guérissant les maladies spirituelles et corporelles, et souffrant les mauvais traitemens de ceux qui jouissaient de ses bienfaits. Les exemples de sa patience, de sa charité, de sa douceur, de son zèle, de son union continuelle avec Dieu son père, nous sont de continuelles leçons, qui nous instruisent, qui nous animent, et qui nous consolent.

Le second moyen de perfection que les Missionnaires trouvent ici, sont les croix, qu'ils ont souvent à porter à la suite du Sauveur. Elles leur viennent de la part des infidèles, qui ont un souverain mépris des Chré-

tiens, et qui se font un point de religion de les maltraiter. Il y en a peu parmi nous qui n'en aient reçu de mauvais traitemens.

Nous avons encore plus à souffrir des Schismatiques. Le schisme leur inspire une haine implacable contre les Catholiques, et particulièrement contre les Missionnaires. Ils emploient le mensonge, la calomnie, la perfidie, les faux témoignages, pour leur attirer des avanies de la part des Turcs, aussi souvent qu'ils le peuvent.

Nous n'avons pas moins à souffrir de la part des libertins, qui nous regardent comme ennemis déclarés de leur libertinage, parce que nous tâchons de leur faire enlever les malheureuses victimes de leurs iniquités.

Il faut joindre à ces croix, les maladies pestilentielles et contagieuses, auxquelles les Missionnaires sont souvent exposés, et où ils s'exposent eux-mêmes volontairement, s'estimant heureux de pouvoir donner leur vie pour leurs frères en Jésus-Christ par un martyre de charité. Plusieurs de nous ont eu cet heureux sort.

Ce sont là les croix inséparables de la vie évangélique, qui se présentent souvent à nous. Le Fils de Dieu les a annoncées et promises à ceux qui voudraient le suivre. Nous aurions tort de nous plaindre, parce que nous sentons qu'elles contribuent à nous détacher de la vie et de nous-mêmes, et qu'elles nous font aimer Dieu, et désirer de le posséder pour toujours.

Je ne parle point ici, mon Révérend

Père, de notre manière de vivre, bien différente de celle qu'on a en France. Nous avons occasion de nous souvenir que nous ne sommes pas venus ici pour y chercher nos commodités. Nous tâchons de n'être à charge à personne; nous déclarons à nos disciples, que nous ne voulons que le salut de leurs ames, et nous nous contentons des aumônes qui nous viennent de France, ayant toujours devant les yeux, la pauvreté, dont le Fils de Dieu et ses Apôtres ont fait ici avant nous profession.

Le troisième moyen de sanctification que la Syrie et l'Egypte nous donnent, c'est la multitude des bonnes œuvres qui se présentent sans cesse à nous. Nul Missionnaire ne manque d'ouvrage; il en trouve plus qu'il n'en peut faire, et c'est ce qui nous en a enlevé plusieurs, qui ont succombé dans la fleur de leur âge sous le poids du travail. Je dois ajouter ici que nous ne sommes pas les seuls qui ayons le bonheur de travailler dans la vigne du Seigneur. Plusieurs fervens religieux de différens Ordres la cultivent avec nous.

Au reste j'avoue qu'il ne faut pas s'attendre à faire ici la conquête de Royaumes entiers, pour les mettre sous l'empire de Jésus-Christ, et à baptiser autant de milliers d'hommes que saint François Xavier en a baptisé. Ce n'est pas là de quoi il s'agit; mais Dieu demande de nous une attention continuelle pour conserver les Chrétiens catholiques dans leur sainte foi, pour les préserver de la contagion

du schisme, de l'hérésie et du libertinage, et pour faire rentrer dans le sein de l'Eglise ceux qui ont le malheur d'en être séparés. J'ajouterai même que quand nous n'aurions ici pour toute occupation que certaines œuvres obscures, qui nous sont journalières, nous nous estimerions encore très-heureux d'y pouvoir employer toute notre vie; persuadés comme nous le sommes, que pour être cachées et sans éclat, elles n'en sont pas moins précieuses aux yeux de Dieu.

Mais, grâces au Seigneur, le champ que nous avons à cultiver est vaste et très-peuplé. Il fournit toujours à un très-grand nombre d'ouvriers les occasions de beaucoup travailler et de beaucoup souffrir.

On compte dans la Syrie et dans l'Egypte environ deux cent mille Chrétiens de différentes nations, savoir, les Maronites, les Grecs, les Syriens, les Arméniens, les Chaldéens et les Coptes. Tous font un exercice public de la religion Chrétienne, en payant chaque année leur tribut à la Porte. Ces différentes nations ont leurs Patriarches, leurs Evêques et leurs Prêtres, dont les uns sont catholiques et les autres sont schismatiques. Plaise à Dieu de bénir les apparences que nous avons d'une heureuse moisson. Elle est l'objet de nos vœux et de nos travaux, nous sommes prêts à verser notre sang pour elle, si son accroissement en pouvait dépendre; j'ose vous assurer, mon Révérend Père, que telle est la disposition de tous nos Missionnaires. C'est le fruit des excellens moyens

que nous fournit chaque année la Syrie, pour parvenir à la perfection de notre état, et pour conduire au port du salut les nations que la Providence nous a confiées.

Après les observations que je viens de faire, mon Révérend Père, il est temps d'entrer dans le détail de tout ce qui regarde chaque Mission en particulier, pour en donner à votre paternité une connaissance parfaite.

Mission de Notre-Dame d'Alep.

Je commence par notre Mission dans la ville d'Alep, parce qu'elle fut la première établie en Syrie, et qu'elle devint pour ainsi dire la mère des autres.

Alep est une des principales villes de l'Empire Ottoman. Quelques-uns l'ont appelée *Beroan*, et d'autres *Hierapolis*. Les habitans prétendent que le nom d'Alep qu'elle porte aujourd'hui, est tiré du mot Arabe *halep*, qui signifie *lait*. La raison qu'ils en apportent, est l'opinion qu'ils ont qu'Abraham fesait élever ses troupeaux en ce pays fertile en pâturages du côté de la Caramanie.

La ville est belle, bien bâtie, bien peuplée, et très-riche par le commerce qu'elle fait continuellement avec les Indes et la Perse, qui y envoient tout ce que ces Royaumes ont de plus précieux; le peuple y est très-doux, plus poli qu'ailleurs, et spirituel. Le nombre des Catholiques, Grecs, Maronites et Arméniens y est très-grand. Il s'y trouve quelques familles Nestoriennes.

Notre Mission en cette ville prit naissance

au milieu des croix. Les premiers Missionnaires qui y furent envoyés les regardèrent comme des gages assurés de la protection de Dieu, et des fruits spirituels qu'ils recueilleraient un jour de leurs travaux et de leurs persécutions. *Si le grain de blé*, dit le Sauveur, *étant tombé dans la terre, ne vient à mourir, il demeure là seul; mais s'il meurt, il rapporte beaucoup.* Cette parole du Sauveur était le ferme appui de leur espérance, et leur espérance causait leur tranquillité d'esprit.

Ce fut l'an 1625 qu'Urbain VIII apprit par des nouvelles sûres, que les intérêts de l'Eglise Catholique demandaient que l'on envoyât au plutôt des Missionnaires en Syrie, pour conserver notre sainte Religion dans un pays où le Fils de Dieu l'avait d'abord établie. Sa Sainteté s'adressa au Révérend Père Mutio Vitelleschi, un de vos prédécesseurs dans le gouvernement de notre Compagnie. Il lui ordonna de choisir de bons ouvriers, qui fussent en état de partir incessamment pour se rendre en Syrie. Les Pères Gaspard Manilier et Jean Stella, tous deux de la province de Lyon, furent destinés à cette œuvre; ils arrivèrent à Alep dans la même année.

A peine fut-on informé de leur arrivée et de leur Mission, qu'une personne très-puissante auprès du Bacha, et qui avait des intérêts secrets à maintenir le schisme, et le libertinage qui en est ordinairement la suite, fit tous ses efforts pour faire chasser les deux Missionnaires.

Missionnaires. Dieu permit qu'il y réussit, et les deux Pères furent embarqués sur un vaisseau Anglais, avec ordre au Capitaine de ne les débarquer qu'en France; mais la Providence, qui détruit les projets des hommes quand ils sont contraires à ses desseins, en ordonna autrement. Une rude tempête qui s'éleva tout-à-coup, obligea le Capitaine à s'aller sauver lui et son vaisseau dans le port de Malte.

Le Père Manilier y tomba si dangereusement malade, que le Capitaine, touché de compassion de son état, le mit à bord; la maladie paraissant devoir être longue, le Capitaine ne jugea pas à propos d'attendre la guérison du Père. Il le laissa entre les mains du Père Stella, pour en prendre soin, et il fit voile en même-temps pour continuer sa route. Dieu rendit la santé au malade.

A peine sentit-il ses forces revenues, qu'il prit la résolution, avec le Père son compagnon, d'aller en droiture à Constantinople. Ils trouvèrent en cette Capitale la puissante protection de notre Ambassadeur; il leur obtint un commandement favorable du Grand-Seigneur, pour s'établir à Alep.

Ils écrivirent en même-temps en France, pour supplier très-humblement le Roi d'ordonner à son Consul de s'employer à leur établissement, et d'y interposer son auguste nom.

Louis XIII, si recommandable par la sainteté de sa vie, et particulièrement par son grand zèle pour la Religion, accorda

très-volontiers ce qu'on lui demanda pour les deux Pères. Ces deux Missionnaires étant munis d'un Commandement du Grand-Seigneur et de la puissante recommandation du Roi, partirent de Constantinople pour se rendre à Alep. L'ennemi qui les en avait fait chasser, irrité de leur retour, excita secrètement les hérétiques à aller accuser au Bacha les deux Pères d'être des perturbateurs du repos public, et d'avoir voulu forcer les sujets du Grand-Seigneur à se faire Francs, c'est-à-dire, Catholiques Romains. Mais Dieu voulut confondre ces calomniateurs par celui même dont ils prétendaient se servir, pour opprimer des innocens. Car heureusement pour les Missionnaires, ce Bacha, qui n'était que depuis peu à Alep, avait connu les deux Pères à Constantinople. Il les fit venir devant lui. Alors prenant un visage sévère, il dit en leur présence à leurs accusateurs : *Vous êtes des imposteurs, je connais ces Religieux, je les ai vus à Constantinople, et j'ai signé moi-même le Commandement qui a été donné en leur faveur; je ferai mettre aux fers le premier de vous qui les molestera.* Ensuite regardant les deux Pères avec bonté, il leur dit : *Ne craignez rien, rassurez-vous, je vous accorde ma protection.*

Il ne leur en fallut pas davantage, pour leur faire mettre la main à l'œuvre, et pour commencer leur établissement. Les catholiques charmés d'avoir dans les deux Pères un secours, dont ils avaient été jusqu'à pré-

sent privés, firent paraître autant de ferveur que d'assiduité, pour assister à leurs conférences et instructions.

Quelque temps après le Père Stella ayant été député en France, pour venir demander de nouveaux ouvriers, et pour pourvoir à leur subsistance, le Père Jérôme Queyrot vint prendre sa place. La peste s'étant allumée en ce temps dans toute la ville, le Père Manilier et son nouveau compagnon se crurent obligés de s'y exposer pour assister les malades, qui étaient en danger. Cette action de charité leur gagna l'éstime et l'affection de ceux qui leur avaient été jusque-là contraires : mais les marchands Français craignant que la contagion du mal ne leur fît perdre deux hommes, qui leur étaient si nécessaires, les forcèrent de venir se retirer avec eux dans leur camp, c'est-à-dire, dans une vaste maison, où plusieurs d'entr'eux occupaient des appartemens séparés.

La maladie contagieuse ayant cessé, le Métropolitain Grec, Prélat qui était catholique, prit les Pères en amitié ; il leur fesait faire chez lui des catéchismes pour les enfans et des conférences pour ses Ecclésiastiques. Avec cette protection de l'Archevêque et du Bacha, la Religion fesait chaque jour de nouvelles conquêtes sur l'hérésie et sur le libertinage. Le démon jaloux de ce succès voulut y mettre opposition, ou plutôt il plut à Dieu d'éprouver les instrumens dont il voulait se servir pour sa gloire.

Un nouveau Bacha, successeur de celui



dont nous venons de parler, étant venu à Alep avec des dispositions bien contraires à celles de son prédécesseur, écouta les nouveaux accusateurs des Missionnaires. Les Hérétiques les accusèrent d'avoir bâti une Chapelle, où ils disaient publiquement la Messe. Sur cette seule déposition, dont la fausseté était aisée à connaître, le Bacha fit jeter dans les cachots le Père Jérôme Queyrot et le Père Aimé Chezaud et deux de nos Frères, nommés Fleuri Béchesne et Raymond Bourgeois; il les fit charger de chaines, et ordonna qu'on remplît leurs cachots de pointes de cailloux, et de pots cassés.

Les Hérétiques en voulaient particulièrement au Père Manilier; mais ce Père ayant été appelé ailleurs pour quelques bonnes œuvres, échappa aux mauvaises intentions de ses ennemis. Pour ce qui est des autres prisonniers, il est aisé de juger tout ce qu'ils eurent à souffrir pendant cette rude captivité. Le Père Jérôme Queyrot et ses compagnons se consolaient et s'animaient en se disant les uns aux autres, qu'ils étaient heureux d'être chargés, comme l'Apôtre des Gentils, des chaînes de Jésus-Christ, et d'avoir à souffrir pour une si bonne cause dans un pays, où le Fils de Dieu, leur maitre et leur père, avait voulu porter sa croix, et y être attaché pour le salut des hommes.

Le Seigneur qui veille continuellement sur ses Elus, ne laissa pas long-temps ses serviteurs dans cette fournaise de tribulation. Il suscita un Gentilhomme nommé *Contour*,

ami du nouveau Bacha, pour prendre la défense des prisonniers. La nation Française et son Consul se joignirent à ce charitable Gentilhomme, et entreprirent ensemble la justification des prisonniers auprès du Bacha. Ils lui firent voir si évidemment la malignité des calomniateurs, et l'innocence des calomniés, que le Bacha convaincu de l'un et de l'autre, les fit sortir de prison. Leur élargissement donna beaucoup de joie, non-seulement à leurs protecteurs et à tous les catholiques, mais encore aux Consuls Anglais et Hollandais qui voulurent en leur particulier faire leurs remercîmens au Bacha, de la liberté qu'il avait rendue aux Missionnaires. Le malheureux qui les avait accusés, fut quelque temps après empoisonné par un de ses ennemis. Sa mort dans son malheureux état, causa plus de douleur aux Missionnaires, que leur délivrance ne leur avait donné de joie.

Le calme ayant succédé à la tempête, les Missionnaires se livrèrent avec plus de ferveur que jamais aux travaux de la Mission. L'instruction de la jeunesse, et la fréquentation des Sacremens leur ayant paru les plus efficaces moyens, pour avancer l'œuvre de Dieu, ils ouvrirent pour l'instruction des enfans, une Ecole, où ils les assemblèrent. Les Chrétiens, témoins des peines et des soins que les Pères se donnaient pour leur éducation, étaient infiniment édifiés de voir avec quelle bonté, quelle patience, et quelle application ces hommes Evangéliques appre-

naient à leurs enfans les principes de la doctrine chrétienne ; ils établirent en même-temps trois Congrégations d'hommes ; la première pour les Français ; la seconde pour les Arméniens, et la troisième pour les Maronites et les Syriens. Les exhortations fréquentes qu'ils y fesaient et les autres exercices de piété qu'ils mirent en usage, accoutumèrent peu-à-peu les nouveaux Congréganistes à s'approcher des Sacremens de Pénitence et d'Eucharistie. L'exemple du Consul, qui était à la tête des Français, animait et entretenait leur ferveur. La protection d'ailleurs que toute la nation accordait aux Missionnaires, ne contribuait pas peu au succès des bonnes œuvres qu'ils entreprenaient. Mais l'excès de leur travail consomma en peu d'années la vie de ces premiers ouvriers dans la ville d'Alep. Ils eurent pour successeurs en différens temps, le Père *Jean Amieu*, le Père *Guillaume Godet*, le Père *René Clisson*, le Père *Michel Nau*, les Pères *Avril*, et le Père *Joseph Besson*.

Monsieur Piquet, Consul de la nation Française, jugea à propos de leur donner sa Chapelle avec la qualité de Chapelains. Ce titre qui les mettait sous une protection particulière du Roi, leur donnait les facilités d'assembler les chrétiens dans la Chapelle consulaire, de les instruire et d'y faire librement et tranquillement leurs fonctions. Ce fut pour leur en assurer la possession, qu'en 1679 le feu Roi ayant été informé par le Chevalier *d'Arvieux*, alors son Consul à Alep,

des avantages que la Religion et ses Sujets négocians dans le Levant recevaient des services des Missionnaires, fit expédier en leur faveur le Brevet ci-joint, par lequel Sa Majesté confirme lesdits Missionnaires dans la possession où ils avaient été mis de la Chapelle consulaire, par la seule bonne volonté des Consuls de la nation.

BREVET DU ROI.

Aujourd'hui septième de Juin mil six cent soixante-dix-neuf, le Roi étant à Saint-Germain-en-Laye, voulant gratifier et favorablement traiter les Pères Jésuites Français Missionnaires au Levant, en considération de leur zèle pour la Religion, et des avantages que ses Sujets qui résident, et qui trafiquent dans toutes les Echelles, reçoivent de leurs instructions, Sa Majesté les a retenus et retient pour ses Chapelains, dans l'Eglise et Chapelle consulaire de la ville d'Alep en Syrie. Veut qu'ils soient dorénavant reconnus en cette qualité par tous les Négocians audit pays; qu'ils aient l'administration de ladite Eglise ou Chapelle consulaire; qu'ils y fussent tous les exercices spirituels propres à leur institution : Et Sa Majesté pour marque de sa volonté m'a ordonné d'expédier le présent Brevet, qu'Elle a voulu signer de sa main, et fait contre-signer par moi son Conseiller-Secrétaire d'Etat et de ses Commandemens et Finances.

Signé, LOUIS.
Et plus bas : COLBERT.

Ce Brevet fut enregistré au Parlement d'Aix, le 3 Août de la même année, et Monsieur le Vicomte de Guilleragues, Ambassadeur à la Porte, en ordonna l'exécution par son Ordonnance du 6 Septembre 1679.

Cette qualité de Chapelain dont nos premiers Missionnaires furent honorés, ayant augmenté le nombre de leurs occupations, il fallut aussi augmenter le nombre des Missionnaires, pour partager entr'eux tant de différentes occupations, et qui sont incompatibles. Les uns s'employaient uniquement aux œuvres de piété dans la Chapelle et dans les Congrégations, et les autres allaient chercher les brebis égarées dans les différens quartiers de la ville et de la campagne.

Pour mieux juger de l'étendue et de la multitude de leurs occupations, il suffit de dire que l'on compte dans la ville d'Alep deux cent mille ames, ou environ, parmi lesquelles nous avons cinquante mille Chrétiens, tant Maronites qu'Arméniens et Grecs, sans y comprendre un grand nombre de Français, que le commerce attire en cette florissante ville. C'est à toutes ces différentes nations que les Missionnaires rendaient leurs services, pour entretenir et perfectionner le bien que leurs prédécesseurs avaient commencé à faire. Ils s'appliquèrent en particulier à corriger plusieurs superstitions familières aux Orientaux, et entr'autres à faire abolir l'usage d'un sacrifice particulier, et le plus criminel de tous, qu'ils appelaient Korban.

Ce sacrifice consistait à conduire avec pompe un mouton sur le parvis de l'Eglise. Le Prêtre sacrificateur bénissait du sel, et le mettait dans la gorge de la victime ; il fesait ensuite quelques prières sur le couteau, dont il allait se servir, et après avoir imposé ses mains sur la tête du mouton, il l'égorgeait. La victime étant égorgée, le Prêtre avait grand soin de s'en approprier une bonne partie, et abandonnait le reste aux assistans, qui en fesaient un grand festin, dont les suites étaient très-souvent funestes aux bonnes mœurs.

C'est à leur zèle que nous devons le bonheur de ne voir presque plus aujourd'hui ces sortes de sacrifices, ni les superstitions de ces hommes que l'on appelle *Chamsies*, et d'autres qu'on nomme *Banianes*. Les premiers adoraient le Soleil, et les seconds se disaient de la Religion d'Adam. Ils adoraient des veaux, et croyaient que manger de leur chair c'était un crime.

Je ne dois point oublier, mon révérend Père, de parler ici du Père Joseph Besson, qui quitta le Rectorat de notre Collège de Nîmes, pour venir consommer le reste de ses jours dans nos Missions de Syrie. Elles n'oublieront jamais les rares exemples de vertus qu'il y a laissés. Il y joignait beaucoup de capacité, et sur-tout la science qui lui était la plus nécessaire pour combattre avec fruit le schisme et l'hérésie. Il avait acquis un si grand usage de la langue Arabe, que ceux qui la parlaient le plus élégam-

ment, avouaient, qu'ils avaient un plaisir sensible à l'entendre parler, exhorter, et prêcher ; ce qui lui gagnait la confiance de ceux qui le connaissaient. Dieu versa des bénédictions extraordinaires sur les Congrégations dont il avait le soin. Les Consuls et les principaux de la nation, se fesaient honneur d'en être. Il faut dire aussi que leur édifiante conduite fesait en même-temps honneur aux Congrégations, et à celui qui en prenait le soin.

Quelque zèle que le Père Besson eût pour un si saint et si utile emploi, son attrait particulier était de s'employer au service des pestiférés, desirant mourir de ce martyre de charité. Dieu lui en fit la grâce. La ville d'Alep ayant été affligée de la peste, le zélé Missionnaire, avec la permission de ses Supérieurs, se jeta au milieu du péril ; et après avoir procuré une sainte mort à un grand nombre de personnes, qui périrent dans ce temps de contagion, il fut attaqué de la peste, et en mourut. Sa vocation à nos Missions et sa promptitude à y obéir, furent dignes d'un Profès de notre Compagnie, qui est engagé par un vœu particulier et solennel de courir au premier ordre de son Supérieur jusqu'aux extrémités du monde, pour y procurer le salut des ames. Le Père Provincial de la Province de Toulouse ayant exposé publiquement le besoin pressant d'ouvriers dans la Syrie, le Père Besson lui repartit à l'instant : *Me voici prêt à partir, mon Père ; parlez et je pars.* Sa bonne volonté fut ac-

ceptée. Il partit. Quels services les Missions ne devaient-elles pas attendre d'un Missionnaire si saintement disposé ?

Dieu se servit en effet de lui, pour procurer sa gloire dans les travaux continuels où son zèle l'engageait. Mais ce qui est de plus surprenant, c'est qu'il joignait à ses travaux excessifs une continuelle et affreuse mortification. Il ne quittait jamais le cilice, deux ais composaient son lit, et deux gros livres lui servaient d'oreiller. Il ne donnait que peu de temps au repos de la nuit ; et se levait chaque jour de grand matin, pour employer plusieurs heures à l'oraison. Il était d'ailleurs toujours gai et d'une humeur très-commode, se fesant tout à tous. Son confesseur a assuré que Dieu l'avait honoré de plusieurs insignes faveurs, et entr'autres de fréquentes visites de son Ange Gardien, dont il recevait de salutaires avis : mais l'humble Serviteur de Dieu cachait aux hommes les grâces qu'il recevait du ciel. Son zèle ne se borna pas dans la ville d'Alep, il l'étendit dans les villages voisins. Le mauvais air même d'Aléxandrette ne fut pas capable de le rebuter. Il y alla souvent avec le Père *Gilbert Rigauld*. Des confessions de plusieurs années, des réconciliations, les assistances des malades, et l'instruction des peuples furent les fruits de leurs travaux. Le Père Rigauld son compagnon fut si touché des biens qu'un Missionnaire peut faire dans cette ville, que, malgré l'air pestilentiel qu'on y respire, et qui sur-tout est mortel aux

Etrangers, il fit vœu d'y revenir aussi souvent que ses Supérieurs le lui permettraient.

La conversion des *Jasidies* fut un nouvel objet de zèle pour le Père Besson. Les *Jasidies* sont des peuples qui adorent le Soleil, et qui rendent un culte au démon, comme à l'auteur du mal.

Le Père Besson prit la résolution de leur aller porter la connaissance du vrai Dieu; mais ayant été chargé du gouvernement de nos Missions, et ne pouvant plus exécuter par lui-même ce dessein, il leur envoya des Missionnaires. L'heure de la conversion de ce malheureux peuple n'était pas encore venue. Les Missionnaires que le Père Besson leur envoya, ne furent pas long-temps sans s'en apercevoir. Ils s'en revinrent après avoir secoué la poussière de leurs souliers. Nous attendons le moment auquel Dieu par sa miséricorde voudra dissiper les ténèbres, qui empêchent ces hommes aveugles de voir l'horreur de leurs mystères d'iniquité.

Le Père Besson et quelques autres Missionnaires, dont nous avons parlé, ayant saintement fini leur carrière, le Père Deschamps et le Père Gabriel de Clermont, tous deux de la Province de France, furent du nombre de ceux qui leur succédèrent. Le premier a gouverné très-utilement nos Missions pendant plusieurs années, et finit sa vie dans l'exercice de sa charge, et assistant les malades attaqués de fièvres pourprées.

Le Père de Clermont, de l'illustre famille dont il portait le nom, mourut presque en

même-temps de la même maladie. Ces deux Pères et leurs successeurs, qui ont eu soin de cette Mission, se sont employés de tout leur cœur pour conserver le précieux héritage qu'ils avaient reçu de leurs prédécesseurs. C'est cet héritage que nous cultivons et que nous sommes prêts aujourd'hui de défendre au péril de notre vie. Tout ce que nous avons reçu de nos Pères, nous est infiniment cher, jusqu'à leurs croix, dont il plait à Dieu de nous faire part de temps-en-temps pour nous rendre plus dignes d'être de bons ouvriers dans sa vigne. Le Père Sauvage et le Père Pagnon ont eu de rudes combats à soutenir dans plusieurs avanies qui leur ont été faites. Le dernier étant Supérieur de cette Mission, et fesant faire quelques réparations dans une maison, que Monsieur le Maire, Consul à Alep, lui avait procurée, fut accusé d'avoir voulu bâtir une Chapelle publique. Cette accusation, toute fausse qu'elle était de notoriété publique, fut plus que suffisante pour le faire prendre par des soldats et le conduire ignominieusement devant le *Cadi*, qui le fit mettre au carcan, et ensuite dans les fers. Il n'en aurait pas été quitte pour ces mauvais traitemens si Monsieur le Maire, alors Consul d'Alep, et aujourd'hui Consul au Caire, n'eût interposé son autorité pour le retirer des mains de ces furieux ennemis de notre sainte Religion. Cette avanie et plusieurs autres semblables, doivent disposer tous les Missionnaires qui viendront en ce pays-ci, à dire sincèrement

comme l'Apôtre saint Paul : *Je ne crains rien de tout cela, et je n'estime point ma vie plus précieuse que moi-même.*

En effet nous serions bien coupables, si nous avions peur des croix dont ce pays est presque tout parsemé ; car il ne faut pas croire que l'on puisse être long-temps tranquille parmi les infidèles, qui ont en horreur notre sainte Religion, et qui persécutent ordinairement les Ministres de l'Evangile, à mesure qu'ils font des progrès par leurs prédications. On sait tout ce que le Patriarche et l'Archevêque d'Alep eurent à souffrir il y a quelques années pour le seul crime dont ils furent accusés, qui était de faire une profession publique de la Religion Catholique. Il n'y eut point de mauvais traitemens qu'on ne leur fît souffrir pour les obliger à y renoncer.

Le Patriarche *Ignace Pierre* reçut quatre-vingts coups de bastonnade sous la plante des pieds, et fut ensuite mis aux fers dans une prison avec l'Archevêque d'Alep, nommé *Denis Rezkallah*. Ils n'en sortirent que pour être conduits par ordre du Grand-Seigneur au château d'Adané, où ils furent renfermés dans un cachot obscur le reste de leurs jours.

L'Archevêque mourut en y arrivant, exténué des fatigues du voyage. Le Patriarche lui survécut de quelques mois ; mais avec des infirmités continuelles et causées par les affreuses incommodités du cachot. Un Prêtre, compagnon de ses souffrances et témoin de sa sainte mort, nous a rapporté qu'avant

de mourir, il renouvella sa profession de foi, et déclara qu'il mourait enfant de l'Eglise Catholique, Apostolique et Romaine, ajoutant, par une expression qui lui était assez familière, qu'il se mettait sous les pieds de Saint Pierre, et de ses successeurs, les Vicaires de Jésus-Christ en terre. Ainsi mourut *Ignace Pierre*, Patriarche d'Alep.

Ces deux courageux serviteurs de Dieu nous honoraient particulièrement de leur bienveillance et de leur confiance : leur innocente vie les avait rendus dignes d'une si précieuse mort, qui leur a mis la palme du martyre en main. Nous les regardons comme les protecteurs, non-seulement de notre Mission, mais encore de toute leur nation, et c'est ce qui nous a donné sujet de croire que la réunion de nos trois Patriarches de l'Eglise Grecque à l'Eglise Romaine est un effet de leur puissante intercession auprès de Dieu.

Ces trois Prélats sont les Patriarches d'Alexandrie, d'Alep et de Damas. Le schisme les avait séparés de nous dès leur bas âge; nous ne cessions pas de demander au Seigneur, qui tient nos cœurs entre ses mains, de disposer les leurs à embrasser tout de nouveau la foi de leurs pères.

La pureté constante de leurs mœurs et leur probité éprouvée et reconnue, nous fesaient espérer pour eux cette grâce, de la bonté et de la miséricorde de Dieu.

Le moment enfin est venu, où le bandeau, qui tenait leurs yeux fermés à la vérité catholique, est tombé. Le Patriarche d'Alexan-

dric et le Patriarche d'Alep ont été les premiers qui ont envoyé à notre Saint-Père le Pape, Clément XI, leur profession de foi, par laquelle ils protestent qu'ils le reconnaissent et le révèrent comme le Vicaire de Jésus-Christ, le chef de l'Eglise, et le centre de l'unité de la foi catholique.

Le Patriarche de Damas, nommé *Cyrille*, le plus puissant de tous les Patriarches du Levant, et par conséquent le plus accrédité, a été le dernier à se rendre. Il vivait depuis long-temps dans le schisme; mais comme il est homme d'esprit, et d'ailleurs très-capable, il ne pouvait s'empêcher de louer et de défendre la catholicité. Il fréquentait les Missionnaires, et trouvait bon qu'ils eussent l'honneur de le visiter souvent. Bien loin de s'opposer à la conversion des Grecs schismatiques ses ouailles, il favorisait, autant qu'il pouvait, leur retour à l'Eglise Romaine. Il avouait même qu'il savait mauvais gré aux Grecs de Constantinople de s'en être autrefois séparés. De si bons discours, qui exprimaient ses sentimens, fesaient que les Catholiques l'affectionnaient. Ils souhaitaient et demandaient à Dieu pour lui la force de pouvoir suivre l'exemple que les deux Patriarches d'Alexandrie et d'Alep venaient de lui donner. Dieu a bien voulu écouter leurs prières; et voici le dernier moyen dont le Sauveur de tous les hommes s'est servi pour faire rentrer ce Prélat dans le sein de l'Eglise Romaine, qui était si souvent l'objet de ses éloges. Le schisme le tenait dans son escla-

vage; pour l'en faire sortir, il fallait que la Providence permît qu'il tombât dans la captivité, de la manière dont je vais le dire.

Le Patriarche dont nous parlons, confia le Missel de son Eglise à un de ses Disciples, pour le porter chez un Relieur. Quelques Turcs étant entrés par hasard dans la boutique, trouvèrent ce Missel. Un d'entr'eux s'en saisit, et le porta à l'instant au Bacha, pour lui en faire sa cour. Le Bacha charmé de l'occasion qu'il avait de faire une avanie au Patriarche, et d'en pouvoir tirer de l'argent, ne manqua pas dès le lendemain de l'envoyer prendre pour venir comparaître devant lui.

Alors le Bacha lui dit d'un ton furieux, qu'il avait été informé de ce qu'il avait fait pour séduire les Turcs, et pour en faire des Francs; qu'il avait donné à un d'eux un livre de sa fausse religion, pour le pervertir; que son crime méritait le feu; et sans vouloir attendre sa justification, il le fit mettre dans la prison du sang, qui est ainsi nommée parce qu'elle est destinée aux criminels, qui doivent être condamnés à mort.

L'ordre du Bacha fut exécuté; mais le Patriarche, après quelques jours de prison, ayant appris que, pour trois mille écus, sa liberté lui serait rendue, fit payer au Bacha cette somme, et la porte de la prison lui fut ouverte le lundi de la fête de la Pentecôte 1717. A peine fut-il sorti de prison et rentré dans sa maison, qu'il reçut un Bref du Pape Clément XI, par lequel sa sainteté lui mandait, qu'elle avait appris avec une sensible

joie la protection qu'il accordait aux Catholiques, et les marques qu'il donnait de son estime pour l'église Romaine ; que ces dispositions de son esprit et de son cœur lui fesaient croire qu'il n'était pas éloigné du Royaume de Dieu ; qu'il le conjurait, comme son frère en Jésus-Christ, d'écouter la voix de Dieu, qui l'appelait, et voulait se servir de la voix du commun Pasteur pour faire rentrer son troupeau dans le bercail. Méditez, lui dit-il, ces paroles de Jésus-Christ : *De quoi sert à l'homme de gagner tout le monde s'il perd son ame.* Prenez garde que la crainte de perdre quelques avantages passagers et temporels ne vous fasse perdre un bonheur éternel. Suivez plutôt l'exemple du Patriarche d'Alexandrie, et du Patriarche d'Alep, qui nous ont envoyé leur profession de foi, conforme aux Saints Conciles. Nous attendons, lui dit le Pape en finissant, nous attendons votre réponse telle que nous la souhaitons, et alors nous vous expliquerons ce que vous aurez à faire et la conduite que vous devez tenir.

C'est à-peu-près en ces termes que le Bref était conçu. Le Patriarche le reçut et le lut avec un profond respect. Le Seigneur parla en même-temps au cœur du Patriarche, qui, touché de cette invitation du père et du chef des pasteurs, assembla les Missionnaires pour leur déclarer que sa résolution était prise d'envoyer sa profession de foi au Saint Père dans les termes qu'il le desirait.

Ce Prélat a tenu parole. Il députa l'année

dernière trois personnes, qui portèrent à Rome sa profession, avec des présens et avec son bâton pastoral, pour le soumettre au Vicaire de Jésus-Christ.

Nous ne doutons pas que Sa Sainteté n'ait eu une joie bien sensible de recevoir en sa communion, et presque en même-temps, les trois Patriarches de l'Eglise Grecque. Dieu veuille que ceux qui leur succéderont soient aussi les successeurs de leur foi orthodoxe, comme ils le seront de leur dignité.

Cet évènement, qui est l'effet de la pure miséricorde de Dieu sur l'Eglise Grecque, anime notre zèle pour nous conformer aux intentions du Sauveur, qui veut éclairer des lumières de la foi tous les hommes qui viennent au monde.

Mais puisque votre paternité nous ordonne de l'informer plus en détail des différens biens qui se font dans chacune de nos Missions, je lui rapporterai ici ce que le père Blein, supérieur de la Mission d'Alep, en écrivit ces dernières années au père Jean Barse, mon prédécesseur. Votre paternité jugera par cette simple lettre du fruit des occupations qui nous sont les plus ordinaires, et dont il nous est permis de parler.

Ce père Missionnaire mandait au père Barse, que, pendant l'année 1714, il s'était fait dans la Mission d'Alep près de quatre cens confessions générales. La nécessité de ces confessions vient de l'usage ordinaire aux Prêtres du pays, qui, pour avoir plutôt fait, et ne point perdre la rétribution de leurs

pénitens, se contentent de leur demander s'ils sont bien marris d'avoir offensé Dieu. Cette demande faite, et sans en attendre souvent la réponse, sans même connaître la disposition de leurs pénitens, ils leur donnent l'absolution.

Nous pouvons compter, ajoute le Père Blein dans sa lettre, plus de trois mille autres confessions qui ont été entendues; cent trente-huit personnes qui ont fait abjuration du schisme; des restitutions pour de très-grosses sommes, et sept ou huit réconciliations entre des personnes très-considérables. Je ne parle point de plusieurs autres bonnes œuvres, qui doivent être dans le silence. C'est ainsi que le Père Blein s'explique sur les fruits de sa Mission.

Nous souhaiterions fort qu'ils fussent plus grands parmi les hérétiques; mais il est très-difficile de les retirer de l'erreur où ils sont nés. Les Suriens, ou autrement les Jacobites, y sont plus attachés que les autres. Ces derniers sont en grand nombre. On les appelle Jacobites, du nom d'un des disciples d'Eutichés et de Dioscore nommé *Jacob*. Ce disciple renouvella les erreurs de ses maîtres dans le commencement du sixième siècle, et enseigna publiquement qu'il n'y avait qu'une nature en Jésus-Christ, composée de deux natures, l'une divine et l'autre humaine.

Il est vrai que le plus grand nombre de ces Jacobites ne sait pas trop de quoi il s'agit; mais leurs Evêques et leurs Prêtres

schismatiques leur vantent si souvent la prétendue sainteté et la profonde doctrine de *Dioscore* et de *Barsama*, que le commun peuple de cette secte, prévenu comme il est d'estime et de vénération pour ces deux hérésiarques, ne peuvent pas s'imaginer que ces deux hommes, si célèbres parmi eux, aient été capables de se tromper. Ainsi leurs Prêtres fesant retentir continuellement à leurs oreilles, que ces deux Apôtres de leur secte, savoir *Dioscore*, successeur du grand Saint Cyrille, dans le Patriarchat d'Alexandrie, et *Barsama*, ce fameux moine, son Archimandrite, leur ont enseigné, que la nature divine et la nature humaine ne font qu'une seule nature en Jésus-Christ, ils s'en tiennent opiniâtrément à ce sentiment : et si vous les combattez, ils ne vous répondent que par des invectives, en fesant le signe de la croix avec le seul doigt du milieu de la main, et tenant en même-temps les autres doigts pliés, pour vous faire entendre qu'ils ne reconnaissent qu'une nature en Jésus-Christ, et qu'on ne leur fera jamais croire le contraire.

Leur opiniâtreté, quelque grande qu'elle soit, ne nous ferme pas cependant la bouche ; comme leur conversion dépend particulièrement de celle de leurs Evêques, nous nous approchons d'eux le plus souvent qu'il nous est possible, afin qu'ils s'approchent de nous, et que nous ayons l'occasion de leur expliquer ce que la foi catholique nous enseigne, et ce que nous sommes obligés de croire pour être sauvés.

Heureusement pour nous, dans les visites que nous leur rendons, ils sont les premiers à nous mettre sur les articles de leur créance, contraires à la nôtre, comme par exemple, sur la procession du Saint-Esprit, sur l'unité des deux natures en Jésus-Christ.

Notre coutume est de ne leur répondre qu'avec le saint Evangile, que nous avons en main ; nous leur opposons les textes des Ecritures, qui décident clairement la question, et les décrets du Concile de Calcédoine, qui condamne formellement leurs erreurs.

Nos occupations dans la ville ne nous font pas abandonner les campagnes voisines. Il n'y a presque point d'année que quelques-uns de nous n'aillent parcourir les villages d'alentour. Le père *Yves de Lerne* a été souvent chargé de cette Mission, et il la continue autant qu'il lui est possible. Il y instruit les enfans des paysans, il visite les malades, dispose les Chrétiens adultes aux Sacremens de Pénitence et d'Eucharistie, sur-tout dans des temps de peste, où il assiste ceux qui en sont infectés. Il entretient la paix et l'union dans les familles, et fait d'autres bonnes œuvres, qui procurent le salut à des ames qui sont chères à notre Rédempteur.

Pour travailler avec espérance de recueillir un jour de grands fruits, soit dans la ville, soit dans la campagne, nous nous appliquons particulièrement à l'instruction des enfans. Nous tâchons de les rendre forts et fermes dans la foi Catholique, afin que, devenant un jour les successeurs des Evêques et des Curés

hérétiques, ils arrachent l'ivraie du champ de Jésus-Christ, et y sèment le bon grain.

Nous avons déjà des preuves sensibles de ce que nous devons attendre un jour de la bonne éducation de ces enfans, et des autres moyens que nous employons, soit pour maintenir les familles Catholiques dans la pureté de leur foi, soit pour la faire embrasser à celles qui ont le malheur de ne la pas connaître. Je rapporterai ici à votre paternité quelques traits qui lui feront juger que nos espérances ne sont pas vaines.

Un Curé hérétique s'étant trouvé dans une compagnie où était un jeune homme âgé de quinze ans, qui avait été instruit par un de nos Pères, le Curé voulut lui faire dire qu'il n'y avait qu'une seule nature en Jésus-Christ. Pour l'en convaincre, il prit deux morceaux de fer, il les fit rougir au feu, et les joignit ensuite l'un à l'autre, pour n'en faire qu'un seul morceau. C'est ainsi, dit-il à ce jeune homme, que les deux natures, l'humaine et la divine, unies ensemble dans Jésus-Christ, ne font plus qu'une seule nature dans sa personne. Mais, répondit l'enfant, mettez un petit lingot d'or à la place de ce petit morceau de fer, faites-les rougir tous deux, et approchant l'un de l'autre, tâchez de n'en faire qu'un seul morceau. Je vous demande alors, ce morceau, sera-t-il tout or, ou tout fer? chaque morceau ne demeurera-t-il pas ce qu'il était auparavant; c'est-à-dire, l'un ne sera-t-il pas toujours un lingot d'or, et l'autre un

morceau de fer, quoiqu'ils soient unis ensemble ? Oui sans doute, vous n'en pouvez disconvenir. Voilà donc deux morceaux, l'un d'or, l'autre de fer, qui, tout distingués qu'ils seront l'un de l'autre, ne feront plus cependant qu'un morceau. C'est ainsi, conclut l'enfant, que la nature divine et la nature humaine, quoique distinguées l'une de l'autre, ne font cependant qu'une seule personne en Jésus-Christ.

Le Curé qui ne s'attendait pas à une telle repartie, demeura d'abord interdit, et sortit ensuite plein de colère, donnant mille imprécations à ce jeune homme qui venait de le désarmer. Ceux qui furent témoins de sa victoire, vinrent incontinent nous en faire l'agréable récit.

Je joindrai, mon révérend Père, à ce récit, celui de quelques autres actions d'une vertu solide, dont nous avons été témoins à Alep ; ils vous feront connaître que nous ne travaillons pas dans une terre ingrate.

Une jeune fille de cette ville, élevée dans la piété par un père et une mère qui craignent Dieu, fut recherchée il y a quelque temps, avec importunité, par plusieurs personnes également charmées de sa sagesse et de sa beauté. Après leur avoir fait déclarer plusieurs fois qu'elle ne songeait à aucun établissement, et voyant que ses refus ne la délivraient pas de leurs importunités, elle eut le courage de se défigurer le visage, pour mettre en sûreté sa virginité, qu'elle avait vouée à Dieu.

Une

Une dame de cette même ville, fort distinguée par sa naissance et par ses biens, s'interdit, il y a quelques années, par délicatesse de conscience et par esprit de mortification, tout usage du bain, si ordinaire dans le Levant.

Le Père Verseau, qui est présentement en France, rendra témoignage d'une action de charité qu'il a vue, et de la récompense divine qui la suivit de près.

Un pauvre artisan de sa connaissance s'était fait une loi de ne refuser jamais l'aumône à aucun pauvre. Plusieurs de ce nombre vinrent la lui demander dans un même jour. Il leur distribua presque tout le pain qu'il avait dans sa maison, et voulut donner le reste à un dernier pauvre qui se présenta à lui. Ses enfans lui représentèrent qu'il n'avait de pain pour vivre que ce qui lui en restait. L'artisan leur répondit, qu'ils n'avaient rien à craindre; que tant qu'il partagerait sa nourriture avec Jésus-Christ, lui et sa famille n'en manqueraient jamais. En effet, quelques momens après cette action de charité, deux hommes, en présence du Père Verseau, entrèrent dans sa boutique avec une corbeille de pain, qu'ils y laissèrent en se retirant.

Le Père lui demanda s'il connaissait ces deux hommes. Le bon artisan lui répondit avec beaucoup de simplicité, que ces mêmes hommes lui avaient déjà apporté un pareil secours dans ses besoins.

Voici un autre fait, qui mérite encore

qu'on en parle. Deux de nos Missionnaires étant allés faire une Mission dans une bourgade près d'Alep, ils trouvèrent tous les habitans en joie, à l'occasion de deux sangliers que quelques-uns d'eux avaient tués à la chasse. Un des premiers de la bourgade qui les aperçut, et qui les reconnut à leur habit, leur dit : *Venez, Pères, venez voir notre chasse et le partage que nous en allons faire. D'autres Pères, comme vous, ont fait ici autrefois la Mission. Nous étions en guerre les uns contre les autres, ils nous firent faire la paix, et nous ordonnèrent de partager entre nous nos chasses, pour entretenir dans notre village une bonne et continuelle intelligence. C'est ce que nous allons faire.* Ils le firent en effet. Nos deux Missionnaires nous racontèrent à leur retour ce trait d'une fidélité admirable, dont nous fûmes sensiblement touchés.

Je supprime, mon Révérend Père, plusieurs autres actions de vertus de nos fervens Chrétiens, parce que dans des pays catholiques elles mériteraient peut-être moins d'attention. Cependant dans cet Empire, qui est le centre de l'infidélité, nous les regardons comme des restes précieux des prémices du Christianisme. J'ajouterai seulement, que nous remarquons un sensible accroissement de piété parmi nos disciples, depuis l'établissement que nous avons fait d'une association pour honorer la sainte Vierge et inspirer la dévotion du Rosaire. Cette association assujétit ceux que nous

avons jugé à propos d'y recevoir, à un règlement de vie qui les retire d'un monde oisif, et qui les occupe des devoirs de leur état. Ce règlement leur prescrit des temps destinés à la prière, à de saintes lectures, au travail des mains, à des actions de charité, et les oblige à donner bon exemple, et à s'approcher au moins tous les mois des sacremens de Pénitence et d'Eucharistie, pour conserver en eux l'esprit de dévotion et la pureté des mœurs.

A ces moyens, mon Révérend Père, dont nous nous servons pour entretenir la piété dans nos plus fervens Catholiques, nous en joignons un autre d'une très-grande importance pour le salut de plusieurs ames. C'est la distribution des remèdes qu'on nous envoie de France. Cette distribution nous donne entrée par tout dans les maisons schismatiques, aussi bien que dans celles des Chrétiens catholiques, et même dans celles des Turcs.

Nous devons au service que nous avons rendu à quelques Seigneurs parmi eux, la protection que nous en avons reçue dans des occasions pressantes; mais le grand avantage que nous trouvons dans la distribution de ces remèdes, c'est qu'ils nous donnent la facilité d'assister spirituellement les malades, de les exhorter à faire un saint usage de leurs maladies, et de les préparer à la mort.

Ces remèdes nous fournissent même la facilité d'administrer le sacrement de Bap-

tême à des enfans moribonds qui n'auraient jamais eu le bonheur de le recevoir, s'ils avaient vécu plus long-temps.

Cette Mission vient de perdre un de ses plus grands Missionnaires, qui a fait une infinité d'actions de cette nature pendant le temps qu'il a vécu parmi nous. C'est le Père *Bernard Couder*. Il était de la province de Guyenne. Il vint en Syrie âgé de trente-huit ans, après avoir eu la conduite des Novices dans sa province. La bonne et sainte éducation qu'il leur donnait, fut cause des oppositions qu'il trouva de la part de ses Supérieurs, lorsqu'il leur déclara sa vocation pour la Syrie ; mais Dieu qui l'appelait, sut bien le mettre en liberté, pour passer les mers et venir en cette Mission. Il y a employé trente-quatre ans dans les plus pénibles exercices de la vie évangélique, avec un zèle qui le fait appeler l'apôtre de la Syrie. Il commença ce nouvel emploi par une étude constante de la langue Arabe : il fut en peu de temps capable de prêcher les dominicales dans l'Eglise patriarchale des Suriens. Ses expressions vives et pathétiques, le feu qui animait son action, attirait à ses prédications une grande foule d'auditeurs. Les fruits qu'ils en retiraient lui firent une grande vogue, et lui gagnèrent bientôt l'affection et la confiance non-seulement des Catholiques, mais même des schismatiques Arméniens, Grecs et Suriens. On compte à Alep plus de neuf cens familles qu'il a formées dans le Christianisme, et qu'il a mises

dans la pratique exacte des devoirs d'une solide piété. Pour les cultiver toutes plus aisément, il distribuait la ville en sept quartiers différens. Chaque jour il visitait un quartier ; il commençait par les maisons où il y avait des malades. L'usage où il était d'en voir souvent, lui avait acquis une grande expérience des maladies. Cette expérience lui servait pour donner à propos quelques-uns des remèdes qui nous viennent de France. Le succès de ces remèdes, joint à son désintéressement, et sa charité à secourir les malades, le fesaient desirer et demander de toute part. Il profitait de la confiance de ses malades pour opérer en même-temps, avec la grâce de Dieu, ou leur conversion, ou leur sanctification. On ne peut compter le nombre d'enfans qui doivent à sa vigilance et à son industrie leur entrée dans le ciel, que l'infidélité leur avait fermée.

Après avoir secouru les malades et corporellement et spirituellement, il fesait ses instructions dans les maisons où ses disciples s'assemblaient. Il prenait ce temps pour confesser les personnes qui n'avaient pas la liberté de sortir de chez elles. Il s'informait particulièrement des pauvres familles, et il trouvait le moyen de faire ensorte que l'abondance des uns suppléât à l'indigence des autres.

Son zèle pour le salut des ames était si grand, qu'on l'a vu souvent attendre les dix jours entiers un pécheur sur son passage, pour le forcer, par des paroles que Dieu

mettait dans sa bouche, à changer de vie. Il obtint six fois de ses Supérieurs la permission de s'exposer au service des pestiférés : une protection spéciale de Dieu l'a préservé autant de fois du mal contagieux où sa charité l'exposait. Mais il n'a pas été exempt de plusieurs mauvais traitemens qu'il a eu souvent à essuyer. Il les a soufferts avec une patience et dans un silence héroïque.

La vertu d'obéissance ne lui fut pas moins chère que celle de la charité. Il en donna un rare exemple, lorsqu'un Supérieur lui ayant mandé de quitter la Mission d'Alep, pour se rendre à une autre, à laquelle on le croyait nécessaire, il se disposa à l'instant même pour partir, malgré l'opposition de ceux qui connaissaient combien son absence serait préjudiciable à la Mission, et nonobstant l'attachement qu'un homme moins mortifié et moins obéissant que lui, aurait eu pour le bien qu'il fesait dans la ville d'Alep.

La vie dure et austère de ce fervent Missionnaire, ses grands travaux et son âge très-avancé lui causèrent sur la fin de sa vie de fréquentes infirmités. Elles étaient aussi douloureuses qu'incommodes. Sitôt qu'elles lui donnaient quelque relâche, il reprenait son travail à l'ordinaire ; le mal revenant, il le souffrait sans jamais laisser échapper un mot, ou un signe de plainte ; content de tout, il disait souvent qu'on en fesait trop pour lui.

Sentant approcher la fin de sa vie, il profita de quelques jours, où il se trouva mieux,

pour aller une dernière fois visiter ses disciples, leur donner ses charitables conseils, et se recommander à leurs prières. A son retour il demanda les derniers Sacremens, qu'il reçut avec une piété et un amour de Dieu qui enflammait son visage ; il mourut enfin de la mort des Justes.

Le regret que les différentes nations d'Alep, et que les Turcs même ont témoigné de sa mort, le concours prodigieux des peuples qui ont assisté à ses obsèques, les grâces que plusieurs Catholiques assurent avoir obtenues de Dieu par son intercession ; toutes ces circonstances nous font croire, que nous avons dans le ciel un nouveau protecteur de cette Mission, qu'il a chérie, qu'il a servie, et édifiée jusqu'au dernier soupir de sa vie.

La perte du Père Couder a été suivie de celle de plusieurs autres Missionnaires, soit de notre Compagnie, soit des autres Ordres Religieux, et de quelques Prêtres Maronites et Grecs, tous décédés au secours des pestiférés pendant l'année 1719. La lettre que le Père Yves de Lerne, Supérieur de notre Mission à Alep, m'écrivit à ce sujet est si édifiante, que je crois devoir en donner l'extrait à Votre Paternité. Sa lettre est du 7 Mars 1720. La ville d'Alep, écrit le Père de Lerne, a été continuellement affligée d'une violente peste depuis le mois de Mars 1719, jusqu'au mois de Septembre.

Les Turcs les plus âgés conviennent de n'en avoir jamais vu une si vive et si meur-

trière. L'opinion commune est que dans Alep la mort a enlevé cent vingt mille ames au moins, tant Chrétiens que Turcs. La terreur était si grande et si universelle, que les sains et les malades avaient également recours à nous pour les confesser. Jour et nuit on était à notre porte pour nous demander notre secours. Les Catholiques, les Hérétiques, les Francs, les riches et les pauvres nous appelaient également. Quel triste spectacle, mon Révérend Père ! Nous trouvions dans une même chambre quatre et cinq malades avec une seule personne pour les servir, et tous en danger de mort. J'ai été souvent obligé de me tenir couché entre deux pestiférés pour les confesser l'un après l'autre, tenant, pour ainsi dire, l'oreille colée sur leurs lèvres, pour tâcher d'entendre leur voix mourante.

Après avoir rendu à leurs ames les secours les plus pressés, quelques-uns de nos Missionnaires ont eu la charité de laver leurs corps et leurs habits couverts d'une infection toute des plus horribles, et de baiser ensuite leurs mains et leurs pieds. Nos Prêtres ne pouvaient suffire à enterrer les morts. Ils ne fesaient qu'aller au cimetière commun, pour y porter les corps et en revenir aussitôt pour y en porter d'autres.

Les pauvres ouvriers ne pouvant plus travailler, étaient réduits à une grande nécessité. Dieu leur a fait la grâce de les assister par les abondantes charités de nos Négocians.

J'ai reçu en particulier de grosses aumô-

nes de Messieurs *Ausbert*, *Sou bron*, *Raimbaut* et de Monsieur *Fagnel*, des Marchands Anglais, et de plusieurs autres. Ce m'était une grande consolation de pouvoir soulager nos malades de leurs aumônes.

Mais d'un autre côté j'ai eu la douleur de voir mourir entre mes mains le Père Emmanuel, Carme Déchaussé, qui pendant quatre mois a rendu de continuels services aux pestiférés. Après lui j'ai assisté le Père Arnoudie et le Frère Jean Marthe de notre Compagnie, décédés de la même maladie. J'entendis leur confession générale, et je leur administrai les derniers Sacremens : ils ont eu tous trois le bonheur de mourir de la mort des Saints, et dans l'exercice actuel de la charité pour leurs frères. Le Père Arnoudie dit à un de ses amis quelque temps avant sa maladie, que le principal motif de sa vocation aux Missions du Levant avait été pour se procurer une heureuse mort.

Il avait moins de santé que de zèle ; ce qui nous surprenait, c'est qu'il pût, avec une constitution si délicate, travailler autant qu'il fesait, soit au dehors pour le service du public, soit dans sa chambre, pour composer un très-utile ouvrage Arabe sur l'écriture sainte. Cet ouvrage contient trois volumes *in-folio*, et il a eu le loisir de le finir avant sa mort.

Il donnait peu d'heures au sommeil, pour prolonger le temps qu'il employait à l'oraison. Son attrait pour la prière était si grand, que l'usage lui en était devenu très-

aisé. A le voir prier, on concevait de l'amour pour la prière.

Le mal contagieux l'attaqua, étant auprès du Frère Jean Marthe qui en était à l'extrémité. Sitôt que ses Disciples eurent appris sa maladie, ils vinrent à son secours, et ne le quittèrent pas un seul moment.

La violence du mal lui ayant ôté l'usage de la raison, je mis sur sa tête une relique du bienheureux Regis, et la présence d'esprit lui revint au même moment. Il l'employa à former des actes d'amour de Dieu, d'espérance en ses miséricordes avec lesquels il expira.

Notre Frère Jean Marthe mourut avant ce cher Missionnaire, et après avoir reçu ses derniers Sacremens. Ce cher Frère avait obtenu la permission d'accompagner ceux qui assistaient les pestiférés, pour les soulager. Une mort précieuse fut sa récompense. Sa vocation aux Missions avait eu quelque chose d'extraordinaire.

Il était Marchand Jouaillier à Paris, et avait fait un voyage dans le Levant, pour y chercher quelques curiosités. Etant à Damas il fit connaissance avec nos Missionnaires, qui sont en cette ville. Quelque temps après étant de retour à Paris, il s'adressa au Père Fleuriau pour obtenir la grâce d'entrer dans notre Compagnie, et de venir ensuite en ce pays servir nos Missionnaires. Le Père Fleuriau l'envoya à notre Noviciat d'Avignon. Après y avoir donné pendant une année entière des preuves d'une vertu solide, on lui

permit de revenir ici. Il a passé sept ou huit ans avec nous, édifiant tout le monde par l'exercice des vertus de son état. Il aimait le travail, ne se refusait jamais aux travaux les plus durs et les plus abjects. Sa charité le rendait très-aimable, et sa dévotion, jointe à son humilité, le fesait estimer de ceux qui le connaissaient.

Nos Prêtres Grecs et Maronites, qui se sont pareillement exposés avec générosité à la contagion, nous ont fait l'honneur d'assister à leurs funérailles. Quelques-uns d'eux, et des Pères de la Terre-Sainte, Religieux de l'Ordre de Saint-François, ont eu aussi la gloire de cueillir des palmes du martyre de la charité. Je n'ai pas mérité, mon Révérend Père, que Dieu ait bien voulu recevoir le sacrifice de ma vie, que je lui avais offert. Je vous demande donc vos prières, pour obtenir de Dieu qu'il oublie mes péchés, et qu'il me fasse la grâce de mourir pour lui.

Les pertes que nous venons de faire de plusieurs ouvriers de notre Compagnie, que le service des pestiférés nous a enlevés à Damas, à Tripoli, à Antoura et à Alep, vous auront déjà engagé à écrire en France, pour nous faire une bonne recrue de Missionnaires. Il n'y a point d'année que nous n'en perdions quelques-uns. C'est le sort des bons Régimens, de perdre les meilleurs soldats dans les batailles. Dieu daigne nous envoyer de nouveaux ouvriers dignes de succéder à ceux que nous avons perdus.

Je finis, mon Révérend Père, par cette

lettre du Père de Lerne, ce que j'avais de plus considérable à dire de notre Mission de Notre-Dame d'Alep.

MISSION DE S. PAUL DE DAMAS.

La ville de Damas a la gloire d'être connue dès les premiers siècles pour la capitale de la Syrie. C'est le témoignage honorable que lui rend le Prophète Isaïe. Elle tire son origine de trois illustres fondateurs, qui tous trois ont contribué à la mettre dans l'état où elle est. Le premier, dit Joseph, et après lui Saint Jérôme, fut Hus fils d'Aram. Le second fut Damascus serviteur d'Abraham, qui la renouvela et l'embellit. Le troisième fut Coré fils d'Esaü. Saint Jérôme dit que ce dernier lui donna une nouvelle forme, et la rendit une des plus agréables villes de la Syrie.

Ce fut en cette ville que se fit notre second établissement. Nous en eûmes la principale obligation à un saint Evêque Grec nommé *Eutimios*, natif de Chio. Après la ruine d'Antioche, le siège Patriarchal ayant été transféré à Damas, *Eutimios* en alla prendre possession. Il mena avec lui le Père Jérôme Queyrot, pour l'aider de ses conseils, pour prendre soin de l'éducation de son neveu, qui avait embrassé l'état Ecclésiastique, et pour être son Missionnaire dans la ville. La connaissance parfaite qu'il avait des langues Orientales, et l'étude particulière qu'il avait faite des Pères Grecs, le rendaient très-utile au Patriarche, et sur-tout

aux Grecs. Il combattait leurs erreurs par les propres paroles des Pères Grecs, leur autorité ayant beaucoup plus de crédit sur l'esprit des Grecs, que tous les raisonnemens qu'on leur peut faire.

Le Père avait avec lui un de nos frères nommé *Guillaume Volrad Bengen*, qui avait reçu de Dieu un talent extraordinaire pour apprendre les langues. Il savait l'Arabe, le Grec, l'Italien, l'Allemand, le Français et le Flamand. Pendant que le Père était occupé dans ses controverses particulières et publiqûes, et dans les autres fonctions de son ministère, le Frère fesait le catêchisme aux enfans, et s'acquittait parfaitement de cet emploi. Leurs succès furent combattus par deux événemens qui arrivèrent en ce temps-là l'un après l'autre, et qui devaient, ce semble, leur faire perdre toute espérance d'établir une Mission à Damas; mais au contraire, ces événemens, par une protection spéciale de Dieu, opérèrent leur établissement.

Le Patriarche Grec, protecteur du Père Queyrot, fut obligé de se retirer de Damas pour se mettre à couvert d'une avanie de la part des Turcs, qui lui demandaient et à sa nation sept mille écus. Le Père fut contraint de sortir de Damas avec son Patriarche; mais il y fut incontinent rappelé par le crédit de ceux qui savaient combien sa présence était nécessaire aux Chrétiens.

Quelque temps après, la guerre étant survenue entre les Turcs et les Vénitiens, la

Porte envoya incontinent des ordres pour faire sortir de la ville tous les Vénitiens et les Latins, tant Négocians que Religieux : mais nul Officier Turc n'osa, par respect, mettre la main sur un homme qui était à Damas dans une vénération publique. Il y continua avec liberté ses exercices ordinaires, avec une telle réputation, que plusieurs des étrangers qui venaient à Damas, désiraient connaître un homme dont ils entendaient dire tant de bien.

Le seigneur *Michel Condoleo*, Maître de l'artillerie du Grand-Seigneur, le plus considérable d'entre les Chrétiens, et qui aimait tendrement le Père, craignit qu'un nouvel accident ne lui enlevât et à la ville un homme à qui il avait donné sa confiance. Il voulut donc tâcher d'assurer son état autant qu'il le pouvait être parmi des infidèles. Dans cette pensée il lui fit faire l'acquisition d'une maison située dans un quartier franc, qui ne payait alors aucune contribution. Cette maison fit le commencement de notre établissement à Damas.

Le Père Queyrot qui arriva pour la première fois en cette ville, la veille de la fête de l'Apôtre saint Paul, ne crut pas devoir donner un autre protecteur à sa nouvelle Mission que cet Apôtre des Gentils. Il lui en fit porter le nom. Elle le conserve encore aujourd'hui, et nous l'honorons comme le protecteur et le Patron de notre Mission.

Le Père Queyrot, aidé de ses amis, mit sa maison en état d'y recevoir quelques autres

ouvriers, qu'il appela de France à son secours. On lui donna pour second le Père Charles *Malval*, qui quitta par obéissance les Missions de Grèce, pour se rendre à Damas, mais il y abrégea le cours de sa vie par un travail excessif, et par les macérations extraordinaires de son corps. Il lui donnait peu de repos pendant la nuit, dont il passait une grande partie devant le saint Sacrement de l'autel; sa dévotion pour l'auguste présence de notre Sauveur, était si vive et si ardente, qu'un jour s'en étant senti plus enflammé qu'à l'ordinaire, en disant la sainte Messe, il fallut promptement le retirer du saint autel, le porter dans sa chambre, où il mourut peu d'heures après, consumé du feu de l'amour divin, le 5 Février, jour auquel nous célébrons la fête de nos trois martyrs du Japon.

Le P. Queyrot, après avoir passé trente-huit ans dans les pénibles occupations de la vie d'un Missionnaire, la finit aussi saintement qu'elle avait toujours été sainte. Sa mort fut regardée dans Damas comme une perte publique. Les Grecs la pleurèrent comme la mort de leur père, le Clergé de l'Eglise patriarchale assista à ses funérailles. Le Seigneur Michel *Condoleo*, dont nous avons parlé, voulut porter lui-même le cercueil du saint homme, son ami et son confesseur. Chacun fesait dans sa famille son éloge funèbre, et son nom est encore aujourd'hui en bénédiction.

Il eut pour successeur dans la Mission

dont il avait été le fondateur, les Pères *Parvilliers*, *Richelius*, *Resteau*, *Clisson*, et le Père *Nau*. Il serait trop long, mon Révérend Père, de vous rapporter ici les bénédictions qu'il a plu à Dieu d'accorder à leur zèle. Il me suffit de dire à votre paternité, que tout le bien qui se pratique de nos jours dans cette ville et dans les campagnes voisines, est encore aujourd'hui le fruit de leurs travaux. Nous sommes redevable entre autres, au feu Père Nau et au feu Père Clisson, de nous avoir laissé les excellens ouvrages qu'ils ont composés pour combattre les erreurs dont nos Suriens ont été infectés, et pour réunir à l'Eglise catholique ceux que le schisme a séparés du Chef de l'Eglise de Jésus-Christ et du corps des Pasteurs.

Nos Evêques et nos Prêtres lisent leurs livres d'autant plus volontiers, que non-seulement les Pères Grecs, mais encore les livres de leur Secte et leur Liturgie y sont continuellement cités; et, grâce à Dieu, nous voyons que les Hérétiques de bonne foi qui les lisent pour s'instruire de la vérité, la reconnaissent et l'embrassent sincèrement.

Le Père Clisson, après avoir donné trente-cinq ans de sa vie au service des Missions de Syrie, la finit glorieusement au service des pestiférés.

Le Père Nau se destina aux mêmes Missions dès sa plus tendre jeunesse; il y travailla infatigablement pendant dix-huit ans. Il avait reçu du Ciel les qualités les plus propres à la vie apostolique, un esprit droit

et solide, un cœur tendre et charitable, une inclination laborieuse et réglée, une modération raisonnable dans la poursuite de ses entreprises, une grande fermeté dans ses résolutions, et une application constante et inviolable à tous ses devoirs.

Son zèle pour l'établissement des Missions dans les lieux où il les croyait nécessaires pour le salut des ames, fut cause qu'il eut à souffrir à *Meredin* les cachots et les fers, qui affaiblirent sa santé, et qui abrégèrent sa vie. Il la finit à Paris, où les affaires des Missions l'avaient obligé de se rendre. Il témoigna à sa mort le regret qu'il avait de ne pas mourir dans une des Missions de Syrie où Dieu l'avait appelé; mais il adora les ordres de la Providence, qui en ordonnait autrement. Les Missionnaires qui viendront en ce pays, auront encore une grande obligation au Père *Nau* des sages instructions qu'il a laissées pour leur apprendre l'art de gagner les cœurs de leurs disciples, et de convaincre ensuite plus aisément leurs esprits, sans les aigrir jamais par des disputes opiniâtres.

Après avoir parlé de ces illustres Missionnaires, je manquerais à ce que nous devons à la mémoire des Pères de la Thuillerie, avec lesquels nous avons vécu, si je passais sous silence ces deux frères, dont nous ne pouvons dire lequel des deux fut le plus parfait et le plus saint Missionnaire.

Le Père Joseph de la Thuillerie fut l'aîné: sa douceur, sa patience inaltérable, sa cha-

rité, sa modestie, son humilité, jointe à un caractère de sainteté, paraissaient sur son visage, avec un certain air gracieux qui lui était naturel. Toutes ces vertus le fesaient aimer, révérer et rechercher de ceux qui avaient le bonheur de le connaître; chacun voulait l'avoir dans sa maison pour y faire des conférences; les Catholiques avaient grand soin de s'informer des lieux où il devait aller pour s'y rendre; les assemblées étaient toujours nombreuses. Il avait un talent rare pour concilier les esprits et entretenir l'union dans les familles; il avait même le don de se rendre agréable aux Mahométans, de les porter aux vertus morales, et de leur donner de la vénération pour notre sainte loi. Il établit la coutume que nous observons encore aujourd'hui, de prêcher dans notre Maison les Fêtes et les Dimanches.

C'est aux instructions de ce fervent Missionnaire que nos Catholiques sont redevables de l'usage édifiant où ils sont d'approcher souvent des Sacremens de Pénitence et d'Eucharistie. Il cultiva cette Mission pendant l'espace de dix ans, avec un zèle et une charité universelle qui lui gagnaient tous les cœurs, et dont il fesait ensuite ce qu'il voulait.

Enfin, ayant été choisi pour être Supérieur général de nos Missions en Syrie, il tomba malade en arrivant à Seyde. Les fatigues de son travail continuel à Damas, eurent beaucoup de part à sa dernière maladie, qui nous priva d'un si excellent homme et

d'un si bon Supérieur. Il mourut en odeur de sainteté ; ceux qui l'ont connu nous en parlent encore tous les jours comme d'un saint, qu'ils ont vu et qu'ils ont eu le bonheur d'entretenir.

Dieu lui accorda avant sa mort la consolation de voir et d'embrasser son cher frère Jacques-Joseph de la Thuillerie, qui vint de France pour partager avec son frère les travaux de la Mission. Le cadet hérita des vertus, des talens et de la sainteté de son aîné ; il n'est pas possible de voir une plus parfaite ressemblance entre deux frères que celle qui était entr'eux deux, jusques dans tous les traits du visage, étant d'ailleurs également vertueux et estimables ; le cadet ayant succédé à l'aîné dans cette Mission, il y continua les mêmes fonctions avec le même zèle et le même succès ; un très-grand nombre de schismatiques lui doivent leur réunion à l'Eglise Romaine, plusieurs esclaves lui doivent leur liberté, et quantité d'enfans lui sont redevables du saint Baptême, qu'il leur a administré quelques instans avant leur mort.

Nos Missions de Damas, d'Antoura et de Seyde, ont été les témoins de son zèle, de ses travaux et des fruits de ses Missions. Il mourut à Tripoli, après avoir passé ici douze ans parmi nous, et alla rejoindre son cher frère au ciel, où nous avons sujet de croire que Dieu dans sa miséricorde a couronné leurs mérites.

Nous comptons encore le Père René *Pil-*

lon, entre ceux de nos Missionnaires qui ont rendu les plus grands services à notre Mission de Damas. C'était un homme infatigable, toujours prêt à tout faire pour la gloire de Dieu ; les bonnes œuvres le venaient pour ainsi dire chercher ; quelque laborieuses qu'elles fussent, il s'y employait volontiers ; il avait un grand nombre de disciples, Grecs et autres, qu'il instruisait dans notre Maison, et donnait le reste de son temps à la visite des malades. Il regarda comme une grâce singulière de Dieu d'être attaqué de la peste, et d'en mourir au service des pestiférés. Ses disciples affligés de la perte de leur Père plus qu'on ne le peut dire, voulurent par respect et par amour le porter en terre. Ils se relevaient les uns les autres pour parvenir au lieu destiné à la sépulture des Français, qui était fort éloigné de notre Maison.

Ce fervent Missionnaire est encore aujourd'hui très-regretté dans cette Mission, et les anciens nous en font souvent l'éloge.

C'est à nous présentement à conserver le précieux héritage que nos prédécesseurs nous ont laissé, et grâce à Dieu, il ne paraît pas qu'il ait dépéri depuis ce temps-là ; votre paternité en jugera par la lettre que le Père Pierre Maucolot, Supérieur de la Mission de Damas, m'écrivit peu de jours avant sa mort.

Nos occupations, me mandait ce Père, augmentent, grâce à Dieu, bien loin de diminuer ; nous annonçons librement la parole divine, soit dans notre Maison, soit

dans celle des Catholiques et à la campagne ; l'école où nous instruisons les enfans, est devenue si nombreuse, que nous avons été obligés de la placer dans un lieu plus vaste ; les enfans y sont si bien instruits des vérités catholiques, que les hérétiques les craignent. Un d'eux, il y a quelque temps, se trouva dans une maison avec quatre Prêtres schismatiques : ils lui demandèrent ce que les Missionnaires lui apprenaient du Purgatoire ; le jeune enfant leur expliqua ce que la foi catholique enseigne sur cet article, et leur ajouta, qu'il fesait soir et matin une prière particulière pour les ames que le Purgatoire achève de purifier. *Prière perdue*, lui répondit un des Prêtres schismatiques. *Quoi donc*, reprit l'enfant, *les prières que saint Augustin fit faire pour sa mère décédée, furent-elles perdues, et le Saint-Esprit s'est-il trompé, lorsqu'il a dit que la pensée de prier pour les morts était bonne et salutaire* (1) ?

Cette réponse du jeune enfant mit son adversaire fort en colère. Il sortit à l'instant même de la maison comme un furieux, et criant à haute voix : *que Dieu te maudisse, enfant réprouvé, et qu'après ta mort il te place parmi les Francs* !

C'est tout ce que je demande, répondit l'enfant.

Un autre de nos élèves ayant été chargé par son Evêque de lire, le Jeudi-Saint,

(1) II. Machab. XII, 46.

selon la coutume des schismatiques, l'excommunication que l'Eglise Grecque porte contre l'Eglise Latine, qui consacre avec un pain azyme : *Pourquoi*, lui dit l'enfant, *excommunier l'Eglise Latine*, *qui pratique ce que Jésus-Christ pratiqua lui-même avec ses Apôtres la veille de sa mort?* C'est ainsi qu'en instruisant les enfans, nous instruisons en même-temps les familles ; car les pères et les mères ne manquent point d'interroger tous les soirs leurs enfans, sur ce qu'ils ont appris pendant le jour. Ces enfans répètent publiquement leurs leçons, et leurs parens sont charmés de les entendre.

Les bénédictions que Dieu accorde aux paroles qui sortent de la bouche de cette innocente jeunesse, nous font regarder nos écoles comme autant de séminaires qui donneront à l'Eglise catholique des prosélytes bien instruits, et capables d'en instruire d'autres.

Pendant qu'un de nous est occupé à l'instruction des enfans, matin et soir, les autres Missionnaires vont visiter les familles Chrétiennes dans leurs maisons. Ces visites sont aussi nécessaires qu'utiles ; car les personnes du sexe n'ayant pas la liberté de sortir de chez elles, elles n'entendraient jamais parler de Dieu, ni de leur salut, si on ne les allait chercher pour les y faire penser. De plus, le fruit de ces visites est ordinairement l'union des familles, les réconciliations des uns avec les autres : la modestie dans leur conduite, l'amour et la

pratique de la prière, et la fréquentation des Sacremens.

Voilà, mon Révérend Père, ce que le Supérieur et nos autres Missionnaires de Damas m'ont écrit. Je sais de plus qu'ils ont commencé à corriger deux abus considérables. Le premier abus, était que les parens ne fesaient baptiser leurs enfans que quarante jours après leur naissance. On leur a fait concevoir que différer si long-temps le baptême de leurs enfans, c'est les exposer à perdre une vie meilleure que celle qu'ils leur ont donnée, malheur qui n'arrivait que trop souvent.

Le Patriarche s'est déclaré avec nous contre cet abus, et grâce à Dieu, la pratique contraire est présentement établie.

Le second abus est celui dont nous avons déjà parlé ailleurs, et qui ne regarde que les Schismatiques; c'est au sujet de leurs confessions. Leurs Confesseurs donnent l'absolution à leurs pénitens, sans exiger l'accusation de leurs péchés, se contentant d'une accusation vague et générale, sans les déclarer en particulier.

Nos Missionnaires ont tâché de faire comprendre aux uns et aux autres, que les confesseurs établis Juges par Jésus-Christ pour lier et délier les pécheurs, ne peuvent prononcer sur leurs péchés sans en avoir connaissance, et que par conséquent les pénitens sont obligés de déclarer leurs péchés au Tribunal de la pénitence. C'est par les fréquentes instructions de nos Missionnaires

que ces abus et plusieurs autres se détruisent peu-à-peu et insensiblement.

Telles sont, mon Révérend Père, les occupations de nos Missionnaires les jours ouvrables. Pour ce qui est des Fêtes et des Dimanches, ils les emploient à faire des conférences dans notre Maison. Ces conférences se font le livre à la main. Le Missionnaire explique ce qu'il lit. Cette lecture qui est interrompue par des explications, ne contribue pas peu à exciter l'attention des auditeurs. On se sert aussi quelquefois des images des quatre fins dernières de l'homme, ou de ces figures énigmatiques dont nos Pères font en Bretagne un si utile usage dans les retraites publiques.

Elles ne font pas ici moins de fruit: l'explication de ces images et de ces figures est comme un spectacle qui attire les Catholiques, et ceux même qui ne le sont pas. Elle sert à leur faire comprendre la briéveté de la vie et son incertitude; la vanité des choses du monde, l'horreur de la mort dans le péché, l'éternité des feux d'Enfer, les avantages de la vertu, et la récompense que Dieu lui destine dans le Ciel.

Ces conférences sont toujours suivies de plusieurs confessions, qui entretiennent la piété, ou qui font rentrer dans le devoir ceux qui ont eu le malheur d'en sortir.

Le Père de Maucolot, que nous avons perdu, était admirable dans ces sortes de conférences. Dieu lui avait donné un talent rare pour converser avec édification et utilité.

On

On était charmé de la douceur de ses entretiens, de l'énergie de sa parole, et de sa retenue et simplicité religieuse dans sa conduite, mais sur-tout d'un certain air de sainteté qui paraissait dans sa personne.

Un Curé de ses amis l'étant venu visiter la veille de sa mort, me dit en le reconduisant, vous allez perdre un Missionnaire qui prêchait autant par ses exemples que par ses discours.

Ouvrier d'ailleurs infatigable, ne fesant par jour qu'un seul et léger repas, pour donner plus de temps à ses conférences et aux instructions des enfans. Il n'y a pas à douter que la fièvre maligne qui nous l'a enlevé à l'âge de 43 ans, n'ait été causée par l'excès de ses travaux. Il avait employé au service de nos Missions en Syrie les dix dernières années de sa vie. Ceux qui l'ont connu le regardaient comme un Saint. Trois Evêques et plusieurs Prêtres qui nous firent l'honneur d'assister à ses obsèques, furent témoins de l'empressement des peuples pour lui baiser les mains, et pour obtenir quelque petite partie de ses vêtemens.

Le témoignage public de la vénération de nos Catholiques pour un de nos Missionnaires, fait connaître leurs dispositions favorables pour écouter nos instructions et pour en profiter. Ils en donnèrent, il y a quelque temps, en cette ville une preuve bien sensible, et qui fit beaucoup d'honneur à notre religion.

Les Druses, nos voisins, qui occupent

les montagnes depuis *Acre* jusqu'aux environs de *Baruth*, ayant refusé de payer leur tribut au Grand-Seigneur, le Bacha de Damas leur fit la guerre, pilla presque tout leur pays, et fit grand nombre d'esclaves prisonniers ; qu'il fit conduire à Damas. Dans le nombre de ces prisonniers, il s'y trouva plusieurs Chrétiens de tout sexe. On les chargea de chaînes dans une obscure prison, où on les laissait mourir de faim. Le Père Blein, un de nos Missionnaires, qui était alors à *Damas*, ayant été informé du pitoyable état de ces Chrétiens captifs, courut à l'instant chez nos Catholiques ; il leur représenta la misère de leurs frères qui étaient dans les fers, et la tentation violente où ils étaient exposés de changer de religion pour conserver leur vie.

Alors plusieurs Catholiques émus de compassion et de zèle, ramassèrent dans leurs maisons ce qu'ils purent donner, et le portèrent à la prison. Le Père Blein les accompagna, portant lui-même dans une besace les vivres qu'il avait obtenus, pour les distribuer aux prisonniers. Il continua chaque jour la même charité avec quelques Catholiques qui fournissaient tour-à-tour à leurs plus pressans besoins. Mais le Père songeait particulièrement aux besoins de leurs ames, sur-tout depuis qu'il eut appris que le Bacha leur avait fait dire qu'il fallait ou se faire Turcs ou mourir.

Au premier bruit de cette nouvelle, le Père Blein courut à la prison pour les for-

tifier, et les disposer au martyre, si Dieu leur fesait la grâce de verser leur sang pour une si bonne cause. Il les trouva déterminés à souffrir tous les supplices du monde, plutôt que de manquer à leur foi. Tous se confessèrent au Père, et se disposèrent à mourir pour Jésus-Christ; mais pendant qu'ils n'attendaient plus que l'arrêt de leur mort, les Catholiques entreprirent de les racheter et de les sauver.

Pour y réussir, ils s'adressèrent à un domestique du Bacha, auquel ce Seigneur devait une somme d'argent considérable; ils engagèrent ce domestique à proposer à son Maître de ne lui rien demander de ce qui lui était dû, pourvu qu'il lui permît de tirer des prisonniers ce qu'il en pourrait avoir pour leur rançon. Les Catholiques l'assurèrent en même-temps, que les Chrétiens lui feraient un présent qui acquitterait pour le moins ce qui lui était dû par son Maître.

Le domestique impatient d'avoir son argent comptant, trouva l'expédient merveilleux. Il ne manqua pas d'en faire la proposition au Bacha. Le Bacha de son côté fut charmé de pouvoir se défaire à si peu de frais d'un importun créancier, il consentit facilement à la demande de son domestique. Celui-ci fit valoir aux Chrétiens l'effet de son grand crédit auprès du Bacha. Les Chrétiens, pour lui tenir parole, se cotisèrent ensemble, et firent la somme qui lui avait été promise. Nous crûmes dans cette occa-

sion devoir leur donner l'exemple. Nous leur offrîmes un calice et deux ciboires de notre Maison, pour contribuer à une aussi bonne œuvre ; mais, par respect pour ces vases sacrés, ils refusèrent nos offres. La somme entière fut délivrée au domestique du Bacha, et les prisonniers sortirent de leur prison : toute la ville fut très-édifiée de la charité de nos Chrétiens. Les Turcs même ne purent s'empêcher d'en faire l'éloge.

Je ne dois point passer ici sous silence que le Père Blein que nous venons de perdre, exposa généreusement sa vie en cette occasion pour délivrer une esclave chrétienne, prête à tomber entre les mains des ennemis de sa pureté. Après l'avoir préservée d'un péril si grand et si pressant, il la mit en sûreté chez un Grec fervent Catholique, et l'un des plus riches de sa nation, qui en prit autant de soin que si elle eût été sa fille, jusqu'à pourvoir libéralement à son établissement.

Les infidèles n'en demeurèrent pas là ; car outrés de colère de ce qu'on leur avait enlevé cette innocente victime, ils vinrent comme des furieux chez nous, pendant la nuit, et enfoncèrent la porte de la maison. Le Père Blein étant venu au bruit et s'étant présenté à eux, ils se jetèrent sur lui, le traînèrent par terre, lui donnèrent plusieurs coups, tirèrent même le couteau sur lui ; il n'échappa à leur fureur que parce qu'on vint au plutôt à son secours.

Notre cher Missionnaire ne nous en parut

pas plus ému ; nous l'entendions bénir Dieu du traitement qu'on lui fesait, pour l'action qu'il venait de faire.

Votre paternité sait que la sacrée Congrégation nous a fait l'honneur de nous écrire une lettre pour nous témoigner la satisfaction de la charité de nos Catholiques dans cette occasion.

Les marques du zèle et de la charité du Père Pierre Blein, dont nous venons de parler, n'ont pas été les seules qu'il nous ait données. Damas et Alep en ont vu plusieurs autres, dont nous avons été témoins.

Ayant appris un jour qu'une Chrétienne dont il avait pris soin, et qui était fort maltraitée de son mari, était dans le dessein d'embrasser la religion des Turcs, espérant que ce changement la mettrait à couvert des cruautés de celui qui la fesait souffrir ; le Père Blein trouva le moyen de parler à cette femme. Il lui représenta si vivement et si efficacement l'horreur du crime qu'elle allait commettre, qu'il la fit rentrer dans son devoir.

Quelques Turcs ayant découvert que le Père Blein seul avait fait changer la résolution de cette femme, l'allèrent attendre sur son chemin ; ils se jetèrent sur lui avec violence, le terrassèrent, le frappèrent de plusieurs coups. Un Turc qui vit de sa maison la fureur de ces hommes brutaux contre le Père Blein, en eut compassion. Il vint à eux, leur promit une bourse de cinq cens écus, et par cet appât, le tira de leurs

mains. Il fit entrer le Père dans sa maison et le mit en sûreté.

Ces Turcs étant venus, quelques heures après, demander la bourse qui leur avait été promise, furent bien étonnés de voir le Turc qui leur dit d'un ton de colère et avec un air menaçant : suivez-moi, je vais vous apprendre chez le Cadi ce que méritent des gens qui se laissent corrompre par argent. Ils se gardèrent bien de le suivre ; ils s'enfuirent au contraire l'un d'un côté et l'autre de l'autre.

Nous avons vu le même Père Blein aller tous les jours panser les plaies d'un Chrétien qui lui avait suscité une avanie. Il n'avait pas de plus grande joie, que quand il s'agissait d'aller visiter des prisonniers, ou assister des malades.

A toutes ces bonnes œuvres le Père Blein joignait la pratique des vertus religieuses. L'amour de la pauvreté lui fesait toujours trouver trop bon tout ce qu'on lui donnait.

Il partageait souvent ses repas avec les pauvres. Il consacrait à la prière les heures qu'il avait à lui. Sa ferveur qui paraissait sur son visage, et par la posture de son corps, excitait la dévotion dans le cœur de ceux qui le voyaient. Son humilité était si grande, qu'il était ennemi jusqu'à l'excès de toute louange, que personne ne pouvait lui refuser ; l'estime que ces vertus lui avaient acquise, parut particulièrement à sa mort. Car quoique la contagion, dont il mourut, nous eût empêché de faire des invitations

pour ses obsèques, les Grecs et les Maronites vinrent en corps y réciter les prières de leur rit. Ils lui baisaient les mains et les pieds, on en vit quelques-uns d'eux emporter de petits morceaux de ses habits. Il n'avait que cinquante-deux ans, dont il en avait passé vingt-un dans nos Missions en Syrie. Si Dieu avait bien voulu prolonger ses jours, cette Mission en eût tiré de grands avantages. Car, grâce à Dieu, les fruits de la parole de Dieu croissent ici de jour en jour.

Le retour de nos Patriarches Grecs à l'Eglise Romaine, et celui de l'Evêque de Baruth, qui a suivi de près leur exemple, nous en font espérer de plus grands. C'est ce qui nous fait attendre avec empressement l'arrivée des nouveaux Missionnaires que la France nous promet, pour réparer la perte des ouvriers que la contagion à laquelle ils se sont exposés nous a enlevés.

La Mission de Damas et d'Alep, dont je viens de parler, et celle de Tripoli dont je vais rendre compte, recevront avec joie ceux que la Providence leur destine.

Mission de Saint Jean a Tripoli.

Tripoli, dont le Port n'est qu'à demi-lieue de la mer, est la troisième Ville de Syrie; nous y avons un établissement. Le Père Jean Amieu de notre Compagnie y donna commencement. Ce Père, après avoir fait Mission à Alep et à Damas, alla en pélerinage à Jérusalem pour y visiter les

saints lieux, où les plus augustes mystères de notre Religion ont été accomplis.

Au retour de son pélerinage, il passa par Tripoli, où il apprit qu'il y avait en cette ville et dans ses environs, un nombre considérable de chrétiens Maronites, Grecs et Suriens, qui manquaient d'instructions. Il s'offrit à eux pour leur rendre service; mais les Turcs ayant alors déclaré la guerre aux Vénitiens, le Grand-Seigneur envoya ordre de mettre en prison les Vénitiens et les Francs qui se trouveraient à Tripoli. Le Père Amieu qui n'était arrivé que depuis quelques jours, fut arrêté des premiers, et vingt-cinq Français avec lui, qui furent tous mis dans le même cachot. Ce fut dans ce cachot que Dieu voulut, ce semble, donner commencement à la nouvelle Mission; car le Père y avait le loisir et la liberté d'y instruire les compagnons de sa captivité. Il soutenait leur patience par son exemple et ses paroles; il les exhortait à se conformer à la volonté de Dieu, et à joindre leurs souffrances à celles du Sauveur pour eux. Il fesait ensuite succéder la prière à ses instructions, et par ces saints exercices, il leur adoucissait les rigueurs de la prison, et les leur rendait méritoires pour le Ciel.

Après vingt-deux jours de souffrances continuelles, et au moment que le Père Amieu s'attendait le moins à les voir finir, il vint un ordre de la Porte Ottomane de mettre les prisonniers en liberté. Cette nouvelle fut incontinent annoncée à la prison.

Le Père Amieu, avant que d'en sortir, voulut profiter des derniers momens pour exhorter ses compagnons à n'oublier jamais les promesses qu'ils avaient faites à Dieu dans le temps de leurs épreuves. Il les embrassa tous avec une tendresse paternelle, et ils se séparèrent.

Le Père Amieu ayant recouvré sa liberté, alla visiter les Catholiques; il prit des heures avec eux pour les rassembler dans une maison, et pour leur y faire des instructions. Il n'y avait presque pas de jours où il n'en fît quelqu'une, soit en Français pour la nation Française, soit en Arabe pour les Chrétiens du pays; mais il n'avait aucune demeure fixe, et il était obligé de loger tantôt d'un côté et tantôt d'un autre.

Les Catholiques témoins de cette incommodité, lui trouvèrent une petite maison pour le loger, et deux ou trois de ses compagnons.

Le Père Amieu commença par mettre sa maison sous la protection de Saint Jean Porte-Latine; le motif qu'il en eut, fut parce qu'étant arrivé à Tripoli le jour même auquel l'Eglise célèbre la Fête de ce bien-aimé Disciple de Jésus-Christ, il crut que Dieu lui donnait ce Saint Apôtre pour être le protecteur de sa nouvelle Mission. Elle porte depuis ce temps-là son nom, et reconnaît avoir reçu de grandes grâces du Ciel par son intercession.

Les premiers exercices qui s'y firent, et qui s'y continuent encore aujourd'hui, sont

à-peu-près les mêmes que ceux qui se pratiquent dans nos Missions à Alep et à Damas, dont nous avons parlé.

Je rapporterai seulement deux faits particuliers, qui regardent le Père Amieu.

Les Evêques Maronites avaient entr'eux des usages différens dans l'administration des Sacremens; les suites de ces usages étaient d'une conséquence dangereuse. Le Père Amieu fit des conférences aux Patriarches et aux Evêques Maronites, où il leur expliquait le Pontifical Romain. Ces conférences les obligèrent à établir parmi eux une pratique sûre et uniforme dans l'administration des Sacremens. Les Evêques Maronites observent encore aujourd'hui cette pratique avec autant de fidélité que d'édification.

Voici l'autre fait qui regarde encore le Père Amieu. Gregoire XIII ayant fondé un Collége à Rome pour l'éducation de la jeunesse Maronite, si chère au Christianisme, quelques Gouverneurs du pays ne voulaient pas souffrir que les Sujets du Grand-Seigneur sortissent de ses Etats, pour aller chez des Etrangers. Les parens mêmes des enfans ne pouvaient se résoudre à les donner, et à se priver pour un si long temps, de la joie de les voir. Ainsi il n'y en avait qu'un fort petit nombre qui profitât de la libéralité de leur bienfaiteur, si avantageuse à toute la nation Maronite.

Le Père Amieu, qui connaissait l'importance de cette œuvre, fit tous ses efforts pour persuader aux pères et aux mères, qu'ils de-

vaient à leurs enfans l'éducation que le Ciel leur offrait ; que cette éducation leur était absolument nécessaire pour les rendre un jour de dignes Ministres des autels ; qu'ils auraient à répondre à Dieu, d'avoir rejeté cette grâce de prédilection pour leurs familles. Enfin le Père fit si bien, qu'ayant fait choix des meilleurs sujets qu'il put alors découvrir parmi la jeunesse de Tripoli, il obtint le consentement de leurs parens pour les envoyer à Rome.

Le Souverain Pontife témoigna au Révérend Père Général sa satisfaction de ce qu'avait fait le Père Amieu, pour donner à son nouveau Collége des sujets propres à commencer heureusement cet établissement.

C'est par un zèle aussi pur que fut celui de Gregoire XIII pour la conservation et pour l'augmentation de notre sainte Foi, que Louis XIV, d'heureuse mémoire, prit la résolution, il y a plusieurs années, de faire venir en France une douzaine d'enfans de différentes nations du Levant, Arméniens, Grecs et Suriens, pour être élevés dans notre Collége de Paris. L'intention de Sa Majesté était que ces enfans fussent bien instruits de la doctrine catholique, qu'on leur inspirât l'amour de la vertu, qu'on leur apprît en même-temps les sciences humaines, afin qu'après avoir reçu en France une heureuse éducation, ils reportassent dans leurs pays un cœur plein de reconnaissance pour le Roi leur bienfaiteur, et d'estime pour la France ; mais sur-tout afin qu'on les rendît

capables de communiquer à leurs compatriotes les sentimens de Religion et de piété, qu'ils auraient pris dans le Collége de Louis-le-Grand.

Nous apprenons que MONSEIGNEUR le Duc d'Orléans, pour se conformer aux intentions du feu Roi, avait d'abord maintenu et protégé cet établissement; mais que sur les représentations de M. le Marquis de Bonnac, notre Ambassadeur à la Porte Ottomane, on venait d'y faire un changement. Ce sage et zélé Ministre du Roi lui ayant représenté, qu'il serait beaucoup plus avantageux à la Religion, et au service de Sa Majesté, d'élever à Paris dans notre Collége de jeunes enfans Français destinés à être un jour dans le Levant les Interprêtes et les Drogmans des Consuls de la nation Française; MONSEIGNEUR le Duc d'Orléans, de l'avis de MONSEIGNEUR le Comte de Toulouse, Grand Amiral, « a » ordonné par un Arrêt qu'à l'avenir, il sera » élevé dans le Collége des Jésuites à Paris, » au lieu de douze Orientaux, dix jeunes » enfans Français, qui seront nommés par » Sa Majesté, et pris alternativement de » Familles de ses Sujets habitans dans le » Royaume, et de celles des Négocians, » Drogmans ou autres Français, établis dans » les Echelles du Levant; lesquels seront ins- » truits dans ledit Collége des Jésuites, et » enseignés dans la langue Latine à l'ordi- » naire, jusques et compris la Rhétorique, » et en même-temps dans les langues Turque » et Arabe, par deux Maîtres de ces Lan-

» gues, qui iront les leur montrer dans » ledit Collége, aux jours et heures qui » seront réglés, pour être ensuite lesdits en» fans Français destinés aux emplois de » Drogmans ».

On nous assure de Paris, que l'ordre du Roi et de MONSEIGNEUR le Duc d'Orléans s'exécute, et que les jeunes Français qui ont pris la place de nos Orientaux, apprennent le Turc avec plus de facilité qu'on ne l'avait espéré. Leur progrès dans les Langues sera bien plus prompt et plus sensible, si ceux qui sont chargés de leur éducation les obligent, autant que faire se pourra, de ne parler entr'eux que dans la Langue qu'ils étudient. Ces jeunes enfans, par ce moyen, non-seulement acquerront en peu de temps l'usage de parler aisément, mais ils le donneront encore à ceux qui leur seront associés : car les anciens conversant et jouant avec les nouveaux, leur seront autant de Maîtres de Langues.

L'habit à la longue, qui est celui de nos Orientaux qu'on leur a fait prendre, ne contribuera pas peu à les affectionner à nos langues Orientales, qui leur doivent être familières. De plus, cet habit distingué dans le Collége leur fera aimer de bonne heure leur état, et les excitera à se rendre dignes des emplois qui leur sont destinés.

Nous avons, mon Révérend Père, dans cet établissement, une nouvelle preuve de la bonté du feu Roi pour nous, et de celle de MONSEIGNEUR le Duc d'Orléans, Régent du

Royaume, qui ont voulu nous confier l'éducation de ces jeunes gens.

Après cette digression due à la piété et à la libéralité du feu Roi, qui ordonna cet établissement, et à MONSEIGNEUR le Duc d'Orléans, qui vient de le perfectionner, je reprendrai la suite de ce que j'ai rapporté ci-devant de notre Mission de Tripoli.

Le Père Amieu, nonobstant les occupations qu'il avait dans Tripoli, trouvait le temps de visiter avec son compagnon Missionnaire, les villages situés le long de la mer jusqu'à Tortose, et dans les plaines de Zaovie, de Patron et de Gebail, du côté de Baruth.

Ils trouvèrent beaucoup d'ignorance, et une grande pauvreté parmi les gens de la campagne. A peine se souvenaient-ils d'avoir jamais vu des Missionnaires. Il fallut leur apprendre les premiers articles du Catéchisme, et leur en faire des leçons comme on les fait aux enfans.

Le Père Amieu préférait cette occupation à plusieurs autres qu'on lui présentait, et sa raison était qu'il y avait un bien et plus grand et plus solide à faire dans les pauvres chaumières de la campagne, que dans les riches maisons des villes Il était cependant obligé de revenir souvent à Tripoli pour prêcher dans les Eglises et pour faire des Conférences particulières dans les maisons. Il y employait une partie du jour, et donnait le reste à l'assistance des malades.

Une vie si laborieuse ne pouvait qu'abré-

ger ses jours, il succomba en effet sous le poids de son travail.

Il fesait alors une Mission à Baruth, appelé autrefois Beryte. Cette ville est située sur le bord de la mer, à vingt milles de Seyde. Les Romains y entretenaient une Colonie. Ses habitans avaient droit de Bourgeoisie. Le vieil Hérode l'avait embellie, et le roi Agrippa l'avait enrichie de portiques, de théâtres, d'amphithéâtres, de bains et de plusieurs bâtimens superbes. Mais ce qui honore davantage cette ville, c'est de posséder un Crucifix, que la tradition dit avoir été fait par les mains de saint Nicodème, possédé ensuite par Gamaliel, et envoyé à Baruth deux ans avant la prise de Jérusalem, par Tite et Vespasien. L'auteur qui porte le nom de saint Athanase, fait l'éloge de ce Crucifix dans son sermon rapporté au Concile de Nicée. Le sang qui sortit de cette image percée de la main impie d'un Juif, conserve encore aujourd'hui sa couleur, que le temps n'a pu effacer. Ce précieux monument est placé dans un lieu souterrain de l'Eglise de saint Sauveur, dont les Turcs ont fait une Mosquée. Nos Chrétiens et les Turcs mêmes ont recours dans leurs maladies et dans leurs autres besoins, à cette miraculeuse image de Jésus crucifié.

La même tradition dont j'ai parlé, dit encore que le Messie alla prêcher son Evangile jusqu'à la porte de Baruth sans y entrer, pour observer lui-même la défense qu'il avait faite à ses Apôtres, de ne point aller sur les

terres des Gentils (1). Mais le Sauveur du monde ayant versé son sang pour le salut de tous les hommes, a envoyé depuis ce temps-là prêcher son Evangile aux Gentils aussi-bien qu'aux Juifs; et c'est dans cette Ville que le Père Jean Amieu annonçant le royaume de Dieu, prédit sa mort prochaine à un de ses amis qui tomba malade avec lui. Il assura son ami de sa guérison et l'exhorta à faire un saint usage de la santé qui lui serait rendue.

Les choses arrivèrent comme le Père Amieu les avait prédites : son ami guérit, et le Père Amieu, après vingt-cinq années consommées dans l'exercice de la vie d'un fervent Missionnaire, alla recevoir dans le Ciel la récompense de ses travaux. Il mourut à Baruth et fut inhumé à la porte de l'Eglise des Maronites, dédiée à saint George, où la voix de ce Prédicateur de l'Evangile s'était fait si souvent entendre.

Les papiers qu'on trouva après sa mort, nous ont appris qu'il avait fait un vœu particulier de pratiquer, avec la grâce divine, tout ce qui lui paraîtrait être le plus parfait. Ils nous ont aussi découvert les faveurs singulières qu'il avait reçues de Dieu et de sa sainte Mère, et que son humilité nous avait cachées. Il y eut un concours extraordinaire de peuple à ses obsèques. Chacun en parlait comme d'un saint, et sa mémoire est encore aujourd'hui en bénédiction.

---

(1) S. Matthieu, X, 5.

Après la perte de ce digne Missionnaire, les exercices de la Mission de Tripoli furent suspendus ; la Guerre que les Arméniens schismatiques firent aux Turcs et aux Chrétiens, dont ils sont également ennemis, en fut la première cause ; mais la principale fut la perte de plusieurs Missionnaires, décédés au service des pestiférés. Sitôt que la guerre eut cessé, et que la France eut réparé nos pertes, les Pères Pilon, Bazire et Verseau furent envoyés dans cette Mission, pour y prendre les exercices qui avaient été interrompus depuis la mort du Père Amieu.

J'ai eu le bonheur d'y venir après eux, et je puis rendre témoignage qu'un Missionnaire affectionné à ses fonctions, ne manque pas de travail, soit à la Ville, soit sur-tout à la campagne, où l'ignorance laisse introduire des abus, auxquels il faut continuellement remédier.

Un des plus grands est de voir des Adultes s'approcher de la sainte Table, sans se mettre en peine de s'y préparer par la confession de leurs péchés. Ils regardent la Communion comme une bonne œuvre qui ne demande rien autre chose que de communier. S'ils tombent malades, ils ont l'esprit si occupé du regret de ne pouvoir travailler pour nourrir leur famille et payer leurs impôts, que si nous n'étions informés de leur état, en fesant la visite des maisons, plusieurs de ces malades périraient sans aucune assistance spirituelle.

Voici la manière dont nos Missionnaires

commencent ordinairement leur Mission dans les villages.

Ils y entrent, le Crucifix à la main, pour annoncer aux peuples qu'ils les viennent voir au nom de Jésus-Christ crucifié. S'il y a une Eglise ou une Chapelle dans le village, ils y vont faire leur prière avec les Chrétiens du lieu qui sont promptement avertis de l'arrivée des Missionnaires. Ils emploient les premiers jours à les visiter, ils les assemblent ensuite, soit dans leurs maisons particulières, soit dans l'Église, lorsque les Curés le permettent. Ils y font le catéchisme aux enfans et des instructions aux Adultes; ils s'informent avec soin des malades et les visitent. Ils les trouvent souvent couchés à plate terre sur une misérable natte, manquant des choses les plus nécessaires à leurs besoins, et plus encore des secours spirituels; car leurs Curés qui ont beaucoup de peine à vivre de leur petite rétribution, sont bien plus occupés du soin de leur ménage, que de celui de leurs paroissiens, et ils s'en reposent volontiers sur la bonne volonté des Missionnaires.

C'est ce qui nous fait prendre la précaution de porter avec nous dans nos courses, de petites boîtes d'argent, dans lesquelles nous renfermons des hosties consacrées, pour donner le Viatique aux malades qui nous paraissent en danger, et bien disposés à le recevoir.

A cette occasion j'exposerai ici de quelle manière les Curés Grecs de la campagne conservent la sainte Eucharistie et l'admi-

nistrent à leurs malades. Ils font faire un grand pain le Jeudi-Saint ; ce pain étant tout chaud, ils le consacrent ; étant consacré, ils le trempent dans les espèces du vin consacré, et l'exposent ensuite au soleil pour le faire sécher ; étant sec, ils le pulvérisent dans un petit moulin, et étant pulvérisé, ils gardent cette poudre dans un sac, assez mal-propre. Lorsqu'on les appelle pour donner le saint Viatique, ils prennent un peu de cette poudre avec une cuiller, et la font doucement tomber dans la bouche du malade.

Pour ce qui est de l'Extrême-Onction ; ils préparent et administrent ce dernier Sacrement en cette manière. Ils prennent un morceau de la pâte dont ils font leur pain, ils la mettent dans un plat ; ils versent de l'huile sur cette pâte ; la pâte étant pénétrée de l'huile qui l'environne, ils y enfoncent un bâton, auquel ils attachent trois mèches allumées ; ils récitent ensuite de longues prières, et font des lectures de quelques endroits de l'Ecriture-Sainte. Les lectures et les prières finies, ils s'approchent du malade, et prenant un peu de l'huile qui est dans le plat, ils lui en font des onctions au visage, à la poitrine, et aux mains.

Le feu Père d'Avril, Missionnaire de notre Compagnie, étant de retour d'une de ses Missions à la campagne, raconta à nos Pères, qu'étant entré chez un pauvre paysan malade, il y avait trouvé son Curé, qui lui fesait ses onctions, et que le Curé les ayant finies, se tourna du côté des assistans pour

leur faire de pareilles onctions, et voulut par honneur les commencer par le Père Missionnaire qui était présent, et qui eut bien de la peine à s'en défendre.

En parlant ici des bonnes œuvres qui se pratiquent dans la Mission de Tripoli, je ne dois pas oublier celle où la Providence employa le Père Jean Verseau, et qui fut une des plus importantes qu'on ait jamais faites dans cette Mission.

A trois lieues de Tripoli et à son midi, il y a un Monastère de Religieux Grecs nommé *Belmande*. Ces Religieux étaient autrefois schismatiques; comme ce Monastère a toujours eu la réputation d'être le plus riche et le plus nombreux de tous ceux que les Grecs possèdent dans la Syrie, il était aussi le plus propre à entretenir le schisme, et à l'accréditer dans toute la nation.

Nos Missionnaires persuadés des grands avantages que la Religion retirerait de la conversion de ce Monastère, cherchèrent tous les moyens d'y avoir accès pour y faire connaître les vérités catholiques. Après en avoir employé plusieurs inutilement, la Providence leur en donna un qui réussit.

Deux de nos Disciples se sentirent intérieurement appelés à la vie Religieuse, ils choisirent ce Monastère pour s'y consacrer au service de Dieu. Le Père Verseau qui les connaissait particulièrement les alla visiter, et les avertit du danger où ils étaient exposés dans une maison où l'on pensait mal en matière de Foi; mais ce Père après avoir eu

plusieurs entretiens avec ces deux jeunes Novices, comprit qu'étant aussi bien instruits qu'ils l'étaient de la Doctrine de l'Eglise, Dieu se servirait d'eux pour la faire connaître et la faire goûter aux Religieux de ce Monastère.

Flatté de cette espérance, le Missionnaire les visitait souvent; et comme on lui laissait la liberté de les entretenir, il leur expliquait la manière de faire naitre des doutes dans l'esprit des Religieux sur les Dogmes qu'ils défendaient, pour avoir lieu de leur en découvrir l'erreur.

Dieu bénit la sage conduite de nos deux Novices; car leur piété sincère, leur régularité exemplaire, leur capacité, qui se découvrait dans leurs entretiens, leur modestie qui accompagnait leurs paroles et leurs actions; toutes ces rares qualités leur gagnèrent en peu de temps l'estime, la considération et la confiance même des anciens. Ils s'entretenaient volontiers avec ces jeunes gens. Ils les consultaient sur leurs doutes, et sur tout ce qu'ils ignoraient.

Nos deux jeunes Religieux de leur côté ne manquaient pas de profiter de ces dispositions, qui devenaient de jour en jour plus favorables. Ils en avertirent le Père Verseau, qui dès-lors leur rendit des visites plus fréquentes. On s'accoutuma à le voir dans le Monastère. Ces deux Disciples lui firent faire connaissance avec d'autres Religieux moins entêtés des opinions schismatiques que leurs confrères. Ces dernières connaissances lui

en donnèrent de nouvelles, en sorte qu'il parvint à trouver place dans leurs assemblées. Pour s'y rendre plus agréable, il y parlait souvent de saint Basile, que ces solitaires honorent comme leur saint Patriarche. Il leur rapportait des traits de sa vie. Il leur louait ses doctes ouvrages, que tous les Grecs ont en vénération.

Mais pour leur donner le moyen de méditer à loisir les matières qui fesaient le sujet de leurs entretiens, il mit entre les mains des deux jeunes Religieux les excellens livres du feu Père Clisson et du feu Père Nau, composés en Arabe, pour combattre le schisme, et pour établir les vérités catholiques.

Ceux-ci ne manquèrent pas d'en faire publiquement la lecture; ils avaient sur-tout grand soin de leur faire remarquer les sentimens de saint Basile et des autres Pères Grecs, fondés sur le propre texte des saintes Ecritures, qui établissait les preuves invincibles des vérités catholiques, contre les opinions schismatiques. Le Père Verseau leur fit observer dans les mêmes livres des Saints Pères la pratique ancienne de la fréquentation des sacremens de Pénitence et d'Eucharistie, que le schisme avait abolie jusques dans leur Monastère.

Enfin avec le temps, la patience, les soins des deux jeunes Religieux et les entretiens de nos Missionnaires, la vérité orthodoxe a tellement prévalu, que tous les Religieux du Monastère, à quelques entêtés près, s'y sont rendus et l'ont embrassée.

Depuis ce temps nos Missionnaires de Tripoli y continuent leurs visites; ils y sont les bienvenus, et ils ne contribuent pas peu à y entretenir l'union, la paix, la régularité, la piété et la saine doctrine.

C'est dans cette Mission, mon Révérend Père, que les Supérieurs généraux de nos Missions en Syrie font ordinairement leur demeure, parce qu'ils y sont plus à portée qu'ailleurs de recevoir des nouvelles de nos autres Missions et d'y envoyer leurs ordres.

Le Père Nicolas Bazire, qui les a gouvernées en qualité de Supérieur général, mérite après le Père Amieu d'être appelé le Fondateur de la Mission de Tripoli. C'est pour honorer sa mémoire qu'on la nomme encore aujourd'hui la Mission du Père Nicolas. Il y a employé dix-huit ans de sa vie, pendant lesquels sa vertu, sa sagesse et sa charité lui avaient gagné et lui ont conservé la confiance et la vénération des Chrétiens. Les Infidèles même le respectaient et en parlaient toujours avec éloge; la réputation qu'il avait d'être aussi bon Médecin que Missionnaire, lui donnait accès dans les maisons, non-seulement des Chrétiens, mais encore dans celles des Turcs. Un enfant ne tombait pas malade qu'on n'appelât au plutôt le Père Nicolas, car c'est ainsi qu'on l'appelait communément; son zèle pour le salut de ces enfans dirigeait ses pas, et il les fesait volontiers. Le nombre d'enfans qu'il a baptisés est presque incroyable. Combien de ces enfans auraient été exclus du Royaume des cieux,

si par le baptême il ne leur en avait ouvert la porte.

La multitude de ses occupations ne l'empêchait pas de conserver dans ses actions un esprit intérieur, qui paraissait sur son visage. Quoiqu'il fût très-sévère et très-mortifié pour lui-même, il était très-humain pour les autres. Sa charité et sa bonté jointe à une profonde humilité, ne parurent jamais davantage que dans le gouvernement de nos Missions, dont la Providence le chargea. Tous les Missionnaires l'honoraient et l'aimaient comme leur père, aussi en prenait-il un soin paternel. Chacun d'eux eût bien voulu que son gouvernement eût été plus long; mais les fatigues de sa vie laborieuse ayant usé ses forces, nous le perdîmes pendant qu'il fesait sa visite à Seyde.

Le Père Jean Barse, qui succéda au Père Nicolas Bazire dans l'emploi de Supérieur Général de nos Missions en Syrie, et que la mort nous a enlevé pendant son gouvernement, excite encore aujourd'hui tous nos regrets. Cette Mission en particulier lui a des obligations qu'elle n'oubliera jamais. Il ouvrit ici, il y a peu d'années, une école pareille à celle que nous avons à Damas. On ne peut imaginer les contradictions qu'il essuya pour l'établir; elles eussent été capables de rebuter l'homme du monde le plus patient et le plus courageux; mais le zèle du Père Barse, fondé sur sa confiance en Dieu, n'en devint que plus courageux et plus constant.

Après bien des peines et des traverses, il parvint enfin à ouvrir une école. Elle fut en peu de temps remplie de plusieurs enfans. Il fallait le voir au milieu d'eux les instruisant, tantôt en particulier les uns après les autres, et tantôt en général, avec une bonté et une charité sans égales. Il comptait pour rien les dégoûts d'une occupation aussi rebutante que celle-ci ; il n'était touché que du desir de bien instruire ces enfans des vérités catholiques.

Il est vrai que Dieu lui avait donné un talent singulier pour instruire les grands et les petits, et il l'employait très-fidèlement. Aussi eut-il la consolation d'en voir les fruits ; car en instruisant les enfans, il instruisait les familles. Les pères et les mères venaient le consulter, et lui proposaient leurs doutes. A leur exemple plusieurs Chrétiens s'adressaient à lui, pour mettre leur conscience en repos ; ils le trouvaient toujours prêt à leur répondre avec une charité dont ils ne pouvaient assez se louer.

Je dois vous ajouter ici, mon Révérend Père, que le temps qu'il mettait à ces œuvres de charité, ne fesait aucun tort à celui qu'il était obligé de donner au gouvernement de ses Missions. Il veillait sur tous les emplois des Missionnaires, et avait fort à cœur qu'un chacun satisfit à ses devoirs. Il employait à cet effet autant de fermeté que de bonté. Le caractère de son esprit était solide, vif et ardent ; sa vertu lui mettait toujours dans la bouche des paroles si gracieuses, qu'elles lui

gagnaient l'affection et la confiance de ceux dont il était connu. Au surplus, il paraissait toujours intrépide au milieu des différentes persécutions que les ennemis de notre sainte Religion suscitaient à nos Missionnaires. Il savait se taire et parler à propos, omettre quelquefois un bien pour éviter un mal qu'il prévoyait; son zèle étant toujours sage, modéré et discret. Toutes ces rares qualités dans un Supérieur, qui était d'ailleurs d'un âge peu avancé, nous fesaient espérer que nos Missions profiteraient de ses services pendant plusieurs années; mais Dieu, dont les vues sont bien différentes des nôtres, voulut finir la carrière de sa vie le 7.e Décembre 1715, veille de la fête de la Conception de la sainte Vierge, pour laquelle il avait une dévotion très-tendre. Il donna ordre aux affaires pressantes des Missions. Il demanda ensuite les Sacremens de l'Eglise, et ne songea plus qu'à se préparer à une sainte mort, qui nous a enlevé un Missionnaire et un Supérieur accompli.

La Mission de Tripoli a eu aussi l'avantage de posséder quelque temps les Pères Paulet et Grenier. On peut dire d'eux avec vérité, que rien ne leur coûtait quand il s'agissait de procurer la gloire de Dieu et le salut des ames. Ils en donnèrent une preuve éclatante, lorsqu'ils apprirent que le Royaume d'Ethiopie n'était pas absolument fermé à l'Evangile, et que le Père de Brevedent était en chemin pour tâcher d'y pénétrer. Ils s'offrirent tous deux à le suivre. Ils le suivi-

rent en effet ; mais les fatigues et les misères que ces trois Missionnaires eurent à souffrir, marchant par des pays inaccessibles, les mauvais traitemens qu'ils reçurent dans le Royaume de Sennar, qu'il fallait traverser, abrégèrent leurs jours. Dieu, pour des raisons que sa Providence nous cache, s'étant contenté des dispositions de leur cœur, et réservant à d'autres temps la conversion d'un peuple tant de fois rebelle à sa voix.

Je joindrai à cette lettre que j'ai l'honneur d'écrire à votre paternité, une courte relation de l'Ethiopie ; elle lui rappellera le souvenir de ces grands hommes de notre Compagnie, que la Providence divine avait envoyés en ce Royaume dans ces derniers siècles, pour y éclairer cette nation, teinte du sang de tant de Martyrs, qui demandent sans cesse à Dieu pour elle grâce et miséricorde.

Mission de Notre-Dame de Seyde.

Seyde, qui était appelée autrefois Sidon, se fait honneur d'avoir été bâtie par Sidon, fils aîné de Canaan, et de porter le nom de son fondateur. Elle causait en ce temps de la jalousie à la ville de Tyr par les grandes richesses qu'elle possédait, et qu'elle devait à la commodité de son Port, que l'art avait rendu capable de contenir un grand nombre de vaisseaux ; elle se donne la gloire d'avoir construit les premiers qui aient été mis en mer.

Mais, d'un autre côté, elle s'est bien déshonorée en se laissant corrompre par

l'idolâtrie, et par les vices qui en sont les suites.

Les Chrétiens perdirent cette ville en l'an mil cent onze. Ils la reprirent ensuite sur les Sarrasins, et Saint Louis la répara l'an mil deux cent cinquante. Mais les Sarrasins s'en rendirent maîtres une seconde fois l'an mil deux cent quatre-vingt-neuf, et l'Emir Fakredin jugea à propos d'en combler le port pour en éloigner à jamais les ennemis.

L'honneur que cette ville a eu de posséder le Messie, lorsqu'il allait, dit *saint Marc* (1), des confins de Tyr à la mer de Galilée, fut le principal motif qui fit desirer à nos premiers Missionnaires l'établissement d'une Mission dans la ville de Seyde.

Ils avaient en effet sujet d'espérer que les grâces que le Sauveur du monde regretta en quelque manière de n'avoir pas faites à la ville de Sidon, par préférence aux villes de Corosaïn et de Betsaïde, seraient aujourd'hui accordées à la ville de Seyde, et qu'ils en profiteraient pour opérer le salut de ses habitans.

La Providence favorisa les desirs de nos Missionnaires à l'occasion que je vais dire.

La peste qui venait de s'éteindre à Damas se ralluma bientôt après à Seyde. Nos Français en furent les premiers attaqués. Ce fléau de Dieu les fit penser à leur salut, et à recourir promptement aux remèdes spirituels. La disette, où ils étaient à Seyde,

(1) S. Marc, VII, 24.

de ces secours les plus nécessaires, les obligea d'envoyer à Damas, en toute diligence, pour y demander le Père François Rigordy, qui venait de signaler son zèle et sa charité auprès des pestiférés de cette ville. Ce charitable Missionnaire ne fut pas plutôt averti qu'on le demandait à Seyde, qu'il partit pour s'y rendre. Sitôt qu'il y fut arrivé, il se mit au service des malades, allant de l'un à l'autre pour les soulager, et spirituellement et corporellement.

Heureusement la contagion n'y fut pas de longue durée, ce qui donna lieu au Père Crasset, Religieux de l'Observance, et Commissaire de Terre-Sainte, de proposer au Père Rigordy de prêcher l'Avent et le Carême dans son Eglise.

Ce Père se trouvant en effet peu occupé du soin des malades, dont le nombre diminuait chaque jour, accepta cet emploi. Il commença ses premières prédications avec un concours extraordinaire de tous les Chrétiens de la ville et de la campagne, qui venaient avec empressement entendre un homme d'une si grande réputation dans le pays.

Il la méritait, non-seulement par l'opinion qu'on avait de sa sainteté éprouvée tant de fois, et par son ardente charité pour les malades pestiférés, au péril même de sa vie, mais encore par les grands talens qu'il avait reçus du Ciel; car il paraissait en chaire parlant avec un air prophétique; sa voix était grande et agréable, accompagnée d'un geste qui exprimait ce qu'il voulait

dire ; ses discours étaient solides, mais si pathétiques, qu'ils remuaient vivement les cœurs les plus endurcis.

Avec de si grands avantages, pour le ministère de la parole Evangélique, il n'était pas possible que le prédicateur ne fût entendu avec un grand empressement, et que le fruit de ses prédications ne fût très-sensible. Messieurs de la nation Française, qui l'entendirent assiduement pendant l'Avent et le Carême, en furent si touchés, qu'ils prirent la résolution de retenir le Père Rigordy pour établir à Seyde une Mission pareille à celle de Damas. Ils lui offrirent, et lui donnèrent un appartement dans la vaste maison, que plusieurs d'entr'eux occupaient, et pourvurent à sa subsistance et à celle de deux autres Missionnaires, que le Père Rigordy devait faire venir pour partager avec lui les travaux de la Mission.

Le Père qui connaissait par expérience combien le bon et le mauvais exemple des Français, hors de leur pays, fait de bien et de mal parmi les étrangers, crut devoir commencer sa Mission par travailler à la sanctification des Français que le commerce rassemblait à Seyde. Le moyen le plus propre pour y réussir fut l'établissement d'une Congrégation, sur le modèle de celles que notre Compagnie a toujours pris soin d'établir dans toutes nos maisons, pour y former des personnes de différentes conditions et de différens âges dans la pratique des devoirs et des vertus de leur état.

Il en fit la proposition aux plus anciens et aux plus distingués d'entre les Négocians, en les assurant en même-temps que l'érection d'une Congrégation en l'honneur de la Sainte Vierge, leur donnerait, dans cette auguste Mère de Dieu, une puissante protectrice, qui attirerait sur eux, sur leur famille et sur leur commerce d'abondantes bénédictions.

Ces assurances, de la part d'un homme qui avait gagné leur estime et leur confiance, produisirent l'effet que le Père Rigordy souhaitait; non-seulement ils consentirent à cet établissement, mais ils s'employèrent volontiers avec le Père pour préparer une Chapelle convenable et pour s'associer d'autres Négocians Français, qui commenceraient avec eux les exercices de la Congrégation.

Les principaux furent M. André, qui fut ensuite élu Patriarche de la nation Surienne; MM. Stoupans, Honoré Audifroy, François Lambert, et M. Piquet. Ces premiers Congréganistes fesaient un honneur infini au nouvel établissement; on les voyait employer en bonnes œuvres tout le loisir que les occupations de leur commerce leur laissaient de reste. Ils avaient sur-tout grand soin d'assister les pauvres Chrétiens, jusqu'à les aller chercher dans les lieux obscurs où leur pauvreté s'allait cacher. Dieu, de son côté, secondait tellement leurs bons exemples, que plusieurs autres considérables Commerçans Français demandèrent à être admis au nombre des Congréganistes. On les reconnaissait dans la ville à leur modestie, à leur

piété et à leur charité. Les étrangers en étaient édifiés, et étaient les premiers à louer les bons effets que le nouvel établissement avait produits.

Le Père Gilbert Rigoust, et le Père Jean Amieu, gouvernèrent pendant plusieurs années cette Congrégation. Dieu leur donna la consolation d'en voir croître les fruits d'année en année; car la conduite édifiante de leurs Congréganistes fesant honorer la vertu, et décriant le vice, les mœurs de la ville de Seyde en furent réformées.

Les plus zélés Catholiques, témoins de ces changemens, donnaient mille bénédictions aux Directeurs de la Congrégation.

La réputation où ils étaient, était si bien établie, que chacun avait recours à leurs conseils et qu'on en passait par leur avis, dans les différends qui naissaient entre les Négocians.

En parlant de la Congrégation et des Congréganistes, il est de la gloire de Dieu et de l'honneur de la Congrégation dont nous parlons, de raconter ici la conduite singulière de Dieu sur un de ceux qui en fut un des principaux ornemens. Ce Congréganiste dont je veux vous parler, fut M. François Lambert; il était natif de Marseille, et le plus accrédité négociant qu'il y eût alors à Seyde. Il était sur-tout recommandable par la régularité de sa vie connue de tout le monde. Les liaisons que la Congrégation lui donnait avec les Missionnaires, lui firent apprendre qu'il en devait partir

quelques-uns d'entr'eux, pour aller établir une Mission à Ispaham, capitale du Royaume de Perse. Après avoir entendu parler souvent du projet de cet établissement et de ses avantages, pour procurer la gloire de Dieu et le salut d'un grand nombre de Chrétiens, dont la foi périclitait dans un empire où l'infidélité domine, il se sentit inspiré d'imiter saint Matthieu, c'est-à-dire, de quitter son commerce, pour se mettre à la suite des Missionnaires que le Sauveur appelait en Perse.

Après y avoir bien pensé, et consulté les personnes qui avaient sa confiance, il se disposa à suivre son inspiration, comme une vocation particulière de Dieu. Il donna ordre à ses affaires domestiques : il laissa ses dernières volontés dans un écrit qu'il mit entre les mains d'un ami, homme sage et vertueux, et il partit de Seyde dans l'intention d'aller joindre les Pères Missionnaires en Perse.

Mais la Providence qui l'avait appelé à son service, en disposa autrement ; car au lieu de le faire arriver en Perse, elle le conduisit par divers événemens sur les côtes des Indes et près de *Méliapor*.

Notre voyageur fut bien étonné de se voir, contre toute attente, transporté, pour ainsi dire, sur le tombeau de l'Apôtre saint Thomas. Il adora la Providence divine, qui lui avait donné occasion de faire dans un voyage involontaire des œuvres saintes, pour lesquelles il semble qu'elle avait voulu l'em-

ployer. D'ailleurs se voyant près du tombeau du saint Apôtre, il ne douta point que Dieu n'eût sur lui des desseins particuliers, qui lui seraient révélés lorsqu'il serait au pied de ce célèbre et saint monument.

Il partit incontinent pour se rendre à Méliapor, que l'on nomme la ville de Saint-Thomé. Il n'y fut pas plutôt arrivé, qu'il se fit conduire au tombeau de l'Apôtre. A la vue de ce respectable objet, il se sentit pénétré d'une dévotion extraordinaire. Il se prosterna sur la pierre où ce grand Saint fut percé d'un coup de lance, et il y demeura long-temps en oraison.

Il ne se contenta pas de cette première visite, où il avait ressenti de si abondantes consolations. Il venait chaque jour passer plusieurs heures dans le même lieu, et il en revenait toujours de plus en plus animé du desir de se donner à Dieu.

Il y répétait continuellement ces paroles de l'Apôtre saint Paul : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse.* Le Seigneur qui écoute toujours favorablement les vœux de ceux qui ne veulent suivre que sa volonté, lui parla intérieurement, et lui inspira le desir d'entrer dans la Compagnie pour y être Missionnaire.

Le sieur Lambert se rappela pour lors la vie et les travaux des ouvriers évangéliques, qu'il avait connus en Syrie ; leur zèle infatigable pour le salut de ceux que le schisme, l'erreur et le déréglement des mœurs précipitaient à leur perte, les fruits de leurs paroles, dont il avait été si souvent

témoin ; leur vie, d'ailleurs innocente et irrépréhensible, leur désintéressement dans les services qu'ils rendaient au prochain. Tous ces objets se présentaient vivement à son esprit, et lui fesaient comprendre que pour imiter plus parfaitement la vie du Sauveur dans la Judée, il ne pouvait rien faire de mieux, que de se mettre au nombre de ses disciples, qui s'efforçaient de marcher sur ses vestiges.

Cependant, pour ne se pas tromper dans la résolution qu'il avait à prendre, il alla consulter un Religieux de saint Augustin, qui avait la réputation d'être un grand homme de bien, et très-éclairé dans les voies de Dieu. Il eut plusieurs conversations avec lui, où il lui fit le récit de sa vie; il lui exposa les pensées dont il était occupé depuis les visites qu'il avait rendues au tombeau de l'Apôtre saint Thomas, et il le pria de lui dire son sentiment sur les vues qu'il croyait que Dieu avait sur lui.

Le Religieux son directeur ayant pris le temps convenable pour examiner sa vocation, lui dit qu'il ne doutait pas que Dieu ne l'appelât à son service, pour travailler au salut des ames dans le pays où la Providence l'avait conduit, et que tout ce qui lui était arrivé depuis son départ d'Alep, lui paraissait être autant de moyens que Dieu avait employés pour le retirer du commerce qu'il fesait en cette ville, et pour lui faire embrasser le nouveau genre de vie qui lui était inspiré.

Il n'en fallut pas davantage au sieur Lambert, pour le déterminer à suivre les impressions de l'Esprit-Saint, qui le portait intérieurement à la vie Evangélique. Il ne songea plus qu'à exécuter les volontés de Dieu. Il s'agissait d'abord de se faire recevoir dans notre Compagnie, et étant déjà un peu âgé, il appréhenda que son âge ne mît obstacle à sa réception.

Pour prévenir toutes difficultés, il jugea à propos, de l'avis de son Directeur, d'aller en droiture à Rome, et de s'y adresser au Général des Jésuites, qui après avoir examiné et connu par lui-même la conduite de Dieu sur lui, ne pourrait se défendre de le recevoir. Rempli donc de cette espérance qui lui parut bien fondée, il s'embarqua pour l'Italie. En chemin il eut occasion de racheter deux pauvres esclaves; il les instruisit dans la foi Catholique, et les disposa à recevoir le saint Baptême.

Le voyage du sieur Lambert fut très-heureux jusqu'à Rome. Sitôt qu'il y fut arrivé, il exposa au Révérend Père Général le sujet de son voyage, les diverses circonstances de sa vie, les moyens dont il s'était servi pour connaître la volonté de Dieu, et les motifs qui l'avaient porté à venir en personne lui demander la grâce d'être admis dans la Compagnie.

Le Révérend Père Général, après l'avoir vu et entendu plusieurs fois, fut charmé du présent que la Providence offrait à sa compagnie dans la personne du sieur Lambert,

il n'hésita pas à le recevoir , et il le conduisit lui-même au Noviciat.

Il est aisé de comprendre avec quelle ferveur le nouveau Novice fit toutes les épreuves des deux années de son noviciat. Son exemple était une continuelle exhortation pour tous les autres Novices , qui admiraient dans un homme déjà fait , une si profonde humilité.

Les deux années de son noviciat étant finies , on l'appliqua à l'étude des sciences nécessaires aux fonctions Evangéliques auxquelles il était destiné. L'application qu'il y donna lui fit faire en peu de temps un progrès extraordinaire. Il se disposa en même-temps à recevoir les saints Ordres. Le Sacerdoce dont il fut honoré enflamma son cœur d'un desir plus ardent que jamais , d'aller prêcher le Royaume de Jésus-Christ dans la Judée et dans la Palestine ; ses études étant finies , et se trouvant suffisamment instruit de ce qu'un Missionnaire doit savoir , il obtint du Révérend Père Général la permission d'aller finir ses jours dans nos Missions en Syrie.

Il partit deRome avec deux jeunes Jésuites qui avaient demandé instamment à le suivre. Ils s'embarquèrent tous trois sur un vaisseau qui partait pour arriver au port de Seyde ou de Tripoli ; mais la Providence qui avait conduit jusqu'à présent le Père Lambert , et qui voulait se servir de lui pour l'établissement d'une Mission en faveur des Maronites , permit qu'une rude tempête jetât son vais-

seau sur les côtes voisines d'un petit village nommé Antoura.

Les habitans de cette côte, apercevant un vaisseau qui s'approchait de leur côte, le prirent pour un vaisseau corsaire ; et sans trop examiner ce qu'il en était, ils y coururent et se saisirent du Père Lambert, de ses deux compagnons, et de quelques autres passagers, et les conduisirent chez le Commandant du pays.

Le commandant était *Abunaufel*, Maronite, Seigneur le plus recommandable de sa nation. La réputation de sa probité était si bien établie et si connue, que Louis XIV d'heureuse mémoire, le choisit, tout sujet du Grand-Seigneur qu'il était, pour être son Consul de la nation Française, et il lui en fit expédier le brevet.

Ce fut devant ce Seigneur que comparurent le Père Lambert et ses deux Compagnons. *Abunaufel* les interrogea. Dans les réponses qu'ils lui firent, ils déclarèrent ce qu'ils étaient, et pour lui en donner la preuve, ils lui montrèrent les Patentes du Révérend Père Général, par lesquelles il les reconnaissait pour être de sa Compagnie, et destinés pour aller faire les fonctions de Missionnaires dans la Syrie.

Abunaufel comprit sans peine que ces prétendus Corsaires étaient des Missionnaires que la Providence lui envoyait. Il leur fit tout le bon accueil possible, et les logea chez lui. L'arrivée de ces trois Missionnaires, et les entretiens qu'il eut avec eux, lui

firent naître la pensée de faire en son pays l'établissement d'une Mission, pour donner aux Maronites du Mont-Liban les secours spirituels dont ils étaient souvent privés. Il en fit la proposition au Père Lambert, et lui offrit un emplacement dans son propre domaine, situé dans la partie du Mont-Liban qu'on appelle le *Kesroan*.

Le Père Lambert, après avoir consulté les Supérieurs de nos Missions en Syrie, et en avoir reçu des réponses favorables, accepta de leur part les offres d'*Abunaufel*. Ce Seigneur tint parole aux Missionnaires; il fit done d'un terrain convenable pour bâtir, une petite maison avec une Chapelle. Il entra même dans les dépenses nécessaires pour ce petit édifice. Le Père Lambert fut l'homme choisi de Dieu pour être le fondateur de la Mission d'*Antoura*. Il en fit l'ouverture avec un concours extraordinaire de peuples qui assistèrent aux premiers exercices de la Mission. Aidé de ses deux Compagnons, il les continua jusqu'à la mort, avec un zèle aussi ardent qu'infatigable. *Abunaufel* voyait avec plaisir les grands succès de son établissement, dont les Maronites ne cessaient pas de le remercier. Le Père Lambert, au bout de quelques années de Mission, soit qu'il fût épuisé de ses continuels travaux, soit que Dieu voulût les récompenser dans l'autre vie, après quelques jours de maladie, mourut, et à sa mort il plut à Dieu de donner des marques publiques de la sainteté de son serviteur.

Depuis sa perte, qui causa dans tout le pays une affliction générale, la Mission d'Antoura a toujours continué et continue encore d'envoyer des Missionnaires en différentes parties du Mont-Liban. Je vous rendrai compte de leurs Missions, mon Révérend Père, après que j'aurai achevé ce qui me reste à dire de la Mission de Seyde.

Cette ville étant habitée par un assez grand nombre de Grecs et de Maronites, nous leur donnons nos premiers soins, qui consistent à instruire leurs enfans, à visiter les malades, à prêcher les Avents et les Carêmes avec la permission des Pères de Terre-Sainte, qui sont les Curés nés dans la Syrie et dans la Palestine, et à disposer les adultes pour approcher dignement des Sacremens. Mais nos principales et plus nécessaires occupations sont dans les campagnes ; la raison est que nos Chrétiens s'y trouvant mêlés avec d'autres peuples, qui professent une religion bien contraire à la religion Catholique, nous avons un sujet continuel de craindre que leur mauvais exemple, ou l'intérêt, ou la force même, ne fasse abandonner nos saintes pratiques à nos Catholiques, et ne pervertisse leurs mœurs, après avoir corrompu leur foi.

C'est pour prévenir ces malheurs, et d'ailleurs pour profiter de l'avantage qu'on a de faire avec liberté de grands biens parmi les Maronites, que nos Missionnaires préfèrent les Missions des montagnes à celles qui se font dans les villes.

Aussi faut-il convenir, à l'honneur de la nation Maronite, que l'on trouve dans cette aimable nation des ames pures, innocentes et capables des plus grandes vertus.

Pour en donner ici une preuve, et pour faire en même-temps admirer et bénir les miséricordes infinies de Dieu, je raconterai ce qui se passa ici il y a quelques années : Dieu ayant voulu se servir d'une bonne veuve Maronite, pour mettre dans le troupeau de Jésus-Christ une ame qui en était exclue par sa naissance, et pour la disposer à finir ses jours par le martyre (1).

Cette femme Maronite s'appelait *Vonni Jousseplie*. Pour s'éloigner des troubles qui agitaient alors le Mont-Liban, elle vint se réfugier dans un village près de Seyde. Elle était fort âgée et très-infirme, son corps était presque tout couvert d'ulcères ; si on la touchait pour la soulager, on lui fesait souffrir des douleurs très-aigues ; d'ailleurs son extrême pauvreté la privait des commodités de la vie les plus nécessaires.

Un état aussi déplorable que le sien, était moins étonnant que la patience qu'elle fesait constamment paraître dans ses maux. Jamais on ne l'entendait se plaindre, bien

(1) La relation touchante de cette jeune Martyre avait fourni dans le VIII.e volume des Mémoires du Levant, l'*Histoire de la conversion et du martyre de Fatiné*, Histoire écrite avec élégance, mais non pas avec cette simple et exacte vérité qui brille dans le récit du Père Nacchi. Les droits rigoureux de la vérité exigent de nous de ne conserver dans cette édition que ce qui est vrai, et de supprimer la fiction.

au contraire, elle fesait paraître sur son visage une douceur et une égalité d'humeur inaltérable.

Ses voisines, qui venaient la visiter, ne pouvaient assez admirer sa tranquillité et sa douceur dans un état si douloureux. Entre ses voisines, il y avait une jeune fille âgée de vingt ans, qui fut nommée, quelque temps avant sa mort, Marie Thérèse. Elle avait été élevée par son père et sa mère dans la Religion et les erreurs de sa nation. Cette jeune fille charmée des vertus qu'elle découvrait dans la malade, était celle qui la fréquentait le plus souvent.

S'entretenant un jour avec elle, elle lui demanda comment il se pouvait faire que, souffrant autant qu'elle souffrait, elle ne se plaignait jamais, et paraissait toujours contente. *C'est*, lui répondit la patiente Maronite, *que je ne souffre pas seule; car le Dieu que j'adore et qui est le seul adorable, m'aide par sa grâce à souffrir. Sa grâce m'a fait aimer mes souffrances, parce qu'elle m'a fait connaître que mes souffrances me rendent agréable à ses yeux, et que les siennes pour le salut de mon ame ont été beaucoup plus grandes; mais vous avez le malheur d'ignorer,* ajouta la malade à la jeune fille, *que vous avez eu autant de part que moi à ses souffrances.*

Quel est donc ce Dieu qui a souffert pour moi, reprit la jeune fille, *je voudrais le connaître.-Je vous l'apprendrai quand vous le voudrez*, lui dit la Maronite.

La jeune fille frappée de ces discours revenait souvent visiter la Maronite, qui ne manquait pas de profiter de ces occasions, pour l'instruire des principales vérités du Christianisme et de nos augustes Mystères.

La jeune fille écoutait avec plaisir ses instructions et les méditait chez elle avec attention. Dieu de son côté préparait intérieurement son ame à recevoir la divine semence que l'on y jetait.

Sur ces entrefaites, il se présenta un parti pour cette fille ; son père le jugeant convenable à sa famille, il le proposa à sa fille comme une affaire si bien conclue, qu'il ne s'agissait plus que de l'exécuter ; sa fille employa toutes les raisons qu'elle put imaginer pour faire changer la volonté de son père : mais n'ayant pu rien gagner, elle le conjura de lui laisser la liberté de se choisir elle-même un époux qui pût faire son bonheur. Mais son père, qui avait un intérêt particulier à se donner le gendre qu'il avait choisi, déclara à sa fille qu'elle n'aurait point d'autre époux que celui qu'il lui avait destiné, et qu'il regardait sa résistance comme une rébellion manifeste à la volonté d'un père. La fille ne lui répondit que par une abondance de larmes et de gémissemens capables de toucher le cœur du plus dur de tous les pères.

Mais ce père n'en fut que plus irrité contre sa fille. Il la menaça de la chasser de chez lui et de l'abandonner ; ces menaces n'empêchèrent pas sa fille de persister dans sa

résolution, ce qui obligea son père d'engager un de ses oncles, qu'elle aimait, de parler à sa fille et de faire ses efforts pour la faire consentir à ses volontés.

L'oncle fit de tout son mieux pour vaincre la résistance de sa nièce, en lui représentant d'un côté le tort qu'elle se fesait, en refusant un parti aussi avantageux que celui que l'on proposait, et lui exposant de l'autre tout ce qu'elle avait à craindre de l'indignation d'un père offensé par sa désobéissance.

La jeune fille qui avait pris le nom de Marie-Thérèse, n'osant pas encore déclarer les sentimens que Dieu mettait dans son cœur, ne put opposer à tout ce que lui dit son oncle, que sa répugnance extrême et invincible à tout établissement, tel qu'il pût être, le suppliant en même-temps de lui donner la plus tendre de toutes les marques de sa tendresse, en obtenant de son père la grâce de ne lui en parler jamais.

L'oncle attendri des paroles de sa nièce, fit tout ce qu'il put pour persuader à son père de ne point forcer l'inclination de sa fille, et de songer plutôt à marier sa cadette.

Pendant ces négociations, Marie-Thérèse trouvait chaque jour des momens pour aller secrètement rendre compte à sa directrice, sa voisine, de tout ce qui se passait. Celle-ci la fortifiait dans ses résolutions, et l'instruisait de toutes les vérités qu'elle devait croire. Elle l'animait par les espérances d'un bonheur éternel dont Dieu récompenserait ce qu'elle souffrait, et ce qu'elle aurait

encore à souffrir pour son saint nom. Elle lui enseignait la pratique des vertus qui lui étaient nécessaires, et lui en fesait faire les actes. Marie-Thérèse revenait toujours d'auprès de cette bonne amie avec plus d'amour et plus d'attachement pour la religion Chrétienne.

Son père qui avait gardé le silence pendant quelques jours, pour donner le loisir à sa fille de faire ses réflexions, voyant que ni lui ni son oncle n'avaient pu la réduire à lui obéir, regarda sa résistance comme un mépris de son autorité, et un affront que sa propre fille lui fesait. Piqué de ces pensées, il prit la résolution de marier sa cadette, et de se défaire de l'aînée, qui lui était devenue un objet odieux. Marie-Thérèse fut bientôt informée des desseins de son père. Elle en avertit sa bonne amie Maronite, qui la disposa à souffrir avec mérite ce qu'elle avait à craindre de la fureur de son père.

Elle ne fut pas long-temps sans en sentir les effets; car ce père inhumain, croyant causer un chagrin mortel à sa fille, fit les noces de sa cadette avec grand appareil; mais il n'en demeura pas là; conservant toujours contre sa fille aînée un vif ressentiment de son refus, et l'accusant d'une rébellion criminelle et punissable des derniers supplices; ce père inhumain n'eut pas horreur, dans une assemblée chez lui où l'on prenait du café, d'en faire donner une tasse préparée à cette innocente victime, qui la but sans savoir qu'elle devait lui causer la mort.

Peu de temps après elle se sentit attaquée d'une fièvre lente, accompagnée de frissonnemens et de défaillances fréquentes, qui l'avertirent que ses jours s'abrégeaient, et qu'elle ne devait plus songer qu'à mettre en pratique ce qu'elle avait appris de sa directrice la Maronite. La fièvre lente qui la consumait redoubla. Dieu lui fit la grâce de conserver jusqu'au dernier soupir assez de présence d'esprit pour produire les actes les plus héroïques de notre sainte Religion, et pour faire à Dieu le sacrifice de sa vie.

Ainsi mourut cette jeune martyre ; son ame, comme nous le devons espérer de la bonté de Dieu pour elle, fut enlevée au Ciel. Son père, pour satisfaire son ressentiment contre elle, fit jeter inhumainement son corps dans un puits, mais Dieu ne permit pas que le crime d'un tel père fût impuni. Il mourut subitement peu de temps après la sainte mort de sa fille.

Exemple de la sévérité redoutable des jugemens de Dieu, comme la conversion et l'heureuse fin de cette jeune fille est une marque sensible de ses infinies miséricordes.

Ces deux événemens arrivèrent vers la fin de l'année 1697. L'un et l'autre donnèrent matière à nos Missionnaires pour faire à leurs disciples de touchantes instructions.

Au reste, ce n'est pas seulement dans cette occasion que nous avons vu le Seigneur employer les plus vils instrumens aux yeux des hommes pour faire éclater les plus grands effets de sa miséricorde,

Mais ce qui ne mérite pas moins notre admiration, c'est que nous rencontrons dans de pauvres chaumines des ames simples, qui ne voient que rarement des Missonnaires, mais qui sont conduites par l'esprit de Dieu qui agit en elles, et qui leur fait produire les actes des plus héroïques vertus du Christianisme.

Nos Missions dans le *Kesroan* et dans les montagnes du Liban, dont nous allons parler, nous découvrent assez souvent quelques-unes de ces ames dont les vertus sont cachées aux hommes, mais qui sont connues de Dieu.

Mission de Saint Joseph d'Antoura.

Notre Mission d'Antoura n'oubliera jamais qu'elle doit son établissement au Seigneur *Abunaufel*, dont nous avons déjà parlé. Il fut toute sa vie, non-seulement notre protecteur, mais encore notre insigne bienfaiteur; on doit dire de lui avec vérité, que ce pays lui est redevable de toutes les bonnes œuvres qu'il a plu à Dieu d'opérer par le ministère des Missionnaires qu'il y a établis, protégés et maintenus.

Antoura est un petit village de l'Anti-Liban, entre *Beryte* et *Gibail*, et à cinq lieues de l'un et de l'autre. Tout le monde sait que ce fut à cette dernière ville que furent portés les bois de cèdre enlevés du Mont-Liban, et destinés à la construction du Temple, et que de cette ville où ils furent façonnés, ils furent conduits sur des chariots

à Jérusalem, par les ordres du Roi *Hiram*.

Antoura signifie en Arabe, source de rocher. Ce village est ainsi nommé, parce qu'il est voisin d'une montagne pierreuse, d'où l'on voit sortir une fontaine d'eau très-claire et abondante, qui traverse le village.

C'est dans ce village que le Seigneur *Abunaufel* nous a procuré un établissement en 1656. Cet établissement nous donne des avantages considérables. Le premier est que l'air y étant très-sain, il contribue beaucoup au rétablissement de nos Missionnaires, qui reviennent toujours très-fatigués des rudes Missions dans les montagnes. Un second avantage est que le pays étant presque tout Chrétien et Catholique, nous y avons en tout temps un asile, si par malheur quelque prompte révolution nous obligeait d'abandonner nos autres Missions.

Un troisième avantage est que la situation d'Antoura nous met plus à portée que par-tout ailleurs d'aller faire nos excursions Evangéliques dans les différentes parties du Liban, où les secours spirituels sont en un plus pressant besoin.

Notre maison, toute petite qu'elle est, convient assez à nos usages. Un petit jardin qui l'accompagne nous donne suffisamment des légumes, qui sont en ce pays notre nourriture ordinaire. Ils sont arrosés des eaux de la fontaine dont j'ai parlé. Nous avons une Chapelle détachée de la maison; elle avait été autrefois bâtie et proprement ornée par un de nos Frères qui s'entendait assez bien

en

en bâtimens. Nos premiers Missionnaires la dédièrent à saint Joseph, et donnèrent à notre Mission le nom de ce puissant protecteur, dont elle a souvent éprouvé le crédit auprès de Dieu.

Des raisons particulières nous obligent aujourd'hui à rebâtir cette petite Chapelle. Nous espérons nous la rendre beaucoup plus commode, et à nos disciples, qu'elle ne l'était auparavant. Nous n'aurions jamais été en état d'entreprendre cet ouvrage, si la Providence n'avait excité des Dames de la première qualité de Lorraine à nous aider de leurs charités. Elles ont même pourvu à des ornemens d'Eglise qu'elles nous ont envoyés et qui sont très-propres. Nous venons de recevoir encore de leur part un Tabernacle, où le Corps adorable de notre Sauveur reposera avec décence.

Pour ce qui est des occupations de nos Missionnaires, on peut dire qu'elles sont des Missions continuelles, qui se succèdent les unes aux autres, soit dans les villages du *Kesroan*, soit dans les montagnes les plus éloignées du Liban et de l'Anti-Liban. Lès différentes saisons de l'année règlent nos courses Evangéliques.

Nous prenons le temps du carême des Maronites pour les Missions les plus éloignées, et qui doivent être les plus longues. On sait que les Maronites ont quatre carêmes par an. Le premier est celui qui leur est commun avec nous, et avec tous les Catholiques, c'est-à-dire, celui qui précède le

saint jour de Pâques. Le second est celui de l'Avent, et les deux autres sont ceux des Apôtres saint Pierre et saint Paul, et de la fête de l'Assomption de la très-sainte Vierge, mère de Dieu. Ces deux derniers ne sont que de quinze jours chacun.

Nous employons les entre-deux de ces quatre carêmes aux Missions des villages qui nous environnent et qui composent le *Kesroan*; nous y comptons environ quarante villages, tous assez peuplés; nous les visitons les uns après les autres. Leurs Curés, qui ne sont pas, à beaucoup près, ni si savans, ni si instruits des fonctions curiales qu'on l'est en Chrétienté, nous souhaitent avec autant d'empressement que leurs peuples, et ils nous reçoivent avec affection. Ils se trouvent à nos exercices; le profit qu'ils en retirent les rend beaucoup plus utiles à leurs paroissiens.

Nous avons encore une autre bonne œuvre à faire qui mérite nos soins. Il y a en ce pays plusieurs petits Monastères, ou pour mieux dire des Hermitages de Religieux et de Religieuses Maronites et Grecs, qui reconnaissent saint Antoine pour leur Patriarche; ils portent un habit grossier fait de poil de chèvre; leur tête est couverte d'un petit capuchon noir; ils marchent pieds nuds; leur occupation est la prière et le travail des mains; ils se relèvent la nuit pour chanter des Pseaumes en Syriaque; leur vie est très-dure, ils ne vivent que de légumes, et ne boivent que de l'eau; ils couchent sur

la dure, et observent pendant le jour un continuel silence.

Nos Missionnaires d'Antoura les vont visiter : ils en sont toujours parfaitement bien reçus ; ils leur font des conférences, et ils les entretiennent dans la Foi catholique, dans l'observance de leurs devoirs, et dans la pratique de la fréquentation des Sacremens ; la retraite des huit jours, selon la méthode de saint Ignace, est le moyen le plus efficace dont se servent les Missionnaires, pour conserver dans ces Solitaires l'esprit religieux et la pureté de la foi et des mœurs.

Pour vous faire ici, mon Révérend Père, un plus grand détail de nos occupations à la campagne, je vous rapporterai l'extrait de la lettre que le Père *Neret* et le Père *le Mole* nous ont écrite au retour de leurs Missions dans le *Kesroan :* c'est en ces termes qu'elle est écrite.

« Nous ne sommes de retour de nos courses Evangéliques dans le *Kesroan*, le Père le Mole et moi, que depuis peu de jours ; j'avais déjà fait, il y a quelques années, mon apprentissage dans ces Missions, sous la conduite d'un de nos Missionnaires le plus expérimenté que nous ayons, pour faire avec fruit les Missions du *Kesroan* et des montagnes du Liban.

Le Père le Mole ayant été destiné pour les continuer, j'ai eu le bonheur de l'accompagner. Nous avons commencé nos visites par les villages qui sont vers les bords de la

rivière du *Chien*, et nous sommes venus ensuite à ceux qui sont plus avant dans les terres. Comme ces villages ne sont pas également peuplés, nous y avons prolongé nos séjours à proportion du nombre des peuples que nous avions à instruire ; et vous savez, mon Révérend Père, que tous ont besoin d'instruction ; mais l'instruction se fait avec joie, lorsque ceux que vous venez instruire vous reçoivent avec autant de marques de bienveillance que nous en avons reçu dans les lieux que nous avons visités.

Sitôt que nous étions arrivés dans un village où il y avait une Eglise, le son d'une espèce de cloche de bois qui est en usage en ce pays, donnait le signal aux habitans pour s'y rendre, chacun y accourait incontinent.

Nous commencions chaque jour nos exercices par la sainte Messe, suivie d'une instruction sur les devoirs généraux du Chrétien, sur ceux de leur état particulier, et sur les préparations nécessaires pour approcher dignement des sacremens de Pénitence et d'Eucharistie ; leur attention infatigable nous animait à leur parler. Un de nous s'appliquait à faire le Catéchisme aux enfans ; nous les trouvions assez ordinairement mal instruits, parce que les Curés et leurs parens sont bien plus occupés des soins domestiques et de la culture de leurs terres, que de l'instruction des enfans.

Après avoir satisfait à ces premières obligations de la Mission, nous nous fesions instruire du nombre des pauvres, des mala-

des, des divisions qui se trouvent assez souvent entre les habitans du même lieu, et même dans les familles. Nous donnions une partie de nos après-dînées à la visite des malades, où nous trouvions de fréquentes occasions d'ouvrir le Ciel à de pauvres enfans moribonds qui en auraient été éternellement exclus. Nous joignions aux secours spirituels que nous donnions aux malades, celui des remèdes qu'on nous envoie de France pour leur soulagement. Dieu les bénit souvent d'une manière extraordinaire, mais il bénit encore davantage les paroles qu'il met dans notre bouche, soit pour la sanctification des malades, soit pour rétablir la paix dans les familles.

Mais ce qui mérite ici une attention particulière des Missionnaires, et ce qui a fait singulièrement la nôtre, a été d'employer toutes sortes de moyens pour détacher le peuple de plusieurs superstitions, et pour corriger d'autres désordres, que le voisinage de quelques nations, qui se disent Chrétiennes, avec lesquelles ils commercent, a introduits insensiblement et facilement parmi eux.

Nous avons trouvé quatre principaux désordres à combattre, dont le premier est l'ignorance de nos Mystères; elle vient du commerce que ce pays entretient avec les *Druses*, qui en sont voisins. Ceux-ci ayant pour principe, qu'il ne faut jamais discourir des points capitaux de leur religion, persuadent aux autres d'en faire autant dans la pratique de la religion Catholique.

Le second est le peu de dévotion du sexe, particulièrement de celles que la nature a favorisées de ses grâces ; car elles croient se faire honneur et se distinguer du commun du peuple en ne paraissant jamais dans les Eglises, sinon dans les plus grandes fêtes, c'est-à-dire, deux ou trois fois l'année, et leurs maris entretiennent cette coutume ; de là vient qu'elles ne reçoivent aucune instruction de leurs pasteurs, qui ne s'en mettent pas beaucoup en peine. Or dans les temps de nos Missions, elles assistent librement à nos instructions et les écoutent avec profit.

Le troisième désordre est l'usure qu'ils apprennent des Infidèles, et qui leur devient commode. Ils se la croient permise, parce que ceux qui devraient la leur défendre, ne font pas voir dans la pratique qu'ils en aient horreur. De l'usure naît le quatrième désordre, qui est l'injustice, et souvent la violence, effets malheûreux, que la cupidité des richesses ne manque jamais de produire. C'est avec beaucoup de patience, de douceur et de charité, et sur-tout, c'est avec de fréquentes et ferventes prières, pour obtenir le secours du bras tout-puissant de Dieu, que les Missionnaires doivent espérer de pouvoir gagner des victoires sur les ennemis du salut des hommes. Ce sont là les armes dont nous tâchons de nous servir dans nos Missions.

Aidez-nous, s'il vous plaît, mon Révérend Père, à rendre de grandes grâces à Dieu d'avoir bien voulu combattre avec nous. Nous n'avons pas passé un seul jour sans entendre

un grand nombre de confessions, et souvent générales, suivies quelquefois de restitutions et de réconciliations, marques infaillibles de la contrition des Pénitens. On peut juger quelle est ensuite leur dévotion en s'approchant de la sainte Table. Tout ce que j'en puis dire, c'est qu'on ne peut en être témoin, sans en être ému jusqu'aux larmes.

De si grands exemples font voir qu'il y a bien de la différence à mettre entre Catholiques et Catholiques, c'est-à-dire, entre ceux qui approchent de nos saints mystères avec une foi vive, et ceux qui n'y apportent qu'une foi froide et languissante.

C'est par ces derniers exercices que nous finissons, selon la coutume, chaque Mission, pour aller à une autre.

Il est inutile de vous dire, mon Révérend Père, que notre départ d'une bourgade y causait autant de tristesse, que notre arrivée dans une autre y donnait de joie. Car c'est ce que vous avez souvent vu dans les Missions que vous avez faites ici avant nous.

Nous avons visité, le Père le Mole et moi, les villages de *Gcita*, *Bellounié*, de *Zouy* et *Keral*, villages considérables sur le fleuve du Chien. Ces Missions et quelqu'autres étant finies, j'en ai recommencé de nouvelles avec le Père Bonamour dans les villages de *Calrat*, d'*Algiton*, et dans plusieurs autres situés entre Antoura et la rivière qu'on nomme *Abraham*. Nous avons eu par-tout beaucoup d'occupations, de grands biens à faire, et des désordres à corriger.

Pour conserver, autant qu'il nous a été possible, les fruits de nos Missions, nous avons établi dans les villages les plus peuplés des prières publiques pour les morts, et les pratiques de la Confrérie du Rosaire ; l'expérience nous a appris les heureux effets de ces saints établissemens.

Je dois vous ajouter ici, mon Révérend Père, que Dieu me fait la grâce de me donner un si grand goût pour nos Missions de la campagne, que je crois suivre sa volonté en vous suppliant de me rendre les mêmes emplois à mon retour de la visite des saints lieux de Jérusalem, où vous m'avez permis d'aller adorer les précieux monumens qui ont été teints du sang que Jésus-Christ a versé pour tous les hommes. Je soumets cependant mon inclination propre à la vôtre, qui fera le mérite de mon obéissance ; je me recommande à vos saints sacrifices ».

Cette lettre du Père Charles Neret, qui rend compte de ses travaux dans les Missions de la campagne, fait l'éloge en même-temps du zèle, du courage et de la vertu solide de ce vertueux Missionnaire, qui s'est consumé de fatigues dans les pénibles occupations d'une vie très-austère.

Au retour de son pélerinage à Jérusalem, dont il nous a laissé la relation que j'envoie en France, il revint à la Mission d'*Antoura*, qui était l'objet de ses affections, et sans vouloir se donner un moment de repos, il reprit avec plus de ferveur que jamais ses Missions de la campagne ; mais ses forces

n'étant pas si grandes que son courage, il fallut succomber. Il en revint avec une fièvre très-ardente, qui nous l'enleva en peu de jours.

Notre Mission d'Antoura, qui le regardait comme un Ange sur terre, conserve pour lui une singulière vénération, et ne cesse pas de le regretter. Sa douceur, son humeur toujours égale, sa piété, sa modestie, sa charité pour les pauvres, et son air avenant lui avaient gagné l'estime et l'affection de ceux qui le connaissaient, et des Maronites en particulier, qui en parlent encore aujourd'hui avec un sensible regret de l'avoir perdu.

La perte du Père Neret avait été précédée de celle du Père Gravier, du Père Cordier, du Père Heuré, et a été suivie de celle du Père Nicolas Treffons, qui tous s'étaient pareillement dévonés au service des Missions des montagnes. Il faut convenir en effet qu'elles sont très-rudes, car pour y arriver, il est nécessaire de grimper par des chemins escarpés et interrompus par de grosses roches, sur lesquelles il faut monter pour passer outre, et souvent nuds pieds, pour se tenir plus fermes sur ces rochers, dont le tranchant nous fait beaucoup souffrir.

Ajoutez à cela qu'il faut essuyer en même-temps, ou les ardeurs d'un soleil qui nous brûle en été, ou marcher sur les neiges en hiver, portant sur son dos sa chapelle, c'est-à-dire, ses ornemens, et ce qui est nécessaire pour dire la Messe ; de plus avoir avec soi sa petite provision de chapelets, d'images, de

remèdes pour les malades, et nos autres besoins pour tout le temps de la Mission. L'on marche dans cet équipage le bâton à la main les jours entiers.

Est-on arrivé dans un village où doit être la Mission, on la commence sans perdre de temps ; nous y sommes toujours les bienvenus, ayant affaire à un peuple doux, docile, Catholique, qui aime la prière et la parole de Dieu.

Le temps de la Mission se passe à instruire, à prier, à assister les malades, à entendre des confessions ordinairement générales. Elles sont d'autant plus nécessaires, que les Curés dans les grandes fêtes se contentent de demander à une foule de pénitens qui se présentent à eux, s'ils ont de la douleur de leurs péchés, et sur le simple aveu qu'ils leur en font, et sans autre examen, leurs Curés leur donnent l'absolution.

Les exercices du matin étant finis par la sainte Messe, un des habitans du village ne manque jamais de nous inviter à prendre nos repas chez lui. Ces repas en carême ne se prennent qu'après le soleil couché ; la frugalité en est toujours inséparable, car il consiste dans des *olives*, du *blé* rôti, des *oignons* cuits sous la cendre, et dans du *riz* fort épais. Lorsque nos hôtes veulent se régaler, ils y ajoutent un plat d'huile, dans lequel chacun trempe son pain, qui est un pain plat, insipide, et plus semblable à un gros carton qu'à du pain.

Tous ces mets sont posés à terre sur un

tapis, ou sur une natte, qui tient lieu de table, de nappe et de serviette.

Dans ces repas on ne sait ce que c'est que de manger de la chair, même hors le temps des carêmes, quoiqu'elle ne soit pas défendue aux Maronites; l'usage du vin est rare, quoiqu'il soit ici parfaitement bon.

L'après-dînée se passe en conférences particulières dans les maisons, en catéchisme aux enfans, et en autres bonnes œuvres nécessaires dans les Missions. Le soir venu, nous nous rendons chez nos hôtes, où nous trouvons leurs familles assemblées, et leurs amis particuliers, qui attendent de nous de nouvelles instructions, dont les Maronites ne se lassent jamais. La matière alors de nos entretiens se prend des histoires de l'Ancien Testament et de la vie des Saints qui leur sont connus. Ces histoires donnent lieu de leur faire d'utiles leçons sur les vertus qu'ils doivent pratiquer selon leurs différens états.

L'heure de finir la journée étant venue, nous fesons publiquement la prière du soir. La prière faite, chacun se retire chez soi.

En nous quittant, ils nous saluent à la mode du pays, c'est-à-dire, portant la main à la tête, baisant la main, et nous disant en style oriental: *Nous prions le Seigneur qu'un doux sommeil ferme tes paupières, et donne du repos à ton corps; que ton bon Ange te garde pendant la nuit, et que le Soleil, plus beau que jamais, se lève demain pour t'éclairer.*

La fatigue du jour demanderait en effet

le repos de la nuit ; mais le moyen de l'avoir? ayant pour lit un méchant tapis de poil de chèvre étendu à plate terre, étant continuellement interrompus du cri des enfans, qui se fait entendre toute la nuit, tourmentés en même-temps, comme on l'est, d'une armée de petits insectes qui nous livrent sans cesse une guerre opiniâtre. Ajoutez à tous ces ennemis du sommeil, la fumée d'un feu à demi éteint, qui ne trouve aucune issue pour sortir de la chambre, et qui par conséquent suffoque ceux qui n'y sont pas accoutumés.

Toutes ces incommodités nous font attendre le lendemain avec impatience. Sitôt qu'il est venu, il faut recommencer les exercices de la Mission, et les continuer aussi long-temps que les villages plus ou moins peuplés le demandent.

Quelque fatigantes que soient ces Missions des montagnes pendant les carêmes, je puis vous assurer, mon Révérend Père, que les favorables dispositions qu'on trouve dans toute la nation Maronite, et les fruits qu'on y recueille, nous les rendent non-seulement supportables, mais encore très-consolantes. Je finirai ces Mémoires de nos Missions de Syrie, par le récit d'une histoire qui doit vous paraître fabuleuse, et que nous-mêmes nous ne pourrions croire, si nous n'avions connu ici la personne dont je vais vous parler.

Un jeune Turc de Damas, âgé d'environ treize ans, passant sur une *saïque*, fut pris par des Chevaliers de Malte. Ces Chevaliers le donnèrent à un Seigneur Espagnol, qui

ena en Espagne avec lui. Son nouveau re le prit en affection; il le fit instruire a religion Catholique, et la lui fit emsser.

Quelques années après, l'Espagnol ayant té obligé d'aller servir en Flandre, il emmena avec lui son nouveau Catholique. Les bonnes qualités qu'il remarqua dans ce jeune homme, et celles en particulier que le métier de la guerre demande, engagèrent l'Officier Espagnol à demander pour son Turc, à la fin de la campagne, une compagnie de cavalerie dans l'armée Espagnole; il l'obtint. Le nouveau capitaine qui avait alors environ vingt-cinq ans, fut envoyé à Bruxelles pour son quartier d'hiver.

La réputation qu'il y porta d'être un bon Officier dans l'armée, le fit recevoir avec distinction dans les meilleures maisons de Bruxelles. Il fréquenta particulièrement celle où logeait une riche Dame d'*Amsterdam*, qui était venue à Bruxelles avec sa fille, pour y passer quelque temps.

La mère et la fille étaient très-bonnes Catholiques; elles voyaient avec plaisir venir chez elles le jeune Officier Espagnol, en qui elles remarquaient de l'esprit, de la sagesse, de la politesse, et une conduite très-réglée. Elles savaient d'ailleurs la considération que les autres Officiers avaient pour lui.

L'hiver s'étant passé, notre Officier Turc, qui se disait toujours Espagnol, se flatta que le bon accueil que la mère et la fille lui fesaient dans leur maison, le mettait à portée

de pouvoir demander la demoiselle en mariage. Il le fit.

La mère déjà prévenue en faveur du Cavalier, reçut favorablement sa demande; elle se persuada aisément que le mérite qu'elle connaissait dans cet Officier ne pourrait manquer d'avancer sa fortune, et que ses bonnes qualités d'ailleurs rendraient sa fille heureuse.

Ces réflexions de la mère, et l'inclination de la fille favorable à l'Espagnol, firent consentir l'une et l'autre au mariage; les noces se firent à Bruxelles avec l'approbation de toute la ville. L'époux et l'épouse furent dix ans ensemble, et n'eurent un fils qu'au bout des dix ans.

Quelque temps après le Cavalier, soit qu'il eût le mal du pays, soit qu'il fût ennuyé de son métier, soit plutôt qu'il eût une intention qu'il avait alors intérêt de cacher, exposa en secret à son épouse le desir qu'il avait de faire le pélerinage de Jérusalem pour y adorer le tombeau de notre Sauveur. Il lui proposa de la mener ensuite en Espagne, pour y voir sa famille, disait-il, et lui donner connaissance des biens qu'il feignait y posséder.

La jeune femme Hollandaise, qui était attachée à son époux, consentit à ce voyage; ils convinrent de ne parler à qui que ce soit de leur projet, et sur-tout de le tenir caché à la mère, qui ne manquerait pas de s'opposer à un dessein aussi extraordinaire que celui-ci. Ils concertèrent si secrètement leur

embarquement sur un vaisseau Hollandais qui fesait voile en Italie, que la mère ne l'apprit qu'après leur départ.

On peut aisément juger quelle fut sa surprise à la première nouvelle qu'elle en eut. Elle fut long temps sans la vouloir croire. Elle les fit chercher par-tout; mais enfin la chose fut si avérée qu'elle n'en put douter.

Pendant que la mère ne cessait point de pleurer la perte de sa fille, le vaisseau qui la portait elle et son gendre, fit rencontre, vers les côtes d'Afrique, de deux ou trois barbaresques qui vinrent l'attaquer; notre cavalier Espagnol, qui les reconnut à leur langage pour ce qu'ils étaient, demanda à parler au Capitaine qui les commandait, ne doutant pas qu'il n'en fût reçu favorablement, en lui déclarant sa naissance. La chose arriva comme il l'avait prévue; car le Commandant l'ayant fait passer sur son bord, l'Espagnol lui fit entendre qu'il n'était rien moins qu'Espagnol, lui conta toutes ses aventures, et lui dit que son dessein secret était de retourner en Turquie sa patrie, pour y continuer en liberté l'exercice de la religion de ses pères. Il conjura en même-temps le Commandant de l'aider dans l'exécution de ses intentions; heureusement pour lui, il se trouva sur le vaisseau du Commandant un Turc de Damas qui connaissait sa famille, et qui en rendit témoignage. Il n'en fallut pas davantage pour engager le Commandant à entrer dans les intérêts de cet Officier. Le Commandant lui offrit de le recevoir sur son vaisseau; la difficulté

était de donner de bonnes raisons à son épouse, pour la faire consentir à ce nouveau parti.

Il résolut cependant de le lui proposer, en lui fesant entendre qu'ils arriveraient bien plutôt à Jérusalem sur un des vaisseaux de Barbarie que sur le vaisseau Hollandais; parce que celui-ci, disait-il, devait demeurer long-temps en Italie, au lieu que les Barbaresques iraient en droiture mouiller aux côtes de la Syrie.

La jeune femme Hollandaise, malgré ses répugnances, crut ne pouvoir mieux faire que de s'abandonner à la conduite de son mari, qui en devait savoir plus qu'elle.

Le Commandant instruit secrètement de tout le mystère, reçut agréablement le père et la mère et leur fils. Après quelques jours de navigation, le vaisseau arriva à Alger, la Hollandaise ne savait d'abord où elle était; mais elle connut bientôt qu'elle vivait avec des Turcs. Sa surprise n'en fut pas médiocre, mais elle devint ensuite bien plus grande, lorsqu'elle s'aperçut que son mari fréquentait continuellement les Turcs, et se trouvait même à leurs prières. Elle n'osa d'abord lui parler de sa peine, le croyant toujours bon Catholique dans l'ame; mais craignant qu'il ne vînt à se pervertir par le commerce qu'il avait avec les Turcs, elle le pressa instamment de partir d'Alger, pour gagner au plutôt le terme de leur pélerinage, qui était Jérusalem, étant persuadée que son mari remplirait mieux ailleurs les devoirs du Christianisme.

L'Espagnol son époux, qui ne songeait de son côté qu'à pouvoir professer librement le Mahométisme, profita de l'empressement de son épouse pour la conduire en Turquie, sur un vaisseau prêt à partir pour l'Egypte, l'assurant que ce vaisseau la rendrait promptement à Jérusalem. Ils s'y embarquèrent tous deux et leur fils, mais avec des intentions bien différentes.

Ils abordèrent en peu de temps à *Alexandrie*, et le Capitaine Espagnol son mari, tâchant de se dérober aux yeux de sa femme, allait secrètement aux Mosquées, et fréquentait les Turcs. La pauvre Hollandaise, malgré toutes les précautions du faux Catholique, découvrit sa conduite, si contraire à celle que doit tenir un Chrétien. Elle en fut consternée, et ne sachant plus qu'en croire, elle avait recours à ses larmes, sans oser lui parler de la cause de sa douleur. Le faux Espagnol, qui avait autant d'estime que de tendresse pour elle, sentit bien qu'il ne pouvait jouer plus long temps son personnage. Il cherchait les moyens de se découvrir, prévoyant cependant les suites que pouvait avoir une telle déclaration. Enfin, trouvant un jour la jeune Hollandaise dans une désolation plus grande que jamais, la vérité fut obligée de sortir de sa bouche. Il lui avoua sa naissance, sa religion, le motif de sa sortie de Bruxelles, et son imaginaire voyage à Jérusalem. Il lui protesta, en même-temps, qu'elle aurait toujours par-tout le libre exercice de sa religion, que pour lui,

il ne serait occupé que du soin de rendre sa vie heureuse, qu'il en avait les moyens dans le lieu de sa naissance, où il se mettrait en possession de grands biens. La pauvre femme écouta ces discours sans avoir la force de répondre un mot; mais on peut bien s'imaginer de combien de différentes pensées, et toutes plus affligeantes l'une que l'autre, son ame fut alors agitée. Elle se vit tout-à-coup la femme d'un Turc, bannie de sa patrie, forcée de passer le reste de ses jours parmi une nation, dont les mœurs, les coutumes, la religion, étaient si opposées à celles dans lesquelles elle avait été élevée.

Après avoir passé quelques jours dans ces affligeantes réflexions, elle crut, dans la situation où elle se trouvait, n'avoir point d'autre parti à prendre que celui de s'abandonner à la Providence Divine, qui n'abandonne jamais ses créatures, lorsqu'elles lui sont fidèles. Prévenue de cette pensée, elle se laissa conduire par celui qui avait été jusqu'alors son malheureux guide, et qui redoublait son attention pour lui plaire et pour adoucir ses chagrins. Il la fit passer d'Egypte en Syrie, et la conduisit à Alep, où il avait des connaissances.

L'Histoire de l'un et de l'autre devenue publique à Alexandrie et au Caire, avait déjà été mandée à Alep. Sitôt qu'ils y furent arrivés, chacun s'empressa de voir une jeune Hollandaise, qui avait épousé un Turc, croyant épouser un Officier Espagnol qui devait faire sa fortune en Espagne; le mérite

personnel de cette jeune femme, qui fut bientôt connu, excita la compassion de tout le monde, et particulièrement des Catholiques, qui s'efforcèrent de lui donner quelque consolation; mais elle n'était pas encore au bout de ses malheurs; car le bruit s'étant répandu à Alep que l'Espagnol démasqué avait apporté avec lui beaucoup d'or et d'argent, il n'en fallut pas davantage pour exciter, dit-on, des bandits à vouloir lui enlever ses prétendus trésors; quoi qu'il en soit, il est certain qu'on trouva le Turc assassiné dans sa chambre, sans qu'on ait jamais pu découvrir l'assassin; l'Hollandaise sa veuve n'apprit que trop tôt cette action tragique, qui mit le comble à ses malheurs. Il est aisé de juger quel fut alors l'excès de sa douleur. Elle se voyait, elle et son fils, dépourvue de tout bien, dans une terre étrangère, sans savoir ce qu'ils deviendraient. Dieu ne permit pas qu'elle demeurât sans secours; des femmes Maronites, qui étaient venues à Alep, et qui devaient s'en retourner au Mont-Liban, lui proposèrent de venir habiter avec elles, l'assurant qu'elle serait dans un pays presque tout Catholique, qu'elle y ferait avec liberté les exercices de sa Religion, et que rien ne lui manquerait pour elle et pour son fils. Ces espérances, dans son malheureux état, la déterminèrent à suivre les femmes Maronites. Celles-ci l'emmenèrent dans la Bourgade d'Antoura. Une veuve, très-bonne Catholique, et des mieux accommodées du Bourg, la prit chez elle, et en eut tout le soin possible.

C'est à Antoura que nous l'avons connue; sa conduite y a toujours été très-édifiante et très-exemplaire. Elle parlait de ses malheurs avec une soumission aux ordres de Dieu, qui tirait les larmes des yeux de ceux qui l'entendaient parler. Une si rare vertu lui gagna tellement l'estime et la considération de nos Maronites, qu'ils s'empressaient tous volontiers à lui rendre les services dont ils étaient capables, et s'efforçaient de lui faire oublier ses tristes aventures.

Elle donna sa confiance à un de nos Missionnaires, qui prit un soin particulier de la mère et de l'éducation du fils.

Après que l'un et l'autre eurent passé quelques années à Antoura, il se présenta une occasion et une compagnie favorable pour retourner en leur pays. La mère se résolut d'en profiter; nos Missionnaires, bien loin de l'en détourner, l'aidèrent à s'embarquer avec son fils sur un bon vaisseau, persuadés qu'ils étaient, qu'elle trouverait beaucoup plus de consolation dans le sein de sa famille, et plus de secours pour l'éducation de son fils, que dans le pays étranger où elle était, et où malgré tous nos soins, elle aurait toujours beaucoup de choses à desirer. Depuis ce temps-là nous n'en avons eu aucune nouvelle; mais nous avons sujet de croire que Dieu, toujours fidèle aux ames qui s'abandonnent à sa providence, aura heureusement conduit le fils et la mère au terme où ils desiraient arriver.

J'ai exposé à votre Paternité, mon Révé-

rend Père, ce que nos archives nous apprennent de l'établissement de nos Missions en Syrie, de la conduite de nos premiers Missionnaires, et de toutes les bonnes œuvres de leur vie Evangélique : j'y ai joint celles de leurs successeurs et celles encore qui se sont passées de nos jours et sous nos yeux.

C'est la même terre, arrosée autrefois du Sang de Jésus-Christ, que nous cultivons avec toute la consolation qu'elle est capable de donner. Sa fertilité croît à proportion du nombre des Missionnaires qui y sont employés.

La maladie contagieuse qui a enlevé nos Frères dans les principales villes de Provence, après s'y être généreusement exposés au service des pestiférés, n'a pas épargné nos Missionnaires dans le Levant; leur charité pour secourir ceux qui en étaient attaqués leur a fait mériter la couronne du martyre. Nous supplions votre Paternité, qui envoie continuellement, dans toutes les parties du monde Chrétien, des Missionnaires pour y prêcher l'Evangile de Jésus-Christ, de se souvenir que nos Missions du Levant, et particulièrement celles qui sont dans la Syrie et dans la Palestine, furent infiniment chères à saint Ignace, et méritent par cette considération, et par plusieurs autres, la spéciale protection de votre Paternité. J'ai l'honneur de la lui demander au nom de tous nos Missionnaires. Ils ne cessent pas d'offrir à Dieu leurs vœux et leurs travaux pour obtenir la conservation de votre Paternité, précieuse

à toute notre Compagnie, et à moi en particulier, qui ai eu l'avantage de la voir de près à Rome, et qui suis avec un très-profond respect, etc.

LETTRE DU P. ROUSSET.

A Antoura, le 15 Septembre 1750.

LA Mission de Damas, que je viens de quitter, mérite à tous égards que je vous la fasse connaître, et que je vous entretienne quelque moment de l'état où je l'ai laissée, et la situation de cette grande et fameuse ville. On ne peut, sans regret, se rappeler l'état florissant où était autrefois la Religion à Damas : il n'en reste que de tristes débris. A la naissance du Christianisme cette ville fut, après Jérusalem, la première arrosée du sang des fidèles. Saint Paul y portait leur arrêt de proscription, lorsqu'une lumière céleste l'investit tout-à-coup, et le fit tomber à la renverse. On montre l'endroit de l'apparition et de sa chûte, lequel était tout près de la ville ; la maison du fidèle Ananie, et la cave où il se réfugiait dans le temps de la persécution, de même que la porte par où les fidèles firent évader saint Paul, son nouveau Disciple : tout cela se voit encore de nos jours.

Ces premières persécutions annonçaient des triomphes pour la Religion. Damas fut dans la suite comme le théâtre du Christia-

nisme, qui s'y soutint avec gloire, jusqu'au temps malheureux où des schismes s'élevèrent sous les Empereurs de Constantinople. Les Ariens, les Macédoniens, Nestorius, Eutychès, mais sur-tout le Mahométisme, terminèrent et firent disparaitre le lustre de cette Eglise. Cependant elle conserva encore quelque éclat du temps des Sarrasins et de saint Jean Damascène ; mais depuis que les Turcs s'en sont emparés, c'est-à-dire, depuis plus de deux siècles, la ville de Damas n'est plus qu'un assemblage de sectes, qui, comme autant de monstres, la déchirent. La plus puissante de toutes est la secte de Mahomet : elle absorbe, pour ainsi dire, toutes les autres, parce que favorisant, comme elle fait, les passions brutales du cœur humain, elle attire sans cesse à elle les partisans des schismes divers qui partagent le Christianisme de ce pays.

En effet, on compte ici trois différentes nations de Chrétiens schismatiques. Les Grecs suivent l'erreur de Marc d'Ephèse, sectateur de Photius ; les Suriens, celle de Dioscore, et les Arméniens, celle de Nestorius. Les uns et les autres n'étant plus conduits par les lumières de la vraie foi, pour peu qu'ils soient éprouvés, tombent bientôt dans un précipice encore plus affreux que le premier, et de l'erreur, ils passent aisément à l'infidélité, en se rangeant du côté de Mahomet. C'est ainsi que cette ville, qui était autrefois toute Chrétienne, s'est trouvée presque toute Mahométane ; ensorte que, de

plus de cinq cens mille habitans, à peine y avait-il dix mille Chrétiens.

Tel était à-peu-près l'état de la Religion à Damas, lorsque nos Missionnaires, il y a plus de cent ans, y arrivèrent. On n'y comptait pas trois familles Catholiques, excepté les Maronites, qui forment une fort petite nation, et qui ont toujours été élevés dans la foi Romaine. Ce n'était pas manque de Missionnaires zélés. Les Pères Cordeliers et les Pères Capucins étaient avant nous ici; mais ils n'avaient pu, ni osé entreprendre de Mission chez d'autres nations que chez les Maronites, qu'ils servaient comme Curés, quand le Patriarche voulait bien leur en permettre les fonctions. Nous commençâmes par ouvrir une école publique où l'on instruisait les enfans. Les pères et les mères furent bientôt instruits eux-mêmes par leurs enfans, et insensiblement ils se défirent des préjugés que la haine pour les Francs avait profondément gravés dans leur esprit et dans leur cœur.

La crainte des persécutions, et le respect humain, les ont tenus long temps dans l'erreur, ou les ont fait apostasier, après avoir embrassé la vraie foi. Ce ne fut que du temps du Patriarche des Grecs, appelé *Civile*, qui occupait le Siége il y a trente-cinq ans, et qui favorisait les Catholiques; ce ne fut, dis-je, que sous son gouvernement que les Chrétiens commencèrent à se déclarer en faveur de la vérité; mais après la mort de ce Patriarche, les persécutions, de la part des

des Pasteurs de ce troupeau, en dispersèrent une partie et firent prévariquer l'autre. Cependant les Missionnaires ne discontinuaient pas d'exhorter les Catholiques, tantôt en public, tantôt en secret, lorsque les temps étaient orageux, de ne point chanceler dans la foi, jusqu'à ce que de nos jours nous avons vu le Patriarche Catholique, s'emparer du siége Patriarchal de Damas, par un commandement de la Porte, qui en excluait le Schismatique appelé *Sylvestre*; mais il ne tint le Siége qu'un mois, encore fut-ce par Procureur. *Sylvestre* obtint un second commandement opposé au premier, qui le rétablissait à Damas; et le Patriarche Catholique, obligé de se retirer, établit sa résidence dans un Monastère de Religieux Grecs, où il est actuellement sur la montagne de l'Anti-Liban, auprès de Seyde.

Cette nouvelle révolution entraîna les faibles dans le parti triomphant du schisme, et ceux qui étaient fermes se tinrent cachés dans leurs maisons jusqu'à ce que la Providence daignât faire changer de face aux affaires de la Religion. Elle ne tarda pas à venir à leur secours. Comme elle tient entre ses mains les cœurs des Grands, elle disposa celui du Bacha qui gouverne le pays, en faveur des Catholiques et des Missionnaires, jusques-là qu'il a permis à ceux-ci d'ouvrir leurs Eglises, et aux Chrétiens de les fréquenter, ce qui ne s'était jamais vu depuis que les Turcs occupent cet Empire : il a fait plus, il a annullé un contrat que les

Catholiques avaient passé malgré eux, étant dans la prison, et par lequel ils s'étaient engagés de donner trente mille écus, s'ils fréquentaient en aucune façon les Missionnaires. Depuis ce temps, c'est-à-dire, dans l'espace de trois ans, il est incroyable quels progrès a fait la Catholicité. Je puis assurer en mon particulier qu'il n'est point d'année que je n'aie eu le bonheur et la consolation de voir rentrer plus de cent personnes dans le sein de la vérité. Ce n'est pas que nous n'ayons essuyé quelques orages dans l'absence du Bacha. Comme il emploie quatre mois chaque année à conduire les pélerins à la Mecque, on profitait de ce temps pour nous persécuter ; mais nous en sommes sortis victorieux par les mesures que nous avons prises.

Au reste le genre de persécution que les Turcs exercent sur les Chrétiens, n'est pas tant les tourmens et la mort, que les peines pécuniaires qu'on appelle *avanies*. L'usage est ici, que lorsqu'on accuse quelques Chrétiens pour la cause de la Religion, on se saisit des principaux de la nation dont sont les accusés, et après les avoir mis sous le bâton, on exige d'eux une contribution qui se lève sur toute la nation, ou Grecque, ou Suriène, ou autre. Depuis quelques années lorsque le Bacha était parti pour la Mecque, on accusait les Catholiques de s'être faits *Francs*, et de prier chez les *Francs*, et en conséquence on leur imposait une grosse *avanie*, qui les réduisait à une indigence

plus affreuse que la mort. Pour remédier à un si grand mal, j'eus l'honneur d'écrire à M. l'Ambassadeur de France à Constantinople, pour lui demander sa protection en faveur des Catholiques persécutés, et que par son crédit à la Porte il obtînt un commandement qui soumît tous les Chrétiens sans distinction, et non pas les seuls Catholiques, aux *avanies* qui seraient imposées. En m'honorant de sa réponse, son Excellence promit de ne rien omettre auprès du Bacha pour faire exécuter mon dessein, et qu'il accompagnerait ses demandes d'un présent qu'il lui ferait. Quelque temps après, les Schismatiques ayant, selon leur coutume, accusé les Catholiques d'être *Francs*, on fit sur eux une imposition de plusieurs bourses (1). Alors poursuivant toujours mon projet, j'engageai les principaux à demander que cette *avanie* fût levée sur tous les Chrétiens sans exception, puisqu'après tout chez les Turcs on ne fesait aucune différence d'un Chrétien à un autre, soit qu'il fût *Franc* ou qu'il ne le fût pas, Catholique ou non Catholique. Ils furent écoutés, et par-là nous avons ôté aux Schismatiques le moyen qu'ils employaient si souvent, avec tant de succès, pour nuire aux Catholiques. Nous espérons que cette loi subsistera, tout au moins, tant que durera le règne de ce Gouverneur.

A la faveur d'un si heureux et si paisible

---

(1) Une bourse est de cinq cens écus, ou quinze cens livres de notre monnaie.

gouvernement, nous exerçons notre ministère ; nous prêchons dans notre Eglise ; nous y célébrons les saints Mystères, je ne dis pas comme nous fesons à Seyde ou à Tripoli, sous la protection de la Bannière de France, mais comme nous ferions au milieu même du Royaume ou de Paris. De là les conversions des Schismatiques, la fréquentation des Sacremens ; de là les instructions particulières et publiques qui produisent des fruits étonnans dans des cœurs affamés de la parole de Dieu. Aussi voyons-nous dans nos Sermons, ou dans l'explication que nous fesons de l'Evangile, qu'un seul mot touchant les attendrit jusqu'aux larmes. Avec quelle sensibilité nous-mêmes ne les entendons-nous pas se frapper la poitrine et gémir dans le temps du saint Sacrifice, sur-tout à la consécration et à la communion du Prêtre ! Les Schismatiques eux-mêmes, et les Hérétiques qui y assistent, en sont touchés et souvent convertis. Si ces heureux temps durent encore quelques années, le peu de rebelles qui restent ne pourront plus résister. Pour cultiver une pareille Mission, que de soins et de travaux ne faut-il pas de la part des Missionnaires ! Répondre aux questions importantes et continuelles des Catholiques ; instruire et convaincre les Hérétiques ; vider tous les procès qui s'élèvent parmi nos Fidèles, lesquels ne prennent d'autre Juge que nous ; entendre pendant le cours de la semaine les confessions générales des nouveaux convertis, et celles des autres tout le long du jour la veille des

Dimanches et des Fêtes ; visiter, consoler les malades : voilà en abrégé nos occupations. Ce qui rend la Mission de Damas si pénible, c'est que sans compter les Catholiques de la ville qui vont à près de neuf mille, il en vient en grand nombre des villes et des villages voisins, faute de Missionnaires qui aillent les cultiver chez eux.

Je viens maintenant à une courte description de Damas. Je me contenterai de vous dire que c'est la troisième ville de l'empire Ottoman, qu'elle est aussi grande que Paris, et qu'elle serait plus riche peut-être, si elle était sous la domination d'un Prince Chrétien. Il y a plusieurs Mosquées d'une grande beauté, mais une sur-tout qui est d'une grandeur énorme, toute ornée de marbre blanc, ouvrage des premiers Chrétiens : c'était autrefois l'Eglise métropolitaine. Ce qui fesait l'enclos, fait aujourd'hui une cour quarrée qui contiendrait un auditoire de plus de vingt mille personnes.

Quant à la situation de la ville, elle est une des plus belles du monde. C'est dans une plaine qui n'a de pente qu'autant qu'il en faut aux eaux pour s'écouler : ces eaux sont abondantes, et l'on peut dire qu'aucune ville n'en est mieux pourvue que Damas : une source des plus claires se joint à un ruisseau qui descend des montagnes voisines et se précipite dans la partie de la plaine qui est du côté du Levant à perte de vue, et cette jonction forme une rivière. Damas est au commencement de cette plaine charmante. La

rivière, avant que d'arriver dans la ville, est partagée en sept branches, dont l'une est pour les besoins de la ville, et les autres pour arroser toute la plaine.

Je fus frappé d'étonnement, lorsque je vis pour la première fois l'endroit où se fait cette séparation des eaux. L'art et la solidité de l'ouvrage me ravirent en admiration : personne n'a su me dire dans quel temps et sous quel règne cette merveille avait été faite. Au moyen de cette grande quantité d'eau qui entre dans la ville, chaque maison s'en trouve abondamment pourvue, et ménage ce qu'elle en a pour former de magnifiques bassins, qui ornent le dedans ou le dehors des maisons. Pour conduire ces eaux dans les différens quartiers de la ville, il a fallu bâtir sous terre des canaux avec des frais immenses. Ces canaux sont comme des chemins couverts, dans lesquels deux ou trois personnes peuvent marcher de front. Les six autres rivières qui se répandent dans toute la plaine, y arrosent une quantité prodigieuse de vergers qui donnent des fruits en abondance ; de sorte qu'on peut dire qu'il n'est point de pays qui en produise plus que celui-ci, ni de plus délicieux.

Dans cette vaste et magnifique campagne, les Chrétiens ne peuvent acquérir ni posséder un seul pouce de terre. Ils n'ont pour toute ressource que leur industrie dans les Manufactures de soie et dans leur commerce, sur quoi voici comment raisonnent les Turcs : *Vous autres*, disent-ils aux Chrétiens, *vous*

n'avez point de possessions en fonds de terre, vous ne travaillez point les jours de Dimanches et de Fêtes, lesquelles occupent un tiers de l'année; vous payez de gros impôts pour avoir le droit de conserver votre Église et pour faire du vin, sans compter les avanies, et avec tout cela vous êtes aussi bien logés, aussi bien nourris, et peut-être plus superbement habillés que nous, qui avons beaucoup de biens fonds, qui ne payons aucun impôt, et qui n'avons qu'un ou deux jours de Fête dans l'année, qui ne nous permettent pas de travailler : comment cela se peut-il faire ?

Les Chrétiens n'ont pas d'autre réponse à leur donner, sinon que c'est la Providence divine qui donne l'accroissement à tout, et que le Maître que nous servons est un bon Maitre qui nous dédommage souvent, dès ce monde, des peines que nous endurons pour lui.

RELATION

D'un voyage à Cannobin, dans le Mont-Liban, envoyée au Père Fleuriau par le Père Petitqueux, Missionnaire Jésuite.

J'AI l'honneur de vous envoyer, mon Révérend Père, la relation que vous m'avez demandée de mon voyage au Mont-Liban. Je sais que d'autres de nos Missionnaires l'ont

fait avant moi, et qu'ils n'auront pas manqué de vous en faire le récit. Le desir que j'ai de vous rendre le mien agréable, me fait souhaiter qu'ils aient omis dans le leur quelque circonstance que vous trouviez dans ma relation. En tous cas mon obéissance me tiendra lieu de mérite auprès de vous.

Nous partîmes de Tripoli, le Père Bonamour et moi, le 13 Octobre 1721. Nous avions pour conducteurs trois Maronites du Mont-Liban. Nous marchâmes ensemble quatre jours de suite, pour arriver à Argès, petit village situé au pied des montagnes du Liban, et à six lieues des cèdres. Quelque diligence que nous pûmes faire, nous n'y arrivâmes qu'à dix heures du soir, au clair de la lune. Il nous fallut passer le reste de la nuit sur la terrasse d'une misérable chaumine faite de roseaux; nous y fûmes continuellement tourmentés par un vent des plus grands et des plus piquans.

Nous en partîmes dès le lendemain deux heures avant le jour. Nos guides nous firent marcher par des chemins très-raboteux, dans lesquels nous fatiguions beaucoup, et nous avancions très-peu.

Nous passâmes par un petit village nommé Antourin. Le Seigneur du village nous ayant aperçus vint au-devant de nous et nous invita à dîner chez lui. Nous eussions bien fait de l'accepter, car nous ne fûmes pas à demi-lieue de chez lui, que nous eûmes à essuyer une pluie des plus copieuses et des plus froides, accompagnée de grêles et de tonnerre

qui dura deux heures sans discontinuer, et sans que nous pussions trouver où nous mettre à couvert.

Nos habits furent en un instant percés ; nous marchions dans la boue jusqu'à mi-jambe, à travers les ravines d'eau, qui menaçaient de nous noyer. La pluie qui formait une rivière sous nos pieds, se changeait en neige sur les montagnes voisines. Enfin après des fatigues inexplicables, nous arrivâmes à *Marserkis*, Monastère des Révérends Pères Carmes. Le secours de leur charité nous vint très-à-propos, car ils nous firent trouver chez eux tout ce qui nous était nécessaire dans l'état pitoyable où nous étions ; nous séjournâmes le 15 dans leur maison pour nous y reposer ; elle est située au pied d'un rocher d'une hauteur si effroyable, qu'il n'est accessible qu'aux Aigles et aux Vautours, qui s'y retirent.

Les grottes construites dans le rocher font une bonne partie de la maison ; la nature et l'art l'ont rendue assez belle et commode. La chapelle est une grotte raisonnablement grande, mais aussi propre que si elle avait été taillée au ciseau dans le roc : Il sort du rocher une abondante fontaine d'une eau très-claire et salutaire, qui arrose le jardin après avoir passé dans tous les offices du Monastère où l'eau est nécessaire ; le Jardin est riche en légumes ; le séjour de *Marserkis* est délicieux en été. Les Pères Carmes y passent six mois de l'année, mais les neiges et les froids cuisans du Liban en rendent le séjour pendant

l'hiver si insupportable, que les Pères Carmes sont obligés d'abandonner leurs grottes depuis les premiers froids jusqu'à Pâques, et de se retirer à Tripoli.

Le lendemain 16 nous nous fîmes conduire aux cèdres du Liban. Les chemins n'étant pas encore bien essuyés après les pluies passées, nous eûmes bien des peines à faire la lieue de *Marserkis* jusqu'aux cèdres, que l'on aperçoit de loin.

Nous les considérâmes à notre aise. Ils sont situés sur une petite montagne qui forme dans son sommet une plaine assez étendue. Cette plaine est couronnée de montagnes plus hautes qu'elle, et qui sont couvertes de neige.

Les cèdres si fameux dans tout le monde, sont en grand nombre sur cette plaine ; mais il y en a beaucoup plus de petits et de jeunes, que de grands et d'anciens. Je n'en comptai qu'une douzaine d'une grosseur extraordinaire. Nous mesurâmes les plus gros, ils avaient six brasses de circuit ; nous en vîmes quelques-uns, qui après s'être un peu élevés sur leur tronc, forment cinq ou six arbres, qui sont chacun d'une telle grosseur, que deux hommes ne peuvent qu'à peine les embrasser. Mais lorsque ces arbres se réunissent au haut de leur tige, ils ont alors une largeur surprenante ; leur hauteur est proportionnée à leur largeur ; des voyageurs accoutumés à mettre leur nom par-tout où ils passent, ont fait de grandes incisions sur la surface des plus gros cèdres pour y graver le leur. Il sort de ces incisions un excellent baume en forme de

gomme, dont l'effet est admirable pour dessécher les plaies; nous en fîmes alors l'expérience sur les lieux.

Au pied des plus gros cèdres il y a quatre autels de pierre. Le jour de la Transfiguration de notre Seigneur, le Patriarche des Maronites s'y transporte; il est accompagné d'un grand nombre d'Evêques, de Prêtres et de Religieux, et suivi de cinq ou six mille Maronites qui y viennent de toutes parts, pour y célébrer la fête qu'ils appellent la fête des cèdres. Quoique les Maronites célèbrent cette fête le jour de la Transfiguration de notre Seigneur, ce n'est pas à dire qu'ils croient, comme quelques Historiens l'ont dit sans fondement, que la Transfiguration de notre Seigneur se soit faite sur cette montagne. Leur Office dans la fête du jour, dit expressément qu'elle s'accomplit sur le Thabor.

Ce qui a donné occasion à l'opinion de ces Historiens, c'est que l'on peut dire que le Thabor fait partie des montagnes qui ont un nom commun, et qu'on appelle le Liban et l'Anti-Liban.

Ces montagnes du Liban sont celles qui s'étendent du côté de la mer, depuis la source du Jourdain ou du mont Carmel, jusqu'à une ou deux journées de Damas. Les montagnes de l'Anti-Liban sont celles qui s'avancent davantage dans les terres et qui sont séparées des montagnes du Liban par une grande plaine, qui commence à une ou deux journées de Damas, du côté de Balbec, et qu'on

nomme communément le *Boque*. Les montagnes de l'Anti-Liban sont ainsi appelées, parce qu'elles sont vis-à-vis de celles du Liban, et qu'elles les regardent.

La plaine où sont les grands cèdres conserve un air si froid, que personne ne la veut habiter; la situation en est cependant charmante. On y trouve quantité d'herbes médicinales, et des simples très-rares.

Le gibier de toutes espèces y est commun; il n'a à craindre que les vautours et les autres oiseaux de proie. La terre y serait fertile si elle était cultivée. Elle produit une grande quantité de buissons qui portent une espèce d'épine-vinette noire et de très-bon goût.

Le Liban était autrefois couvert de cèdres; on n'en trouve aujourd'hui que dans la plaine dont j'ai parlé, et sur une autre montagne voisine de *Cannobin*. Les ouvrages de menuiserie ne sont faits ici que de bois de cèdre; ils sont très-proprement travaillés.

Nous partîmes le 17 du Monastère de *Marserkis*, pour aller à celui de *Marélicha*, qui n'en est éloigné que d'une lieue. Le Père Vicaire et deux autres de ces Religieux nous accompagnèrent. Le Monastère de *Marélicha*, c'est-à-dire de saint Elisée, est situé au pied d'une affreuse montagne, et sur le bord du fleuve appelé *Nahr-Gadischa*, qui veut dire le fleuve Saint; il coule dans un profond vallon fort étroit dont les bords sont ornés de pins, de noyers, de chênes et de vignes; à rente pas de ce fleuve, on voit de chaque

côté s'élever une chaine de montagnes presque toutes couvertes de rochers.

Ces rochers renferment de profondes grottes qui étaient autrefois autant de cellules d'un grand nombre de solitaires, qui avaient choisi ces retraites pour être les seuls témoins sur la terre de la rigueur de leur continuelle pénitence.

Ce sont les larmes de ces saints Pénitens qui ont donné au fleuve dont nous venons de parler, le nom de fleuve Saint. Sa source est dans les montagnes du Liban. La vue de ces grottes et de ce fleuve dans cet affreux désert, inspire de la componction, de l'amour pour la pénitence, et de la compassion pour ces ames sensuelles et mondaines, qui préfèrent quelques jours de joie et de plaisir à une éternité bienheureuse.

Le Supérieur du Monastère de Saint-Elisée nous reçut avec de grandes démonstrations de Charité. Ce Monastère est composé de vingt religieux Maronites qu'on appelle *Alepins*. Ils sont presque les seuls qui méritent de porter le nom de Religieux.

Un saint Prêtre nommé *Abdalla* les établit ici il y a environ 25 ans; il prit particulièrement conseil du feu Père Nicolas Bazire, pour donner une forme et une conduite religieuse à ses Frères. Il fut leur premier Supérieur. On le tira ensuite malgré lui de son Monastère, pour le faire Evêque. Notre Mission d'Antoura est de son Diocèse; il a laissé pour successeur dans son Monastère, le Prêtre Gabriel, Religieux d'une rare modestie

et d'une piété exemplaire. Il est universellement estimé et honoré des Maronites, des Grecs, et des Turcs même, en considération de sa profonde capacité dans la langue *Arabe*.

Les Religieux Alepins font deux ans de noviciat ; ils ne mangent jamais de viande ; ils sont très-pauvrement vêtus ; ils chantent l'Office à minuit : nous y assistâmes trois fois et nous fûmes infiniment édifiés de leur modestie à l'Eglise, et de la ferveur de leur chant ; ils emploient une partie du jour à la culture de la terre et aux offices domestiques. Ils rendent chaque jour, matin et soir, compte de leur conscience à leurs Supérieurs ; ils observent leurs règles avec une scrupuleuse exactitude, et particulièrement un silence et un jeûne rigoureux. Rarement voient-ils du monde. Les femmes n'entrent jamais dans leur Eglise. S'il arrive que quelque Religieux se relâche et se démente de sa vocation, le Supérieur lui conseille de se retirer, eût-il dix ans de profession. Le Supérieur a le pouvoir de les dispenser de leurs vœux.

Nous séjournâmes dans ce Monastère jusqu'au 18. Nous en partîmes le 18 au matin avec nos guides, pour aller à Cannobin, qui n'est qu'à deux bonnes lieues du Monastère de Saint-Elisée ; nous vîmes sur la route les restes de plusieurs anciens Monastères, que des Solitaires habitaient autrefois, et qui sont aujourd'hui déserts et ruinés par les Metoualis, hérétiques Turcs.

On voit encore les ruines de quelques-uns de ces Monastères situés sur des rochers si

escarpés, qu'on ne peut comprendre comment il a été possible d'y monter.

Nous entrâmes dans une Chapelle taillée très-proprement dans le roc; elle a conservé deux autels; sur l'un il y a une image de la Sainte Vierge, et sur l'autre celle de saint Antoine. A côté de cette Chapelle et dans le même roc, nous vîmes quelques cellules désertes, où les Solitaires ne pouvaient pas être à leur aise. Le fleuve Saint coule au pied de ces montagnes, et peut avoir cinq ou six lieues de cours.

Cannobin où nous arrivâmes est la demeure du Patriarche des Maronites. Nous y fûmes reçus avec beaucoup d'affection; les Religieux y sont en petit nombre, et très-pauvrement logés, et encore plus pauvrement vêtus et nourris. Le Patriarche avec les Religieux et quelques Evêques Marônites, qui sont auprès de lui, vivent tous dans une union parfaite et dans une simplicité et une pureté de mœurs très-exemplaire; les fautes les plus légères y sont sévèrement punies. Le couvent, tout pauvre qu'il est, reçoit charitablement les étrangers par esprit d'hospitalité.

Le Patriarche était vêtu d'un habit rouge, doublé sur les bords d'une fourrure; sous cet habit il avait une soutane couleur de pourpre; la modestie y est très-observée.

L'Eglise du Monastère est dédiée à la Sainte Vierge; le Patriarche nous dit qu'elle avait quatorze cens ans d'ancienneté. C'est une vaste grotte, dont on a fait l'Eglise qui est assez belle; elle est ornée de peintures;

le Patriarche nous y fit remarquer les portraits d'Innocent XI et de Louis XIV. Nous assistâmes à l'Office du jour et de la nuit. Il se fait avec beaucoup de religion et de piété. Leur Liturgie est très-ancienne; elle est composée en Syrien ou ancien Syriaque, et une petite partie en Arabe, mais écrite en lettres Syriaques qu'ils appellent *Kerchora.*

Les cellules des Religieux sont dans des grottes près de l'Eglise. Pour s'y rendre l'hiver et l'été, ils sont nécessairement exposés aux injures du temps. Le Patriarche nous fit voir la chambre qui porte le nom des trois Jésuites : savoir, les Pères *Jean Bruno*, *Jean-Baptiste Ælien et Jerôme Dandini*, qui furent envoyés en 1581, par Grégoire XIII et ensuite par Clément VIII. Grégoire y envoya les deux premiers pour faire recevoir le Concile de Trente par les Maronites, et Clément y envoya le dernier, pour faire abjurer dans un Synode du Patriarche, des Evêques et Prêtres Maronites, les erreurs d'un Conciliabule schismatique. Le Concile de Trente fut reçu et le schisme proscrit.

Pendant notre petit séjour à Cannobin, le Patriarche nous fit l'honneur de nous faire toujours manger avec lui et ses Religieux; la frugalité y est parfaitement gardée; des légumes apprêtés à l'huile, quelques raves et un peu de poisson salé, avec un pain sec et noir, composèrent tout le régal qu'on nous fit, mais le vin est excellent, et on n'en boit point de meilleur en France.

Le Patriarche nous fit toutes les instances

possibles pour nous retenir plus long-temps dans son Monastère. Mais le jour de notre départ étant fixé, nous lui demandâmes congé après avoir assisté à l'Office de nuit et célébré la sainte Messe. Le Patriarche nous fit l'honneur de nous donner ses propres ornemens qui sont fort propres. Nous lui demandâmes sa bénédiction et nous partîmes.

Il nous donna son Diacre pour nous servir de guide dans des chemins qui ne sont pas aisés à tenir.

A un jet de pierre de la porte du Monastère nous trouvâmes la Chapelle dédiée à sainte Marine. Tout ce pays rempli de l'odeur de la sainteté de cette Vierge, conserve pour elle une vénération extraordinaire.

Personne n'y révoque en doute ce que les Historiens nous rapportent de sa vie. Ils nous disent que cette Vierge, par une inspiration divine, cacha son sexe sous un habit religieux et servit Dieu sous cet habit, pendant plusieurs années. Ils ajoutent que Dieu ayant permis qu'elle fût accusée d'une faute avec une fille voisine, elle fut condamnée par son Supérieur à faire une sévère pénitence dans la grotte, qui est aujourd'hui la Chapelle où elle est honorée; mais que Dieu qui prend toujours les intérêts de ses serviteurs et de ses servantes, fit éclater à sa mort l'innocence de cette illustre Vierge, et récompensa dès ce monde sa vertu, par plusieurs grands miracles, qui s'opérèrent à son tombeau.

Après avoir fait nos prières dans cette dévote Chapelle, nous prîmes le chemin de

Saint-Antoine, éloigné de *Cannobin* d'environ deux lieues. Pour y arriver il fallut monter la plus rude montagne que j'aie encore vue et la descendre. Le Monastère de Saint-Antoine est situé sur la côte, voisine d'un rocher fort escarpé. Il y avait alors trente Religieux Alepins dont j'ai déjà parlé; entre ces Religieux il y avait douze Prêtres. L'Evêque Abdule, leur fondateur et leur premier Supérieur avant son Episcopat, nous reçut avec une grande bonté. Ce Prélat mène dans ce Monastère la vie d'un véritable Saint; il est logé comme un des plus simples Religieux, et quelqu'austère que soit leur vie, il vit encore plus austèrement qu'eux. On ne le distingue que par son habit qui est violet.

Il nous retint presque deux jours entiers, pour nous faire voir le Monastère et ses environs. Le Monastère est divisé en deux parties assez éloignées l'une de l'autre; chaque partie a son Eglise; mais l'Office ne se fait ordinairement que dans la plus grande. La propreté des deux Eglises en fait tout l'ornement. Le Prélat nous conduisit à d'autres grottes, qui sont autant de Chapelles; nous en vîmes une entr'autres grande et belle, dédiée à saint Michel. Elle contient trois autels et deux petites chambres pour les Religieux, qui y font des exercices spirituels; sur la croupe de la montagne opposée, il y a deux autres grottes, où deux Religieux du Monastère mènent une vie très-solitaire. Ils n'en sortent jamais; ils ne parlent à personne, si ce n'est au Supérieur pour lui ren-

dre compte chaque jour de leur conscience. Ils sont tous deux Prêtres, et disent la Messe dans une petite Chapelle pratiquée dans le rocher.

On ne peut être plus édifié que je le fus des actions de piété que je vis faire aux Religieux de ce Monastère.

Après avoir passé deux jours avec eux, je pris congé de l'Evêque Abdule; il me donna un guide qui me fut bien nécessaire, pour traverser des montagnes bordées de précipices, et pour arriver à *Argès* par des chemins inconnus.

D'Argès à Tripoli, il n'y a que quatre lieues. Ces lieues forment une seule plaine très-agréable, plantée d'oliviers et de plusieurs autres arbres de différentes espèces. J'arrivai heureusement à Tripoli, d'où j'étais parti. J'y ai repris, grâces à Dieu, les exercices de nos Missions. Les maladies contagieuses y ont augmenté nos occupations; le péril qui en est inséparable ne ralentit pas le zèle de nos Missionnaires. On serait honteux de ne les pas imiter. Comme nous avons continuellement besoin des grâces de Dieu, nous vous supplions et tous nos Pères, de les demander à Dieu pour nous dans vos saints sacrifices. Je suis avec un respectueux attachement, mon Révérend Père, de votre Révérence, le très-humble et très-obéissant serviteur, Petitqueux.

LETTRE

Du Supérieur Général des Missions de la Compagnie de Jésus en Syrie, au Père Fleuriau.

De Seyde, le 21 Juillet 1725.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Nous ne pouvons trop tôt vous donner avis d'un nouveau Commandement du Grand-Seigneur, qu'un Capigi vient d'apporter à Damas, à Alep, et aux principales Villes de la Syrie.

Par ce Commandement, il est fait défense aux Chrétiens Sujets du Grand-Seigneur, d'embrasser la Religion Catholique, et aux Religieux Missionnaires Latins d'avoir aucune communication avec les Grecs, les Arméniens et les Syriens, sous prétexte de les instruire. Il est de plus ordonné par ce même Commandement, qu'en cas que quelques Chrétiens Grecs, Arméniens et Syriens, Sujets du Grand-Seigneur, aient quitté leur ancienne Religion pour faire profession de celle des Papistes, ils aient à la quitter incessamment, pour reprendre leur religion première.

Ce Commandement a été donné sur la Requête des Patriarches schismatiques de Constantinople, de Jérusalem, d'Antioche

et de Damas, assemblés dans un Synode, qu'ils tenaient alors à Constantinople.

Le véritable motif qui les animait, était le chagrin de voir leur troupeau diminuer chaque jour, et celui de Jésus-Christ s'augmenter, et s'enrichir des dépouilles du schisme.

Le Patriarche de Jérusalem, le plus zélé partisan du schisme, passant par Damas et par Alep pour aller à Constantinople, fut lui-même témoin du progrès de la Religion Catholique. Il vit avec une peine, qu'il ne put dissimuler, la ferveur de ces deux Églises. Il en rendit compte au Synode; mais le Synode n'avait garde de produire le motif de son dépit, pour solliciter le commandement qu'il souhaitait; il eut recours à l'accusation la plus capable d'irriter l'esprit du Grand-Seigneur et de son Grand-Visir contre les Catholiques. Les Patriarches du Synode représentèrent au Grand-Visir, que les Religieux Francs, c'est ainsi qu'ils appellent les Religieux Latins, séduisaient leurs Peuples, Sujets du Grand-Seigneur, qu'ils leur fesaient changer de Religion pour suivre celle des Papistes, et qu'ils se mêlaient de les instruire, ce qui n'appartenait qu'aux Patriarches de leur nation. Il ne fallait que cette seule exposition pour obtenir le Commandement qu'ils sollicitaient; et en effet ils l'ont aisément et promptement obtenu.

En conséquence de ce Commandement les Officiers Turcs, qui tirent toujours un grand profit des avanies qu'ils font aux Catho-

liques, emprisonnèrent l'Evêque d'Alep, l'Evêque de Seyde, plusieurs Prêtres et plusieurs séculiers bons catholiques des villes de Damas, d'Alep, de Tripoli et de Seyde, menaçant les uns d'exil et les autres de mort, s'ils ne reprenaient la Religion de leur Patriarche.

Notre Consul d'Alep nous a signifié ce nouveau Commandement de la Porte. Il nous a obligé de suspendre nos Missions, et de cesser nos fonctions ordinaires de Missionnaires, telles que nous les avons toujours exercées en ce pays depuis plus d'un siècle. Toute la France sait, que nous y avons été envoyés par ordre et sous le nom de nos Rois, pour y conserver et maintenir la foi Catholique.

Nous avons obéi aux ordres qui nous ont été intimés, mais en même-temps, nous avons recours à la piété du Roi, protecteur de la Religion Catholique en cet Empire Infidèle.

Nos Rois ses prédécesseurs, nous ont toujours accordé leur protection avec tout le succès que nous pouvions espérer en pareilles occasions.

Celle dont il s'agit aujourd'hui est des plus favorables ; car il est de notoriété publique que ce Commandement a été donné sur un faux exposé.

Les Patriarches schismatiques accusent les Missionnaires Latins, de faire changer de Religion aux Grecs, Arméniens et Syriens, et il est visible à tout le monde que les

Sujets du Grand-Seigneur conservent leur même rit, tel qu'ils l'ont toujours observé. Leur rit est bon, approuvé du saint-Siége, et dans des Conciles Œcuméniques. Leur changement, s'il y en a, est purement intérieur, et ne consiste pour l'ordinaire qu'à abandonner certaines superstitions, et quelques erreurs particulières que le schisme a introduites parmi les Chrétiens, et qu'à professer les vérités Catholiques, que la seule ignorance leur avait cachées.

Pour ce qui est des fonctions des Missionnaires, elles sont conformes à nos anciennes Capitulations de la France avec la Porte Ottómane, sans aucune innovation; et bien loin que nos fonctions éloignent les Sujets du Grand-Seigneur de l'obéissance qu'ils lui doivent, les Magistrats Turcs sont obligés de convenir que les Sujets Catholiques de Sa Hautesse, lui sont beaucoup plus soumis, et au Gouvernement, que ne le sont les schismatiques.

C'est, mon Révérend Père, ce que nous vous supplions de représenter à Sa Majesté, pour nous faire goûter dans cette occasion les premiers fruits de sa protection royale, et pour faire connaître en même-temps au Turc, que Sa Majesté sera aussi zélée protectrice de la foi catholique dans le Levant, que l'ont été nos Rois ses prédécesseurs, et en particulier Lous XIV de glorieuse mémoire.

Pendant son long règne, les schismatiques de ce pays ont plusieurs fois surpris de pareils

Commandemens ; mais ses ordres portés incontinent à nos Ambassadeurs, pour demander la révocation de ces Commandemens, ont toujours été très-heureusement exécutés.

Monsieur le Marquis de Châteauneuf, ci-devant Ambassadeur à la Porte, nous a obtenu des Commandemens beaucoup plus favorables à l'Eglise catholique, que les schismatiques n'en avaient achetés de contraires, et c'est l'obligation que la Religion et les Missionnaires lui ont. Monsieur le Marquis de Feriol son successeur les a maintenus avec toute la vigueur possible. C'est à l'ombre de leur puissant crédit, que les Missionnaires ont exercé librement leur saint ministère.

Nous avons d'autant plus sujet de croire que ce dernier Commandement sera très-aisément révoqué, que le sieur Abraham, Maronite, que Louis XIV a honoré d'une Croix de Chevalier dans un voyage qu'il fit à Paris il y a quelques années, et qui est aujourd'hui second Truchement de la nation Française à Seyde, a eu le crédit, par le moyen de l'Aga de Seyde, et d'Osman Bacha de Damas, d'obtenir du Grand-Visir la liberté des Evêques et des Catholiques emprisonnés.

Nous ne pouvons douter, mon Révérend Père, que votre zèle pour l'œuvre de Dieu, dont nous avons souvent éprouvé les effets, ne vous emploie avec vivacité pour supplier le Roi, qu'il ait la bonté et la charité de

donner

donner ses ordres à son Ambassadeur, et de faire demander la révocation du dernier Commandement, et l'exécution de nos anciennes Capitulations. Ses ordres fidèlement exécutés mettront nos Catholiques en sûreté, rétabliront les Missionnaires dans leurs mêmes et anciennes fonctions, et maintiendront ici la foi catholique, qui serait entièrement et bientôt anéantie dans ces royaumes Infidèles, si elle y était privée de la protection de nos Rois, et des services des Missionnaires.

Nous élevons nos mains au Ciel pour obtenir de Dieu le prompt secours que la Religion demande, et la conservation de notre jeune Monarque, notre puissant protecteur. Je suis avec respect, dans l'union de vos saints Sacrifices, mon Révérend Père, votre très-humble et très-obéissant serviteur; Pierre Fromage, de la Compagnie de Jésus.

Monsieur le Comte de Morville, Ministre et Secrétaire d'Etat pour les affaires Etrangères, a rendu compte au Roi de ce dernier Commandement du Grand-Seigneur, et Sa Majesté lui a ordonné d'en écrire de sa part à Monsieur le Marquis de Bonnac son Ambassadeur à la Porte.



LETTRE

D'un Missionnaire en Grèce au Père Fleuriau.

MON RÉVÉREND PÈRE,

P. C.

C'est pour obéir à vos ordres que nous avons l'honneur de vous envoyer la relation de notre voyage depuis *Marseille* jusqu'à *Smyrne*.

Nous sommes heureusement arrivés en cette ville. Après y avoir rendu nos solennelles actions de grâces à Dieu de sa continuelle protection pendant notre navigation, nous devons vous faire nos remercimens de la grâce que vous nous avez obtenue d'être reçus au nombre des ouvriers de l'Evangile, et d'avoir part à leurs fonctions, si propres à notre institut.

Après avoir satisfait à ces deux premiers devoirs, nous commencerons notre récit par vous avouer avec ingénuité, qu'il en coûte beaucoup à la nature pour se séparer de son pays, de sa nation, et des personnes avec lesquelles on a eu l'honneur et la douceur de vivre pendant plusieurs années.

Mais il faut aussi convenir, que c'est alors que l'on sent toute la force de sa vocation. On est intérieurement pénétré de la douce

consolation de se voir arrivé dans le lieu où le Seigneur nous appelait, pour travailler à sa plus grande gloire, et au salut d'une infinité d'ames qui s'y perdraient, si le Sauveur de tous les hommes ne leur envoyait continuellement ses Ministres, pour leur apprendre le chemin du salut.

Car on doit appliquer aux diverses nations avec lesquelles nous sommes, ce que saint Paul disait autrefois aux Romains. *Comment seront-elles instruites des vérités dont la connaissance est nécessaire au salut, si on ne les leur annonce ; mais qui les leur annoncera, si on ne leur envoie des Prédicateurs ?*

C'est dans cet exercice de la prédication évangélique, que sont continuellement occupés nos Missionnaires.

Avant que de vous parler, mon Révérend Père, de notre Mission de *Smyrne*, où nous avons débarqué, il faut vous rendre compte de notre départ de *Marseille*, de notre navigation, et des lieux par où nous avons passé.

Après avoir pris congé de vous à Paris, nous nous rendîmes à *Marseille*, lieu de notre embarquement.

Nous y attendîmes long-temps le départ d'un bon vaisseau, qu'on nous disait chaque jour être prêt à faire voile. Ennuyés que nous étions d'attendre si long-temps, et regrettant celui que nous perdions, nous nous embarquâmes sur un petit bâtiment marchand, qui n'avait que quinze hommes d'équipage. Le Capitaine était honnête homme. Il voulut

bien nous recevoir gratuitement sur son bord, et nous promit de nous rendre promptement à *Smyrne*.

Le jour de notre embarquement étant le plus beau qu'on pût souhaiter, nous avions sujet d'espérer que notre Capitaine nous tiendrait parole : mais les temps sur mer étant aussi inconstans que les fortunes du siècle les plus brillantes, nous expérimentâmes bientôt leur changement.

Notre vent si favorable, devint tout-à-coup si violent, que nos voiles et notre petit vaisseau en furent rudement agités. Nous avions toutes les peines du monde à nous tenir debout ou assis. Je ne parle point des autres incommodités qui en sont les suites ordinaires, surtout pour ceux qui ne sont point faits à la mer.

Nous menions un garçon Chirurgien qui s'était donné à nous, et qui devait être très-utile à nos Missionnaires : car, à la faveur de la médecine, qui est très-honorée dans le Levant, on gagne la protection des Officiers Turcs, et on ouvre les maisons des Chrétiens à la parole de Dieu.

Ce bon garçon, qui n'avait jamais vu la mer, fut si effrayé d'un violent coup de vent, que se croyant perdu, il vint à moi pâle comme la mort, me priant instamment de le confesser. Je profitai de sa disposition pour lui faire faire une bonne œuvre.

Peu de temps après le vent s'étant calmé, sa peur se calma pareillement. Quelque violent qu'eût été ce vent, nous n'eûmes pas

cependant à nous en plaindre, car sa violence nous servit à avancer chemin.

Dès le troisième jour de notre départ, nous doublâmes l'île de *Saint-Pierre*, qui est à la pointe de celle de *Sardaigne*. Nous regardâmes avec vénération cette île, qui fut autrefois l'exil de plusieurs saints Evêques, et autres défenseurs de notre foi, qui y finirent glorieusement leur vie dans un long martyre.

Après avoir passé les côtes de l'île de *Sardaigne*, nous crûmes que notre Capitaine relâcherait à l'île de *Malte*. Mais comme il ne manquait point de provisions, il prit le parti de s'en éloigner de vingt-cinq milles, et de laisser *Malte* a sa droite. Un coup de vent survint, qui fit du désordre dans notre vaisseau, et qui l'obligea de gagner au plutôt cette ile, qu'il avait voulu éviter.

Nous y arrivâmes d'assez bonne heure, pour nous faire conduire dans la maison des Jésuites. Nos Pères nous y reçurent avec beaucoup de bonté et de charité. Nous y trouvâmes le *Père de la Motte*, confesseur des Chevaliers Français, et un autre de nos Pères destiné pour y enseigner les Mathématiques. Ce dernier est mort depuis ce temps-là à Marseille au service des pestiférés.

Mon compagnon malade fut en peu de temps rétabli, par le bon traitement que nos Pères lui firent, et par les soins particuliers qu'en prit M. le Chevalier de *Sarasse*, qui possède parfaitement la science de la Médecine, et qui nous honore de son amitié.

Notre Capitaine, obligé de rester à *Malte* plus long-temps qu'il ne le voulait, nous donna le temps d'y voir ce qui mérite la curiosité des étrangers.

Deux de nos Pères s'offrirent à nous très-obligeamment, pour nous accompagner partout où nous souhaitions aller. Nous profitâmes de leur bonne volonté.

J'aurai d'abord l'honneur de vous dire, mon Révérend Père, que nous fûmes charmés, comme le sont tous les étrangers, de la beauté de l'ile, de sa situation avantageuse, de la construction de la ville, bâtie sur un rocher fort escarpé, et défendue par des fortifications qui la rendent la place de toute l'Europe la plus forte.

Mais après avoir vu et bien considéré tout ce qui mérite de l'être, soit dans l'ile, soit dans les villes, je vous avouerai que je n'ai rien vu qui m'ait paru plus digne d'admiration et de louange que la sagesse du gouvernement qui y règne, que le grand ordre qui s'observe par-tout, que la noble et édifiante conduite des Chevaliers, jointe à leur extrême politesse à l'égard de tout le monde, et surtout pour les étrangers. Le peuple s'efforce d'imiter, autant qu'il peut, cette politesse de ses maîtres.

Le Grand-Maître commande en souverain pour le peuple, et en supérieur pour tous ceux de l'Ordre. Il a continuellement à sa Cour un très-grand nombre de Chevaliers des plus anciennes et des plus illustres maisons de toutes les nations Chrétiennes; car

on sait qu'il n'y en a aucune qui ne se fasse un très-grand honneur d'avoir eu des Chevaliers de *Malte*.

La ville de *Malte* est séparée en trois parties par un bras de mer. Les trois parties sont trois villes, et autant de péninsules. Elles sont fortifiées par les rochers qui les environnent : l'art et la nature s'en sont si heureusement servis, qu'ils n'ont laissé aucun endroit faible par où l'on puisse faire aisément quelque attaque.

La ville où le Grand-Maître fait sa demeure est la principale. On la nomme *la Valette*. L'île où l'Inquisiteur a sa maison s'appelle *le Bourg*, et la troisième est l'*île de Saint-Michel*.

Le port qui renferme les galères de la Religion est le plus vaste et le plus considérable. Il est défendu d'un côté par le château *Saint-Elme*, et de l'autre par le château *Saint-Ange*. Ce sont deux forteresses qui mettent les galères en sûreté.

J'ai vu une personne qui m'a dit avoir compté dix-huit cens pièces de canon qui défendaient la ville et son port, et j'apprends que le nombre en est augmenté.

La ville du côté de la terre a deux enceintes. Ses fortifications sont taillées dans le roc. Les maisons sont bâties en amphithéâtre. Elles ont toutes leur plate-forme, pour prévenir les effets du bombardement ; car dans le cas d'un siége, on couvrirait les maisons de terre et de fumier, qui amortiraient les effets des bombes.

La ville est très-bien bâtie, ses maisons sont commodes et bien ornées ; mais il semble que *Malte* ait mis toute sa magnificence à bâtir un vaste et superbe hôpital, où tous les malades, de quelque nation, condition ou religion qu'ils soient, sont reçus, soignés et entretenus généralement de toutes choses gratuitement.

Quoique l'Ordre de *Malte* soit un Ordre militaire, selon son institution, il ne laisse pas d'être un Ordre de Religieux hospitaliers. Aussi l'Ordre a-t-il conservé constamment et précieusement cette fin de son établissement. Car pendant que les Chevaliers ont toujours les armes à la main pour combattre les ennemis de la Religion, ils sont aussi toujours prêts à exercer la charité envers les malades de leur hôpital ; et afin que tous les Chevaliers la puissent pratiquer, chaque auberge ou prieuré a son jour marqué pour venir servir les malades. Les Chevaliers de l'auberge de Provence ont le lundi : l'auberge de France a le mardi ; l'auberge d'Auvergne le mercredi ; l'auberge de Castille le jeudi ; l'auberge d'Arragon le vendredi ; l'auberge d'Italie le samedi, et celle d'Allemagne le dimanche. Les malades sont servis en vaisselle d'argent.

Le Grand-Maître, suivi des Grands-Croix, vient tous les matins, et quelquefois aussi l'après-dînée, visiter l'hôpital, pour connaître par lui-même si les Commandeurs font leur devoir auprès des malades, et si les malades sont bien soignés, et ne manquent

de rien. Si parmi les malades il s'y trouvait des Chevaliers, le Grand-Maître les servirait lui-même.

Je ne crois pas qu'on puisse rien voir de plus édifiant que l'ordre qui s'observe dans l'hôpital. La charité des Chevaliers va si loin, que l'on en voit souvent parmi eux pratiquer des actes d'une vertu comparable à celle que nous admirons dans les plus grands Saints.

L'Evêque de *Malte*, le Prieur de l'Eglise de *Saint-Jean*, et le grand Inquisiteur, ont chacun leur juridiction pour le spirituel. Le Prieur, qui est le Curé des Chevaliers, a l'autorité principale : au pouvoir près de conférer les ordres, il a les autres pouvoirs qui appartiennent aux Evêques. Il porte les ornemens épiscopaux, approuve les Confesseurs pour les Chevaliers, et donne les démissoires aux Clercs de la Religion.

L'Evêque fait sa résidence à *Citta Vecchia;* son Eglise est belle, les Chanoines y portent le camail violet, comme leur Evêque.

L'Eglise de *Saint-Jean* est la première Eglise de la Religion, et la plus richement ornée. Entre ses richesses les plus remarquables, nous vîmes deux grandes figures d'argent de la grandeur naturelle d'un homme; l'une représente un *Saint-Jean*, et l'autre un *Saint-Luc*. Elles sont placées aux deux côtés du grand-autel. Entre le chœur et la nef, il y a un lustre d'argent qui a coûté, dit-on, soixante mille écus de *Malte;* c'est un pré-

sent du Commandeur *Fardella de Trapano.* Chaque langue des Chevaliers a sa chapelle particulière dans l'Eglise. Ces chapelles sont incrustées des plus beaux marbres.

Dans le faubourg de *Citta Vecchia*, nous vîmes une très-jolie Chapelle, dédiée au grand Apôtre *saint Paul.* A côté de cette Chapelle, on voit la grotte où l'on dit par tradition que le saint Apôtre se retira pendant l'espace de trois mois et quelques jours, après son naufrage.

Les Actes des Apôtres (1) qui nous en ont appris les circonstances, ne nous ont pas laissé ignorer cet autre fait. Ils rapportent que *Paul* et ses compagnons ayant allumé un grand feu pour sécher leurs habits, une vipère sortit du milieu des broussailles, s'élança sur la main de *Paul*, et s'y attacha si étroitement, que les assistans qui en furent témoins, ne doutèrent pas que la piqûre de cet animal venimeux ne lui dût causer la mort; mais ils furent bien surpris, lorsqu'ils virent que l'Apôtre ne fit que secouer la main pour s'en défaire, et que ses mains demeurèrent aussi saines qu'elles l'étaient auparavant. Cet événement le fit regarder dans *Malte* comme un homme extraordinaire.

Depuis ce temps-là l'île de Malte jouit d'un privilége qui est singulier et remarquable, savoir, que les vipères et autres animaux venimeux, qui portent leur venin par-tout où ils se traînent, n'en ont point ici, et que ceux

(1) Chap. 31.

même qu'on y apporte le perdent en y entrant.

On peut croire que cette faveur du Ciel aura été accordée à l'île de *Malte*, en mémoire de la bonne réception que ses habitans firent autrefois à l'Apôtre des Gentils, lequel est dans cette île l'objet de la vénération et de la dévotion publique.

On trouve non-seulement dans la grotte de *Saint-Paul*, mais encore dans toute l'île, des yeux et des langues de serpens (1). Les voyageurs ne manquent pas d'en emporter avec eux, l'opinion commune étant qu'elles sont un préservatif contre tous les accidens de venin : ce qui est assez surprenant, c'est que quelque quantité de ces langues et de ces yeux qu'on enlève, on n'en voit pas diminuer le nombre. On en dit autant de la terre de la grotte du saint Apôtre, qui semble se reproduire à mesure qu'on en emporte.

Pour revenir à l'île de *Malte*, on compte qu'elle a sept lieues de longueur, trois et demie de largeur, et vingt-une de circuit. Le roc occupe presque toute l'île, ce qui fait qu'elle n'est fertile qu'en légumes ; mais ils y sont exquis. Il ne faut pas s'attendre à y trouver des forêts et des vignes ; mais par compensation les oliviers, les orangers et les

(1) Ces prétendues langues de serpens ne sont que des glossopêtres, ou des pétrifications des dents du poisson *Lamia* ou *Charcharias*. On en voit dans tous les Cabinets. Elles n'ont aucun effet contre les venins. Les yeux de serpens appartiennent au genre des bufonites, et sont aussi des pétrifications de dents de poisson.

limoniers y sont communs, et leurs fruits ont un goût délicieux. Nous y vîmes au mois de Janvier dernier des amandiers déjà fleuris.

Un pays où le séjour est si agréable, mérite d'être aussi peuplé que l'est celui de *Malte*.

Les *Maltais* parlent l'*Arabe* un peu corrompu : les hommes sont presque tous vêtus à la Française, quelques-uns y portent un petit collet et un grand manteau noir. Les Prêtres et les Religieux y sont en grand nombre : les femmes et les filles ne sortent jamais seules, elles sont toujours accompagnées d'une esclave ou d'une suivante : leur démarche et leur habillement sont si modestes, qu'on les prendrait pour des Religieuses : elles portent une mante noire de soie ou de serge qui les couvre depuis la tête jusqu'aux pieds.

Enfin, pour finir tout ce que je puis dire de l'île de *Malte*, j'ajouterai que ce qui fait son principal ornement et sa gloire, c'est de posséder un très-grand nombre d'illustres Chevaliers dont la valeur égale la naissance. Ils ont l'honneur d'être les zélés défenseurs de notre sainte Religion. Ils sont prêts en tout temps de courir les mers, et d'exposer leur vie pour sa défense.

On lit avec admiration dans leur histoire leurs glorieux exploits, et les succès prodigieux de leurs armes. Mais ce qui doit faire le sujet d'un éloge digne d'eux, c'est que dans tous les temps, à *Malte* et ailleurs, on a vu des Chevaliers pratiquer les plus héroïques vertus du Christianisme.

Ces illustres Chevaliers ont fait jusqu'à présent un honneur infini à la Religion.

Malte est aujourd'hui gouvernée par un Grand-Maître qui méritait de l'être : sa capacité, sa prudence et sa bonté dans son gouvernement, lui ont gagné la vénération et l'amour de toutes les nations Chrétiennes, qui donnent continuellement de nouveaux Chevaliers à sa cour.

Pendant notre séjour à *Malte*, notre vaisseau fut parfaitement radoubé. Notre Capitaine nous ayant averti du jour de son départ, nous prîmes congé de nos Pères en leur rendant mille actions de grâces de leur charité pour nous. Nous étions en hiver ; mais l'air était aussi doux qu'en été.

Le vent nous était favorable. Le soleil brillait de toutes parts, la surface de la mer en était toute lumineuse. Une troupe de dauphins sentant la douceur de l'air, jouaient ensemble à la proue de notre vaisseau. Nous les voyons s'élever en l'air sautant hors de l'eau. Pendant un assez long chemin nous jouîmes de ce divertissant spectacle. Un changement de temps nous le fit perdre. Il s'éleva un grand vent ; mais heureusement le vent étant en arrière, il nous fesait avancer avec une si grande vîtesse, que s'il eût continué il nous aurait rendus en quatre jours à *Smyrne*.

La nuit qui suivit nous écarta de notre route ; bien loin d'approcher de *Smyrne*, nous fûmes obligés de relâcher à l'*île de Sapienza*.

Cette île est à la pointe de la *Morée* du

côté du midi. Elle n'est éloignée que d'une lieue de mer de la ville de *Modon*, capitale de la province de *Betuederé* dans la *Morée*.

Cette mer étant souvent infectée de corsaires, nos gens n'osèrent quitter le vaisseau pour aller voir la ville de *Modon*. Nous nous contentâmes de mettre pied à terre pour aller prendre un nouvel air dans l'île ; nulle curiosité n'y doit attirer des voyageurs ; car on n'y voit ni villes, ni villages, ni maisons ; quelques Arabes gardant leurs chèvres sont les seuls hommes qu'on y rencontre. Ils ont creusé des rochers pour y habiter eux et leurs troupeaux, et ils y vivent en sauvages.

Me promenant un jour dans cette île avec un de nos voyageurs, nous aperçûmes deux de ces hommes qui venaient à nous avec une vitesse étonnante, perçant des buissons très-épais, et grimpant des rochers avec la légéreté de leurs chèvres. Leur figure était aussi barbare que leur vêtement. Ces deux hommes étaient deux grands *Albanois*, armés d'un gros bâton crochu et ferré : ils s'approchèrent de nous, et d'un ton féroce, ils nous demandèrent en jargon Italien, qui nous étions, et où nous allions. Nous leur répondîmes, mais d'un ton plus radouci, que nous étions *Français*, que nous allions dans l'*Archipel*, et que notre vaisseau était au mouillage.

Ces hommes sans nous rien dire nous quittèrent brusquement, et nous les vîmes gagner une hauteur, d'où ils tâchaient de découvrir notre vaisseau.

A notre retour nous contâmes notre aventure à nos voyageurs : le lendemain un d'eux, qui ne craignait point, disait-il, ces sortes de messieurs, eut la curiosité de descendre dans l'île pour les apercevoir. A peine y eut-il mis le pied, que nos deux *Arabes*, accompagnés de deux autres d'une aussi peu agréable figure, vinrent se jeter sur lui, le prirent au collet, et le lièrent à un arbre les mains derrière le dos. *C'est donc vous*, lui dirent-ils, *ou un de vous autres qui avez tiré sur nos chèvres ; il vous en coûtera la vie.* Alors l'un d'eux lui mit le couteau sur la gorge, pendant que les autres fouillaient ses poches : ils prirent tout ce qu'ils y trouvèrent, le déshabillèrent, et ne lui laissèrent que sa chemise. Cette expédition faite, trois d'entr'eux s'enfuirent avec leur butin, et le quatrième délia le patient et s'enfuit à son tour.

Notre voyageur qui s'était piqué d'une bravoure à toute épreuve, revint au vaisseau avec le seul habillement que les quatre *Arabes* lui avaient laissé. Il fut assez heureux pour y trouver des hommes plus charitables, qui lui donnèrent des habits, dont il avait grand besoin.

Après cette dernière aventure, nul de nos voyageurs ne fut tenté d'aller se promener dans l'île, pendant les quatre jours que nous attendîmes le vent pour nous remettre en mer.

Nous mîmes à la voile le 20 Janvier à six heures du matin. Nous cotoyâmes la *Morée*, d'où nous n'étions éloignés que de trois ou quatre lieues.

Nous passâmes assez près de *Coron*, nous doublâmes le cap de *Matapan ;* le 21 nous nous trouvâmes à la pointe du jour entre *Cerigo* et le *cap Saint-Ange ;* et quelque temps après nous découvrîmes *Malvoisie*, que l'on dit être la meilleure place de la *Morée*.

Cette ville s'appelait autrefois *Epidaurus*. Elle est située sur un grand rocher, au pied duquel commence le *golfe de Napoli et de Romani*. La côte orientale par où l'on descend du rocher jusqu'à la mer, produit cet excellent vin de *Malvoisie*, dont le nom fait l'éloge.

Nous sortîmes enfin de la *Morée* pour entrer dans l'*Archipel*, laissant à notre droite le royaume de *Candie*.

Jusqu'à présent nous avions eu un temps presque aussi chaud qu'en été ; mais un grand vent de bise s'étant élevé tout-à-coup, nous fit sentir un froid extrême. Il fallut chercher nos capotes et nous en couvrir. Les côtes de la *Morée* qui étaient couvertes de neige, nous envoyaient le froid que nous sentions : mais au froid près, nous nous trouvions bien de ce vent, qui nous devait faire débarquer le lendemain au port de *Paros*, à une lieue de *Naxie*.

Par malheur pour nous, il ne continua pas. Notre capitaine se crut obligé de relâcher à *Argentaria*, petite île de *l'Archipel*, située entre *Milo* et *Siphanto*. Son port est assez bon ; à peine y eûmes-nous jeté l'ancre, que deux Grecs de l'île nous abordèrent d'un air

gracieux. Ils nous dirent qu'ils venaient nous faire compliment de la part du Consul de France sur notre arrivée, et nous offrir des rafraîchissemens.

Nous reçûmes cette politesse avec les remercîmens qu'elle méritait, et nous crûmes qu'elle nous obligeait d'aller nous-mêmes remercier le Consul dans sa maison. Nous priâmes les deux Grecs de nous y conduire, ce qu'ils firent.

Le logis du Consul est à trois quarts de lieues du port. Nous le trouvâmes en compagnie du Consul des Anglais. L'un et l'autre sont natifs du pays, et des plus considérables familles de l'ile. Ils nous reçurent avec beaucoup de bonté. Après les premiers complimens, le Consul de France nous fit servir la collation. Il nous proposa ensuite de nous faire voir la Ville. Les deux Consuls nous accompagnèrent. Il ne nous fallut pas beaucoup de temps pour en faire le tour ; car elle n'est qu'un amas de cent cinquante maisons, et elle n'a pour habitans que huit ou neuf cens personnes. Les rues sont si étroites qu'à peine deux hommes y marchent-ils de front.

Nous trouvâmes dans cette Ville, qui est plutôt un Bourg qu'une Ville, quelques familles Françaises, qui y font un petit commerce pour subsister. Ces Français furent bientôt informés de notre arrivée. Ils vinrent nous trouver avec autant d'empressement que de joie. Ils étaient charmés de pouvoir apprendre des nouvelles de leur patrie. Nous les satisfîmes sur toutes les demandes qu'ils nous

firent. Les plus vieilles nouvelles étaient toutes nouvelles pour eux.

Nous reçûmes ensuite la visite des Prêtres Grecs et des autres principaux Grecs de la Ville, qui nous témoignèrent par toutes sortes d'expressions le plaisir qu'ils avaient de nous voir. Ils nous demandèrent si nous venions leur faire une Mission. Nous n'avons pas oublié, nous dirent-ils, celle que le Père *Jacques-Xavier Portier* et son compagnon, nous firent il y a plusieurs années. Nos enfans étaient ignorans, et ils les rendirent savans; plusieurs d'entre nous étaient ennemis, et ils les réconcilièrent; nous ne vivions pas en Chrétiens, et ils nous disposèrent à leur faire nos Confessions et à approcher de la sainte table, dont nous étions éloignés depuis long-temps. Enfin, ils nous apprirent nos devoirs.

Depuis ce temps-là, nous sommes sortis du bon chemin où ils nous avaient mis; venez donc, ajoutèrent-ils, nous y faire rentrer; venez nous rendre la joie, que la présence du Père *Jacques-Xavier Portier* nous avait causée, et que son absence nous a fait perdre.

Ces paroles que nous voyions sortir de leur cœur, nous attendrirent sensiblement. Nous leur répondîmes que nous arrivions de France, disposés à leur rendre service; mais que ne sachant pas encore la langue, nous l'allions apprendre, et nous mettre en état de nous faire entendre d'eux et les entendre.

Ils furent contens de nos réponses. Le mauvais temps qui nous avait fait relâcher à

Argentaria nous y retint vingt jours entiers, sans en avoir pu sortir. Pour n'y être pas inutiles, nous y fîmes des instructions aux Français et des Catéchismes à leurs enfans. Les Grecs et les Français assistaient à nos Messes. Les Officiers de notre vaisseau, nos matelots et nos voyageurs s'y trouvaient, et donnaient par-tout bon exemple. Plusieurs d'entr'eux firent leurs dévotions. Ces bonnes œuvres nous consolèrent du retardement de notre départ.

Nous profitâmes du premier beau temps, pour sortir du port d'*Argentaria*. Nous allâmes mouiller le soir à *Siphanto*, anciennement *Siphnos*, île plus grande et plus riche que celle d'*Argentaria*. Nous en partîmes dès le lendemain matin avec un vent favorable, qui nous rendit le soir à *Myconi*.

Cette île, qu'on appelle aujourd'hui *Myconi*, est une des *Cyclades* dans la *mer Egée*. Nous apprîmes, en y arrivant, qu'il y avait un assez grand nombre de Catholiques Romains dans cette île. Nous nous fîmes conduire chez leur Curé, pour lui demander la permission de dire nos Messes. Le Curé, quoique Grec de nation, suivait le rit Latin; il était entretenu par la Congrégation de la Propagande, pour le service des Catholiques Romains. Ses Paroissiens, instruits de notre arrivée, vinrent nous saluer chez leur Curé. Ils nous reçurent tous avec beaucoup de bonté et de charité.

Ils nous parlèrent de la Mission que le *Père Jacques-Xavier Portier* leur avait faite

il y a quelques années. *Nous en aurions besoin d'une seconde*, nous dirent-ils ; *s'il le savait, il viendrait bientôt à notre secours ; car il avait un grand zèle pour notre salut.*

Nous nous engageâmes à leur procurer la nouvelle Mission qu'ils desiraient. Nous leur dîmes la Messe le lendemain matin. Ils y assistèrent en grand nombre, et avec une dévotion qui nous charma. Comme nous ne savions ni le grec vulgaire, ni leur italien corrompu, nous ne pûmes leur faire aucune instruction. Nous leur dîmes seulement quelques mots par interprête.

Après vingt-quatre heures de séjour dans cette île, nous prîmes congé du Curé, qui voulut nous conduire avec ses paroissiens jusqu'à notre vaisseau, en nous conjurant de revenir bientôt dans leur île.

Nous nous embarquâmes en leur présence avec un si bon vent, que nous fîmes quarante lieues en moins de douze heures. Nous arrivâmes le 16 Février aux îles de *Spalmadori*, après nous être trouvés à une portée de canon de l'île de *Chio*. Mes deux compagnons Jésuites avaient une aussi grande passion que moi de voir cette île, pour y être témoins de tout ce que nous avions appris de la ferveur des Catholiques qui y habitent. Mais nos desirs ne purent alors être satisfaits. Nous continuâmes notre route pour sortir de l'*Archipel*, et pour entrer dans la *Natolie en Asie*.

Jusqu'à présent j'avais cru qu'en quittant la France nous trouverions au Levant un été

continuel, et des chaleurs qui ne seraient que trop grandes; mais l'expérience nous convainquit du contraire, car nous sentîmes alors un froid des plus piquans, qui nous obligea, et tous nos Officiers, à nous vêtir de nos habits les plus chauds.

Nous n'étions éloignés de *Smyrne* que d'une bonne journée de chemin; nous espérions le faire; mais le vent devint si faible qu'à peine pouvions-nous avancer. Nous eûmes de plus un contre-temps qui nous arrêta. A la pointe du jour nous découvrîmes cinq bâtimens Turcs qui allaient de *Constantinople* à *Chio*. Une sultane de trente pièces de canon s'étant détachée des quatre autres bâtimens, s'approcha de nous, et nous cria de venir à bord. Comme nous n'étions pas les plus forts, il fallut obéir sans dire le petit mot.

Le Capitaine de la sultane fit monter notre Capitaine sur son vaisseau, et il envoya trois Turcs pour nous visiter. Heureusement ils ne trouvèrent aucune marchandise de contrebande. Lorsqu'ils en eurent fait leur rapport, le Commandant des cinq vaisseaux Turcs se contenta de beaucoup interroger notre Capitaine sur l'état de *Malte* et de *Sicile*, et nous le renvoya.

Notre Capitaine à son retour salua les vaisseaux Turcs d'un coup de canon. Ils nous rendirent le même salut, et continuèrent leur route.

La bonace, et ensuite un vent contraire retardèrent notre entrée dans le golfe de *Smyrne*. Enfin le moment vint de pouvoir doubler le

cap de *Bouroun*, qui est à la pointe du golfe de *Smyrne*.

Nous fûmes charmés de son point de vue. Ce golfe a environ quinze lieues de longueur et cinq de largeur. Ses côteaux sont couverts d'oliviers. Nous voyions en perspective grand nombre de vaisseaux qui étaient à la rade, et *Smyrne* terminait notre vue.

Nous y arrivâmes le 23 de Février vers le midi. Notre voyage sur mer fut de cinquante-sept jours, pendant un hiver des plus rudes; mais grâce à Dieu nous arrivâmes dans une santé parfaite.

Le *Père Adrien Verzeau*, Supérieur de notre Mission de *Smyrne*, et nos autres Pères Français nous attendaient depuis long-temps. Ayant été informés qu'un vaisseau paraissait dans le golfe, ils ne doutèrent point que nous ne fussions sur ce vaisseau. Ils vinrent au port pour se trouver à notre débarquement.

Je ne puis vous exprimer, mon Révérend Père, quelle fut alors leur joie et la nôtre. Nous nous embrassâmes de bon cœur. Ils nous conduisirent dans notre maison, et nous apportèrent tous les rafraichissemens dont nous pouvions avoir besoin.

Après quelques jours de repos, le *Père Adrien Verzeau* nous conduisit chez M. l'Archevêque pour lui rendre nos respects, et chez M. de *Fontenu*, Consul de la nation Française en cette ville. Nous en fûmes reçus avec beaucoup de bonté et de civilité.

Les jours suivans se passèrent en visites. Nous reçûmes celles de nos disciples, et nous

les leur rendîmes. L'affection qu'ils nous témoignèrent nous fut une marque de la vénération qu'ils avaient pour nos Pères Missionnaires. Les services qu'ils rendent aux Français, aux Grecs, aux Arméniens, leur ont gagné l'estime et la confiance de ces nations. Il faut convenir aussi que la protection que M. de *Fontenu* donne à nos fonctions, et les grands égards de Messieurs de la nation Française, dont nous ne pouvons assez nous louer, inspirent aux peuples les sentimens qu'ils ont pour les Missionnaires.

Après que nous eûmes satisfait à nos devoirs de civilité, nous nous appliquâmes uniquement à l'étude des langues, pour nous mettre en état de partager avec nos Missionnaires leurs continuels travaux ; car c'est dans ces commencemens que la ferveur nous rend plus capables de surmonter les difficultés inséparables de cette étude, qui est d'autant plus nécessaire, que l'on ne peut espérer de fruits de son ministère qu'autant qu'on s'est rendu familier le langage du pays.

Nous avons la consolation de trouver ici beaucoup plus d'occupation qu'en France ; elle n'a jamais manqué qu'à ceux qui ont négligé de se donner de bonne heure à cette étude.

La ville seule de *Smyrne* offre aux Missionnaires un champ spacieux, où il y a différentes récoltes à faire. Cette ville avait l'honneur autrefois d'être nommée la première des sept Eglises de l'*Asie* ; les états-généraux du pays s'y tenaient. Elle est encore

aujourd'hui une des plus célèbres villes de l'Empire Ottoman. Le commerce y est très-florissant. Son golfe est presque continuellement rempli de vaisseaux Francais, Anglais, Hollandais, Vénitiens et Génois. Ils y viennent pour enlever des soies de *Perse*, du coton, des camelots tabissés d'*Angoura*, des huiles, du tabac et de la scammonée. Les Arméniens y apportent par terre grande quantité de ces marchandises.

La ville est assez grande. Elle n'a pour sa défense qu'un vieux château qui est sur le bord de la mer. Deux cens Janissaires avec trois galères y font la garde. On compte dans *Smyrne* soixante mille habitans ou environ, tant Turcs, qu'Arméniens, Juifs, Grecs et Francs; chaque nation demeure dans un quartier séparé; celui des Francs s'étend le long de la mer, et est sans contredit le plus beau.

Les maisons pour la plupart ne sont construites que de bois; mais depuis les derniers incendies qui ont affligé la ville, ceux qui rebâtissent emploient autant qu'ils peuvent de meilleurs matériaux.

Les Mosquées ne sont pas belles, les *Bazars* sont plus beaux. Ces *Bazars* sont de longues rues, qui ne contiennent que des boutiques dont l'une tient à l'autre. Les marchands y étalent leurs différentes marchandises avec autant d'art qu'on le fait dans les galeries du Palais à Paris. Cet arrangement industrieux excite la curiosité des yeux et le desir d'acheter. Ces boutiques n'ont de jour

que

que par les ouvertures de leur dôme. Ces dômes qui sont couverts de plomb, mettent les marchands et leurs marchandises, et ceux qui les achètent, à couvert des injures du temps.

Smyrne avait autrefois d'anciens monumens qui contribuaient à sa gloire, mais les Turcs peu curieux de l'antiquité, les ont laissé périr. On doit regretter sur-tout la ruine presque totale d'un amphithéâtre dans lequel un grand nombre de Martyrs ont généreusement offert le sacrifice de leur vie pour la défense de notre sainte Foi.

Mais le temps qui détruit tout, n'a pu effacer la mémoire précieuse du martyre de *saint Polycarpe*. A l'âge de quatre-vingt-six ans, et après avoir gouverné l'espace de soixante-six années cette Eglise, où *saint Jean* l'avait envoyé, il fut brûlé vif, pendant qu'à haute voix il bénissait Dieu de la grâce du martyre qu'il lui avait accordée.

Nos Chrétiens l'honorent ici comme leur père, et leur protecteur auprès de Dieu, et vont par respect et par dévotion visiter les restes de l'amphithéâtre qui reçut ses cendres.

Ils honorent pareillement la mémoire d'un jeune homme nommé *Germanicus* qui dans le même temps, et pour Jésus-Christ, fut exposé aux bêtes.

Ces grands exemples d'un courage héroïque, et ceux de nos anciens Missionnaires qui marchent sur leurs traces, sont de puissans motifs qui nous animent en commençant la vie évangélique.

Je ne m'arrête pas, mon Révérend Père, à vous faire ici le détail de leurs bonnes œuvres, parce que je vous répéterais ce qui en a été dit dans la lettre du Père Tarillon (1).

Pour ce qui est de moi, je dois me contenter de m'appliquer uniquement à l'étude des langues. Je me hasarde déjà à faire le Catéchisme aux enfans, et j'espère avec le secours de Dieu, être bientôt en état de soulager nos Pères Missionnaires, qui sont surchargés de travail pendant le jour, et souvent pendant la nuit. Je suis chargé de leur part, mon Révérend Père, en vous écrivant cette lettre, de vous demander de nouveaux ouvriers. Je joins ma voix à la leur, étant déjà témoin, depuis que je suis ici, du besoin que nous avons d'un plus grand nombre de Missionnaires dans cette florissante Mission.

Le Père *Adrien Verzeau*, notre Supérieur, donne tous ses soins à l'instruction des esclaves, qui sont ici en grand nombre. Il profite de leur misère extrême pour faire entrer les uns dans le chemin du salut, et les autres dans le sein de l'Eglise Catholique. Un de nos plus anciens Missionnaires septuagénaire, qui cultive cette Mission depuis quarante ans, soutient le poids du joug avec un courage admirable. Il fut pris il y a quelques années par les Algériens, et souffrit avec une patience héroïque l'espace de deux ans un très-rude esclavage. Nous avons eu

(1) C'est la première de ce volume.

depuis le malheur de faire deux grandes pertes dans la personne du *Père François l'Estringant*, natif d'Orléans, et dans celle du *Père François Braconnier*, de la province de Champagne.

Le premier était entré dans la Compagnie avec un desir ardent de consacrer sa vie au service de Dieu et du prochain dans les Missions étrangères ; il fut destiné à celles que nous avons dans le Levant. Il était né avec toutes les qualités propres à gagner des ames à Dieu. Il s'en est servi très-avantageusement pendant plus de quarante années qu'il a employées dans nos Missions, où il a rempli parfaitement les fonctions d'un excellent Missionnaire, et d'un sage et bon Supérieur. Il s'est exposé souvent au service des pestiférés. Il fut lui-même attaqué de la peste étant à leur service. Sa guérison eut, dit-on, quelque chose de miraculeux. Il a eu la gloire, pour une action de charité, et pour la cause de Jésus-Christ, de souffrir la prison et de porter les fers. Il n'a pas laissé de travailler dans la vigne du Seigneur jusque dans son extrême vieillesse. Il est mort plein d'années et de mérites dans cette Mission.

La perte du *Père Braconnier* fut générale pour toutes nos Missions. On le destinait en France aux premières places de sa province, lorsque la Providence l'appela ici à son service.

Il y parvint après avoir vaincu tous les obstacles qu'on forma à son départ. Les talens que Dieu lui avait donnés pour apprendre

facilement les langues, le rendirent bientôt capable de faire le Catéchisme aux enfans, et ensuite de confesser, de prêcher et faire des Conférences. Il le fesait avec un succès qui lui donna une grande réputation. Nos Ambassadeurs l'ont honoré de leur estime. Ils trouvaient en lui un grand sens, beaucoup de droiture et de probité, l'amour du bien, de la capacité pour les affaires, et de la fermeté pour en venir à l'exécution ; il était d'ailleurs un grand homme de bien.

Toutes ces rares qualités le firent juger propre pour le gouvernement. Après avoir gouverné quelques Missions particulières, on le fit Supérieur de toutes nos Missions en Grèce. Celle de *Smyrne* qu'il aimait, lui a de grandes obligations. Notre Maison de *Constantinople* ne lui en a pas de moins grandes. Il eut la douleur d'en voir une partie consumée par le feu, qui réduisit en cendres, il y a quelques années, un nombre considérable de maisons dans le faubourg de *Galata*.

Le *Père Braconnier* eut recours dans notre malheur à la bonté et à la libéralité de Messieurs du commerce de *Marseille*, les bienfaiteurs de toutes nos Missions du Levant. Il obtint des puissances Ottomanes, dont il était connu et estimé, les permissions nécessaires pour réparer ce que le feu avait détruit ; et il a eu la gloire de mettre notre Maison dans le bon état où elle est.

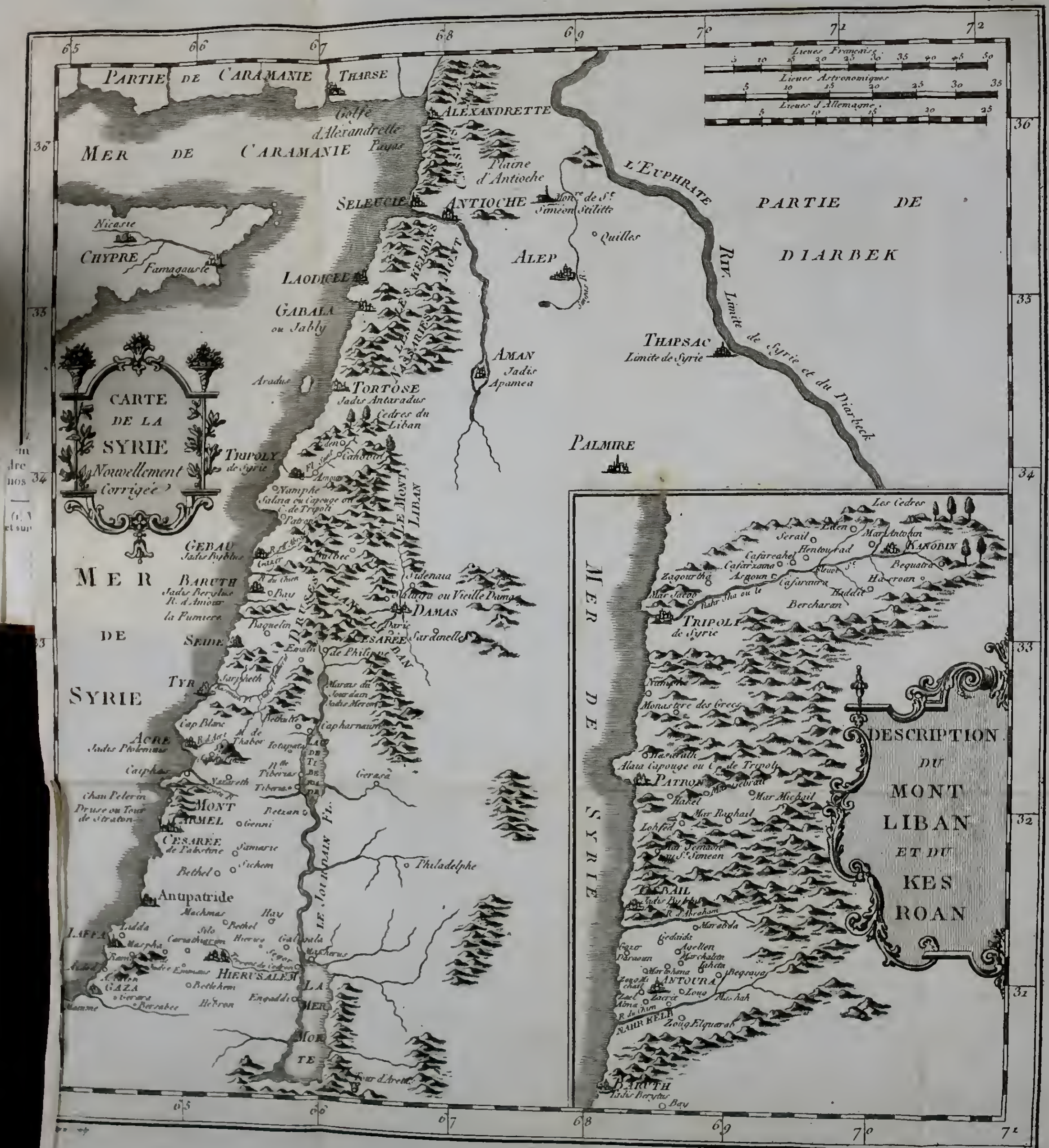
Vous savez, mon Révérend Père, qu'après avoir gouverné nos Missions pendant plu-

Tom. I. Pag. 298.



lre
nos

(1) V
et sui


CARTE DE LA SYRIE Nouvellement Corrigée
DESCRIPTION DU MONT LIBAN ET DU KES ROAN
PARTIE DE CARAMANIE
THARSE
Golfe d'Alexandrette
ALEXANDRETTE
MER DE CARAMANIE
Payas
Plaine d'Antioche
SELEUCIE
ANTIOCHE
Mont. de St. Simeon Stilitte
L'EUPHRATE RIV. Limite de Syrie et du Diarbeck
PARTIE DE DIARBEK
Nicosie
CHYPRE
Famagouste
LAODICEE
ALEP
Quilles
GABALA ou Jably
THAPSAC Limite de Syrie
AMAN Jadis Apamea
Aradus
TORTOSE Jadis Antaradus
Cedres du Liban
PALMIRE
TRIPOLY de Syrie
LE MONT LIBAN
GEBAU
BARUTH
MER DE SYRIE
DAMAS
SEIDE
TYR
ACRE
Caiphas
Nazareth
MONT CARMEL
CESAREE de Palestine
Samarie
Sichem
Bethel
Philadelphe
Antipatride
JAFFA
GAZA
HIERUSALEM
Bethlehem
Hebron
Engaddi
LE JOURDAIN FL.
LA MER MORTE
Gerasa
Capharnaum
Tiberias
Les Cedres
KANOBIN
Eden
Serail
Mar Antonin
Bequatra
Zagourtha
Mar Jacob
TRIPOLI de Syrie
Bercharan
Monastere des Grecs
PATRON
Mar Michail
Mar Raphael
GEBAIL
ANTOURA
NAHR KELB
Zoug Elquerab
BARUTH Jadis Berytus
Bay
Lieues Françaises
Lieues Astronomiques
Lieues d'Allemagne
65
66
67
68
69
70
71
72
36
35
34
33
32
31

sieurs années, il entreprit l'établissement de celle que nous avons à *Salonique* dans la *Macédoine*.

Ce très-digne Missionnaire ayant été informé que les Chrétiens, qui habitent cette ville et les campagnes voisines étaient sans secours pour leur salut, et qu'il y avait de grands biens à faire, se transporta à *Salonique*, avec la seule espérance que Dieu lui ferait trouver les moyens nécessaires pour commencer cette bonne œuvre, si elle était conforme à sa volonté. Il ne se trompa pas; l'œuvre se fit, et se perfectionna par les soins du *Père Braconnier*, par la libéralité de quelques Chrétiens du pays, et par les bons offices de Messieurs de la nation, et du Consul Français.

On vous a déjà exposé bien au long le commencement et les progrès de cette nouvelle Mission (1), ce qui me dispense d'en parler ici.

J'ai appris que le *Père François Tarillon* avait succédé au feu *Père Braconnier*, et qu'ayant pour compagnon le *Père Xavier Piperi*, natif de *Chio*, ils fesaient tous deux de grands fruits dans cette Mission.

Une Dame vertueuse et zélée pour la gloire de Dieu, les a mis en état de faire un établissement qui inspire à leurs disciples une tendre dévotion envers l'auguste Sacrement de nos autels.

---

(1) Voyez les détails sur la Mission de Smyrne, pag. 20 et suiv. de ce volume.

Cette Dame s'est sentie inspirée de fonder à perpétuité des prières publiques qui se font matin et soir, les jeudis de chaque semaine, dans notre chapelle. Le saint Sacrement y est exposé ; nos Catholiques y viennent en foule pour l'honorer. Ils assistent à nos saints Mystères, et aux instructions que leur font nos Missionnaires sur la divine Eucharistie.

La Dame dont nous venons de parler, persuadée que la décoration des autels ne contribue pas peu à la piété des fidèles, a fait travailler, et a travaillé elle-même à de très-beaux ornemens qu'elle a donnés à cette florissante Mission, dont le feu *Père Braconnier* a eu l'avantage de jeter les premiers fondemens.

Ce Père ne pensait qu'à cultiver sa chère Mission, lorsqu'il reçut ordre du Révérend Père Général, de se rendre en *Perse*, pour succéder au Père Supérieur Général de nos Missions dans ce Royaume, qui était décédé depuis peu de temps. Quelque attachement qu'eût le *Père Braconnier* pour sa Mission de *Salonique*, il la quitta, préférant l'obéissance à son inclination. Il se mit en chemin malgré une indisposition qui aurait arrêté tout autre que lui, et même malgré le pressentiment qu'il eut, que ce voyage avancerait ses jours. Il fatigua beaucoup pour parvenir aux *Dardanelles ;* il n'y fut pas plutôt arrivé, que le Consul qui était fort de ses amis, le vint prendre pour le loger chez lui. Quelques jours après, l'indisposition du Père devint une maladie mortelle. Il fit prier

un saint Religieux, qui était alors aux *Dardanelles*, de le venir assister dans ces derniers momens. Il demanda et reçut les derniers Sacremens avec des sentimens que sa voix mourante fesait entendre aux assistans, qui le regardaient comme un Saint. Il rendit enfin son ame à Dieu, en lui offrant le sacrifice de sa vie.

Je vous supplie, mon Révérend Père, de demander au Seigneur, qu'étant venu ici pour travailler à la sanctification de mon ame et à celle des peuples qui nous environnent, je tâche de mériter par une vie pénitente et fervente, une aussi précieuse mort. C'est la grâce que vous demande celui qui est avec respect, etc.

MÉMOIRE

De la ville et des environs d'Alep.

LA ville *d'Alep*, où j'ai eu l'honneur d'être Missionnaire pendant plusieurs années, n'est pas, à beaucoup près, si riche en anciens et beaux monumens, que la ville de *Damas*; mais elle la surpasse en grandeur, en commerce et par conséquent en richesses. Ce sont ces avantages qui la rendent une des plus célèbres villes de l'Empire des Turcs. On lui a donné anciennement différens noms. Vous en avez eu l'origine dans une des premières lettres de ces mémoires (1).

(1) Voyez la lettre du Père Nacchi, page 86 du premier volume de cette nouvelle édition.

La ville peut avoir trois milles de circuit, ou environ. Sa figure est ovale. Ses murs et ses tours ne paraissent pas fort en état de la bien défendre contre ses ennemis. On y entre par plusieurs portes. On en compte jusqu'à dix, dont quelques-unes sont très-belles. Sous une de ces portes il y a une caverne continuellement éclairée de lampes allumées, en l'honneur du Prophète *Elisée*, qui prit, dit-on, pendant quelques temps cette caverne pour le lieu de sa retraite.

Les maisons de la ville n'ont rien de remarquable au-dehors, mais ceux qui ont le moyen de les orner, les enrichissent en dedans par des peintures, des dorures et des marbres.

La plus belle de toutes les Mosquées était autrefois une Eglise, qu'on croit avoir été bâtie par sainte *Hélène*. C'est ainsi, que Dieu, pour punir le déréglement des mœurs des mauvais chrétiens a permis que des Royaumes entiers aient perdu la Foi, et soient tombés dans des schismes et des hérésies, dont les auteurs ont été aussi corrompus qu'eux.

Quoique la religion Ottomane soit la dominante à Alep, il ne laisse pas d'y avoir grand nombre de Catholiques. La lettre du Père Nacchi rend compte de tous les saints exercices de notre Religion qui y sont pratiqués ; et grâces à Dieu nous y voyons de grands exemples des plus excellentes vertus du christianisme.

Le commerce qui s'y fait de toutes sortes de marchandises, qu'on y apporte de Perse

et des Indes, rend la ville très-peuplée. Mais on remarque que ce commerce, qui était autrefois très-grand, est un peu diminué depuis que nos négocians ont trouvé le moyen d'aller par mer aux Indes. Ils préfèrent volontiers cette navigation à celle qui se fait par l'*Euphrate* et le *Tigre*, parce que celle-ci est interrompue par quantité de moulins qu'on a construits depuis quelque temps sur l'*Euphrate*, et parce que le *Tigre* n'est navigable que depuis *Bagdad* jusqu'a *Bassora*.

Mais si la ville d'*Alep* perd quelque chose de son commerce par ce changement, elle en est dédommagée par les fréquentes et nombreuses caravanes qui se rendent à Alep pour passer d'une ville à l'autre.

Ces caravanes sont composées d'un grand nombre de voyageurs de toutes nations et presque tous Négocians. Ils conduisent eux-mêmes leurs chameaux, chargés de marchandises.

On croit voir un corps d'armée rangée en bataille lorsqu'on aperçoit de loin ces caravanes.

Elles ont un chef qui la conduit et qui la gouverne. Il règle les heures des marches, des repas et du repos. Il est même Juge de toutes les contestations qui naissent entre les voyageurs.

Ces caravanes ont leur commodité et leur incommodité. C'est d'abord une grande commodité pour les voyageurs de trouver sans sortir de la caravane et sans embarras tout ce qui peut leur être nécessaire pour leur subsis-

tance et pour les autres besoins qui surviennent pendant un long voyage. Chaque caravane a ses vivandiers qui portent toutes sortes de provisions et qui sont toujours prêts à vous les vendre.

Mais la plus importante commodité pour des Négocians qui ont avec eux leurs richesses, c'est de marcher en sûreté contre les *Arabes*, voleurs de profession, qui ne vivent que de tout ce qu'ils peuvent enlever aux voyageurs. C'est pour n'en être pas surpris que le chef de la caravane fait faire jour et nuit la garde par ses gens ; mais nonobstant leur vigilance, il n'arrive que trop souvent que ces ennemis des voyageurs, instruits de la marche et des forces d'une caravane, se tiennent en embuscade, et, à la faveur de la nuit, ils trouvent le moyen de faire leur butin. Leur coup fait, ils fuient à travers les bois, dont eux seuls savent les routes.

Pour ce qui est de l'incommodité des caravanes, la plus grande de toutes et la moins évitable, c'est que dans ce grand nombre d'hommes, de femmes, d'enfans, de valets et d'animaux, qui sont pêle-mêle, il n'est pas possible de pouvoir prendre un instant de sommeil. Le jour a sa fatigue, les nuits ont le bruit et les clameurs, qui troublent le repos dont on a très-grand besoin.

Malgré cependant ces incommodités des caravanes, il est plus avantageux de voyager avec elles, que de voyager seul.

La plus célèbre des caravanes est celle qui part tous les ans de *Damas* ou *d'Alep* pour

aller au tombeau de Mahomet. Fesant Mission dans l'une et l'autre de ces villes, je me suis trouvé présent au départ de cette *caravane.* Peut-être ferai-je plaisir de rapporter ici ce que j'ai vu.

La caravane dont je parle part ordinairement pour la *Mecque* dans le mois de Juillet. Vers ce temps, on voit arriver chaque jour des Pélerins de la Perse, du Mogol, de la Tartarie, et des autres Empires qui suivent la Secte de *Mahomet.*

Quelques jours avant le départ de la caravane les pélerins font une procession générale, qu'on appelle la procession de *Mahomet*, pour obtenir, disent-ils, par l'intercession de leur Prophète, un heureux voyage.

Le jour de cette procession, les pélerins les plus distingués par leur naissance ou par leurs richesses, s'efforcent de paraître revêtus de leurs plus beaux habits. Ils sont montés sur des chevaux richement caparaçonnés, et suivis de leurs esclaves qui conduisent des chevaux de main et des chameaux avec tous leurs ornemens.

La procession commence au lever du Soleil, les rues sont déjà pleines alors d'un nombre infini de spectateurs.

Les pélerins, qui se disent issus de la race de *Mahomet*, ouvrent la marche. Ils sont vêtus à la longue, le bonnet verd en tête, privilége accordé aux seuls prétendus parens du Prophète. Ils marchent de front quatre à quatre. Ils sont suivis de plusieurs joueurs de divers instrumens. Après eux marchent

en différens rangs des chameaux, parés de leurs aigrettes et de leurs plumes de toutes couleurs. Deux timbaliers sont à leur tête. Le bruit des timbales, des trompettes et d'un grand nombre de sonnettes, inspire de la fierté à ces animaux.

Marchent ensuite à cheval six à six les autres pélerins de la caravane, suivis de litières remplies des enfans que les pères et mères doivent présenter au Prophète. Ces litières sont environnées de troupes de chanteurs qui font en chantant mille postures extraordinaires, pour donner à croire qu'ils sont des hommes inspirés.

Suivent de près deux cens cavaliers vêtus de peaux d'ours. Ils précèdent de petites pièces de canon montés sur leurs affûts. On en fait des décharges d'heure en heure. L'air retentit en même-temps des cris de joie de tout le peuple.

Ces canons sont escortés d'une compagnie de cavaliers couverts de peaux de tigres, en forme de cuirasse. Leur longue moustache, leur bonnet à la Tartare, leur grand sabre pendu à leur côté, leur donnent un air belliqueux.

Quatre cens soldats à pied, vêtus de vert et portant sur leur tête une espèce de mitre jaune, précèdent la marche du *Mufti*.

Le *Mufti* accompagné des Docteurs de la loi, et d'une nombreuse troupe de chantres, marche devant l'étendard de *Mahomet*, qui le suit. Cet étendard est fait de satin vert brodé d'or. Il a pour sa garde douze cava-

liers revêtus de leur cotte d'armes, portant en main des masses d'argent, accompagnés de trompettes et d'hommes qui frappent continuellement et en cadence sur des plaques d'argent.

Paraît ensuite le pavillon qui doit être présenté au tombeau de *Mahomet*. Il est porté par trois chameaux couverts de plumes vertes et de plaques d'argent.

Le pavillon est de velours à fond rouge cramoisi, enrichi de broderie d'or et de pierreries de toutes couleurs.

Des danseurs à gages dansent et contrefont des hommes illuminés et extraordinaires.

Enfin le Bacha de Jérusalem, précédé de tambours, de trompettes et d'autres instrumens Turcs, ferme la marche de la procession.

La procession finie, chaque pélerin ne songe plus qu'à son départ.

La ville de la *Mecque* est le terme du pélerinage. Cette ville est située dans l'Arabie heureuse, à près de quatre milles de la *mer Rouge*. L'opinion des Turcs est que leur Prophète nâquit dans cette ville; et c'est cette opinion qui leur donne une si grande vénération pour elle. Lorsqu'ils en parlent, ils ne lui donnent point d'autre nom, que celui de la *magnifique*.

Lorsqu'ils doivent prier, ce qui arrive plusieurs fois le jour, ils ne manquent jamais de tourner le visage vers cette ville, quelque part qu'ils se trouvent. Leur Mosquée est au milieu de la ville. Ils prétendent qu'elle est

située sur le terrain même où *Abraham* construisit autrefois sa première maison. Ils appellent cette Mosquée la *Maison quarrée* (1), persuadés par la seule tradition, que la maison d'*Abraham* avait cette figure.

La Mosquée est belle et grande, enrichie de diverses peintures et dorures, et de tous les présens que les Sectateurs de *Mahomet* y envoient par honneur.

Les minarets, qui sont très-élevés, annoncent de fort loin la ville de la *Mecque* et sa Mosquée. Près de la *Kiaba*, ou la maison quarrée, il y a une espèce de Chapelle qui renferme un puits célèbre parmi les Turcs. Ils l'appellent *Zemzem*. Leurs Historiens disent que l'eau de ce puits sort d'une source que Dieu découvrit autrefois à *Agar* et à *Ismaël*, lorsque chassés par *Abraham* de sa maison, ils furent contraints de se retirer en Arabie.

Mahomet profita de ce puits pour rendre cette ville, lieu de sa naissance, recommandable à toute sa Secte. Il publia que l'eau de ce puits avait la vertu de guérir non-seulement toutes sortes de maladies corporelles, mais même de purifier les ames souillées des plus grands crimes.

Cette opinion chimérique est tellement établie parmi les Musulmans, qu'on voit presque continuellement arriver des troupes de pélerins, qui courent d'abord à ce puits pour y boire de l'eau et s'en laver.

---

(1) La *Kiaba* ou la *Maison quarée*, si révérée des Turcs, est au centre de la Mosquée.

Des marchands de toutes sortes de pierreries et de toutes couleurs étalent près de ce *puits* leurs brillantes marchandises, et quantité de poudres aromatiques. Ils en font un grand débit. Ils en ont l'obligation à cette chimérique vertu de l'eau du *puits*, laquelle attire ici continuellement autant d'hommes coupables de divers crimes que de malades de toutes sortes de maladies.

Le terrain qui environne la *Mecque*, quoique très-mauvais, ne laisse pas que de produire d'excellens fruits et en quantité. Les Turcs attribuent cette fertilité à la promesse que Dieu fit autrefois à *Agar* et à son fils, de leur donner dans cette campagne, où l'Ange les conduisit, tout ce qui leur serait nécessaire pour leur subsistance.

La ville de *Médine* n'est pas moins recommandable à tous les Musulmans, que celle de la *Mecque*. Les Historiens Arabes nous en apportent la raison. Ils disent que les habitans de la *Mecque* jaloux de ce que Mahomet s'érigait parmi eux en Législateur, et se fesait suivre d'une troupe de gens qui l'écoutaient comme un Oracle, firent un complot de le chasser de leur ville ; mais qu'ayant été averti de leur dessein par ses Disciples, il eut la sage précaution de s'enfuir secrètement avec deux de ses Disciples, et de se cacher dans une caverne qu'il trouva sur la montagne nommée *Tour*, qui n'est éloignée que d'une lieue de la ville de la *Mecque*. Les mêmes Historiens ajoutent que ne se croyant pas encore en sûreté dans cet asyle, il le quitta pour

s'aller réfugier à *Médine* avec ses deux compagnons de fortune, qui avaient autant de peur que leur maître.

Mahomet avait alors, disent les Historiens, quarante-cinq ans. Il en avait employé quatorze à prêcher sa nouvelle loi. Sa fuite de la *Mecque* et sa retraite à *Médine* ont donné commencement à la première *Hégire* des *Musulmans*.

Le nouveau Législateur se voyant tranquille en cette ville, commença tout de nouveau à dogmatiser. La réputation qu'il se fit d'un homme inspiré de Dieu et favorisé du don de prophétie, la morale de sa nouvelle loi si conforme aux passions des hommes, lui attirèrent en peu de temps une foule de sectateurs, non-seulement des lieux circonvoisins, mais encore des pays éloignés.

De ce grand nombre de Disciples, il en fit autant de sujets, qui lui obéissaient comme à leur Souverain. Il se trouva enfin à la tête d'un si gros parti, qu'il se crut en état de pouvoir tout entreprendre.

Son ressentiment contre ses concitoyens de la *Mecque*, qui avaient voulu le chasser du lieu de sa naissance, le porta d'abord à vouloir s'en venger. Il crut le faire d'une manière qui leur serait très-sensible, en déclarant que *Médine* serait dorénavant sa ville et le siége de son Empire, pour lui et pour ses successeurs. Il ordonna que son sépulcre y serait construit, et de fait on voit encore aujourd'hui son cercueil placé dans la grande Mosquée nommée *Kiabi*.

Comme les Chrétiens n'entrent point dans cette Mosquée, nous ne savons que sur le rapport d'autrui, que son cercueil est renfermé dans un bâtiment qui est dans le coin de la grande Mosquée; qu'il est posé sur des colonnes de marbre, qu'il est couvert d'un pavillon de drap d'or, qu'il est environné d'une multitude de lampes qui brûlent continuellement, et que les murs de cette tour sont revêtus de plaques d'argent doré.

C'est à ce tombeau que les caravanes viennent rendre leurs hommages. Celle qui a porté les présens du Grand-Seigneur n'est pas plutôt arrivée, que les *Dervis*, dont l'emploi est de prendre soin de la Mosquée, se présentent pour la recevoir; les pélerins font retentir la Mosquée de leurs cris d'alégresse et du chant de leurs cantiques en l'honneur du Prophète. Ce ne sont ensuite que fêtes et réjouissances jusqu'au départ de la caravane.

Le jour de son départ les pélerins se rassemblent et partent chantant à haute voix des versets de l'*Alcoran*. Les parens et amis des pélerins instruits du passage de la caravane, vont au-devant d'eux pour leur offrir des rafraîchissemens. Chacun se fait honneur de leur en porter sur toute leur route : mais c'est particulièrement au retour de la caravane que les pélerins reçoivent les conjouissances de toute la ville d'où ils étaient partis. On leur fait honneur par-tout. Ils commencent dès-lors à entrer en possession des priviléges que la Religion Turque accorde à ceux qui vont visiter le tombeau de *Mahomet*.

Celui de ces priviléges qui est le plus nécessaire à plusieurs pélerins, est l'impunité des crimes pour lesquels ils auraient été condamnés par la Justice Ottomane. Le pélerinage de la *Mecque* les met à couvert de toute poursuite et les rend, de criminels qu'ils étaient, parfaitement honnêtes gens.

C'est par ce moyen, que *Mahomet* a trouvé le secret d'accréditer son tombeau et les priviléges de sa secte.

Mais ce n'est pas seulement aux pélerins de la *Mecque* que ces priviléges sont accordés ; le *Chameau* qui a eu l'honneur de porter les présens du Grand-Seigneur, jouit du sien, et son privilége est de n'être plus traité comme un animal du commun, mais d'être considéré comme ayant le bonheur d'être consacré à *Mahomet*. Ce titre l'exempte pour le reste de ses jours des travaux publics, et du service des hommes. On lui dresse une petite cabane pour sa demeure ; il y vit en repos, et est d'ailleurs bien soigné et bien nourri.

A l'occasion de la caravane de la *Mecque*, je dirai que nous vîmes il y a quelques années le Roi des *Yousbecks* passer par *Alep* pour aller au tombeau du Prophète, dans l'intention d'y mener une vie privée.

Ce prince avait eu le malheur de voir ses sujets se révolter contre lui, et son fils à leur tête, qui entreprenait de détrôner son père, et de se rendre maître du Royaume.

Ce fils avait eu l'inhumanité de faire crever les yeux de son père pour lui faire perdre

toute espérance de remonter sur son trône.

Nous vîmes ce prince infortuné marcher à cheval, les yeux bandés. Il était conduit par cinquante gardes, armés de carquois et de flèches. Ce triste spectacle tirait les larmes des yeux de tous ceux qui le virent.

Depuis ce temps-là nous avons appris que Dieu avait vengé ce malheureux père et puni son fils dénaturé. Ce fils mourut misérablement, et ses sujets recoururent à leur légitime Roi. Ils le rétablirent sur son trône, et lui obéirent avec plus de soumission que jamais.

Les *Yousbecks* sont des *Tartares* voisins des *Persans*. Ils sont gouvernés par quatre Rois différens et indépendans les uns des autres. Le plus puissant est le roi de *Balk*, le second de *Karisme* ou autrement d'*Urgents*. Le troisième de *Chakar*, et le quatrième de *Kytar*.

L'habillement des *Yousbecks*, est le même que celui des *Mogols*. Ils ne se servent que de flèches et de dards. Ils les lancent avec une adresse surprenante. Leur naturel est doux et humain. Ils aiment et traitent très-bien les étrangers de quelque Religion qu'ils soient. Leur pays est bon et abondant dans tout ce qui peut servir à la nourriture et à la commodité de ses habitans. Ils commercent avec les *Persans* et les autres *Tartares* leurs voisins, et même avec les *Chinois*, quoiqu'ils en soient très-éloignés. On trouve dans leur pays des rubis, du lapis, des émeraudes, du coton, de la laine, du lin, de la soie, des toiles et des étoffes très-belles : on dit même

qu'ils ont des rivières qui leur donnent de l'or.

Pour ce qui est de leur Religion, il est assez croyable que leurs ancêtres fesaient profession de la foi Catholique. Leur naturel est doux. Ils ont des qualités qui les disposent à la pratique des vertus chrétiennes, mais par le commerce qu'ils ont continuellement avec les *Mahométans*, ils sont devenus susceptibles des mœurs de ceux-ci, et ont reçu leur loi. Preuve sensible qu'il n'y a qu'à perdre dans la fréquentation des Hérétiques et des Libertins.

Nous avons sujet de faire ici souvent une réflexion très-avantageuse à la Religion *Catholique*, savoir, que la *Mahométane*, qui est la dominante dans tout ce grand Empire, s'y trouve divisée, et, pour ainsi dire, déchirée par différentes sectes, qui se haïssent mutuellement.

Il n'en faut point chercher ailleurs la raison, que dans la nature même de l'esprit humain ; car lorsqu'il ne veut avoir que sa raison pour se fixer et se déterminer, surtout en matière de religion, il entreprend de s'en faire une à sa mode, c'est-à-dire, qui soit conforme aux fausses lumières de son esprit, et plus souvent à la corruption de son cœur, et par ce moyen, il s'en tient à la Religion qui lui est la plus convenable.

C'est la réflexion que nous fesons faire à nos chrétiens pour les maintenir dans la foi catholique, en leur fesant sentir en même-temps leur avantage d'avoir dans les décisions de l'Eglise une règle infaillible, qui nous

prescrit dans tous les temps et dans toutes les disputes qui peuvent s'élever entre nous, tout ce que nous devons croire et pratiquer pour nous conduire dans la voie du salut. Effet admirable de la sagesse divine, qui a donné également aux petits aussi-bien qu'aux grands, aux ignorans aussi-bien qu'aux savans, le moyen sûr et infaillible de connaître la vérité qu'ils doivent suivre et embrasser.

Après cette digression, que les caravanes qui partent d'Alep m'ont fait faire, je reviendrai, s'il vous plaît, mon Révérend Père, à la suite du récit que vous nous demandez de ce qui nous paraît en ce pays digne de quelque curiosité.

Lorsque nous allons d'*Alep* à *Tripoli*, nous trouvons à deux journées d'*Alep* la célèbre ville d'*Antioche*, que l'empereur *Justinien* fit nommer autrefois *Théopolis*, c'est-à-dire, *ville de Dieu*. Elle méritait ce glorieux nom, lorsque le Prince des Apôtres *saint Pierre* y tenait son siége, et y formait les premiers fidèles, pour être de vrais Disciples de Jésus-Christ. Ils profitèrent si heureusement des leçons de leur Maître, qu'ils furent dignes de porter les premiers le nom auguste de *Chrétiens*.

Ce fut en cette ville que les Apôtres tinrent un Concile, dont saint *Pamphile*, martyr, assure avoir vu les Canons dans la bibliothèque d'*Origène*.

Les éloquentes prédications de saint Jean Chrysostôme au peuple d'*Antioche* honoreront à perpétuité la mémoire de cette ville,

qui a eu le bonheur de posséder ce saint Docteur de l'Eglise, et de recevoir ses sublimes et salutaires instructions.

C'est le souvenir de l'ancien éclat de cette ville, qui nous fait gémir aujourd'hui sur son malheur d'être tombée dans l'esclavage des infidèles. Il ne lui reste de ses grands et superbes édifices, que les ruines de ses murs; mais la Providence divine a voulu conserver le sanctuaire de l'Eglise de *saint Pierre*, en mémoire de l'honneur qu'elle a eu d'avoir possédé autrefois la *Chaire* du Vicaire de Jésus-Christ.

L'heureuse situation de cette ville méritait sa conservation. Elle est placée au milieu d'une vaste plaine, arrosée de ruisseaux, qui la rendent fertile en toutes saisons. Le fleuve *Oronte*, qui contribuait à ses richesses, baigne encore aujourd'hui ses murs à demi ruinés. Elle a en perspective deux hautes montagnes : le vallon qui les sépare, forme un point de vue des plus agréables.

Entre *Antioche*, dont nous venons de parler, et la ville de *Tripoli*, et à l'Orient de *Tortose*, appelée anciennement *Antaradus*, il y a une plaine dont l'étendue est de six milles de largeur et de douze de longueur; elle est terminée par de petites montagnes. Ces montagnes étaient autrefois habitées par un peuple, qui se donnait le nom d'*Arsacides*, prétendant être descendus du fameux *Arsace*, qui fonda l'Empire des *Parthes* après la mort d'Alexandre.

Ce peuple qui était sorti dans le VII.e siècle

des confins de la *Perse*, vers *Babylone*, vint former un petit État dans un coin de la *Phénicie*. Ils se bâtirent dix places sur des roches inaccessibles, d'où ils se rendaient redoutables à tous leurs voisins : leur brigandage et leurs assassinats leur firent donner le nom d'*Assassins* (1), nom odieux, qui exprimait leur cruauté.

Les Assassins élisaient eux-mêmes leur Chef. Il se nommait *le Vieux de la montagne*. Nom fameux dans les histoires de ce temps-là. Il portait ce nom, soit parce que le choix qu'on en fesait tombait toujours sur un des plus anciens de sa nation, soit parce qu'il habitait un château nommé *Almut*, ou *Alamut*, situé sur une haute montagne, où il était presque impossible de l'attaquer.

Nos vieux historiens ont mal entendu l'Arabe. *Scheik* signifie *vieux*, *senior;* mais il signifie aussi *Seigneur*. Il n'est pas vrai que les Assassins choisissent pour Prince le plus ancien de la nation, il fallait donc traduire le Seigneur de la montagne.

Son Empire sur ses Sujets était si absolu, que fallût-il commettre les actions les plus noires, ils étaient toujours prêts à les exécuter au premier commandement qu'on leur en fesait, et au péril même de leur propre vie. On les accuse de l'assassinat de Louis de *Bavière* en 1231, et d'avoir osé attenter à la vie de Saint-Louis.

---

(1) Ils tirent leur nom de leur fondateur *Hassan Sabah ;* mais il méritèrent aussi ce nom, parce qu'ils se firent un métier des assassinats de guet-à-pens.

Le sieur de Joinville n'en dit rien ; il prétend au-contraire que leur Chef, en 1252, envoya des présens à ce saint Monarque.

Pour ce qui est de leur religion, elle était la *Mahométane*. Mais ils y étaient si peu attachés, qu'ils offrirent aux *Templiers* d'embrasser la Religion chrétienne, à condition cependant qu'ils seraient déchargés de la pension qu'ils leur payaient. Les *Templiers* refusèrent cette condition, et ce refus, dit *Guillaume de Tyr*, causa la perte du royaume de *Jérusalem*.

Il paraît étonnant qu'une si monstrueuse nation ait pu se maintenir pendant près de quatre cens ans. Ce ne fut qu'en 1257 que les Tartares, sous leur Roi *Allan* ou *Haloën*, pour délivrer le pays de si dangereux voisins, entreprirent de massacrer leur Chef et de les détruire ; ce qu'ils firent.

Aujourd'hui nous ne connaissons ici aucun peuple qui porte le nom *d'Assassins* ; mais il pourrait bien se faire que les *Kesbins*, nation qui habite les montagnes à deux journées de Tripoli, et les *Nassariens*, autre nation qui est établie dans la plaine vers la mer, fussent les successeurs des *Assassins*. Ces deux nations habitent le même pays, et de plus, il y a bien du rapport entre la religion dont les *Assassins* fesaient profession, et celle que professent aujourd'hui les *Kesbins* et les *Nassariens*.

Ces deux nations des *Kesbins* et des *Nassariens* doivent être regardées comme fesant une même nation.

Ils

Ils ont des noms différens par rapport aux différens pays qu'ils habitent. Ceux d'entr'eux qui habitent les montagnes s'appellent *Kesbins*, parce que leur pays se nomme *Kesbié*. Les autres qui occupent la plaine se nomment *Nassariens*, c'est-à-dire, *mauvais Chrétiens*, qualité qui convient aux uns et aux autres ; car ils se sont fait une religion d'un composé monstrueux du *Mahométisme* et du *Christianisme*, ce qui leur donne une idée extravagante de nos saints Mystères. Les Docteurs de leur secte s'appellent *Cheikhs*. Ces Docteurs les entretiennent dans leurs folles imaginations. Par exemple, ils leur enseignent que Dieu s'est incarné plusieurs fois, qu'il a paru incarné non-seulement dans Jésus-Christ, mais encore dans *Abraham*, dans *Moïse* et dans d'autres personnes célèbres de l'ancien Testament. Ils font même l'honneur à *Mahomet* de lui accorder pareille prérogative ; absurdité dans laquelle les Turcs même ne sont jamais tombés.

Ce n'est pas tout : ils s'imaginent honorer Jésus-Christ, de soutenir qu'il n'est pas mort en croix, comme les Chrétiens le professent ; mais ils ajoutent, qu'il substitua un autre homme qui mourut en sa place ; ainsi, disent-ils, que *Mahomet* ordonna qu'un autre corps que le sien fût mis dans le tombeau qui lui avait été préparé.

Ils admettent de plus la *Métempsycose*, et disent que la même ame passe d'un corps à un autre jusqu'à soixante-dix fois ; mais avec cette différence, que l'ame d'un homme

de bien entre dans un corps plus parfait que le sien, et que l'ame d'un homme vicieux passe dans le corps d'un animal immonde.

Ils ont pris du Christianisme la communion; mais la pratique qu'ils en font est toute fanatique, car ils la font avec du vin et un morceau de viande. Ils n'admettent à cette communion que les hommes, et en excluent les femmes et les enfans. C'est dans des assemblées secrètes que les hommes observent cette pratique entr'eux.

Ils célèbrent quelques-unes de nos fêtes; celle de Noël, celle de la Circoncision, celle de l'Epiphanie, et celle du jour des Rameaux, de Pâques, et de quelques-uns de nos Apôtres et de nos Saints.

Lorsqu'ils font leurs prières, ils se tournent du côté du soleil, ce qui a fait dire qu'ils adorent cet astre; mais ils n'en conviennent pas. J'omets plusieurs autres de leurs coutumes, parce qu'elles sont autant d'extravagances. Ils y sont cependant fortement attachés, persuadés comme ils le sont, que leur religion n'est pas moins bonne que celle des *Maronites*, parce qu'ils en observent quelques pratiques.

Plusieurs de nos Missionnaires ont fait tous leurs efforts pour en gagner quelques-uns; mais comme ils n'écoutent opiniâtrément que leurs mauvais Docteurs, et ne veulent suivre que les sentimens dans lesquels ils ont été élevés, nos Missionnaires, désespérant de leur conversion, ont été obligés de secouer souvent la poussière de leurs souliers.

C'est dans tous les temps que l'expérience a fait connaître, que dès-lors qu'on abandonne la règle de la foi Catholique, que le Sauveur nous a donnée pour nous conduire infailliblement dans la seule voie du salut, on tombe aisément dans autant d'erreurs que l'esprit humain a de différentes manières de penser.

C'est ce que l'Apôtre saint Paul voulait faire entendre aux Romains, lorsqu'il leur disait que ces hommes qui se croyaient sages et fort au-dessus du vulgaire, se sont perdus dans leurs vains raisonnemens, et que leur esprit insensé a été frappé, par une juste punition de Dieu, d'un affreux aveuglement.

Malheur qui n'arrive pas seulement à ces esprits forts, qui ne veulent point d'autre juge en matière de foi que leur raison ; mais malheur encore pour les ignorans, lorsqu'au lieu d'obéir avec simplicité à la voix de l'Eglise notre commune mère, ils se laissent séduire et entraîner par de faux Prophètes qu'elle réprouve.

C'est ce qui est arrivé à ces nations dont nous venons de parler, et à d'autres encore qui sont dans notre voisinage.

Les *Ismaëlites* qui habitent un petit terroir nommé *Cadmus*, sont de ce nombre. Leur vie est si brutale et si honteuse qu'ils ne méritent pas qu'on en parle, si ce n'est pour humilier l'homme, en lui fesant sentir qu'il n'y a point de bassesses, de désordres et d'extravagances où il ne se laisse aller, dès-lors qu'il ne veut avoir que ses passions pour guides.

Nous avons aussi dans nos montagnes une autre nation dont il n'est pas aisé de connaître l'origine, non-plus que la religion. On la nomme *Druse*. Cette nation habite une partie du *Mont-Liban*, les montagnes au-dessus de *Seyde* et de *Balbec*, et le pays de *Gebail* et de *Tripoli*.

Ces *Druses* s'étendent jusques dans l'Egypte.

Si on les consulte sur leur origine, ils vous diront que leurs ancêtres étaient du nombre de ceux qui suivirent *Godefroy de Bouillon* à la conquête de la Terre-Sainte en 1099, et qu'après la perte de *Jérusalem* ils se retirèrent dans des montagnes pour se mettre à couvert de la fureur des Turcs, car ceux-ci les poursuivirent par-tout, pour achever de massacrer et de détruire les restes du Christianisme, dont le seul nom était devenu odieux.

Quelques écrivains leur donnent une autre origine, et prétendent qu'un Comte de *Dreux*, du temps des Croisades, ayant été défait par *Saladin*, les soldats de ce Comte s'enfuirent dans les montagnes et s'y retranchèrent; et que s'étant ensuite multipliés ils s'y firent des habitations, et prirent le nom de *Druses* en mémoire du Comte de *Dreux* qui avait été leur chef.

Mais comme il est certain qu'avant les *Croisades* cette nation portait déjà en ce pays le nom de *Druses*, il demeure pour constant que leur origine est plus ancienne que celle qu'ils se donnent, ou que d'autres écrivains leur attribuent.

Si on en veut juger par leurs livres, il est vraisemblable que leur nom de *Druses* vient par corruption du mot Arabe *Deuz*, qui signifie cette ligne où se joignent les deux parties du crâne, lesquelles forment le crâne entier de l'homme ; car il est aisé de remarquer que les auteurs de leurs livres font souvent la comparaison de l'union parfaite des deux parties du crâne de l'homme avec l'union qui doit régner constamment dans la nation ; car par cette comparaison les auteurs de leurs livres leur ont voulu faire entendre, que comme la conservation de l'homme dépend de l'étroite union des deux parties du crâne de sa tête, ainsi la perpétuité de la nation Drusienne dépendra toujours de l'union parfaite de tous les membres, pour se maintenir et se défendre contre ses ennemis, et de son uniformité dans la pratique constante de ses coutumes, pratiques et cérémonies.

Cette comparaison répétée si souvent dans leurs livres, étant ici supposée, on peut conclure que de ce mot *Deuz*, que nous avons dit signifier la ligne qui est entre les deux parties du crâne, cette nation a d'abord été appelée *Durzi* en Arabe, ou au pluriel *Durouz*, c'est-à-dire en Français, qui conserve son union et son uniformité ; et de ces mots Arabes est venu par corruption celui de *Druses*, qui est demeuré à cette nation.

Les *Druses* aujourd'hui reconnaissent pour leur Législateur un Soudan d'Egypte de la

dynastie des Fatimites, qu'ils nomment *Maoulana el Hakem Biemrillah*, c'est-à-dire, notre Seigneur *el Hakem Biemrillah*. Il a commencé à régner l'an 996 de Jésus-Christ, qui est l'an 386 de l'hégire. Ses disciples l'honoraient comme leur Roi, et ne paraissaient en sa présence que dans une posture prosternée.

La religion des *Druses* est un composé monstrueux de maximes et de pratiques qu'ils ont retenues du Christianisme, dont ils fesaient anciennement profession, et de coutumes et cérémonies *Mahométanes* qu'ils ont adoptées, soit à cause du commerce continuel qu'ils ont avec les Turcs, soit plutôt par politique, pour se concilier leur bienveillance et leur protection.

Ils gardent très-religieusement le livre (1) que leur a laissé leur Législateur. Ce livre contient trois sections qui sont en forme de lettres; les *Druses* prétendent qu'elles contiennent tout le mystère de leur Religion.

Outre ce premier Législateur, ils en reconnaissent un second, qui était son disciple. Ils le nomment *Hamzé*, homme saint selon eux. Il leur a composé trois livres pour leur loi. Elle leur défend de communiquer ces livres à aucun étranger, tel qu'il puisse être. Je ne sais si c'est pour cette raison qu'ils les renferment sous terre. Ils les retirent les vendredis, jours de leurs assemblées, pour en faire une lecture publique.

(1) Ce livre est à la Bibliothèque du Roi.

Les femmes passent chez eux pour être le mieux instruites de leur Religion, ce qui donne à ce sexe une grande distinction parmi eux. Ce sont elles qui sont chargées d'instruire les autres femmes, et de leur expliquer le contenu des livres de leurs deux Législateurs ; elles leur en recommandent sur toutes choses le secret. Ces femmes le gardent si exactement, que tout ce qu'on en a pu savoir jusqu'à présent, c'est que ces livres contiennent des fables et des histoires extravagantes dont les *Druses* se remplissent l'esprit.

Nous savons encore qu'il y a parmi eux deux sortes de *Druses*, les uns qu'ils appellent en Arabe *Ukkal*, c'est-à-dire, les *spirituels ;* d'autres qu'on nomme *Dgiuhhal*, qui veut dire les *ignorans* : les spirituels se distinguent des autres par leur habit, qui est toujours d'une couleur obscure ; d'ailleurs ils ne portent point de *handgiar* à leur ceinture, c'est-à-dire, qu'ils ne portent ni poignard ni autres armes, mais ils prétendent se distinguer davantage par leur conduite réformée. Ils paraissent rarement en public. Ils se retirent dans des grottes comme dans des espèces de cellules, pour s'éloigner des plaisirs du siècle. Ils vivent de peu. Ils ont horreur du bien d'autrui, jusques-là qu'ils refusent tout ce qu'on leur offre, dans la crainte qu'ils ont que les présens qu'on leur veut faire n'aient pas été légitimement acquis. Ils les reçoivent plus volontiers des paysans que des riches, persuadés que ceux-là ne

leur donneront que ce qu'ils auront gagné à la sueur de leur front.

Ces spirituels se conforment d'ailleurs à l'*Alcoran*, se soumettant à la circoncision, au jeûne du *Ramadan*, à l'abstinence du *cochon*, et à plusieurs superstitions des Turcs.

Pour ce qui est des *Druses* qu'on nomme *Dgiuhhal*, c'est-à-dire, *ignorans*, ils ne se trouvent point dans les assemblées des *spirituels*.

Ils ignorent le secret de leurs mystères; on peut même dire qu'ils vivent sans religion, et par conséquent dans un libertinage qu'ils croient leur être permis. Ils s'imaginent avoir satisfait à tous leurs devoirs, en fesant quelques prières en l'honneur de leur Législateur *Biemrillah*, et en se servant dans leurs prières de termes que les spirituels emploient dans les leurs. Ces termes sont en Arabe, *ma fi Ilah illa houé*, c'est-à-dire, *point de Dieu, sinon lui.* Cette prière est leur profession de foi. Ils la répètent assez souvent, mais particulièrement lorsqu'ils vont rendre leur culte à sa statue.

Il n'y a que deux de leurs villages qui aient l'honneur, pour parler le langage des *Druses*, de posséder la statue de leur grand Législateur.

Sa statue, selon leur loi, doit être d'or ou d'argent. Ils l'enferment dans un coffre de bois, et ne la mettent au jour que pour paraître dans leurs grandes cérémonies, lorsqu'ils lui adressent leurs vœux, pour en obtenir ce qu'ils souhaitent; ils s'imaginent

parler à Dieu même, tant est grande leur vénération pour cette Idole.

Les deux villages qui sont les seuls où elle est conservée, se nomment *Bagclin* et *Fredis;* ils sont situés dans les montagnes ; les chefs des *Druses* y font leur résidence.

Nous venons de dire tout ce que nous avons pu apprendre de la religion des *Druses*. Nous fesons souvent Mission aux Catholiques qui sont dans leur pays, mais nous avons autant de fois la douleur de voir que cette nation est très-éloignée du Royaume de Dieu. Il est vrai qu'ils aiment les Chrétiens et n'aiment pas les Turcs. Il est vrai encore qu'ils aiment mieux se dire Chrétiens que Turcs, quoiqu'ils portent le turban et la ceste verte. Ils nous reçoivent même volontiers et avec joie chez eux.

Nonobstant ces favorables dispositions, l'attachement inviolable qu'ils ont pour leur Religion, qui n'est qu'un assemblage affreux de pratiques et de cérémonies Chrétiennes et Mahométanes ; et de plus, leur aheurtement à ne vouloir pas se faire instruire, nous donne un juste sujet de craindre que cette Nation ne s'opiniâtre à fermer les yeux à la lumière de l'Evangile, que le Soleil de Justice ne cesse pas de faire luire sur leur tête.

C'est ce qui nous engage à conjurer les personnes auxquelles Dieu inspire du zèle pour le salut des ames, de lui demander avec nous la conversion de cette Nation et de plusieurs autres, qui toutes ont part au sang de Jésus-Christ, mais que le schisme et l'héré-

sie bannissent de l'Eglise, et mettent par conséquent hors des voies du salut.

Nous n'ajouterons rien de plus, mon Révérend Père, à ce que nous venons de dire de l'état des deux premières villes de la Syrie, *Damas* et *Alep*, et de leurs environs. Nous avons renfermé dans ce récit ce qui nous a paru être peu connu en France, et mériter cependant de n'y être pas ignoré.

Nous tâcherons à l'avenir d'observer plus exactement que jamais, et autant que nos emplois le permettront, tout ce qui sera digne de recherche, et nous ne manquerons pas de vous l'envoyer.

Procurez-nous aussi, s'il vous plaît, le secours des prières de ceux qui veulent bien prendre part à l'accroissement du Royaume de Jésus-Christ. Envoyez-nous une recrue de bons ouvriers. La Perse et la Syrie vous en demandent. Nous avons une ferme confiance dans le Seigneur des miséricordes et le maître des richesses, qu'il pourvoira en France à notre subsistance.

LETTRE

Du Père Neret, Missionnaire de la Compagnie de Jésus en Syrie, au Père Fleuriau, de la même Compagnie.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Vous savez mieux que personne que les Missions de notre Compagnie dans la Syrie

ont toujours eu pour moi de très-grands attraits. Je les sentis dès mon noviciat, lisant les relations qui nous apprennent les travaux des Missionnaires dans ces vastes provinces d'un royaume infidèle.

Les fruits de leur Apostolat et la consolation qu'ils ont de marcher sur les vestiges de Jésus-Christ, m'avaient toujours fait desirer avec ardeur de suivre leurs pas, sur-tout dans la Terre-Sainte, où notre Sauveur et ses Apôtres ont été les premiers Missionnaires.

Dieu m'a fait la grâce de conserver cette chère et précieuse vocation pendant mes années de régence et mes études en théologie. Je la sentis beaucoup plus vive dans ma troisième année de probation; je m'adressai dès-lors à notre Révérend Père Général, et je lui demandai la permission d'aller consacrer ma vie au salut des nations qui habitent la Palestine et les autres contrées de la Syrie tant de fois arrosées des sueurs du Sauveur.

Je n'ai point oublié, mon Révérend Père, les bons offices que vous me rendîtes dans cette occasion pour obtenir la grâce que je souhaitais instamment, et il n'y a point de jour qu'à l'Autel je ne me souvienne de mon bienfaiteur.

Une nouvelle grâce que j'avais fort à cœur en venant dans ce pays-ci, et qui m'a été accordée à votre prière, augmente encore l'obligation que je vous ai.

Ma vocation pour la Syrie avait fait naître dans mon cœur le même desir qu'eut saint Ignace après sa conversion, d'aller visiter

les saints Lieux. Je quittai la France avec joie, et je traversai la Méditerranée, dans l'espérance de pouvoir bientôt offrir à Dieu mes vœux dans le Temple de Jérusalem, et au pied du saint Sépulcre de notre Sauveur.

Mes vœux, mon Révérend Père, ont été exaucés. J'ai visité la sainte Cité, où le grand mystère de notre Rédemption s'est accompli, et où on découvre à chaque pas que l'on fait de nouveaux objets qui sont autant de témoins bien touchans de l'amour infini de Dieu pour le salut des hommes. Heureux si tant de saints monumens, que j'ai considérés les uns après les autres, et dont je me rappelle souvent le souvenir, conservent dans mon cœur l'esprit de piété et de religion qu'ils inspirent !

C'est pour acquitter ma parole, que je vous présente la relation de mon voyage. Recevez-la, s'il vous plaît, mon Révérend Père, comme une marque de ma reconnaissance ; mais avant que de la commencer, je dois vous avertir que sa simplicité ne pourra être relevée que par la dignité et la sainteté des lieux dont j'ai à vous parler.

Ce fut au port de Seyde, ville maritime de Phénicie, que nous nous embarquâmes pour la Terre-Sainte ; cette ville s'appelait autrefois Sidon : vous savez que nous y avons une Mission anciennement établie.

Nous ne sortîmes de ce port, qu'après avoir fait plusieurs tentatives pour le quitter. Les vents contraires nous forçaient d'y rentrer aussi souvent que nous en sortions. Dieu

voulut m'apprendre dans cette occasion à soumettre à sa volonté l'impatience où j'étais d'arriver à Jérusalem, pour assister pendant la Semaine Sainte à la célébration de nos augustes mystères.

Enfin, le 7 d'Avril 1713, qui était le lundi de la semaine de la Passion, nous mîmes à la voile par un temps très-favorable et avec une compagnie de pélerins telle que je la pouvais desirer. Le retardement de mon départ ne servit qu'à augmenter la joie que j'eus de me voir en route, pour arriver à mon terme.

Etant sortis du port de Seyde, nous passâmes la côte de cette ville, celle de *Sarepta*, celle de *Tyr* et du *Cap blanc*. *Sarepta* qui était autrefois une grande ville et un port de mer, n'est plus qu'un champ labouré et traversé par le grand chemin qui mène à *Tyr*, les restes d'un pavé mal en ordre et les ruines de quelques maisons, que le temps n'a pas encore achevé de détruire, annoncent une ville qui a été considérable, et qui n'est plus.

On prétend que cette ville fesait autrefois un grand commerce de fer et de cuivre, ce qui lui a donné le nom de *Sarepta* qu'elle porte. Ce nom est dérivé de deux mots, dont l'un signifie fer, et l'autre cuivre. On n'y trouve présentement aucun de ces métaux

Cette ville est appelée dans le troisième livre des Rois *Sarepta des Sydoniens* (1), parce qu'elle était de la dépendance de la ville de *Seyde*.

(1) *Sarepta Sidoniorum.* III Reg. c. 17.

A quelques pas de l'ancienne Sarepta on rencontre sur le bord de la mer une petite Mosquée. Les Turcs et les Chrétiens du pays prétendent que cette Mosquée fut le lieu où le saint Prophète Elie opéra les deux insignes miracles qui nous sont rapportés dans le troisième livre des Rois, chap. 17.

Le premier fut la multiplication de quelques gouttes d'huile et d'une petite poignée de farine. Dieu l'accorda aux prières du saint Prophète, pour récompenser la foi et la charité de cette bonne veuve, qui dans le temps d'une longue stérilité, n'ayant pour sa subsistance et celle de son fils que ce peu d'huile et de farine, offrit l'un et l'autre au Prophète, dans son extrême besoin.

Le second miracle fut la résurrection du fils de cette veuve. Le Prophète venant loger chez elle, trouva l'enfant mort et la mère désolée. Elie touché de compassion, le prit des mains de sa mère, le porta dans sa chambre, pria pour l'enfant et le rendit vivant à sa mère.

Saint Jérôme fesant l'épitaphe de sainte Paule, dit que cette vertueuse Dame allant visiter les saints Lieux se fit conduire dans la petite maison de cette bonne veuve, qui était près du port de *Sarepta*, et qui avait servi d'hospice à ce saint Prophète.

La tradition des Hébreux est que cet enfant ressuscité fut le Prophète Jonas. En ce cas il devait être bien vieux, lorsqu'il prêcha la pénitence à la ville de Ninive.

A trois-quarts de lieue de *Sarepta* il y a

une assez longue chaîne de rochers dans lesquels on a creusé des enfoncemens en forme de croix, qui ont cinq ou six pieds de profondeur et dont l'entrée n'est que d'un peu plus de deux pieds en quarré. Il est assez difficile de dire à quel usage ils ont été faits. Les gens du pays prétendent que c'est l'ouvrage d'anciens Solitaires, qui s'y retiraient et qui s'étaient faits ces sépulcres pour penser jour et nuit à la mort. Je serais plutôt de l'avis de ceux qui croient que ces enfoncemens étaient des sépulcres destinés à la sépulture des personnes les plus considérables de *Sarepta*. Quoi qu'il en soit, on appelle ces cellules, ou sépulcres, les grottes d'*Adnoun*.

Depuis ces grottes jusqu'au fleuve *Eleuthère*, on ne voit rien qui mérite attention. Ce fleuve, dit-on, tire sa source du *Mont-Liban*, traverse l'*Iturée* et la *Galilée* pour se jeter dans la mer de *Phénicie* entre *Sarepta* et la ville de *Tyr*. Il sépare les terres de *Seyde* d'avec celles de *Tyr*. C'est ce qui lui donne aujourd'hui le nom de *Kasemieh*, qui signifie partage.

Les différens détours de ce fleuve qui coule au pied des montagnes, le rendent très-rapide ; la pêche de tortues qui y est très-abondante dans certains temps de l'année, lui donne une grande considération dans le pays. Mais ce qui rend ce fleuve plus célèbre, c'est l'honorable mention qu'en fait le premier livre des Machabées, où il est dit que l'illustre *Jonathas*, frère de *Juda* Machabée, accompagna par honneur le roi Ptolomée jus-

qu'au bord du fleuve *Eleuthère* (1). Et le même livre nous apprend que ce fut jusqu'au bord de ce fleuve, que ce grand Capitaine poursuivit les Généraux de *Démétrius*, qui trouvèrent dans leur fuite précipitée, le moyen de gagner le fleuve et de le traverser.

A trois ou quatre lieues de ce fleuve, et à neuf ou dix de Seyde, et sur la même côte, nous nous trouvâmes vis-à-vis de *Tyr*, ville qui était autrefois, dit *Ezéchiel*, si superbe, que ses citoyens se croyaient nés pour donner la loi au reste du monde; si opulente, que l'or et l'argent y étaient aussi communs que la poussière de la terre; si magnifique dans ses édifices, que toutes ses maisons étaient autant de palais; si redoutable par sa garde composée des plus vaillans soldats de la *Perse*, de la *Lybie* et de la *Lydie*, qu'elle passait chez les étrangers pour être invincible.

J'avoue que je ne m'attendais pas à trouver aujourd'hui la Ville de *Tyr* aussi magnifique que le Prophète nous l'a représentée, mais j'espérais du-moins pouvoir y découvrir quelques restes de son ancienne splendeur, que le temps aurait respectés.

Je fus trompé dans mon espérance, je vis au-contraire la destruction totale, et, pour parler plus juste, je vis l'anéantissement de cette ville tel que le Prophète *Ezéchiel* (2) l'avait prophétisé long-temps auparavant.

J'y vis quelques tas de pierres dispersées

---

(1) Chap. 11 et 12.
(2) Ezéch. chap. 28.

çà et là couvertes d'herbes et de sable, et sept ou huit misérables cabanes, qui servent de retraite à de pauvres Arabes dénués des choses les plus nécessaires à la vie.

J'y cherchai, mais inutilement, des vestiges du tombeau d'*Origène* qui subsistait encore, dit-on, dans l'onzième, siècle : c'est ainsi que Dieu voulut punir le mauvais usage que fit autrefois cette orgueilleuse ville de sa grande prospérité, et apprendre en même-temps à tous les hommes, combien une prospérité brillante et constante est dangereuse.

Quelques auteurs font l'honneur à cette ville, de dire que ses citoyens trouvèrent l'art d'écrire, de teindre en pourpre, et de naviguer. Les Hébreux ne conviendront pas du premier; mais pour ce qui est de la teinture en pourpre et de la navigation, s'ils ne l'ont point inventée, on doit leur accorder l'honneur d'avoir été les premiers qui aient exercé et perfectionné ces deux arts, et sur-tout la navigation, qui contribua si fort au grand commerce qui enrichit leur ville : sa situation y était très-propre, car elle était, dit *Ezéchiel*, dans le cœur de la mer; c'est-à-dire, qu'elle en était environnée, et éloignée du continent d'environ deux cens pas.

Alexandre, comme l'on sait, fit de cette île une péninsule, l'ayant fait joindre à la terre-ferme par le moyen d'une digue qu'il fit construire pour s'en faciliter la prise.

A une lieue de *Tyr* on voit un des plus beaux et des plus anciens monumens qui nous soit resté de l'antiquité. C'est un vaste Puits

qui tire toutes ses eaux, et en grande quantité, du *Mont-Liban*. On le nomme le *Puits de Salomon*, non pas qu'il soit sûr que ce Prince l'ait fait construire, mais parce qu'il en parle dans ses Cantiques, et dit que ce Puits contient des eaux vives, qui coulent avec impétuosité du *Liban*.

Je n'eus pas le loisir de l'aller voir, mais tous ceux qui l'ont vu en parlent de même manière, et disent qu'il est placé dans le milieu d'une espèce de grande tour quarrée en forme de terrasse, bâtie de grosses pierres dures proprement taillées, et si bien cimentées et mastiquées entr'elles, qu'on dirait que cet ouvrage est fait d'une seule pierre. Ils ajoutent qu'on monte aisément sur cette terrâsse par un escalier de vingt-cinq marches, ou environ; que le Puits qui est dans le milieu de cette terrasse est d'une figure octogone, et a de circonférence environ quatre-vingts pas; que l'eau monte jusqu'au haut du Puits, d'où elle sort si abondamment de part et d'autre, que d'un côté elle va faire moudre un moulin, et que de l'autre elle va se répandre dans une plaine qu'elle fertilise, et entre ensuite dans des canaux qui la conduisent à *Tyr*.

Mais il est temps de sortir de cette ville désolée et humiliée, dont le nom même ne subsiste plus, car les gens du pays donnent aujourd'hui le nom de *Sour* à ces misérables masures qui ont pris la place des murs de *Tyr*.

De cette péninsule où cette ville était située, nous continuâmes notre route pour aller au port de *Saint-Jean-d'Acre*. Nous doublâmes

le *Cap blanc*, qui tire son nom de la blancheur du rocher qui forme ce promontoire. Nous vîmes en passant ce célèbre chemin qu'on appelle le *chemin d'Alexandre*; c'est un ouvrage digne de ce Conquérant. Il est taillé sur une montagne toute de pierre, et creusé comme un canal, les bords duquel forment un petit parapet du côté de la mer, dont les vagues battent continuellement le pied de la montagne.

Ce chemin a plus d'une lieue de longueur, et six à sept pieds de largeur. Alexandre le fit faire pour donner passage à son armée, qui allait assiéger *Tyr*.

Après avoir cotoyé le chemin d'Alexandre et le Cap blanc, nous parvînmes à la hauteur de *Saint-Jean-d'Acre*.

Cette ville méconnaissante de toutes les grâces dont Dieu l'avait comblée, se rendit beaucoup plus criminelle par ses brigandages et ses impudicités, qui la jetèrent dans l'idolâtrie. Elle fut abandonnée par ordre de Dieu à la merci des *Sarrasins*, qui y mirent tout à feu et à sang.

De l'Eglise Cathédrale de Saint-Jean-d'Acre il n'en est demeuré qu'un pan de muraille; et de celle de Saint-Jean-Baptiste, que quelques piliers qui soutiennent un morceau de la voûte, où l'on voit en relief le chef de ce saint Précurseur. On voit encore quelques restes de plusieurs Monastères, dont le plus respectable est celui de ces généreuses Filles, qui par une inspiration divine, à l'exemple de leur sainte Abbesse, se défigurèrent le visage pour

conserver la pureté et l'innocence de leurs ames.

Les morceaux de marbre, les colonnes brisées sur lesquelles on marche, le Palais des Chevaliers de *Jérusalem* et des *Templiers*, ceux des princes Chrétiens, le magnifique Arsenal des galères, et les autres édifices tombés en ruine, sont d'affligeantes marques de l'ancienne beauté de cette ville. Elle portait autrefois le nom de *Ptolémayde* et d'*Accon*, parce que les deux frères *Ptolomée* et *Accon*, en étaient les fondateurs. Elle était si grande, qu'en l'année 1191 on y vit vingt Princes souverains qui y commandaient chacun dans leur quartier. Elle fut pendant plusieurs années le théâtre de la guerre, ayant été plus d'une fois assiégée, prise et reprise, tantôt par nos Princes croisés, et tantôt par les Infidèles, ce qui fut la source de ses malheurs.

L'heureuse situation de cette ville, la bonté du port, les commodités que la nature lui a données pour la rendre propre au commerce, tous ces avantages contribuent aujourd'hui à son heureux rétablissement.

Plusieurs Marchands s'y sont venus établir, et demandent des Missionnaires pour y établir la foi catholique, la pureté des mœurs, et la ferveur du Christianisme.

De *Saint-Jean*-d'*Acre* dont nous venons de parler, et suivant la côte, nous passâmes devant le *Château Pélerin* et la ville de *Tartoura*. Le premier s'appelle ainsi, parce que les Pélerins y venaient autrefois aborder et y trouvaient leur sûreté. *Tartoura* était en ce

temps-là une ville très-puissante; elle s'appelait *Dordora* ou *Adora*. Saint Jérôme, dans l'épitaphe qu'il a faite de sainte Paule, dit que cette Sainte eut la curiosité de visiter ce qui restait encore de cette grande ville, et qu'elle en admira les ruines. Les Arabes s'en servent présentement pour y trafiquer du blé, des lentilles et des pois. Ils habitent sous des tentes faites de roseaux et de joncs, couvertes d'un tissu de poil de chèvre, soutenues sur des bâtons.

Le château Pélerin et cette ville ont été également maltraités par le temps, qui détruit tous les ouvrages des hommes.

Césarée de Palestine, qui est à trois ou quatre lieues de *Tartoura*, en est une autre preuve bien sensible; car ses belles et grandes colonnes ensevelies dans le sable, les restes de ses magnifiques édifices, ses grands fossés à fond de cuve, creusés pour défendre les murs de sa ville, et qui subsistent encore aujourd'hui avec leur contre-escarpe; tous ces riches ouvrages font voir combien il y a de différence entre l'état présent de cette ville et celui où elle était autrefois. Elle devait son ancienne magnificence autant à la vanité d'Hérode l'Ascalonite, qu'à sa reconnaissance pour César-Auguste, qui lui avait conservé le sceptre de la Judée.

Il crut payer ce bienfait en fesant porter à cette superbe ville le nom de son illustre bienfaiteur. Elle avait d'abord été bâtie sur les ruines de la *Tour de Straton*, qui commandait l'armée de *Darius* lorsqu'Alexandre l'at-

taqua et s'en rendit maître ; mais ce qui doit immortaliser la gloire de cette ville, c'est d'avoir été la première éclairée des lumières de la foi dans la personne du noble et vertueux *Centurion Cornélius.*

Les Actes des Apôtres nous apprennent que Dieu envoya saint Pierre en cette ville pour conférer le saint baptême à ce premier fidèle d'entre les Gentils.

Saint Jérôme dit que de son temps on y voyait encore une Eglise qui avait été la maison du même Cornélius. Ce Centurion fut le successeur de Zachée, qui en avait été le premier Evêque : tous deux furent consacrés par l'Apôtre saint Pierre.

Saint Jérôme fait l'éloge de quatre Vierges qui vivaient ensemble à Césarée, occupées uniquement à chanter les louanges de Dieu, et fesant profession d'une très-exacte virginité. Ce saint Père ajoute que sainte Paule, dans son pélerinage de la Terre-Sainte, y visita leurs chambres, qui étaient en grande vénération. On peut dire que ces quatre Vierges ont l'honneur d'avoir été les premières religieuses du monde Chrétien.

Les Infidèles se sont rendus maîtres de cette ville, d'où l'on doit juger de son malheureux sort.

A peine eûmes-nous perdu de vue *Césarée de Palestine*, que nous découvrîmes la ville de *Jaffa*, anciennement nommée *Joppé*. Les Hébreux l'appelaient *Jaffa*, qui signifie *Beauté*. En effet, sa situation est charmante. Ce qui en reste, est sur une colline grande et

élevée, d'où l'on découvre d'un côté la mer, et de l'autre des campagnes vastes et fertiles.

Saladin fit ruiner cette ville. Saint-Louis la fit rétablir quelques années après. Ce fut dans cette occassion que ce saint Roi fit une héroïque action de charité et de mortification ; car ayant appris que les ouvriers, qui travaillaient par son ordre au rétablissement de la ville, avaient été massacrés par les Infidèles et demeuraient sans sépulture, il vint en toute diligence de Saint-Jean-d'Acre à *Jaffa*. Il fit en sa présence porter en terre tous ces corps corrompus : il fit plus ; car malgré leur corruption, il voulut, pour donner exemple, en charger un sur ses épaules, et le porter courageusement au lieu de la sépulture.

C'est au port de *Jaffa* que tous les pélerins de Jérusalem arrivent. La situation de cette ville, toute agréable qu'elle est, arrête moins les yeux des pélerins, que la vue de la Terre-Sainte : le port de *Jaffa* la découvre.

Sitôt que nous fûmes débarqués, nous nous prosternâmes, selon la pieuse coutume des pélerins.

Les chrétiens Francs, Grecs et Arméniens de cette ville vinrent aussitôt à nous pour offrir leurs maisons aux pélerins de leur nation. Je reçus en mon particulier toutes sortes de marques de bonté et de charité de la part des Pères de Terre-Sainte, qui y ont un hospice : ces Pères sont de l'observance de saint François. La tradition est que leur

maison est placée dans le lieu même où était celle de Simon le Corroyeur.

Le port de *Jaffa* est célèbre pour avoir reçu les cèdres qu'*Hiram*, Roi de *Tyr*, envoya à Salomon pour la construction du Temple ; mais il est encore plus recommandable par le mystère qui s'y accomplit dans la personne de Jonas, lorsqu'il fut jeté en mer, et qu'il fut englouti par un poisson. Ce port, qui était fort grand autrefois, est si comblé présentement, que les grands navires ne peuvent y entrer. A côté du port, et le long de la mer, il y a une assez belle rue où l'on débite du riz, du café, et du savon de *Jérusalem* et de *Rama*.

Avant que de partir de *Jaffa*, pour continuer notre route, le Turc vint nous faire un compliment ; ce fut pour demander quinze piastres à chaque pélerin : c'est ainsi que les Infidèles mettent à profit la dévotion des Chrétiens.

De *Jaffa* nous allâmes à *Rama* ; nous traversâmes une partie des belles et vastes campagnes de *Saron*, dont l'Ecriture Sainte loue la beauté. Elles sont parsemées de tulipes, qui y naissent d'elles-mêmes ; la variété de leur couleur forme un agréable parterre : on y cultive aussi en été une grande quantité de melons d'eau, qui sont d'une grosseur extraordinaire. Il y en a qui pèsent jusqu'à dix livres. Ce sont sans contredit les meilleurs de toute la Palestine.

Saron ou *Sarona*, qui donne le nom à ces campagnes, était autrefois une assez belle ville,

ville, située sur une éminence, d'où elle dominait tout le pays. La plaine, qui s'étend depuis *Césarée de Palestine* jusqu'à *Gaze*, est très-vaste et féconde. Les habitans se convertirent et embrassèrent la Foi chrétienne, à la vue de la guérison miraculeuse du paralytique que saint Pierre fit à *Lydde*.

Rama, qui est à quatre ou cinq lieues de *Jaffa*, est plutôt un bourg qu'une ville. Les gens du pays l'appellent *Ramlé*, qui signifie *Sable* en arabe, parce qu'elle est située sur un terrain fort sabloneux. Elle n'a rien qui lui puisse faire honneur, sinon de compter dans le nombre de ses citoyens *Joseph d'Arimathie*, qui eut la gloire d'ensevelir le Sauveur du monde.

Grégoire de Tours dit que pour récompenser cette action, dès ce monde, le Sauveur, dès le jour même de sa résurrection, vint le visiter dans sa chambre, où les Juifs le tenaient prisonnier, et lui fit voir la plaie de son côté.

C'est à *Rama* que les pélerins attendent la permission du *Cady* de Jérusalem pour entrer librement en cette ville. Les Pères de Terre-Sainte se chargèrent de solliciter la nôtre, et de nous l'envoyer.

A un quart de lieue de cette ville, on voit une magnifique citerne bien voûtée, et soutenue de vingt-quatre arcades, qui avaient été autrefois ornées de peintures ; mais le temps les a presque toutes effacées. Ceux qui vous la font voir, disent que c'est un ouvrage de sainte Hélène.

De *Rama* on vient à *Lydde*, qui a porté le nom de *Diospolis*. Je n'en ai rien à dire de remarquable. Depuis *Lydde* jusqu'à Jérusalem, il faut nécessairement marcher par des chemins très-rudes, monter et descendre continuellement, et à travers de gros rochers; mais la joie d'entrer bientôt dans la Sainte Cité, soulage infiniment le pélerin. On nous fit remarquer en passant un village, d'où, dit-on, le bon Larron était natif. Les Arabes l'appellent encore aujourd'hui *Latroun*. On y voit le reste d'une Eglise dédiée à ce saint pénitent, qui fut prédestiné sur la croix. Les Chrétiens du pays prétendent qu'il s'appellait *Dimas*; le Cardinal Baronius lui donne le même nom.

Du village dont nous venons de parler, nous vînmes à un autre, où il y a une Eglise dédiée à saint Jérémie, et qui en porte le nom. Nous descendimes ensuite peu-à-peu les montagnes de Judée, et nous nous trouvâmes dans la vallée de *Térébinthe*, qui est à une lieue de Jérusalem. Pour y arriver, il nous fallut gravir des montagnes, qui nous cachaient la vue de la sainte Ville. Comme elle est située sur le penchant de la colline opposée, on ne la peut voir que lorsqu'on est prêt d'y entrer. Enfin après avoir continuellement monté et descendu par des chemins très-fatigans, *Jérusalem* parut à nos yeux.

Vouloir exprimer les sentimens dont le cœur est pénétré à la vue de cette sainte Ville, c'est ce qu'il n'est pas possible de

faire. Du plus loin que nous aperçûmes ses murs, nous adorâmes les précieux monumens qu'ils renferment. Ce fut la veille du Dimanche des Rameaux, que nous eûmes le bonheur d'y entrer. A notre arrivée nous allâmes rendre nos devoirs aux Révérends Pères Religieux de saint François, nommés communément les Pères de Terre-Sainte. Ces Pères représentent à *Jérusalem* l'Eglise Latine. Ils me reçurent avec toute l'amitié que je pouvais desirer. Comme ils savaient le motif de mon voyage, ils m'avertirent que l'on venait d'ouvrir l'Eglise du Saint-Sépulcre, et qu'il fallait en profiter. J'oubliai dans ce moment toutes mes fatigues passées, et sans perdre de temps, je suivis les Pères qui voulurent m'y conduire.

L'Eglise du Saint-Sépulcre, la plus respectable qui soit au monde, renferme trois Eglises. Celle du Calvaire est la première; celle du Saint-Sépulcre est la seconde, et celle de l'invention de la Sainte-Croix est la troisième. La plus magnifique des trois est celle du Saint-Sépulcre, qu'on appelle l'Eglise de la Résurrection. Son enceinte est ovale, sa forme intérieure est celle d'une Croix. L'Eglise du Calvaire est à l'entrée de la porte du Saint-Sépulcre, celle de l'Invention de la Croix est à sa droite Au devant de la grande Eglise du Saint-Sépulcre, qui renferme les deux autres, il y a une grande cour pavée de pierres qui imitent le marbre. Au bout de l'Eglise il y a une tour qui servait autrefois de clocher. Elle est à trois éta-

ges, et ornée de belles colonnes d'un marbre blanc.

Les Turcs ont voulu s'en servir pour annoncer la prière avec leurs cris ordinaires ; mais le Ciel a toujours puni si sévèrement ceux qui l'ont entrepris, qu'aucun d'eux aujourd'hui n'ose s'en approcher.

Il nous en coûta seize piastres à chacun de nous, pour entrer dans l'Eglise du Saint-Sépulcre. Cette somme une fois payée, on vous laisse entrer et sortir librement.

Le premier objet qui se présenta à ma vénération, fut la pierre de l'onction. C'est cette pierre sur laquelle Joseph d'Arimathie posa le corps de Jésus-Christ crucifié pour l'ensevelir. Cette pierre est éclairée par huit ou neuf lampes allumées qui l'environnent, et dont il y en a une parsemée de fleurs de lis, qui est un présent de nos Rois.

Du plain-pied de l'Eglise, et à la droite de son entrée, je montai par dix-neuf degrés à la Chapelle du Crucifiement du Fils de Dieu. Elle est placée sur le Calvaire, qui est une des trois Eglises. Un gros pilier quarré, qui soutient la voûte, divise cette Chapelle en deux parties. Celle qui est la plus éloignée de l'escalier dont je viens de parler, est l'endroit où le Sauveur fut étendu sur la Croix, et où il eut les mains et les pieds percés pour y être attaché. La partie la plus proche de l'escalier est le lieu où la Croix du Sauveur fut plantée, et où il voulut expier nos iniquités par sa mort.

Le pavé de cette Chapelle est un ouvrage

à la mosaïque de pierres de diverses couleurs. Plusieurs lampes d'or et d'argent y brûlent jour et nuit. L'endroit où la Croix fut plantée, et qui est élevé de deux pieds, est couvert de grandes pierres de marbre gris et ondé. Le trou où elle fut enfoncée est revêtu d'argent, par la libéralité et la piété d'un Prêtre Grec nommé *Siba*, qui en fit la dépense en l'année 1560. Mais cet endroit vénérable qui reçut la Croix du Sauveur, doit son plus riche ornement au Sang de Jésus-Christ, dont il fut couvert, lorsque le Sauveur de nos ames le répandit pour nous à la Croix.

A cinq ou six pas plus loin on a mis une pierre de marbre de figure ronde, pour montrer le lieu où la sainte Vierge et saint Jean étaient placés lorsque le Sauveur en Croix dit à son Disciple bien aimé : *Voilà votre Mère ;* et à sa mère : *Voilà votre Fils.*

Des saints Pères, et sainte Brigite dans ses révélations, disent que ce fut au même lieu, et à la vue du crucifiement de son Fils que la Mère de Dieu souffrit le plus cruel de tous les martyres, et qu'elle tomba, dit saint Bonaventure, à demi-morte entre les bras de Marie-Magdelaine (1).

Ce fut dans ce martyre, ajoutent ces Pères, que la Mère des pécheurs offrit pour eux au Père Eternel les mérites infinis du martyre de son Fils.

Après avoir considéré attentivement toutes

(1) *Tunc Mater semimortua cecidit inter brachia Magdalenæ.* Cap. 79 et 80.

les parties de cette Chapelle, j'en descendis par les dix-neuf degrés que j'avais montés. Je rentrai dans la grande Eglise, et suivant à droite les murailles du chœur, j'aperçus la Chapelle du glorieux Sépulcre du Sauveur.

Cette auguste Chapelle a son dôme ; il a été fait avec des solives de cèdre : on prétend qu'on y en a employé cent trente-une, qui ont chacune soixante palmes de longueur. Elles sont posées debout, et forment des arcades d'espace en espace.

Ces arcades sont ouvertes pour donner du jour à la Chapelle, et pour laisser exhaler la fumée des lampes qui y brûlent jour et nuit. Plusieurs de ces lampes, dont quelques-unes sont d'un grand prix, ont été données par des Princes Chrétiens ; on m'en a fait voir quelques-unes qui ont coûté plus de vingt mille écus.

Le haut du dôme était autrefois tout ouvert, on y avait seulement attaché des fils d'archal pour en défendre l'entrée aux oiseaux ; mais l'Eglise ayant été réparée dans ces derniers temps par la libéralité des fidèles, on a élevé au-dessus du Saint-Sépulcre un petit dôme, porté par douze petites colonnes jointes deux à deux, lesquelles forment six petites arcades.

Les arcades du grand dôme, dont nous avons parlé ci-dessus, sont appuyées sur une muraille ronde, qui était autrefois enrichie des images des Prophètes et des Apôtres. Ces images étaient faites avec de petites pierres de diverses couleurs, rangées et nuancées

avec un art surprenant. On n'en voit aujourd'hui que des restes.

Au-dessous du dôme il y a deux galeries l'une sur l'autre, qui règnent autour du Saint-Sépulcre. Elles sont voûtées et soutenues par des arcades appuyées sur une vingtaine de colonnes et de pilastres, disposées pour former un espace intérieur, dont la forme est ronde. Cet espace a vingt-six pieds de diamètre, et est pavé d'un très-beau marbre.

Les galeries hautes et basses sont partagées aux diverses nations Chrétiennes, qui font chacune l'Office divin dans l'Eglise selon leur rit particulier.

Le Sépulcre où le corps de notre Rédempteur fut déposé, après avoir été détaché de sa croix, est sous le dôme et au milieu de cet espace qui est environné des galeries dont nous venons de parler. Ce sacré monument n'était alors qu'un trou creusé dans le roc avec le ciseau et le marteau. Il est aujourd'hui revêtu de marbre blanc de toutes parts. Sa hauteur est de huit ou neuf pieds. Il n'en a que six de diamètre. Le corps du Sépulcre est orné au-dehors de neuf petites arcades posées sur leurs piliers, de hauteur et de grosseur proportionnées.

Je ne puis, mon Révérend Père, vous donner une idée plus parfaite de ce sanctuaire, qu'en vous envoyant quelques-uns de ces petits Sépulcres, qu'on fait ici de nacre de perle, et qui imitent assez bien la figure du Sépulcre de notre Sauveur.

Cet objet de notre vénération n'est pas le

seul qui soit dans l'Eglise du Saint-Sépulcre ; elle renferme de plus quatre autres monumens, qui y sont honorés.

A dix ou douze pas de la petite Chapelle du Sépulcre du Sauveur, on a marqué d'un pavé de marbre blanc, orné d'une mosaïque de différentes couleurs, le lieu où Notre Seigneur apparut à sainte Marie-Magdelaine en habit de Jardinier ; les Latins y entretiennent une lampe allumée, et les Arméniens une autre.

Un peu plus loin on entre dans une seconde Chapelle, où les Pères de Terre-Sainte célèbrent l'Office divin. La tradition est que cette Chapelle est le lieu où était la maison du jardinier de *Joseph d'Arimathie*. La même tradition ajoute que la sainte Vierge s'y retira pour attendre le jour de la résurrection de son Fils, et que ce Fils, si cher à sa mère, vint au moment de sa résurrection la consoler par sa première apparition en ce lieu.

Cette Chapelle a trois autels qui représentent ces mystères, et qui sont éclairés de plusieurs lampes qui y brûlent continuellement.

La troisième Chapelle qui suit, et qu'on appelle la Chapelle de la *division des vêtemens*, est celle où l'on croit que les soldats partagèrent entr'eux les vêtemens du Sauveur. La quatrième et la dernière qu'on trouve dans l'église du Saint-Sépulcre, est celle qu'on nomme la Chapelle de l'*Impropère*. L'on y voit sous l'autel le bout de la colonne sur laquelle l'on fit asseoir le Sau-

veur lorsqu'il fut couronné d'épines : ce morceau est d'un marbre grisâtre de dix palmes de circuit, et de trois de hauteur ou environ. Je ne crois pas que dans le reste du monde on puisse trouver des objets plus touchans que ceux qui se voient dans ces Chapelles.

Après les avoir visitées, j'entrai dans l'Eglise de l'Invention de la sainte Croix, qui est une des trois églises contenues dans celle du Saint-Sépulcre. Elle porte le nom de l'*Invention de la sainte Croix*, parce qu'elle fut trouvée en ce lieu par les soins de sainte Hélène. On y a élevé un autel éclairé de quantité de lampes. Les Turcs permettent qu'on y dise la Messe, ainsi que dans les autres lieux Saints. Ils en retirent un si gros profit, qu'ils n'ont garde de s'y opposer.

Je vous avoue, mon Révérend Père, que j'employai toutes les heures de la nuit à visiter ces précieux monumens, et à méditer les profonds mystères qui y ont été accomplis. Jamais nuit ne me parut si courte.

Le lendemain, Dimanche des Rameaux, j'eus le bonheur de célébrer la Sainte Messe à l'autel du Saint-Sépulcre. J'assistai ensuite à la Bénédiction et distribution des palmes. Le Révérend Père Gardien de Terre-Sainte, religieux Cordelier de l'Observance, officiait avec la mître et la crosse. La distribution des palmes fut suivie d'une auguste procession qui fit trois fois le tour du Saint-Sépulcre. Les Religieux et tous les assistans Catholiques portent des palmes en leurs

mains, et marchent dans un très-bel ordre. Leur modestie, la mélodie du chant, les magnifiques ornemens des Officians, inspirent du respect et de la vénération pour ces saintes cérémonies de l'Eglise Romaine. Elles m'occupèrent toute la matinée.

Lorsqu'elles furent finies, un des Religieux me conduisit en leur Couvent appelé le *Couvent de Saint-Sauveur.* On ne peut rien ajouter à l'accueil gracieux que ces Pères eurent la bonté de me faire, me prévenant sur tout ce que je pouvais desirer. Ils m'obligèrent même de séjourner à Jérusalem beaucoup plus long-temps que je ne me l'étais proposé.

Le soir du Dimanche des Rameaux, ils m'avertirent de ne point perdre l'occasion de faire le voyage du *Jourdain.* La coutume est que le Lundi-saint il part de Jérusalem une caravane de Pélerins pour y aller. Elle était d'environ trois cens personnes. Je me mis du nombre : nous parcourûmes une partie de la *Vallée de Josaphat.* Nous passâmes par *Béthanie*, où sont les ruines de la maison de Marthe et de Magdelaine, et où l'on voit le sépulcre de Lazare. Nous descendîmes ensuite dans un vallon. Les Pélerins ne manquent point d'y boire de l'eau d'une fontaine, près de laquelle, dit-on, le Sauveur et ses Disciples se reposaient en venant de *Jéricho.*

Notre caravane y arriva après quelques heures de marche. Cette ville, dont il ne reste que le nom, était située dans une vaste et agréable plaine.

Cette plaine est terminée par une haute montagne. Sur son sommet il y a une grotte, qui fut celle, dit-on, où notre Seigneur jeûna quarante jours et quarante nuits. Le chemin pour y monter est très-étroit et fort escarpé : à ses côtés il y a des précipices qui font peur. La vue de cette grotte et de ses environs n'a que des objets affreux. Tel fut le lieu que notre divin Rédempteur choisit pour y prier et jeûner pour nous. Nous n'eûmes pas moins de peines et de fatigues pour en descendre, que nous en eûmes pour y monter.

Etant descendus dans la plaine, nous y trouvâmes de longues tentes dressées, et un grand nombre de vivandiers qui offraient aux Pélerins du riz, du café et autres pareils rafraîchissemens pour leur argent ; mais nous avions plus besoin de repos que de nourriture.

Notre repos ne put cependant être bien long, car une heure avant le jour le conducteur de la caravane donna le signal pour partir. Nous marchâmes pour arriver de bonne heure au bord du *Jourdain*. On y dressa deux autels portatifs, dans l'endroit où l'on croit que le Sauveur voulut recevoir le Baptême de son Saint Précurseur, et je fus un de ceux qui eurent la consolation d'y dire la Sainte Messe.

Nous aperçûmes de loin la *mer Noire*, qui a pris la place de ces Villes infâmes, qui furent autrefois réduites en cendres par un prodigieux déluge de feu tombé du Ciel.

Tout le terrain que ces Villes occupaient ayant tout-à-coup été creusé par la violence des flammes, les eaux du *Jourdain* y entrent et forment cette mer, dont la longueur est d'environ vingt-quatre lieues, sur trois ou quatre de largeur dans certains endroits.

Cette mer, ou plutôt ce lac, s'appelle *Bahhret Louth*, c'est-à-dire, le *lac de Loth*; mais il est plus connu sous le nom de la *mer Noire*, ou *mer Morte*, qu'on lui donne communément, peut-être parce que ses eaux n'ont nul autre mouvement, que celui qu'elles reçoivent de l'agitation de l'air. Il n'y faut point chercher de poisson; car nul poisson n'y peut vivre, tant les eaux de ce lac sont corrompues. Ce qui est de plus surprenant, c'est que les eaux douces et salutaires du *Jourdain*, n'y sont pas plutôt entrées, qu'elles deviennent si salées, si amères et d'une odeur si insupportable, qu'il n'est pas possible d'en boire. Elles jettent sur le rivage quantité de pierres noires, et si brûlantes, qu'on ne les touche pas sans se brûler. Toutes ces mauvaises qualités, que quatre mille ans de temps n'ont pu faire perdre à cette mer, sont autant de preuves de l'indignation de Dieu, qui veut apprendre aux siècles à venir, qu'il punit encore aujourd'hui les vices honteux de ces Villes criminelles et réprouvées.

Je ne dois pas oublier de parler ici de ces arbres, que les anciens auteurs appellent *arbres de Sodôme*, et que l'on voit près de la *mer Morte*, à une journée de l'embouchure du

Jourdain. Ils sont grands comme des figuiers; le bois de ces arbres est assez semblable; mais la verdeur et la forme des feuilles des arbres de *Sodôme* tiennent de celles du noyer. Ils portent un fruit qu'on prendrait aisément pour d'agréables limons; mais lorsqu'on les veut cueillir, on ne trouve, entre ses doigts, qu'une poudre noire et légère que le vent emporte.

Saint Fulbert, Evêque de Chartres, en parle comme d'un fait qu'il avait vu dans un voyage qu'il fit en ce pays : figure, dit un historien, des plaisirs sensuels qui trompent par leur belle et séduisante apparence ceux qui les recherchent.

Nous quittâmes ces lieux infortunés le Mercredi-Saint dès le grand matin, pour nous rendre en toute diligence à *la vallée de Josaphat*. Nous mîmes pied à terre vis-à-vis *le jardin des Oliviers*, qu'on appelle *le jardin de Gethsemani*, parce que le village qui porte ce nom, n'en est pas éloigné. Les Pères de Terre-Sainte ont acheté ce jardin, où il ne reste que sept ou huit oliviers : les Pères en font un peu d'huile, qu'ils distribuent comme une chose sainte. Les noyaux des olives leur servent à faire des chapelets, qui sont recherchés des Chrétiens.

C'est dans ce jardin que l'on honore l'endroit où le Sauveur fit sa prière à Dieu son père, et où son corps et la terre même fut couverte d'une prodigieuse sueur d'eau et de sang. Cet endroit est une grotte assez profonde, où il y a deux autels. Les Pères chan-

taient la Grand'Messe lorsque nous y arrivâmes. Ils eurent la bonté de me permettre d'y dire la mienne.

Je laisse à penser quels doivent être les sentimens qu'inspire ce lieu de dévotion, où le Fils de Dieu voulut bien souffrir une espèce d'agonie pour nous. Il fallut le quitter plutôt que je n'eusse voulu, pour nous rendre à *Jérusalem*, et y assister aux cérémonies des derniers jours de la Semaine-Sainte.

Nous y arrivâmes le Mercredi-Saint, après avoir passé le *torrent de Cédron*. L'on nous fit remarquer en passant une grande roche, sur laquelle on voit encore les vestiges que le Sauveur du monde y laissa de son corps, lorsqu'il permit que son extrême faiblesse le fît tomber sur cette roche. Il s'en releva pour obéir à la violence des soldats commis à sa conduite.

A mon arrivée à *Jérusalem*, je me retirai au couvent de Saint-Sauveur, pour y passer la nuit. Le lendemain matin, qui était le Jeudi-Saint, j'allai dans l'Eglise du Saint-Sépulcre, pour y assister aux cérémonies des trois derniers jours de la semaine.

L'Office du Jeudi-Saint se fait avec une dignité, une pompe, une magnificence et une piété, qui ravit l'ame des assistans. Les autels sont ornés de présens de tous les Princes Chrétiens, et des vœux des Fidèles ; ouvrages pour la plupart d'une rare beauté et d'une richesse immense. Le Révérend Père Gardien de *Jérusalem* officia pendant tous les saints jours avec la crosse et la mitre. Les

Religieux, les Pélerins et autres Catholiques, communièrent de sa main.

Ce même jour le Très-Saint-Sacrement fut porté en procession au Saint-Sépulcre, où il fut renfermé jusqu'au lendemain.

Le jeûne au pain et à l'eau, pendant les trois jours, est observé très-régulièrement de tous les Pélerins Catholiques.

Le Vendredi-Saint fut employé en prières publiques et en diverses actions de pénitence. Le service se fit le matin avec des cérémonies également touchantes. L'après-dînée on fit une procession, où tous les Religieux et Prêtres en surplis, et les assistans le cierge à la main et pieds nuds, allèrent visiter les saints Lieux, pour y faire leurs stations.

Dans chaque station un des Religieux donne une méditation, dont le sujet est conforme au mystère de la Passion du Sauveur, qu'on honore dans le lieu où l'on fait la station.

Pour exciter la ferveur des assistans, les Pères de Terre-Sainte font une cérémonie conforme au génie des Orientaux, qui se laissent aisément toucher des choses extérieures.

Ils représentent le mystère du crucifiement de Notre Seigneur, avec la figure en relief du Sauveur, et dans sa grosseur naturelle. Sa tête, ses bras et ses pieds, par le moyen de quelques ressorts, se prêtent et se placent comme on le veut.

Ils commencent par mettre en croix cette figure : ils l'y attachent avec des clous. Ils l'élèvent ensuite, et posent le crucifix dans

le trou, où la Croix du Sauveur fut enfoncée. Après avoir chanté des prières très-touchantes sur le mystère de la Passion du Fils de Dieu, ils détachent le Christ de sa Croix ; et pour imiter l'action sainte de *Joseph d'Arimathie*, de *Nicodème* et *des Femmes pieuses*, ils le portent sur la *pierre de l'Onction*, où ils versent sur le corps une précieuse liqueur, qu'ils apportent dans des vases d'argent.

Ils l'enveloppent ensuite dans son suaire, et le posent dans le sépulcre. Plusieurs personnes y passent la nuit en prières et en pénitence, ou sur le Calvaire.

Le lendemain Samedi-Saint, le Révérend Père Gardien et ses Religieux firent l'Office et célébrèrent nos divins Mystères avec toute la solennité que le saint Lieu et le saint Jour demandaient. Mais autant qu'on est édifié de la manière pleine de modestie et de religion avec laquelle ils s'acquittent de leurs fonctions, autant est-on affligé de voir le Patriarche des Grecs avec d'autres Evêques et Prêtres Grecs tous schismatiques, être de leur côté les Ministres d'une cérémonie, qui n'est qu'une supercherie inventée pour abuser de la simplicité d'un peuple grossier et ignorant.

Ces Pasteurs, ou plutôt ces loups ravissans, pour inspirer à leurs ouailles du mépris pour l'Eglise Latine, leur disent que les Latins vont chercher dans un caillou le feu nouveau dont ils allument leurs cierges le jour du Samedi-Saint ; mais que Dieu voulant donner aux Grecs une marque publique de sa spéciale

dilection pour eux, leur envoie du ciel même un feu divin que leur Patriarche reçoit entre ses mains.

Cette fable, que le peuple croit sans peine sur la parole de ses Pasteurs, est rapportée dans une lettre du Père Sicard (1).

Le saint jour de Pâques j'assistai à l'Office du matin et du soir. Tout y est auguste, l'Eglise du Saint-Sépulcre est ornée de riches tapisseries, et des plus beaux tapis de Perse. Elle est éclairée d'une infinité de lumières. L'autel est chargé de la plus belle argenterie qu'on puisse voir. Il y a entr'autres une Croix, qui a été donnée par les Rois de France, et qui est d'une beauté parfaite. Les Rois d'Espagne ont fait présent à cette Eglise de plusieurs lampes très-riches, et dignes de cette Monarchie.

Les ornemens qui servent à l'autel, sont de drap d'or et d'argent, plus magnifiques que tous ceux que j'ai vus en France.

Le Révérend Père Gardien célébra pontificalement la Messe, sur un autel dressé à la porte du Saint-Sépulcre. Il était accompagné de plusieurs Officiers qui le servaient. Il communia à la fin de la Messe un nombre prodigieux de Pélerins et autres, qui se présentaient deux à deux à la sainte Table avec un ordre admirable.

Les cérémonies du matin n'ayant pu finir que long-temps après midi, il nous en resta

(1) Voyez cette lettre du Père Sicard à M. le Comte de Toulouse, dans le 4.e volume de cette édition.

très-peu pour nous disposer aux Offices de l'après-dînée, qui se continuèrent bien avant dans la nuit.

Tout l'Office étant fini, je revins au couvent de Saint-Sauveur avec les Pères de Terre-Sainte, et je m'y préparai à partir le lendemain, première férie de la grande fête, pour faire, selon la coutume, le pélerinage de *Bethléem*, qui n'est éloigné de *Jérusalem* que de deux lieues.

Bethléem n'est qu'un village assez grand et assez peuplé, élevé sur une petite montagne dont la situation est très-agréable. Les habitans sont partie Chrétiens et partie Mahométans. Les uns et les autres travaillent continuellement à faire des chapelets, des croix, des figures du sépulcre de Notre Seigneur et de celui de Notre-Dame. Tous ces ouvrages sont faits du bois du *Champ des Pasteurs*, et d'os blancs en forme d'ivoire, avec des ornemens de nacres de perle. Le débit en est très-grand.

L'Eglise et la grotte de la Nativité du Sauveur sont à l'extrémité du village et à son orient. Une cour fermée de grandes murailles conduit à l'Eglise. Elle a à son midi un ancien bâtiment qu'on nomme l'*Ecole de saint Jérôme*. Il y a une salle qui a de longueur trente ou quarante pas; et quinze ou seize de largeur. Sa voûte est soutenue par cinq ou six colonnes de marbre. On prétend que cette salle était le lieu où ce saint Docteur fesait ses leçons sur l'Ecriture-sainte. Les Arméniens s'en servent aujourd'hui pour recevoir les Pélerins. L'Eglise est grande et belle. Cinquante colon-

nes de marbre, toutes d'une pièce et fort hautes, distinguent la nef des aîles, et forment le chœur. La frise qui règne sur les colonnes n'est que de bois, mais d'un bois parfaitement bien travaillé. Au-dessus de la frise il y a de grandes fenêtres qui donnent beaucoup de jour à l'Eglise. Tous les Mystères de notre sainte Religion ont été peints autrefois sur les murailles. On n'en voit plus que des morceaux presque tous effacés.

Le chœur est élevé de trois degrés au-dessus de la nef: il y a un autel dans la croisée dédié aux Rois Mages, dans le lieu où la tradition veut qu'ils aient mis pied à terre pour rendre leurs hommages au Sauveur.

La grotte où il nâquit est sous le chœur de l'Eglise. Elle peut avoir quarante pieds de longueur sur douze de largeur. On y descend de l'un et de l'autre côté du chœur par plusieurs degrés de marbre et de porphyre. Les portes sont de bronze et bien travaillées. On ôte ses souliers par respect pour entrer dans ce Sanctuaire.

La grotte n'est éclairée que par les lampes continûellement allumées. La crêche est représentée par un bloc de marbre élevé d'un pied de terre, creusé et taillé avec le ciseau, pour lui donner la figure de la crêche. Il est posé dans l'endroit même où l'on croit que la crêche du Sauveur était placée. Ce lieu, que le Fils de Dieu avait choisi pour naitre, est aujourd'hui l'objet de la vénération des Chrétiens.

Tout ce qu'on y voit excite la piété et for-

tifie la foi. L'abord continuel des caravanes de toutes les nations Chrétiennes qui y viennent adorer le Sauveur dans sa naissance, les prières publiques, les prosternations et autres marques d'une dévotion sincère et édifiante, les richesses même des présens que les Princes Chrétiens y ont envoyés, pour être des monumens publics de leur religion, tout cela excite en votre ame des choses qui se font sentir beaucoup mieux qu'on ne les peut exprimer.

Au milieu de cette sainte grotte, il y a un autel de marbre sur lequel on dit la Sainte Messe. J'eus le bonheur de l'y célébrer deux fois. Je ne suis point surpris que saint Jérôme ait choisi ce lieu saint pour sa demeure. Nul endroit dans l'Univers n'inspire plus de dévotion. On y voit son oratoire et son tombeau, celui des saints Innocens, celui de sainte Eustochium, celui de saint Eusèbe, Abbé de *Bethléem*, et celui de sainte Paule. Cette illustre dame Romaine, l'honneur de la famille des *Gracchus* et des *Scipion*, dont elle descendait, préféra, dit saint Jérôme, le séjour de *Bethléem*, à celui de la ville capitale du monde, et son pauvre hermitage aux appartemens superbes de Rome.

De *Bethléem* on nous conduisit aux *montagnes de Judée* : on y avait autrefois bâti une Eglise au lieu même où nâquit le saint Précurseur du Messie. Depuis ce temps-là les Infidèles l'avaient profanée.

Louis XIV, qui a donné des marques de sa foi et de sa piété dans toutes les parties du monde, a retiré cette Eglise de leurs mains.

Il l'a fait rétablir et orner, ensorte qu'elle est aujourd'hui une des plus belles et des plus régulières Eglises du Levant. Les Pères de Terre-Sainte la desservent avec toute la décence et l'édification possibles.

Il ne faut pas s'étonner que le saint Précurseur, qui n'allait pas chercher bien loin de quoi subsister, se contentât de sauterelles, car elles sont ici en grande quantité. Il usait aussi apparemment des petites extrémités de certains arbres auxquels on donne ici le nom de *sauterelles*, et que les paysans mangent assez communément.

Pour ce qui est du miel dont l'écriture dit qu'il se nourrissait, on le trouve dans le creux des rochers, où les abeilles sauvages le travaillent.

Ces *montagnes de Judée*, qui nous rappellent le souvenir de l'austère vie de saint Jean, prêchent encore aujourd'hui après lui le Baptême de la pénitence.

Nous quittâmes ces *montagnes* et le *Monastère de Saint-Jean* pour revenir à *Jérusalem*. En revenant nous passâmes par le *Monastère des Georgiens*; on l'appelle le *Monastère de Sainte-Croix*. Il porte ce nom, parce qu'on croit ici pieusement que les Juifs allèrent couper en ce lieu l'arbre dont ils firent précipitamment une croix pour y attacher le Sauveur. L'Eglise est fort jolie, son dôme est très-orné. Les images de plusieurs Saints, qui étaient peintes sur les murailles, sont presque toutes effacées.

Etant de retour à *Jérusalem*, j'employai

les premiers jours à visiter tout ce qui mérite d'être vu. Je considérai d'abord la ville dans tout son entier. Ce n'est plus aujourd'hui cette cité de David, qui renfermait en ses murs le trône et le Temple de Salomon, la gloire et la couronne de la nation Juive : car le Dieu des vengeances, pour punir les ingratitudes d'un peuple comblé de ses bienfaits, a permis que toutes les nations aient contribué, comme de concert, à la désolation de cette ville.

Mais comme sa Justice n'exerce jamais ses droits sans que sa miséricorde exerce les siens, il a bien voulu qu'une nouvelle *Jérusalem*, élevée sur les ruines de la première, conservât précieusement les sacrés monumens de la passion et de la mort de son Fils, pour faire voir aux hommes dans tous les siècles l'excès de son amour pour eux, et le besoin qu'ils avaient d'un si puissant et d'un si bon Libérateur.

Ces saints monumens, que la Providence divine a pris soin de conserver, sont en effet les seuls objets qui méritent d'être vus dans *Jérusalem*. La ville n'est ni grande ni belle : on en peut faire aisément le tour en une heure. Elle renfermait autrefois en son enceinte le *Mont de Sion*. Elle n'en contient présentement qu'une petite partie ; ses rues sont étroites, mal-propres et mal pavées. Il y a toujours à monter et descendre. Elle regarde l'orient en descendant. La ville est sans trafic, et par conséquent très-pauvre : son principal revenu consiste dans le profit qu'elle fait avec les Pélerins.

Les Grecs y ont plusieurs Eglises et des Couvens. Celui du Patriarche est le plus beau. Son Eglise est dédiée à sainte Hélène et à saint Constantin, canonisé chez les Grecs.

Les Arméniens, les Coptes, les Suriens, ont aussi leur Monastère avec leur Eglise. Les Juifs y ont leur quartier et leur synagogue.

Les Mahométans y ont plusieurs mosquées: la plus belle et la plus révérée des Turcs est celle qui occupe la place où le Temple de Salomon était bâti. Comme il n'est permis à aucun Chrétien d'y entrer, je ne sais que par ouï-dire que les dedans de la mosquée sont magnifiques; que son dôme est soutenu par un grand nombre de riches colonnes de marbre; que ces colonnes soutiennent une galerie qui est au-dessous du dôme et qui fait le tour de l'Eglise; enfin, que de sa voûte descend une infinité de lampes qui éclairent ce vaste lieu. Voilà tout ce que j'en puis dire.

Mais pour ce qui est de ses dehors je les ai bien considérés Sa figure est octogone, son dôme lui donne un grand agrément. Ses murailles sont revêtues de beaux ouvrages à la mosaïque, et faits de pièces rapportées. Comme elles sont de diverses couleurs, elles forment divers ornemens. Les Turcs y ont peint de grandes lettres Arabes, qui représentent des sentences choisies de l'Alcoran.

La ville a sept grandes portes, dont six sont ouvertes; la septième, qu'on appelle la *Porte dorée*, est fermée et murée. Ce fut par cette porte que le Sauveur fit son entrée triomphante en cette ville.

Les Turcs l'ont fait murer, parce qu'ils ont une tradition parmi eux, qu'un Prince Chrétien doit un jour retirer les Saints lieux de leurs mains, et entrer victorieux par cette porte dans la ville de *Jérusalem*.

Le plus rare morceau d'antiquité que j'y aie vu, est la fameuse *Piscine probatique* que Salomon fit bâtir pour l'usage du Temple. Cette piscine est extrêmement profonde. Elle a près de cent cinquante pieds de long et quarante de large. Elle est revêtue de belles pierres de taille. Sa figure est quarrée et un peu oblongue ; elle est présentement desséchée et de nul usage.

J'ai très-peu de chose à vous dire, mon Révérend Père, des autres antiquités de la ville. Je ne fais que vous les nommer, parce qu'elles n'ont conservé que les noms de tout ce qu'elles étaient autrefois.

Près de la porte qui va au *mont de Sion*, on nous montra la *maison d'Anne*, ou plutôt le lieu où elle était située, car il n'est pas possible que cette maison, et les autres dont je vais parler, aient depuis ce temps subsisté jusques à présent. On nous fit cependant remarquer dans la maison d'Anne un vieux olivier où l'on dit que Notre Seigneur fut lié. Ce qui est de vrai, c'est qu'il n'est permis à personne d'en couper. Il est environné d'une balustrade qui le défend contre ceux qui voudraient en approcher. Son tronc est fort ancien, ses branches portent d'excellentes olives, dont les noyaux servent à faire des rosaires et des chapelets que les Chrétiens achètent.

De

De la maison d'Anne il faut passer toute la ville pour aller au *Sérail du Bacha*, qui était autrefois le *Prétoire* de Pilate. On y montait par vingt-huit degrés de marbre blanc, qui ont été transportés à Rome, et qui y sont honorés sous le nom de *Scala Sancta*.

Près du Sérail il y a un petit bâtiment carré bien voûté. Les Chrétiens, et les Turcs mêmes, disent que ce fut en ce lieu que le Sauveur fut flagellé et couronné d'épines. Dieu a voulu manifester la sainteté de ce lieu par deux faits très-avérés. Le fils d'un *Bacha* ayant voulu y placer ses chevaux, et ayant fait construire une chambre au-dessus pour ses domestiques, les chevaux furent trouvés morts dès le lendemain au lieu où on les avait placés, et la chambre supérieure fondit tout-à-coup.

Un peu plus bas que la maison du *Bacha*, il y a une arcade fort ancienne, où l'on dit que Pilate fit paraître au peuple le Fils de Dieu dans le pitoyable état où il avait été mis par son ordre. On voit assez distinctement gravé sur une pierre le commencement de ce mot *Tolle*.

C'est à quelques pas de cette arcade que commence la *voie* qu'on appelle *Douloureuse ;* parce que ce fut par cette rue que le Sauveur fut conduit au Calvaire portant sa croix. En y allant, on nous fit remarquer une place où l'on avait autrefois élevé une chapelle dédiée à Notre-Dame, pour honorer ce lieu, où l'on dit que cette mère affligée,

jetant les yeux sur son Fils chargé de sa croix, succomba à sa douleur.

Un peu plus loin on nous montra à droite la *maison du pauvre Lazare*, et à gauche celle *du mauvais Riche*. Vers le bout de cette rue on me fit remarquer l'endroit où l'on croit que le Fils de Dieu se tourna vers les Femmes dévotes pour les exciter à pleurer leur malheur et celui des Juifs plutôt que le sien propre. La *maison de la Véronique* était plus bas, et peu éloignée de la porte qui découvre le Calvaire. Elle s'appelait la *porte Judiciaire*, parce que les criminels y passaient pour aller au lieu de leur supplice.

Notre Sauveur, le plus innocent de tous les hommes, passa par cette porte qui est aujourd'hui murée. On nous fit voir dans un autre quartier de la ville la *prison de saint Pierre*. Les Chrétiens en avaient fait une chapelle; mais depuis ce temps-là les Infidèles en ont fait leur prison.

On nous montra ailleurs la *maison de Simon le Pharisien*, où la Magdelaine vint faire l'héroïque action d'une pénitence sincère, laquelle lui obtint la rémission de tous ses péchés. Le Sauveur a voulu que cette action fût publiée par-tout où son Evangile serait annoncé.

L'*Eglise de sainte Anne*, bâtie dans le lieu même où l'on dit qu'était autrefois la maison de cette Sainte, n'est pas éloignée de celle du *Pharisien*. Sous le règne des Princes Francais cette église était jointe à un monastère de Religieuses.

Nos conducteurs nous firent remarquer la maison de *Zébédée*, père de saint Jacques et de saint Jean, et le lieu du martyre de saint Jacques, qui est vers le *Mont de Sion*. Les Arméniens y ont fait un grand monastère. Leur église est d'une structure particulière, mais fort régulière. C'est dans une chapelle de cette église qu'on a marqué d'un parquetage de marbre à la mosaïque, l'endroit où cet Apôtre eut la tête tranchée.

Voilà, mon Révérend Père, tout ce qu'on peut dire des antiquités qui sont au-dedans de la ville. Pour ce qui est de celles qui sont dans les dehors, le temps les ayant presque toutes ruinées, je n'aurai que peu de choses à ajouter à ce que j'en ai déjà dit.

J'ai eu le bonheur d'aller plusieurs fois dire la Messe sur le *tombeau de la sainte Vierge*. Il est placé dans une église bâtie au pied de la *montagne des Oliviers*, et au-delà du pont du *Torrent de Cédron*. A l'entrée de cette église, dédiée à la sainte Mère de Dieu, il y a un grand escalier par lequel on descend dans une petite chapelle sous terre, qui ne reçoit de jour que par la porte placée au haut de l'escalier. Elle est voûtée et revêtue de marbre. On n'y peut tenir que trois ou quatre personnes, parce que l'autel élevé sur l'endroit où le corps de la sainte Vierge a reposé, occupe presque toute la place. L'obscurité de ce monument, qui n'est éclairé que par quelques lampes, le chant des Pélerins, qui y descendent les uns après les autres, chantant les Litanies de la Mère de

Dieu, tout cela vous inspire, à la vue de ce Sanctuaire, un profond respect et une dévotion très-sensible.

L'église supérieure a plusieurs autels qui appartiennent à différentes Nations. Elles y célèbrent les divins mystères selon leur Rit. Les Catholiques Latins sont les mieux partagés, ayant pour autel le sépulcre même de la sainte Vierge.

En remontant le degré par lequel on descend au tombeau de la sainte Vierge, on rencontre une chambre obscure et une petite chapelle dédiée à *saint Joseph*, qu'on dit être le lieu de sa sépulture. Quelques degrés un peu plus haut, on trouve une troisième chapelle où sont les tombeaux de *saint Joachim et de sainte Anne*. On y dit la sainte Messe.

Entre l'Eglise du Sépulcre de la sainte Vierge, et une des portes de la ville que les Chrétiens appellent la *Porte de Marie*, parce qu'elle conduit à son sépulcre, on nous fit remarquer une roche qui est presque à fleur de terre. Les Chrétiens prétendent que ce fut sur cette roche que *saint Etienne* fut lapidé. Les Pélerins s'y arrêtent pour la baiser, et pour faire quelques prières en l'honneur du Saint.

La *montagne des Oliviers* est à l'orient de *Jérusalem*. Elle est la plus haute de toutes celles qui environnent la ville. Ses vues sont charmantes; car on voit au pied de la montagne *Jérusalem* dans toute son étendue; on découvre un peu plus loin, d'un côté une partie du *Jourdain*, la *mer Morte*, et les

montagnes qui sont au-delà ; et d'un autre côté on voit celle de *Siloüan* et de *Béthanie*. En montant la montagne, on trouve en son chemin trois caves profondes et longues, en forme de rue, dans lesquelles on a creusé de grands trous carrés de la longueur du corps d'un homme. On appelle ces caves les *Sépulcres des Prophètes*.

C'est encore sur cette montagne qu'on honore l'endroit où l'on dit que Notre Seigneur apprit à ses Apôtres l'Oraison Dominicale, et où il leur prédit la destruction de *Jérusalem* et du monde entier ; mais on n'en voit aucun vestige.

Après avoir visité ces lieux, on monte jusqu'à la cîme de la montagne, pour y honorer l'endroit d'où le Fils de Dieu monta aux Cieux. Les fidèles y avaient autrefois bâti une magnifique Eglise ; mais ayant été détruite, les infidèles y ont bâti une petite mosquée octogone en dehors, et ronde en dedans. Elle est ornée à chaque angle de colonnes de marbre.

C'est dans cette petite mosquée que les Turcs conservent avec grand soin la pierre sur laquelle paraît encore le sacré vestige du pied gauche du Sauveur. Nous devons ce bienfait moins à la piété des Turcs, qu'à leur avarice ; car ils tirent continuellement de l'argent des Pélerins, pour les y laisser entrer. Saint Jérôme dit que de son temps il eut la consolation de voir et d'adorer les vestiges des deux pieds du Sauveur. Mais les Chrétiens prétendent que depuis ce temps-là, les

infidèles ont enlevé le vestige du pied droit, et l'ont placé dans leur grande mosquée de *Jérusalem*, où ils le font voir comme étant le véritable vestige du pied de leur prophète Mahomet. Le respect qu'ils lui portent, apprend aux Chrétiens la vénération qu'ils doivent avoir pour les choses saintes.

A quelques pas au-dessus de cette petite mosquée, qui renferme une si précieuse relique, il y a une grotte profonde, dont l'entrée n'est permise qu'aux Mahométans. Je n'en ai pu voir que la porte. Elle est gardée par un Turc, qui se rend traitable par une composition pécuniaire.

Ce fut cette grotte que *sainte Pélagie* choisit pour y passer le reste de ses jours dans une très-rigoureuse et constante pénitence jusqu'à sa mort. Quoique cette grotte soit fermée aux Chrétiens, ils ne laissent pas que de s'en approcher par dévotion. Cette demeure affreuse, que *Pélagie* préféra aux palais et aux délices de la ville d'*Antioche*, inspire l'esprit de componction, et nous découvre les richesses immenses de la bonté et de la miséricorde de Dieu, toujours prêt à recevoir les pécheurs qui reviennent à lui avec un cœur aussi contrit et humilié, que le fut celui de cette pécheresse.

A l'occident de *Jérusalem*, et sortant de cette ville par la porte de *Damas*, on voit le *Sépulcre de Jérémie*, qui est dans une grotte de vingt-cinq pieds de large, et autant de hauteur. Les Turcs, qui s'en sont rendus les maîtres, font croire au peuple ignorant

et grossier, que cette grotte était la demeure d'un de leurs *Santons*, c'est-à-dire, de quelque fanatique de leur secte, qu'ils font passer pour un Saint.

A quelques pas au-delà, je vis ces prodigieuses cavernes, qu'on appelle *les Sépulcres des Rois*. Ce sont des chambres accompagnées de galeries. Elles ont leurs corniches et plusieurs autres ornemens d'architecture. Le tout a été taillé dans le roc avec le marteau et le ciseau. Les dépenses prodigieuses et nécessaires pour venir à bout d'un ouvrage si difficile, n'ont pu être faites que par des Rois. Mais ce qui m'a paru plus digne d'admiration, ce sont les portes qui ferment ces sépulcres: car les ouvriers qui y ont mis la main, les ont construites du roc même. Ils les ont ornées de moûlures et de panneaux travaillés avec autant de délicatesse, que s'ils étaient de menuiserie. Il n'y a pas jusqu'aux pivots des portes qui ne soient pris dans le roc, et faits du roc même.

Je m'informai des personnes les plus intelligentes, de l'origine de ces sépulcres, et du nom des Rois qui y avaient été inhumés; je ne trouvai qui que ce soit, et je ne découvris aucun vestige, qui pût m'en donner connaissance.

Le temps du départ de la caravane approchant, je profitai de ma dernière journée pour aller visiter le célèbre *Monastère de Saint-Saba*. L'amour que ce saint Solitaire avait pour la solitude et la pénitence, lui fit chercher un lieu de retraite. Les déserts les

plus affreux étaient ceux qu'il aimait ; c'est ce qui lui fit choisir pour sa demeure la montagne où est aujourd'hui son Monastère.

Cette montagne est à trois lieues de *Bethléem*, et à quatre de *Jérusalem*. Elle est fort longue et pleine de rochers qui s'ouvrent en une infinité d'endroits ; ces rochers creux avaient déjà servi de cellules et d'oratoires à plusieurs Anachorètes avant *saint Saba*.

Le Torrent de Cédron coule au pied de cette montagne. La vue du Torrent qui rappelle le souvenir du commencement de la passion du Sauveur, parut très-propre à ce saint Solitaire pour entretenir dans son cœur l'amour de la pénitence.

Il n'avait que dix-huit ans, lorsque le desir de se donner à Dieu lui fit prendre la résolution de quitter son père et sa mère qui l'aimaient uniquement, et d'entreprendre le pélerinage de *Jérusalem*. Il se retira dans le Monastère de *Saint-Elpide*. Les vues que Dieu avait sur ce jeune homme, parurent au saint Abbé si claires, qu'il jugea à propos de l'envoyer à *saint Euthime*, qui avait reçu du ciel le talent de conduire les ames à la perfection où le Seigneur les appelait.

Saint Euthime reconnut bientôt dans le jeune *Saba* de grandes dispositions pour s'avancer dans les voies de Dieu. Il fit en effet sous un si bon maître de grands progrès dans la vertu. Elle croissait à proportion que son amour pour la solitude, pour l'abstinence et pour l'oraison croissait en lui. La réputation de sa sainteté, malgré sa retraite, attira

de tous côtés des hommes qui venaient embrasser le même genre de vie.

Les Démons jaloux de tant d'ames qu'il leur enlevait, lui livrèrent de grands combats. Ils suscitèrent contre lui de faux frères qui lui firent une cruelle guerre : ils en vinrent même jusqu'à attenter plusieurs fois à sa vie. Dieu ne permit pas qu'ils réussissent dans leurs criminels projets. Avec tous leurs mauvais traitemens ils ne purent pas seulement lui faire perdre la tranquillité de son ame. Il n'y eut qu'à la perte de *saint Euthime*, que le serviteur de Dieu parut être sensible.

Saint Euthime en mourant nomma son Disciple pour son successeur. Celui-ci se défendit long-temps de prendre la place de son Maître. Mais tous les solitaires de concert l'obligèrent à obéir à la voix mourante de celui que Dieu lui avait donné pour Supérieur.

La sagesse de son gouvernement, et la sainteté de sa vie, acquirent à son Monastère une si grande réputation, qu'en peu de temps on y vit arriver de toutes parts des hommes du siècle qui venaient se jeter aux pieds du nouvel Abbé et lui demander instamment la grâce de les recevoir sous sa conduite. Quelque difficulté qu'il leur fit, il se trouva néanmoins le Père de deux cens Disciples. Les derniers venus qui ne trouvaient pas de place pour s'y renfermer, se creusaient eux-mêmes des grottes dans le roc de la montagne.

Quelque temps après le bienheureux *Saba*

ayant reconnu que dans ce grand nombre de ses Disciples, il y en avait plusieurs qu'il jugeait plus propres à vivre en communauté, que dans une étroite solitude, fit bâtir un Monastère, où il mit sous la sage conduite d'un saint homme nommé *Théodore* ceux qui étaient appelés à la vie Religieuse. Il préféra pour lui la vie des Anachorètes, et gouverna ceux qui embrassèrent le même genre de vie. Il choisit pour sa demeure personnelle une grotte qui n'était qu'un creux où un homme à peine pouvait tenir debout. C'est dans ce creux, qu'il prenait un peu de repos pendant la nuit. Il n'avait pour lit que la dureté des rochers, et des légumes pour sa nourriture : il ne laissa pas de vivre jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans, sans avoir jamais adouci l'austérité de sa vie. Enfin sentant sa fin approcher, il assembla ses Disciples. Il leur fit un très-pathétique discours pour les exhorter à vivre toujours dans une union parfaite, dans la fuite du monde, dans la communication avec Dieu seul, dans les jeûnes, et dans la pratique exacte des règlemens de la vie solitaire qu'ils avaient embrassée.

Pendant que le saint Abbé leur parlait en termes pleins de dévotion, ils fondaient en larmes, et la grotte du mourant, qui était couché sur une simple natte, retentissait de leurs soupirs. Ils lui demandèrent sa bénédiction. Il la leur donna, leur disant que par la miséricorde de Dieu, il serait pour toujours témoin de leur fidélité à son service.

Il se fit ensuite réciter des Pseaumes ; et pendant qu'on prononçait ces paroles : *Je dormirai et je me reposerai dans le Seigneur*, il rendit paisiblement son ame entre les mains de son Sauveur.

Ainsi mourut le saint Abbé *Saba* plein d'années et de mérites. *L'Empereur Justinien*, qui avait pour lui l'amour d'un fils pour un père, donna de sensibles marques de sa douleur sitôt qu'il apprit sa mort.

Les miracles qu'il plut à Dieu d'opérer après son décès, sont autant de preuves publiques de la sainteté de son serviteur, Père d'un grand nombre d'Anachorètes. On nous fit voir une fontaine qui porte son nom, parce qu'on prétend que ce fut à sa prière que Dieu fit sortir de l'eau d'une roche pour subvenir aux besoins de tout le pays. Depuis ce temps-là, cette fontaine n'a jamais tari.

On nous conduisit à son Sépulcre, qui est en grande vénération. Son corps cependant a été enlevé pour être transporté à Venise. Mais on a construit en ce lieu une jolie Chapelle, couronnée d'un petit dôme, où l'on entretient continuellement une lampe allumée.

Ce sont aujourd'hui des Religieux du rit Grec, qui vivent dans le Monastère de *Saint-Saba*. Ils y observent de rigoureux jeûnes, et y chantent régulièrement les louanges de Dieu pendant plusieurs heures de la nuit et du jour.

Après la visite de ce Monastère, il ne nous restait plus rien à voir à Jérusalem qui fût digne de notre curiosité.

La caravane qui nous y avait conduit ayant fixé le jour de son départ au 27 Avril, j'allai dès le grand matin au *Saint-Sépulcre* pour y remercier Dieu de la grâce qu'il m'avait accordée de venir en ces Lieux saints, si propres à inspirer des sentimens d'amour et de reconnaissance pour notre divin Rédempteur.

Je pris ensuite congé des Pères de Terre-Sainte et j'allai joindre la caravane. Nous prîmes notre chemin par *Rame*, et de *Rame* nous allâmes nous embarquer à *Jaffa*, où il fallut payer pour la seconde fois le tribut au Turc.

De *Jaffa* où nous nous embarquâmes le dernier jour d'Avril, nous allâmes nous rendre au port de *Saint-Jean-d'Acre*. Nous y arrivâmes heureusement. Nous n'étions éloignés de *Nazareth* que d'une journée. Mon intention était d'y aller, quand même il y aurait eu plus loin. *Nazareth* n'est encore aujourd'hui, comme il n'était autrefois, qu'une misérable bourgade, d'où, disent les saintes lettres, on ne croyait pas qu'il pût venir quelque chose de bon. Mais depuis que le Verbe s'y est fait chair, ce hameau et son nom seront à tous les Chrétiens en une éternelle vénération.

Le 25 Mars, fête de l'Annonciation, on voit arriver chaque année un grand nombre de pélerins, qui y viennent honorer la Mère du Verbe incarné.

Saint Louis, dans le temps des Croisades, y vint en personne avec sa Cour. Du plus loin qu'il aperçut la sainte Chapelle, il se

mit à pied et continua ainsi le reste du chemin.

Il se prépara par un jeûne au pain et à l'eau, à recevoir le précieux corps du Fils de Dieu, et passa quelques jours en prières devant les saints autels.

Cette sainte Chapelle où la sainte Vierge est honorée, a été bâtie dans le lieu même où était celle qui fut miraculeusement transportée en *Dalmatie*, le 9 Mai de l'année 1291, et ensuite de *Dalmatie* à *Lorette*; elle a d'un mur à l'autre six pieds et demi de large, et vingt-un de long. On y a dressé trois autels, l'un à l'orient, dédié à saint Joseph, l'autre au midi, dédié à sainte Anne, et le troisième à l'occident, dédié à l'Archange saint Gabriel.

Près cette Chapelle, il y a une grotte taillée dans le roc, qui avait sa communication avec la petite maison de la sainte Vierge. Cette grotte lui servait d'oratoire, et l'on croit qu'elle y était en prière lorsque l'Ange Gabriel lui vint annoncer le mystère de l'Incarnation du Verbe.

Sainte Hélène fit mettre une colonne dans l'endroit d'où l'Ange la salua, et une autre dans celui où Marie pleine de grâce lui fit sa réponse. Ces colonnes sont à deux pieds ou environ l'une de l'autre : celle-ci a été rompue par des vagabonds qui cherchaient des trésors : il n'en reste plus que la partie supérieure qui est demeurée suspendue à la voûte, objet que les Chrétiens et les Turcs regardent comme quelque chose de miraculeux. Les Pères de Terre-Sainte ont un

hospice près de la Chapelle et y reçoivent les Pélerins avec beaucoup de charité.

Au-delà de cette Chapelle, on voit les restes d'une grande et belle Eglise qui a été bâtie sur le terrain où l'on prétend qu'était *la boutique de saint Joseph.*

A l'extrémité de la montagne on aperçoit le plus affreux précipice que j'aie jamais vu. C'est dans ce précipice, que les *Nazaréens* voulurent jeter le Sauveur pour se venger des reproches qu'il leur fesait de leurs désordres.

Revenant à *Nazareth* on nous fit remarquer une roche sur laquelle on voit un genou imprimé. Les Chrétiens disent avoir appris de leurs pères, que la sainte Vierge se mit à genoux sur cette roche pour bénir Dieu de la conservation de son fils, et que c'est la figure même de son genou qui y est demeurée empreinte. Sainte Hélène y avait fait bâtir une Eglise qui ne subsiste plus.

Après avoir fait nos dévotions à *Nazareth*, nous parcourûmes une partie de *la Galilée* pour aller jusqu'à *la mer de Tibériade.*

Les terres de cette province, qui étaient autrefois si fertiles et si peuplées, sont aujourd'hui en friche et désertes. On appelle cette province *le pays de l'Annonciation*, ou *de l'Evangile*, parce que notre Seigneur avec ses Apôtres y avaient annoncé d'abord sa sainte loi.

Nous passâmes par *Saphet.* Quelques Juifs soutiennent que ce lieu est l'ancienne *Béthulie* ; mais avec très-peu de fondement. Quoi qu'il en soit, cette ville, qui n'en a que le

nom, est très-peu de chose, et si pauvre que ses habitans couchent sur la dure.

Nous traversâmes ensuite *le Champ de Dothaïn*. Les troupeaux de *Jacob* devaient s'y bien trouver, car il est très-fertile, et sa fertilité devait être encore plus grande, lorsque ses enfans y conduisaient leurs troupeaux.

Nous vîmes dans ce champ *le puits de Joseph*, où ses frères le jetèrent : le nom lui en est demeuré. Il est couvert d'un petit dôme soutenu par quatre petites colonnes de marbre. Nous continuâmes notre marche en cherchant *Capharnaüm*. A peine pûmes-nous reconnaître la place de cette malheureuse ville, qui est presque rez-terre. On n'y voit que des morceaux de colonnes, des restes de frises, et des chapiteaux, qui paraissent avoir été bien travaillés.

Ce sont autant de témoins de la colère de Dieu contre cette ville dont les crimes excitaient continuellement la vengeance du Ciel. Son malheur vint de sa trop grande prospérité. Tout y contribuait. Sa situation était des plus heureuses. Elle était sur les bords agréables de la *mer de Tibériade* et s'étendait à son orient sur le penchant d'une belle campagne. Elle avait en abondance tout ce qui était nécessaire à la vie, car la mer d'un côté lui donnait des poissons de toute espèce et en grand nombre, et de l'autre, le plat-pays lui fournissait tout ce qu'elle pouvait souhaiter de plus délicieux. Elle voyait arriver continuellement chez elle des voyageurs de diverses nations, qui s'y rendaient pour

jouir de ses douceurs et de ses agrémens. Tant d'avantages rendirent les cœurs de ses habitans si mous et si sensuels, qu'ils devinrent insensibles aux paroles du Sauveur et à ses miracles, qui auraient converti les villes de *Tyr* et de *Sidon* (1).

Je m'arrêtai plusieurs fois à considérer les eaux de la *mer de Tibériade*. Je me représentais avec une joie que je ne puis exprimer, cette heureuse barque où notre Seigneur étant avec ses Disciples, calmait les eaux de cette mer orageuse, et leur fesait faire une pêche si abondante, qu'ils en furent étonnés. Cette mer peut avoir trois lieues de largeur, et huit ou neuf de longueur.

La ville de *Tibériade* fut bâtie par *Hérode le Tétrarque* en l'honneur de *Tibère*. Elle donna son nom à *la mer Tibériade*. Saint Luc l'appelle l'*Etang de Génézaret*, parce qu'elle arrose à son septentrion les terres de *Génézaret*.

Tibériade, qui était autrefois une belle et grande ville, est aujourd'hui détruite. C'est le sort des ouvrages des hommes. Il y avait une Eglise bâtie, dit-on, par le prince *Tancrède*, dédiée à saint Pierre pour honorer le lieu où notre Sauveur donna au Prince des Apôtres le pouvoir de lier et de délier. On y a conservé avec plus de soin un bain, d'une eau si chaude, qu'on n'y peut tenir la main. Elle est médicinale et les bains en sont fort salutaires et très-fréquentés.

---

(1) S. Mathieu, XI, 21.

Pour revenir de *Tibériade* à *Nazareth*, nous prîmes notre route par le vallon où notre Seigneur fit la multiplication des pains. Ce vallon est entre deux montagnes d'où le Sauveur voyait cette multitude de peuple qu'il rassasia de cinq pains et de deux poissons multipliés.

Après une demi-heure de chemin nous arrivâmes à la *montagne des Béatitudes*, qui s'élève du milieu d'une vaste plaine et qui a de tous côtés de très-beaux aspects. On l'appelle *la montagne des Béatitudes*, parce que ce fut sur cette montagne que le Fils de Dieu fit à ses Disciples cet admirable sermon qui renferme une morale si sage et si raisonnable, qu'elle est une preuve sensible de la divinité de son auteur.

Deux ou trois lieues plus loin nous traversâmes une plaine qu'on appelle *la plaine des Epis*, parce que l'opinion commune est que ce fut dans cette plaine que les Apôtres pressés de la faim, un jour de Sabat, arrachèrent des épis pour s'en nourrir.

A demi-lieue de là nous entrâmes dans *Cana de Galilée*, où le Fils de Dieu fit son premier miracle. Les Turcs ont fait une Mosquée de l'Eglise qui occupe la place de la maison où le miracle fut opéré. Elle est précédée d'un portique, qui a sur son frontispice la figure de trois cruches en relief.

A quelques pas de là on montre une fontaine où l'on puisa l'eau, dont les cruches furent remplies. Si la tradition de tous ces faits n'est pas bien juste, elle sert du-moins à

nous conserver la mémoire des actions du Sauveur du monde et de ses disciples.

Nous revînmes pour la seconde fois à *Nazareth*. J'eus le bonheur de dire la Messe dans la chapelle de la sainte Vierge.

Le mont de *Thabord* est à deux lieues de *Nazareth*. Nous en étions trop près pour nous priver de la consolation de grimper sur cette montagne si célèbre dans nos Ecritures. Nous nous mimes donc en chemin pour y arriver. Elle est d'une hauteur surprenante. On nous assura qu'on la voyait de quinze lieues. Je n'ai pas de peine à le croire, car elle domine sur deux plaines d'une vaste étendue; sa forme est ronde. Elle s'élève en l'air comme un grand dôme. Nous mîmes une heure à la monter par un petit sentier très-rude et très-étroit.

Saint Jérôme rapporte que sainte Paule eut le courage de faire ce chemin à pied jusqu'à son sommet. On y a bâti une petite Chapelle. J'avais avec moi des ornemens pour y célébrer nos saints mystères : je n'eus que le temps de dire la sainte Messe, car à peine l'eus-je finie, que des Turcs d'un village voisin accoutumés à monter en courant cette rude montagne, vinrent nous interrompre, pour exiger de nous un tribut. Nous eûmes toutes les peines du monde à nous tirer de leurs mains, et nous fûmes obligés de descendre de la montagne beaucoup plus vîte que nous n'eussions voulu.

Il ne nous restait plus de notre pélerinage que le seul *mont Carmel* à visiter. Nous y allâ-

mes avant de regagner *Saint-Jean-d'Acre.* Il n'y a pas plus de six ou sept lieues du *Thabord* au *mont Carmel.* Cette montagne est célèbre par l'honneur qu'elle a eu de servir de retraite au saint Prophète Elie, lorsqu'il fuyait les fureurs d'*Achab* et de *Jézabel.*

Cette montagne, ou plutôt cette longue suite de plusieurs montagnes qui se tiennent l'une à l'autre, a sept lieues de longueur du nord-est au sud-ouest. La mer bat son rivage d'un côté, et de l'autre le fleuve *Cisson* roule ses eaux le long du *Carmel.*

Ces montagnes élevées, qui dominent sur la mer et sur de vastes campagnes, méritent l'éloge que l'Ecriture fait de leur beauté.

Les RR. PP. Carmes Déchaussés sont depuis long-temps en possession de cette sainte montagne du *Carmel.* Ils y vivent aujourd'hui comme ils y ont toujours vécu, c'est-à-dire dans une continuelle retraite, et dans une constante régularité. Nous montâmes à leur monastère, où il nous reçurent avec tous les empressemens d'une sincère amitié.

Leur monastère consiste dans différentes grottes que ces fervens solitaires se sont faites à leur usage. Leur Chapelle dédiée à la sainte Vierge est très-dévote. Elle était auparavant la grotte où le saint Prophète se retirait pour prier. J'eus le bonheur d'y dire la Messe.

Les RR. PP. nous conduisirent eux-mêmes à une caverne qui est au-dessous de la Chapelle : cette caverne taillée dans le roc, est une espèce de salle longue et large à proportion, dont les murs et les planchers sont très-

unis. On dit que c'est en ce lieu qu'Elie fesait ses instructions au peuple, et répondait à tous ceux qui venaient le consulter. Un lieu si saint et si révéré des Chrétiens est entre les mains des Infidèles. Ils y ont un *Santon* ou Religieux Turc qui en est le gardien et qui exige un tribut des pélerins pour y entrer.

Je passai quatre jours dans cette agréable solitude. J'allai joindre ensuite notre caravane pour nous rendre à *Saint-Jean-d'Acre*, d'où nous continuâmes notre route jusqu'à *Seyde*, lieu de ma Mission d'où j'étais parti.

A notre arrivée nous allâmes tous ensemble rendre à Dieu nos actions de grâces de la protection qu'il avait bien voulu nous accorder pendant notre pélerinage.

Je ne vous ai point ici parlé, mon Révérend Père, des Arabes, qui sont les plus redoutables ennemis des pélerins. On les trouve par-tout, et même dans des endroits où l'on ne croirait pas qu'ils pussent être. Ils espionnent les voyageurs sur les chemins. Il est presque impossible de ne pas tomber entre leurs mains, et lorsqu'on a eu le malheur d'y tomber, on n'en sort point sans être dévalisé. Ils ne savent point se faire un autre revenu que celui qu'ils trouvent en pillant les pélerins. Nous fûmes assez heureux pour n'en avoir point été attaqués.

Je ne finirai point cette lettre, mon Révérend Père, sans vous dire encore un mot des Chevaliers de Jérusalem. Ils sont ici dans une très-grande considération. L'honneur d'être Chevalier de Jérusalem ne s'accorde qu'aux

personnes distinguées ou par leur Noblesse ou par les services qu'ils ont rendus aux saints Lieux, ou bien par les aumônes considérables qu'elles ont faites au Saint-Sépulcre.

Le Père Gardien de *Jérusalem*, revêtu de ses habits pontificaux, s'informe des qualités des prétendans. Ceux qui ont été chargés de faire les informations nécessaires, en font leur rapport. Les informations étant jugées légitimes, on tire du Saint-Sépulcre l'épée de *Godefroy de Bouillon*, son collier et ses grands éperons. On met d'abord l'épée dans la main du nouveau Chevalier; on l'attache ensuite à son côté; on met ses éperons à ses pieds et le collier d'or avec la croix à son cou. Après cette cérémonie on récite des prières; les prières finies, le nouveau Chevalier prononce une formule qui contient ses engagemens. Le Père Gardien lui fait un discours où il fait d'abord l'éloge de la dignité d'un Chevalier de Jérusalem. Il élève cet Ordre au-dessus de tous les autres Ordres de Chevalerie, donnant cependant la prééminence à celui de la *Toison d'Or*. Il instruit le nouveau Chevalier de toutes les obligations qu'il contracte en ce jour. Il lui recommande particulièrement le bon exemple et le zèle qu'il doit avoir pour la défense et la conservation des saints Lieux. Enfin la cérémonie de la réception du Chevalier de Jérusalem se termine par une procession solennelle autour du Saint-Sépulcre.

Je finis par ce récit, mon Révérend Père, celui de mon voyage à *Jérusalem*. Il ne me

reste plus qu'à vous assurer, que quand je n'aurais eu que le seul bonheur de voir les sacrés monumens, qui sont autant de témoins fidèles de tout ce que les saintes Ecritures nous rapportent de la mort et de la passion du Sauveur, j'aurais d'éternelles actions de grâces à rendre à Dieu, d'avoir bien voulu m'admettre au nombre de ses Missionnaires.

Que ne puis-je faire entendre ma voix à tous nos Frères qui sont en France, pour les inviter à venir partager avec nous ces consolations que le Père de la moisson accorde à ses ouvriers !

Venez et voyez, écrivait autrefois saint Jérôme à Marcelle et à d'autres dames Romaines, pour les engager à quitter le tumulte et les embarras de Rome, pour venir à *Bethléem*.

On n'y voit pas, il est vrai, leur disait ce saint Solitaire, on n'y voit ni les superbes édifices de la première ville de l'univers, ni ses vastes galeries enrichies de peintures et de dorures, ni ses portiques incrustés des marbres les plus précieux ; on n'y voit pas les somptueux ameublemens des palais, où l'or et l'argent sont prodigués avec excès : mais vous y verrez la crêche du Sauveur, et cette étable où il recevait les hommages des Pasteurs et des Rois.

Ces seuls objets paraissaient à saint Jérôme capables d'attirer à *Bethléem* les dames Romaines. Combien d'autres motifs puis-je ajouter à ceux-ci, pour exciter nos frères à venir avec nous à *Alep*, à *Damas*, à *Tri-*

poli, à *Seyde*, à *Jérusalem*, dans *les montagnes du Liban*, dans le vaste royaume d'*Egypte*? Toutes ces terres sont saintes depuis qu'elles ont été sanctifiées par la naissance et par les travaux du Fils de Dieu.

C'est ici où il a fait choix de ses premiers Disciples. Nous marchons par-tout sur leurs pas. Nous prêchons le saint Evangile dans les villes et dans les bourgades où ils l'ont annoncé. Nous tâchons de maintenir la foi chez les Nations qui l'ont reçue des Apôtres. Nous la défendons contre l'infidélité, qui s'efforce de la détruire.

La moisson se présente par-tout aux hommes de bonne volonté. Il e t vrai qu'il faut marcher sur les épines et sur les ronces; mais le Seigneur et ses Disciples y ont marché avant nous, et il nous est glorieux et méritoire devant Dieu de participer à leurs souffrances.

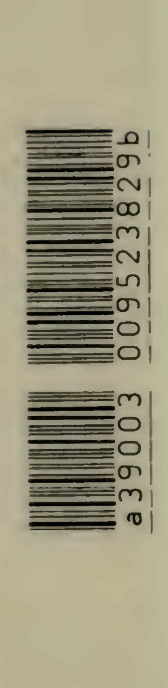
Je vous demande, mon Révérend Père, le secours de vos prières pour m'aider à remercier Dieu de m'avoir appelé ici à son service, et pour m'obtenir la grâce d'y finir saintement mes jours. Je suis avec respect, mon Révérend Père, votre très-humble et très-obéissant Serviteur, NERET, Jésuite.

Fin du premier Volume.

TABLE

Des Lettres contenues dans ce volume.

Fin de la Table du premier volume.


a39003 009523829b

